This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

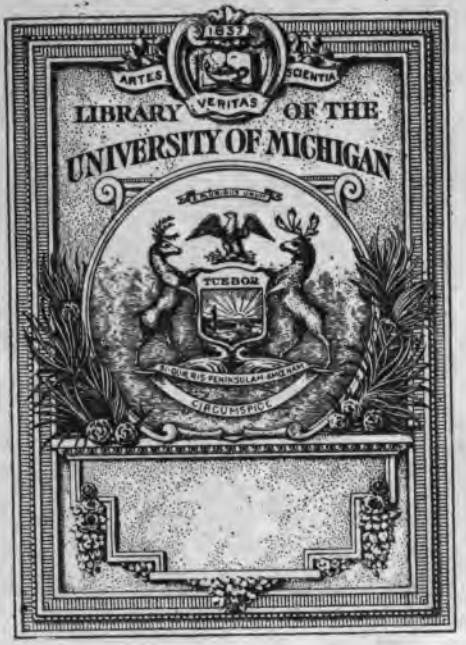
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

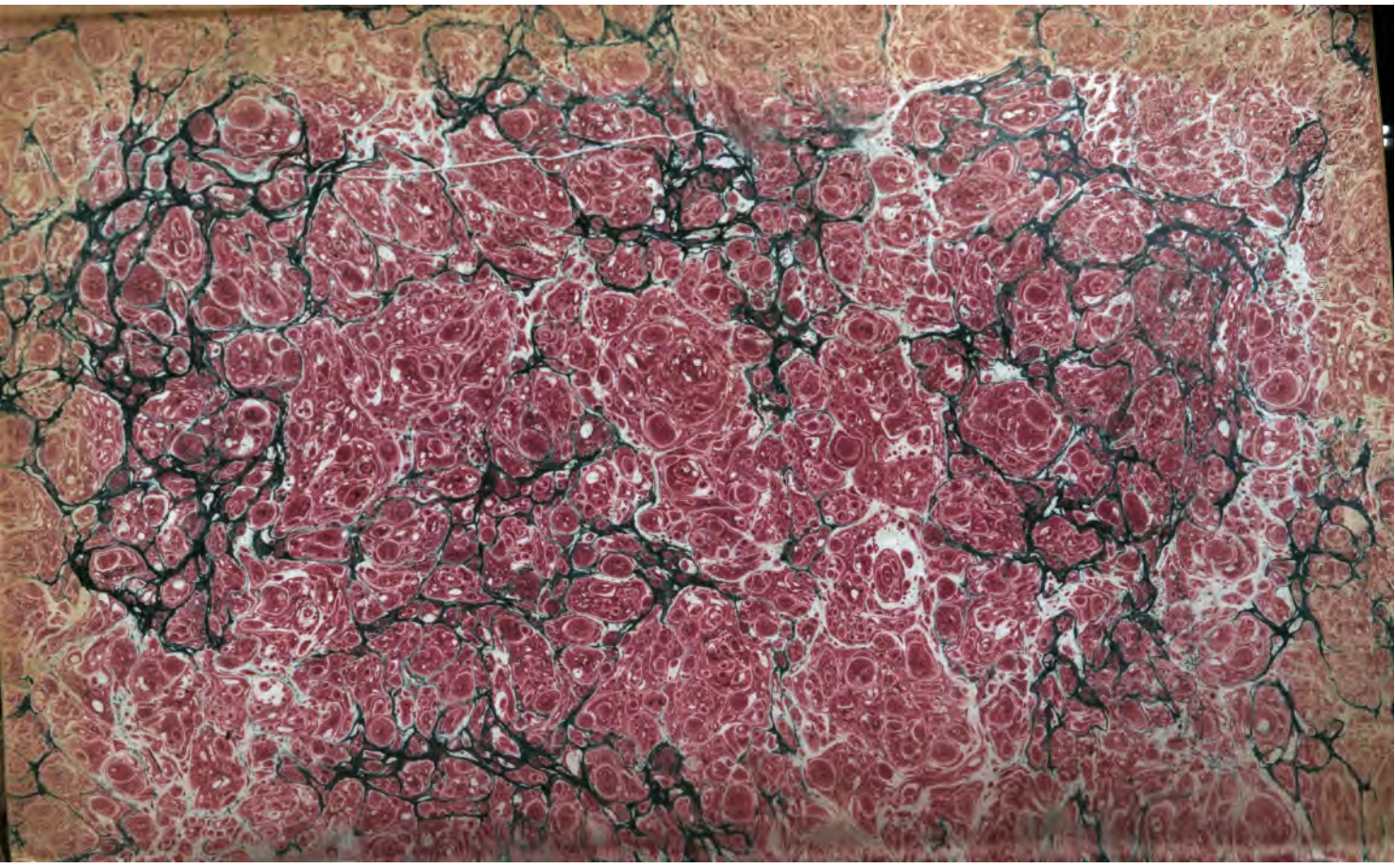
BUHR B

a39015 00026101 9b

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

DD
405
.1805

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME I.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

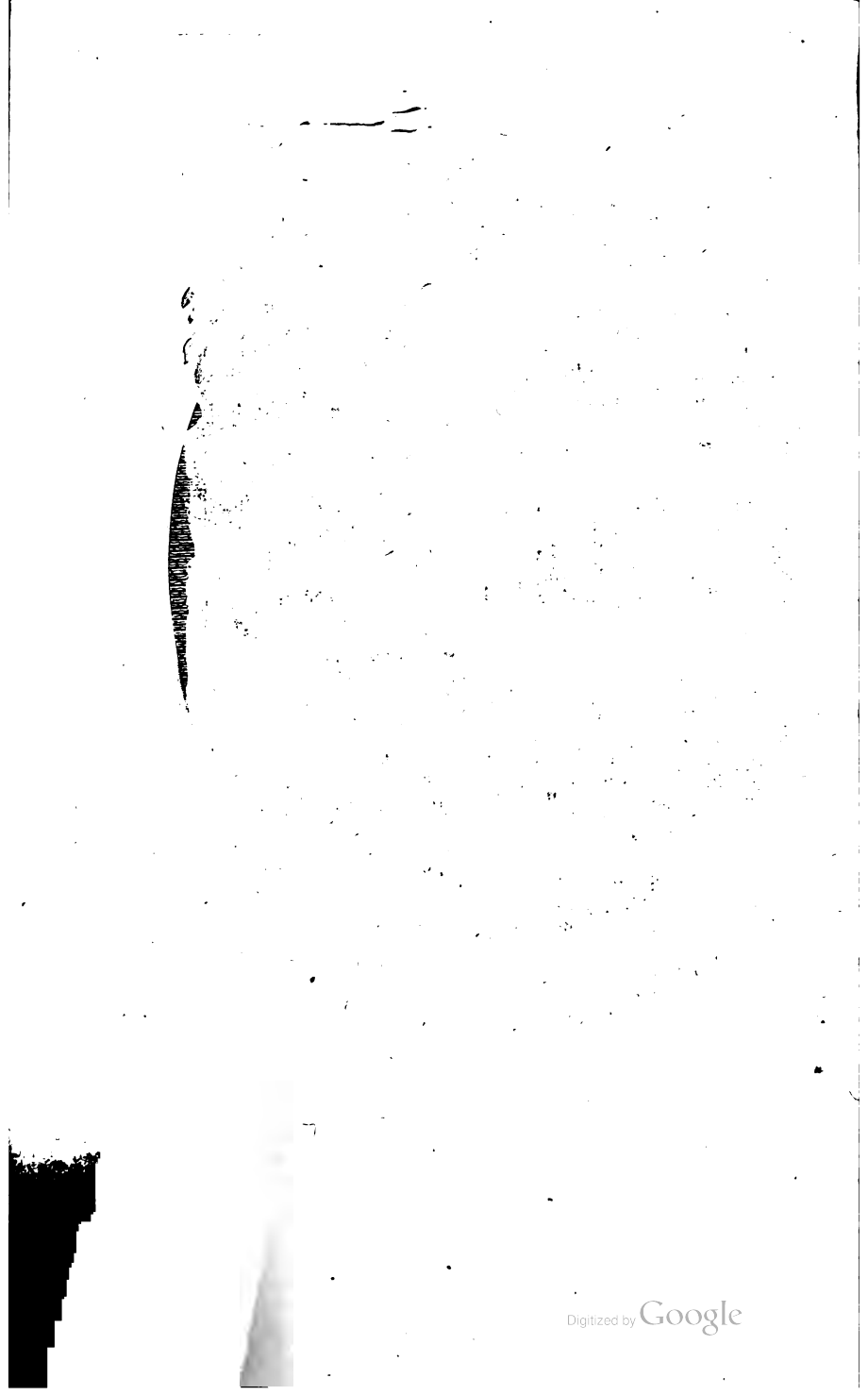
Gravé par L. Schutz.

Frederic le Grand, Roi de Prusse, à l'âge de 74 ans.

Digitized by Google

1805.

Digitized by Google


Digitized by Google

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Sixième Édition.

HISTOIRE
DE MON TEMPS,

Ou des événemens depuis 1740, jusqu'à la Paix de Dresde en 1745.

TOME I.

Friedrich II, der Grosse, King of Prussia, 1712-86

A POSTDAM,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

LA plupart des Hiſtoires que nous avons, ſont des compilations de menſonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été tranſmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, ſoit de l'élévation, ou de la chûte des Empires. Il paroît indubitable que la bataille de Salamine s'eſt donnée, & que les Perſes ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait ſubjugué l'Empire de Darius; que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus & Perſée; cela eſt d'autant plus évident, qu'ils ont poſſédé tous ces États. L'Hiſtoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius & de Sylla, de Pompée & de Céſar, d'Auguſte & d'Antoine, par l'authenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute ſur le bouleverſement de

369907 Digitized by Google

l'Empire d'Occident & ſur celui d'Orient ; car on voit naître & ſe former des royaumes du démembrement de l'Empire Romain ; mais lorſque la curioſité nous invite à deſcendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obſcurités & de contradictions, & nous n'avons point de fil pour en trouver l'iſſue. L'amour du merveilleux, le préjugé des hiſtoriens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étoient oppoſées, toutes ces différentes paſſions qui ont guidé leur plume, & les temps de beaucoup poſtérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont ſi fort altéré les faits en les déguiſant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à préſent.

Cependant dans la foule d'auteurs de l'antiquité, l'on diſtingue avec ſatisfaction la deſcription que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avoit commandés & ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à-peu-près des mêmes avantages. Nous ſommes charmés de trou-

Digitized by Google

ver dans les fragmens qui nous reſtent de Polybe, l'ami & le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte, dont lui-même a été le témoin. Les Lettres de Cicéron à ſon ami Atticus portent le même caractère; c'eſt un des acteurs de ces grandes ſcènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de Céſar, écrits avec la noble ſimplicité d'un grand homme, & quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres hiſtoriens ſont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis Céſar, l'Hiſtoire ne contient que des panégyriques ou des ſatyres. La barbarie des temps ſuivans a fait un cahos de l'Hiſtoire du Bas-Empire, & l'on ne trouve d'intéreſſant que les Mémoires écrits par la fille de l'Empereur Alexis Comnène, parce que cette Princeſſe rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui ſeuls avoient quelque connoiſſance, ont laiſſé des Annales trouvées dans leurs couvens, qui ont ſervi à l'Hiſtoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'Hiſtoire! Les François ont eu un Évêque de Tours, un Joinville,

Digitized by Google

& le Journal de l'Étoile, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hazard, mais qui difficilement pouvoient être bien instruits. Depuis la renaissance des Lettres, la passion d'écrire s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'Anecdotes & de Relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permission des Souverains de fouiller dans les archives, tels que le sage Président de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiscal du Concile de Trente, Mademoiselle d'Orléans, le Cardinal de Retz, &c. Ajoutons-y les Lettres de M. d'Estrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, sur-tout ce dernier qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, Roi d'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

... Ces réflexions sur l'incertitude de l'Histoire, dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de transmettre à la

Digitized by Google

postérité les faits principaux auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet État, puissent connoître la vraie situation des choses lorsque je parvins à la Régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, & sur-tout les belles actions de nos officiers par lesquelles ils se sont acquis l'immortalité à juste titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premiérement l'Empire d'Occident, ensuite celui d'Orient; depuis les succès immenses de Charlemagne; depuis l'époque brillante du règne de Charles-Quint; après les troubles que la Réforme causa en Allemagne & qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la succession d'Espagne, il n'est aucun événement plus remarquable & plus intéressant que celui que produisit la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Habspourg.

La Cour de Vienne se vit attaquée par un Prince auquel elle ne pouvoit supposer assez de force pour tenter une entreprise

Digitized by Google

auſſi difficile. Bientôt il ſe forma une conjuration de Rois & de Souverains, tous réſolus à partager cette immenſe ſucceſſion. La couronne impériale paſſa dans la maiſon de Bavière, & lorſqu'il ſembloit que les événemens concouroient à la ruine de la jeune Reine de Hongrie, cette Princeſſe, par ſa fermeté & par ſon habileté, ſe tira d'un pas auſſi dangereux, & ſoutint ſa Monarchie en ſacrifiant la Siléſie & une petite partie du Milanois : c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune Princeſſe, qui à peine parvenue au trône, ſaiſit l'eſprit du Gouvernement, & devint l'ame de ſon Conſeil.

— Cet ouvrage-ci étant deſtiné pour la poſtérité, me délivre de la gêne de reſpecter les vivans, & d'obſerver de certains ménagemens incompatibles avec la franchiſe de la vérité : il me ſera permis de dire, ſans retenue & tout haut, ce que l'on penſe tout bas. Je peindrai les Princes tels qu'ils ſont, ſans prévention pour ceux qui ont été mes alliés, & ſans haine pour ceux qui ont été mes ennemis ; je ne parlerai de moi-même que lorſque la néceſ-

Digitized by Google

ſité m'y obligera, & l'on me permettra, à l'exemple de Céſar, de faire mention de ce qui me regarde, en perſonne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïſme. C'eſt à la poſtérité à nous juger; mais ſi nous ſommes ſages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureuſement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon Prince eſt d'avoir un attachement ſincère au bien public, d'aimer ſa patrie & la gloire: je dis la gloire; car l'heureux inſtinct qui anime les hommes du déſir d'une bonne réputation, eſt le vrai principe des actions héroïques: c'eſt le nerf de l'ame, qui la réveille de ſa léthargie, pour la porter aux entrepriſes utiles, néceſſaires & louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, ſoit à l'égard des négociations, des lettres de Souverains, ou de traités ſignés, a ſes preuves conſervées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire: telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte & plus véridique.

Digitized by Google

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces Mémoires les récits de traités faits & rompus. Quoique ces exemples soient communs, cela ne justifieroit point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raisons meilleures pour excuser sa conduite.

L'intérêt de l'État doit servir de règle aux Souverains. Les cas de rompre les alliances sont ceux, 1°. où l'allié manque à remplir ses engagemens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper, & où il ne vous reste de ressource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime & vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne sais quelle fatalité ces malheureuses richesses influent sur tout. Les Princes sont les esclaves de leurs moyens; l'intérêt de l'État leur sert de loi, & cette loi est inviolable. Si le Prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison doit-il leur sacrifier des liaisons dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités

Digitized by Google

rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas de les justifier tous. J'ose pourtant avancer qu'il en est de tels, que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de transgresser, ne restant aux Souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de ses États. C'étoit réduire la France dans l'état malheureux où elle étoit du temps de Louis XI & de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg, gagnée par Charles-Quint, la Ligue Protestante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'Empereur lui préparoit de longue main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance, si contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'étoit uni avec Louis XIV, leur puissance couroit risque d'être diminuée, d'autant plus que, dans la balance politique de l'Europe, la France l'auroit emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les sages, qui prévoient les

Digitized by Google

effets dans les causes, doivent à temps s'opposer à ces causes, si diamétralement opposées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement sur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paroît clair & évident qu'un particulier doit être attaché scrupuleusement à sa parole, l'eût-il même donnée inconsidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la protection des loix, & quoi qu'il en arrive, ce n'est qu'un individu qui souffre; mais à quels tribunaux un Souverain prendra-t-il recours, si un autre Prince viole envers lui ses engagemens? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme; celle des Souverains, des calamités générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question: Vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le Prince rompe son traité? Quel seroit l'imbécille qui balanceroit pour décider cette question? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant de porter un jugement décisif sur les actions d'un Prince, il faut commencer par examiner mûre-

Digitized by Google

ment les circonſtances où il s'eſt trouvé, la conduite de ſes alliés, les reſſources qu'il pouvoit avoir, ou qui lui manquoient pour remplir ſes engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances ſont comme le pouls des États, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le ſait, dans les opérations politiques & militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que ſur les apparences, & ſe trompe par conſéquent dans ſes déciſions; la prudence empêche qu'on ne le déſabuſe, parce que ce ſeroit le comble de la démence d'ébruiter ſoi-même par vaine gloire la partie foible de l'État: les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueroient pas d'en profiter. La ſageſſe exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ſes jugemens téméraires, & que ne pouvant ſe juſtifier pendant ſa vie, ſans compromettre l'intérêt de l'État, l'on ſe contente de ſe légitimer aux yeux déſintéreſſés de la poſtérité.

Peut-être ne ſera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce

Digitized by Google

que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits États peuvent se soutenir contre les plus grandes Monarchies, lorsque ces États ont de l'industrie, & beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands Empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, & qu'ils ne se soutiennent que par leurs vastes ressources & par la force intrinsèque de leur masse. Les intrigues qui se font dans ces Cours, perdroient des Princes moins puissans: elles nuisent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes succès que celles qui se font à portée de la patrie. Ne seroit-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent qu'il est plus juste de se défendre que de dépouiller son voisin? Mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière,

Digitized by Google

tière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre, &c. Ajoutons encore, que plus les troupes ſont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la ſupériorité marquée de la flotte Angloiſe ſur celle des François & des Eſpagnols réunie, & je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet aſcendant ſur celle des Anglois & des Hollandois, n'a pas conſervé d'auſſi grands avantages. Je remarque encore avec ſurpriſe que tous ces armemens de mer ſont plus pour l'oſtentation que pour l'effet, & qu'au-lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de ſe détruire. D'un côté ſe préſente le Roi d'Eſpagne, ſouverain de Potoſe, obéré en Europe, créancier à Madrid de ſes officiers & de ſes domeſtiques; de l'autre, le Roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ſes guinées, que trente ans d'induſtrie avoient accumulées dans la Grande-Bretagne, pour ſoutenir la

Digitized by Google

Reine de Hongrie & la Pragmatique-Sanction, indépendamment de quoi cette Reine de Hongrie eſt obligée de ſacrifier quelques provinces pour ſauver le reſte. La capitale du Monde Chrétien s'ouvre au premier venu, & le Pape n'oſant pas accabler d'anathêmes ceux qui le font contribuer, eſt obligé de les bénir. L'Italie eſt inondée d'étrangers, qui ſe battent pour la ſubjuguer. L'exemple des Anglois entraîne comme un torrent les Hollandois dans cette guerre qui leur eſt étrangère ; & ces républicains qui du temps que des Héros, les Eugène, les Marlborough commandoient leurs armées, y envoyoient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorſqu'un Duc de Cumberland ſe trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embraſe & produit une guerre funeſte à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite & ſe calme. La Saxe change deux fois de parti ; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, ſinon qu'elle attire les Pruſſiens dans ſes États & qu'elle ſe ruine. Un conflit d'événe-

Digitized by Google

mens change les causes de la guerre ; cependant les effets continuent, quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre ; mais l'ambition & le désir de la vengeance nourrissent & entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche, & ne quittent le jeu qu'après s'être entiérement ruinés. Si l'on demandoit à un Ministre Anglois, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il. Si l'on faisoit la même question à un Ministre François, la réponse seroit à-peu-près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes, & que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvoit parvenir à fixer solidement les frontières, & à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les Souverains de l'Europe, on pourroit regarder ceux qui ont péri comme des victimes

Digitized by Google

ſacrifiées à la tranquillité & à la ſûreté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour ſe battre ſur mer & ſur terre. Les ambitieux devroient conſidérer ſur-tout, que les armes & la diſcipline militaire étant à-peu-près les mêmes en Europe, & les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'eſt d'acquérir par des ſuccès accumulés, ou quelque petite ville ſur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenſes de la guerre, & dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, & enviſage ces objets de ſang-froid, doit être ému des maux que les hommes d'État cauſent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs paſſions. La raiſon nous preſcrit une règle ſur ce ſujet;

Digitized by Google

dont, ce me ſemble, aucun homme d'État ne doit s'écarter : c'eſt de ſaiſir l'occaſion, & d'entreprendre lorſqu'elle eſt favorable ; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hazard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute ſon activité en jeu pour en profiter ; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reſte dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non-ſeulement il faut bien examiner l'état des choſes, mais qu'il faut encore prévoir toutes les ſuites d'une entrepriſe, & peſer les moyens que l'on a avec ceux de ſes ennemis, pour juger leſquels l'emportent dans la balance. Si la raiſon n'y décide pas ſeule, & que la paſſion s'en mêle, il eſt impoſſible que d'heureux ſuccès ſuivent une pareille entrepriſe. La Politique demande de la patience, & le chef-d'œuvre d'un homme habile eſt de faire chaque choſe en ſon temps & à propos. L'Hiſtoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légérement entrepriſes ; il n'y a qu'à ſe rappeller la vie

Digitized by Google

de François I, & lire ce que Brantome dit être le sujet de sa malheureuse expédition du Milanois, où ce Roi fut fait prisonnier à Pavie : il n'y a qu'à voir combien peu Charles-Quint profita de l'occasion qui se présentoit à lui, après la bataille de Muhlberg, pour subjuguer l'Allemagne : il n'y a qu'à voir l'Histoire de Fréderic V, Électeur Palatin, pour se convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entreprise bien au-dessus de ses forces. Et dans nos derniers temps, qu'on se rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succession, lorsque son pays étoit, pour ainsi dire, bloqué par les alliés, se rangea du parti des François, pour se voir dépouiller de ses Etats. Et plus récemment Charles XII, Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement & la fausse conduite des Souverains attire sur les sujets. L'Histoire est l'école des Princes ; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter, & pour apprendre qu'il

Digitized by Google

faut ſe former un ſyſtême & le ſuivre pied à pied, & que celui qui a le mieux calculé ſa conduite, eſt le ſeul qui puiſſe l'emporter ſur ceux qui agiſſent moins conſéquemment que lui.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

État de la Pruſſe à la mort de Fréderic Guillaume I. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Miniſtres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs reſſources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des ſciences & des beaux-arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maiſon d'Autriche.

A La mort de Fréderic Guillaume I, roi de Pruſſe, les revenus de l'état ne montoient qu'à ſept millions quatre cents mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller à trois millions d'ames (1). Le feu roi avoit laiſſé dans ſes épargnes huit millions ſept cent mille écus, point de dettes, les finances bien adminiſtrées, mais peu de reſſources; la balance du commerce perdoit annuellement un million 1740.

(1) C'eſt un nombre rond que le roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2,240,000 perſonnes.

Digitized by Google

deux cent mille écus, qui passoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de soixante & seize mille hommes, dont à-peu-près vingt-six mille étrangers ; ce qui prouve que c'étoit un effort, & que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, sur-tout en temps de guerre. Le feu roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudroit former, & qui après sa mort seroient les plus avantageuses à l'état.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre & de l'Espagne, qui se faisoient la guerre dans le Nouveau-Monde pour deux oreilles angloises que les Espagnols avoient coupées, & qui dépensoient des sommes immenses pour des objets de contrebande, bien indignes des grands efforts que faisoient ces deux nations. L'empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrade, par la médiation de M. de Villeneuve, ministre de France à Constantinople. Par cette paix, l'empereur cédoit à l'empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie, & l'importante ville de Belgrade. Les dernières années du règne de Charles VI avoient été si malheureuses, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile, & d'une partie du Milanois, par les François, les Espagnols & les Sardes. Il avoit de plus, cédé à la France,

Digitized by Google

par la paix de 1737, le duché de Lorraine, que la maison du duc son gendre avoit possédé de temps immémorial. Par ce traité, l'empereur donnoit des provinces, & la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissoit à l'empereur une loi domestique qu'il avoit publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *Pragmatique-Sanction*. Cette loi devoit assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat qu'il jeta à son commencement. La cause des infortunes de ce prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène : après la mort de ce grand homme, il n'y eut personne pour le remplacer. L'état manqua de nerf & tomba dans la langueur & dans le dépérissement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme : il étoit généreux, mais sans discernement ; d'un esprit borné & sans pénétration ; il avoit de l'application, mais sans génie ; de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisoit peu ; il possédoit bien le droit germanique ; parlant plusieurs langues, & sur-tout le latin, dans lequel il excelloit ; bon père, bon mari, mais bigot & superstitieux comme tous les princes de la

Pragmatique Sanction

Digitized by Google

maiſon d'Autriche. On l'avoit élevé pour obéir & non pour commander. Ses miniſtres l'amuſoient à juger les procès du conſeil-aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial & de l'étiquette de la maiſon de Bourgogne : & tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce prince perdoit ſon temps à la chaſſe, ſes miniſtres, véritablement maîtres de l'état, diſpoſoient de tout deſpotiquement.

La fortune de la maiſon d'Autriche avoit fait paſſer à ſon ſervice le prince Eugène de Savoie, dont nous venons de parler. Ce prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refuſa un bénéfice : Eugène demanda une compagnie de dragons ; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnoiſſoit ſon génie, & que les jeunes ſeigneurs de la cour lui avoient donné le ſobriquet de dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta ſa mère, madame de Soiſſons, & la France, pour offrir ſes ſervices à l'empereur Léopold : il devint colonel, & reçut un régiment ; ſon mérite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit, & la ſupériorité de ſes talens, l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint généraliſſime, préſident du conſeil de guerre, & enfin premier miniſtre de l'empereur Charles VI. Ce prince ſe trouva donc chef de l'armée impériale ; il gouverna, non-

Digitized by Google

seulement les provinces Autrichiennes, mais l'empire même, & proprement il étoit empereur. Tant que le prince Eugène conserva la vigueur de son esprit, les armes & les négociations des Autrichiens prospérèrent; mais lorsque l'âge & les infirmités l'eurent affoibli, cette tête qui avoit si long-temps travaillé pour le bien de la maison impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, & de lui rendre les mêmes services. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur esprit précéder celle de leur corps, & les plus vastes génies finissent par l'imbécillité! pauvres humains, ensuite glorifiez-vous si vous l'osez!.. La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les ministres Autrichiens. Le comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit sur l'esprit de son maître; il travailloit peu, il aimoit la bonne chère. C'étoit l'Apicius de la cour impériale; & l'empereur disoit que les bons ragoûts de son ministre, lui faisoient de mauvaises affaires. Ce ministre étoit haut & fier; il se croyoit un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'empire étoient indignés de la dureté de son gouvernement; en cela bien différent du prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avoit su mener plus sûrement le corps germanique à ses fins.

Digitized by Google

Lorſque le comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleury. Le François, plus habile que l'Allemand, le joua ſous la jambe, & Zintzendorff retourna à Vienne, perſuadé qu'il gouverneroit la cour de Verſailles comme celle de l'empereur. Peu de temps après, le prince Eugène, qui voyoit l'empereur toujours occupé des moyens de ſoutenir ſa Pragmatique-Sanction, lui dit que la ſeule façon de l'aſſurer, étoit d'entretenir cent quatre-vingt mille hommes, & qu'il indiqueroit les fonds pour le payement de cette augmentation, ſi l'empereur y vouloit conſentir. Le génie de l'empereur, ſubjugué par celui d'Eugène, n'oſoit rien lui refuſer. L'augmentation de quarante mille hommes fut réſolue, & bientôt l'armée ſe trouva complette. Les comtes de Zintzendorff & de Staremberg, ennemis du prince Eugène, repréſentèrent à l'empereur que ſes pays foulés par des contributions énormes ne pouvoient ſuffire à l'entretien d'une ſi groſſe armée, & qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème, & les autres provinces, il falloit réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connoiſſoit rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernoit, ſe laiſſa entraîner par ſes miniſtres, & licencia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille

Digitized by Google

du décès d'Auguſte I, roi de Pologne.

Deux candidats ſe préſentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'étoit Auguſte, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne, ſoutenu par l'empereur des Romains, l'impératrice de Ruſſie, l'argent & les troupes Saxonnes. L'autre étoit Staniſlas Leckzinski, appellé par les voeux des Polonois, & protégé par Louis XV, ſon gendre; mais le ſecours qu'il tira de la France ſe réduiſit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut aſſiégé à Dantzick; il ne put s'y maintenir; & renonça pour la ſeconde fois au triſte honneur de porter le nom de roi dans une république où régnoit l'anarchie.

Le comte de Zintzendorff comptoit ſi fort ſur l'eſprit pacifique du cardinal de Fleury, qu'il engagea légérement ſa cour dans les troubles de la Pologne. Le plaiſir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois royaumes & quelques belles provinces. Déjà les François avoient paſſé le Rhin, déjà ils aſſiégoient Kehl, qu'à Vienne on faiſoit des paris ſur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, & la paix qui s'enſuivit, celui de la foibleſſe. Le nom du prince Eugène, qui en impoſoit encore, ſoutint les armes des Autrichiens ſur le Rhin, les campagnes de 1734 & de 1735, & bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour ſa gloire.

Digitized by Google

Deux emplois qui avoient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée & la préſidence du conſeil de guerre, furent ſéparés. Le comte de Harrach eut la charge de préſident, & Kœnigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller & le prince de Hildbourghauſen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène & de remplir une place qu'il avoit ſi bien occupée! D'ailleurs ces généraux étoient auſſi diviſés entr'eux que les ſucceſſeurs d'Alexandre. Pour ſuppléer au mérite qui leur manquoit, ils avoient recours à l'intrigue : Seckendorff & le prince de Hildbourghauſen s'appuyoient du crédit de l'impératrice & d'un miniſtre nommé Bartenſtein, natif d'Alſace, de petite extraction, mais laborieux, & qui avec deux aſſociés, Knorr & Weber, formoient un triumvirat qui gouvernoit alors les affaires de l'empereur. Khevenhuller avoit un parti dans le conſeil de guerre, & Wallis, qui ſe faiſoit gloire de haïr & d'être haï de tout le monde, n'en avoit aucun. Les Ruſſes étoient alors en guerre avec les Turcs; les ſuccès des premiers enflammoient le courage des Autrichiens. Bartenſtein crut qu'on pourroit chaſſer les Turcs de l'Europe; Seckendorff viſoit au commandement de l'armée. Ces deux perſonnes, ſous prétexte que l'empereur

Digitized by Google

pereur devoit assister les Russes, ses alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maison d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde vouloit conseiller l'empereur; ses ministres, l'impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracassoit de son côté. Il émanoit du conseil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations : les cabales des grands qui se contrecarroient & la jalousie des généraux firent manquer toutes les entreprises. Les ordres que les généraux recevoient de la cour se contrediſoient les uns les autres, ou bien obligeoient ces généraux à des opérations impraticables. Ce désordre domestique devint plus funeste aux armes Autrichiennes que la puissance des Infideles. A Vienne, on exposoit le Vénérable, tandis qu'on perdoit les batailles en Hongrie, & l'on avoit recours aux prestiges de la superstition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut empriſonné à la fin de sa première campagne, à cause, disoit-on, que son hérésie attiroit le courroux céleste. Kœnigseck, après avoir commandé la seconde année, fut fait grand-maître de l'impératrice, ce qui fit dire à Wallis, qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avoit été encoffré, que le second étoit devenu eunuque du serrail, & qu'il lui restoit d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère; car après avoir perdu la bataille de

Seckendorff supersticieux de la cour à Vienne.

Digitized by Google

Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'empereur & le duc de Lorraine avoient inſtamment conjuré d'accélérer la paix, la conclud avec les Turcs à Belgrade; & pour récompenſe, fut à ſon retour confiné au château de Glatz. Ainſi la cour de Vienne n'oſant pas remonter à la cauſe de ſes malheurs, auxquels tout ce que la cour avoit de plus auguſte avoit contribué, pour ſe conſoler elle puniſſoit les inſtrumens ſubalternes de ſes infortunes.

1739. Après la concluſion de cette paix, l'armée Autrichienne ſe trouva dans un état de délabrement affreux : elle avoit fait des pertes conſidérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka : l'air mal-ſain, les eaux bourbeuſes avoient occaſionné des maladies contagieuſes, & la proximité des Turcs lui avoit communiqué la peſte ; elle étoit en même temps ruinée & découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie ; mais leur nombre ne paſſoit pas quarante-trois mille combattans : perſonne ne penſa à recompléter l'armée. L'empereur n'avoit d'ailleurs que ſeize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres, & cinq ou ſix régimens répandus dans les pays héréditaires. Au-lieu donc que cette armée devoit faire le nombre de cent ſoixante & quinze mille hommes, l'effectif ne montoit pas à quatre-vingt-deux mille. On avoit ſupputé, l'année 1733, que l'empereur pou-

Digitized by Google

voit avoir vingt-huit millions de revenus ; il en avoit bien perdu depuis, & les dépenſes de deux guerres conſécutives l'avoient abymé de dettes, qu'il avoit peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui reſtoient. Outre cela ſes finances étoient dans la plus grande confuſion. Une méſintelligence ouverte régnoit entre ſes miniſtres ; la jalouſie diviſoit les généraux, & l'empereur lui-même découragé par tant de mauvais ſuccès, étoit dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire Autrichien, malgré ſes vices & ſes foibles cachés, figuroit encore en 1740 en Europe, au nombre des puiſſances les plus formidables : l'on conſidéroit ſes reſſources, & qu'une bonne tête y pouvoit tout changer ; en attendant, ſa fierté ſuppléoit à ſa force, & ſa gloire paſſée à ſon humiliation préſente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672, ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une ſituation plus brillante ; il devoit une partie de ſes avantages à la ſage adminiſtration du cardinal de Fleury. Louis XIV avoit placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de ſon petit-fils. Les prêtres ſont auſſi ambitieux que les autres hommes, & ſouvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, Fleury fit exiler le duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-

Digitized by Google

même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner : du lit de ses maîtresses il persécutoit les Jansénistes ; il ne vouloit que des évêques orthodoxes, & cependant, dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les Sacremens de l'Église. Richelieu & Mazarin avoient épuisé ce que la pompe & le faste peuvent donner de considération. Fleury fit, par contraste, consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux ; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits, que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préféroit les négociations à la guerre, parce qu'il étoit fort dans les intrigues, & qu'il ne savoit pas commander les armées : il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois ; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution ; économe des revenus de l'état, & doué d'un esprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuisées par la guerre de succession & par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, & fit trop de cas des gens de finance ; de son temps, la marine étoit presque anéantie, & les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passoit en Europe pour foible & fourbe,

Digitized by Google

ces qu'il tenoit de l'égliſe où il avoit été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avoit procuré au royaume les moyens de ſe libérer d'une partie des dettes immenſes, contractées ſous le règne de Louis XIV. Il répara les déſordres de la régence; & à force de temporiſer, la France ſe releva du bouleverſement qu'avoit cauſé le ſyſtême de Law.

Il falloit vingt années de paix à cette monarchie pour reſpirer après tant de calamités. Chauvelin, ſous-miniſtre, qui travailloit ſous le cardinal, tira le royaume de ſon inaction: il fit réſoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Staniſlas étoit le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtiſans de Verſailles diſoient que Chauvelin avoit eſcamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avoit eſcamoté la paix. Chauvelin, encouragé & triomphant de ce que ſon coup d'eſſai avoit ſi bien réuſſi, ſe flatta de pouvoir devenir le premier dans l'état. Il falloit accabler celui qui l'étoit: il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'eſprit de Louis XV; mais ce prince, ſubordonné au cardinal qu'il croyoit encore ſon précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de ſon ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à Mr. Amelot, homme ſans génie, auquel le premier miniſtre ſe confioit hardiment, parce qu'il n'avoit pas les talens

Digitized by Google

d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avoit joui, avoit interrompu dans ſon militaire la ſucceſſion des grands généraux. Mr. de Villars, qui avoit commandé la première campagne en Italie, étoit mort. Mrs. de Broglio, de Noailles, de Coigny étoient des hommes médiocres; Maillebois ne les ſurpaſſoit pas. Mr. de Noailles étoit accuſé de manquer de cet inſtinct belliqueux qui ſe confie en ſes propres forces: il trouva un jour une épée pendue à ſa porte, avec cette inſcription: *Point homicide ne feras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étoient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Iſle étoit de tous les militaires, celui qui avoit le plus ſéduit le public; on le regardoit comme le ſoutien de la diſcipline militaire. Son génie étoit vaſte, ſon eſprit brillant, ſon courage audacieux; ſon métier étoit ſa paſſion, mais il ſe livroit ſans réſerve à ſon imagination: il faiſoit les projets, ſon frère les rédigeoit; on appelloit le maréchal, l'imagination, & ſon frère, le bon-ſens.

Depuis la paix de Vienne, la France étoit l'arbitre de l'Europe. Ses armées avoient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son miniſtre Ville-Neuve avoit conclu la paix de Belgrade: elle tenoit ſa cour de Vienne, celle de Madrid & celle de Stockholm dans une eſpèce de dépendance. Ses forces militaires conſiſtoient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes; 224

Digitized by Google

escadrons, à 100 têtes; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre 36,000 hommes de milice. Sa marine étoit considérable; elle pouvoit mettre 80 vaisseaux de différent rang en mer, y compris les frégates; & pour le service de cette flotte, on comptoit jusqu'à 60,000 matelots enclassés. Les revenus du royaume montoient en 1740, à 60,000,000 d'écus, dont on décomptoit 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne, qui venoient encore de la guerre de succession. Le cardinal de Fleury appelloit les fermiers-généraux qui étoient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'état, parce qu'il envisageoit la richesse de ces traitans, comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, & qui cultive les terres, étoit pauvre & obérée, sur-tout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche, le luxe & l'opulence de Paris égaloient peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptoit pour plus de 10,000,000 d'argent orfévré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les mœurs étoient dégénérées: les François sur-tout habitans de Paris, étoient devenus des Sibarites énervés par la volupté & la molleſſe. Les épargnes que le cardinal avoit faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la

Digitized by Google

guerre de 1733, & en partie par la diſette affreuſe de l'année 1740, qui ruina les plus floriſſantes provinces du royaume. Des maux que Law avoit faits à la France, il étoit réſulté une eſpèce de bien, conſiſtant dans la compagnie du Sud, établie au port d'Orient; mais la ſupériorité des flottes Angloiſes ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvoit pas protéger ſuffiſamment, cette compagnie ne put pas à la longue ſe ſoutenir. Telle étoit la ſituation de la France en 1740 : reſpectée au dehors, pleine d'abus dans ſon intérieur, ſous le gouvernement d'un prince foible, qui s'étoit abandonné lui & ſon royaume à la direction du cardinal de Fleury.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé en ſe ruinant ſur le trône d'Eſpagne, y régnoit encore. Ce prince avoit le malheur d'être ſujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit aſſez de la démence : il avoit abdiqué en 1726 en faveur de ſon fils Louis, & il reprit le gouvernement en 1727, après la mort de ce prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la reine Éliſabeth Farnèſe, née princeſſe de Parme : elle auroit voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvoit vivre que ſur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre déſormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles

Digitized by Google

guerres, soit avec les Barbaresques, soit avec les Anglois, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la finesse italienne & la vivacité françoise, formoient le caractère de cette femme singulière : elle marchoit audacieusement à l'accomplissement de ses desseins ; rien ne la surprenoit, rien ne pouvoit l'arrêter.

Le cardinal Alberoni, si célèbre dans son temps, avoit un génie ressemblant à celui de cette princesse ; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Celamare perdit ce ministre, & la reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un Hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place importante : il avoit de l'esprit ; cependant ses malversations furent cause qu'il ne put se soutenir long-temps. Ces changemens de ministres furent imperceptibles en Espagne, parce que ces ministres n'étoient que les instrumens dont la reine se servoit, & que c'étoit dans tous les temps sa volonté qui régloit les affaires.

En 1740, l'Espagne sortoit de la guerre d'Italie, qu'elle avoit terminée glorieusement. Don Carlos, que les Anglois avoient transporté en Toscane pour succéder à Cosme, dernier duc de la maison de Médicis : ce don Carlos, dis-je, étoit devenu roi de Naples, & François de Lorraine avoit reçu cette Toscane en

Digitized by Google

dédommagement de la Lorraine, que la France avoit réunie à sa monarchie. Ainsi ces mêmes Anglois qui avoient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puissance espagnole en Italie : tant la politique change, & les idées des hommes sont variables.

Les Espagnols ne sont pas aussi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne sont pas laborieux. Les trésors du Nouveau-Monde sont pour les nations étrangères, qui sous des noms Espagnols se sont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois & les Anglois jouissent proprement du Pérou & du Mexique. L'Espagne est devenue un entrepôt d'où les richesses s'écoulent, & les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas assez d'habitans en Espagne pour cultiver les terres ; la police a été négligée jusqu'ici, & la superstition range ce peuple spirituel au rang des nations les plus foibles.

Le roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenu ; mais le gouvernement est endetté. L'Espagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées ; sa marine peut aller à 50 vaisseaux de ligne. Les liens du sang qui joignent les deux maisons de Bourbon, produisent entr'elles une alliance étroite ; cependant la reine se trouvoit outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleury avoit faite à son insu : pour

Digitized by Google

s'en venger, elle cauſoit à la France tous les déſagrémens qui dépendoient d'elle.

Alors l'Eſpagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers : deux oreilles angloiſes coupées à un matelot de cette nation, allumèrent ce feu, & les armemens coûtèrent des ſommes immenſes aux deux nations : leur commerce en ſouffrit, & comme de coutume, les marchands & les particuliers expièrent les ſottiſes des grands. Le cardinal de Fleury n'étoit pas mécontent de cette guerre ; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par ſa paſſion bizarre pour les cérémonies de l'Égliſe. Il avoit obtenu par un bref du pape le droit d'avoir un patriarche, & par un autre bref, de dire la Meſſe, à la conſécration près. Ses plaiſirs étoient des fonctions ſacerdotales ; ſes bâtimens, des couvens ; ſes armées, des moines, & ſes maîtreſſes, des religieuſes.

De toutes les nations de l'Europe, l'Angloiſe étoit la plus opulente ; ſon commerce embraſſoit tout le monde ; ſes richeſſes étoient exceſſives, ſes reſſources preſque inépuiſables : & pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puiſſances le rang qui ſembloit lui convenir.

Digitized by Google

George II, électeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès ; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, & trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avoit pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivoit le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont George grossissoit son trésor de Hanovre ; Walpole manioit l'esprit de la nation par les charges & les pensions qu'il distribuoit à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement : son génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre ; il s'en remettoit, pour les affaires générales de l'Europe, à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressoient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit : J'abandonne le jeu & l'Europe à mon frère. Il n'entendoit rien à la politique ; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré toutes les connoissances que Walpole avoit de l'intérieur du royaume, il entre-
1727. prit un projet important qui lui manqua : il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si

Digitized by Google

cette tentative lui avoit réuſſi, les ſommes que cet impôt devoit rapporter, auroient ſuffi pour rendre l'autorité du roi deſpotique. La nation le ſentit ; elle ſe cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payoit pour le courant des ſottiſes ordinaires, mais que celle-là étoit au-deſſus de toute corruption. Au ſortir du parlement, Walpole fut attaqué ; on lui ſaiſit ſon manteau, qu'il lâcha à temps, & il ſe ſauva à l'aide d'un capitaine des gardes, qui ſe trouva pour ſon bonheur dans ce tumulte. Le roi apprit par cette expérience à reſpecter la liberté angloiſe : l'affaire des acciſes tomba, & ſa prudence raffermit ſon trône. Ces troubles inteſtins empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Eſpagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produiſirent devant la chambre baſſe, des oreilles de contrebandiers Anglois, que les Eſpagnols avoient coupées. La robe enſanglantée de Céſar, qu'Antoine étala devant le peuple Romain, ne fit pas une ſenſation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en cauſèrent à Londres. Les eſprits étoient émus ; ils réſolurent tumultuairement la guerre : le miniſtre fut obligé d'y conſentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre, que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportoit dans la chambre baſſe ſur les corruptions de Walpole ; & le mi-

Digitized by Google

niſtre, qui diſoit qu'il connoiſſoit le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ſes guinées ne l'emportoient pas toujours ſur la force & l'évidence du raiſonnement.

L'Angleterre entretenoit alors 80 vaiſſeaux des quatre premiers rangs, & 50 vaiſſeaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montoient à 24,000,000 d'écus ; elle avoit au-delà une reſſource immenſe dans la bourſe des particuliers, & dans la facilité de lever des impôts ſur des ſujets opulens. Elle donnoit alors des ſubſides au Danemarck pour l'entretien de 6000 hommes ; à la Heſſe pour un nombre pareil ; ce qui joint à 22,000 Hanovriens, lui fourniſſoit en Allemagne un corps de 34,000 hommes à ſa diſpoſition. Les amiraux Wager & Ogle avoient la réputation d'être leurs meilleurs marins : pour les troupes de terre, le duc d'Argile & milord Stairs étoient les ſeuls qui euſſent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'euſſent jamais commandé des armées.

Le ſieur Littleton paſſoit pour l'orateur le plus véhément ; le lord Hardwey pour l'homme le plus inſtruit ; milord Cheſterfield pour le plus ſpirituel ; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les ſciences & les arts ſe fuſſent en-

Digitized by Google

racinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies ſanglantes ; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité ; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun ſculpteur, ni aucun bon muſicien. Pope floriſſoit encore, & embelliſſoit la poéſie des idées mâles que lui fourniſſoient les Shaftesbury & les Bolynbrocke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à perſonne, étoit ſupérieur à ſes compatriotes pour le goût, & ſe ſignaloit par des critiques fines des mœurs & des uſages. La ville de Londres l'emportoit ſur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Écoſſe, encore pleine de Jacobites, gémiſſoit ſous le joug de l'Angleterre, & les Catholiques d'Irlande ſe plaignoient de l'oppreſſion ſous laquelle la haute égliſe les tenoit aſſervis.

A la ſuite de cette puiſſance ſe range la Hollande, comme une chaloupe qui ſuit l'impreſſion d'un vaiſſeau de guerre auquel elle eſt attachée. Depuis l'abolition du ſtadhoudérat, cette république avoit pris une forme ariſtocratique. Le grand penſionnaire, aſſiſté du greffier, propoſe les affaires à l'aſſemblée des états-généraux, donne des audiences aux miniſtres étrangers,

Digitized by Google

& en fait le rapport au conſeil. Les délibérations de ces aſſemblées ſont lentes ; le ſecret eſt mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandois comme citoyens abhorrent le ſtadhoudérat, qu'ils enviſagent comme un acheminement à la tyrannie ; & comme marchands, ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ſes principes, les rend plus propres à ſe défendre qu'à attaquer leurs voiſins.

C'eſt avec une ſurpriſe mêlée d'admiration que l'on conſidère cette république, établie ſur un terrain marécageux & ſtérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ſes digues & de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richeſſes & de l'opulence qu'elle doit à ſon commerce & aux prodiges que ſon induſtrie a opérés. La ville d'Amſterdam ſe plaignoit, à la vérité, que la compagnie des Indes Orientales des Danois & celle des François, établie au port d'Orient, portoient quelque préjudice à ſon commerce. Ces plaintes étoient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeoit alors la république. Une eſpèce de vers qui ſe trouve dans les ports de l'Aſie, s'étoit introduite dans leurs vaiſſeaux, & puis dans le faſcinage qui ſoutient les digues, & rongea les uns & les autres ; ce qui mettoit la Hollande dans la crainte de voir écrouler ſes boulevards à la première tempête. Le conſeil aſſemblé ne trouva

Digitized by Google

trouva d'autre remède à cette calamité, que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne auroit dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchoit pas que l'état ne fût très-riche : il avoit des dettes qui datoient encore de la guerre de succession, & qui, au-lieu d'affoiblir le crédit de la nation, l'augmentoient plutôt. Le pensionnaire Van der Heim, qui gouvernoit la Hollande, passoit pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion, & par la crainte que lui inspiroit la France.

La république pouvoit avoir 12,000,000 d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit ; elle pouvoit mettre en mer 40 vaisseaux de guerre ; elle entretenoit 30,000 hommes de troupes réglées, qui servoient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avoit été déterminé par la paix d'Utrecht ; mais son militaire n'étoit plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandois perdirent la fleur de leurs troupes & la pépinière de leurs officiers, & depuis l'abolition du stadhoudérat, leurs troupes s'avilirent faute de discipline & de considération ; elles n'avoient plus de généraux capables du commandement. Une paix de vingt-huit années avoit emporté les vieux officiers, & l'on avoit négligé d'en former de nouveaux. Le

Digitized by Google

jeune prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, ſe flattoit qu'étant de la famille des ſtadhouders, il pourroit parvenir au même emploi. Cependant il n'avoit qu'un petit parti dans la province de Gueldre, & les républicains zélés lui étoient tous oppoſés : ſon eſprit cauſtique & ſatyrique lui avoit fait des ennemis, & l'occaſion lui avoit manqué de pouvoir développer ſes talens. Dans cette ſituation, la république de Hollande étoit ménagée par ſes voiſins, peu conſidérée pour ſon influence dans les affaires générales ; elle étoit pacifique par principe, & guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le nord, nous y trouvons le Danemarck & la Suède, royaumes à-peu-près égaux en puiſſance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avoient été autrefois.

Sous le règne de Fréderic IV, le Danemarck avoit uſurpé le Schleswic ſur la maiſon de Holſtein, ſous le règne de Chriſtian VI. On vouloit conquérir le royaume des cieux. La reine Magdelaine de Bareuth ſe ſervoit de la bigoterie, pour que ce frein ſacré empêchât ſon mari de lui faire des infidélités : & le roi, devenu zélateur outré de Luther, avoit par ſon exemple entraîné toute ſa cour dans le fanatiſme. Un prince dont l'imagination eſt frappée de la Jéruſalem céleſte, dédaigne les fanges de la terre ; les ſoins des affaires ſont pris pour des momens perdus, les

Digitized by Google

axiômes de la politique pour des cas de conscience ; les règles de l'Évangile deviennent le code militaire, & les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'état. Depuis le pieux Énée ; depuis les croisades de S. Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'étoit qu'un fourbe qui se servoit de la religion pour établir son empire & sa domination. — Le roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées ; il achète les recrues en Allemagne, & vend ces troupes à la puissance qui le paie le mieux : il peut rassembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norwège passent pour les meilleurs. La marine Danoise est composée de 27 vaisseaux de ligne, & de 33 d'un ordre inférieur : cette marine est la partie de l'administration de ce pays la plus perfectionnée ; tous les connoisseurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne passent pas 5,600,000 écus. Cette puissance étoit alors aux gages des Anglois qui lui payoient un subside de 150,000 écus pour la solde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandoit les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux, au service de cette puissance, ne méritent d'article dans ces mémoires. Mr. Schulin, ministre de ce prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puissances du second ordre, & comme

Digitized by Google

un accessoire qui se rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si delà vous passez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, sinon l'avidité de tirer des subsides. Le gouvernement Suédois est un mélange de l'aristocratie, de la démocratie, & du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La diète générale des états se rassemble tous les trois ans. On élit un maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le roi, qui en a deux, décide de l'affaire: il choisit de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La diète élit un comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois & des payſans; il examine la conduite que le roi & le sénat ont tenue dans l'intervalle des diètes, & il donne au sénat des instructions qui embrassent les affaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, sœur de Charles XII, avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Fréderic de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation: il considéroit son poste à-peu-près comme un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce prince perdit la bataille de Mont-

Digitized by Google

Caſſel en Lombardie, pour donner à ſon père, qui ſe trouvoit dans ſon armée, le ſpectacle d'un combat. Le comte Oxenſtiern avoit été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Gillenbourg. Ce comte s'étoit attaché les officiers; ce qui lui donnoit un parti conſidérable en Suède: il déſiroit la guerre, ſe flattant de relever ſa nation par quelque conquête. La France déſiroit encore plus de ſe ſervir des Suédois, eſpérant d'abaiſſer par eux la fierté ruſſienne, & de venger ainſi les affronts que ſon ambaſſadeur Monti, fait priſonnier à Dantzick, avoit eſſuyés à Pétersbourg: dans cette vue, la France payoit à la Suède un ſubſide annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageoit cependant à aucune hoſtilité.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avoient été ſignalées par des malheurs. Ce royaume avoit perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie & les duchés de Brême & de Verden. Ce démembrement la privoit de revenus, de ſoldats & de grains, que précédemment elle retiroit de ces provinces: la Livonie étoit ſon magaſin d'abondance. Quoique la Suède ne contînt qu'environ 2,000,000 d'ames, ſon ſol ſtérile, & quantité de montagnes arides dont elle eſt couverte, ne lui fourniſſoient pas même de quoi nourrir cette foible population; la ceſſion

Digitized by Google

de la Livonie la rédirit aux abois. Les Suédois révéroient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, & par une suite assez ordinaire des contradictions de l'esprit humain, ils l'outragèrent après sa mort, en punissant Goertz du dernier supplice, comme si le ministre étoit coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montoient approchant à 4,000,000 d'écus; il n'entretenoit que 70000 hommes de troupes réglées, & 33,000 de milice étoient payés d'un fonds différent. On avoit donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étoient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice & s'instruire à combattre pour la défense du pays; mais lorsque la Suède faisoit agir ces troupes au delà de ses frontières, il falloit les solder du trésor public. Ses ports contenoient 24 vaisseaux de ligne & 36 frégates. Une longue paix avoit rendu leurs soldats paysans; leurs meilleurs généraux étoient morts; les Buddenbrock & les Lœwenhaupt n'étoient pas comparables aux Reinschild; mais un instinct belliqueux animoit encore cette nation, & il ne lui manquoit qu'un peu de discipline & de bons conducteurs. C'est le pays de Pharasmane qui ne produit que du fer & des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la Suédoise est

Digitized by Google

la plus pauvre. L'or & l'argent (j'en excepte les subsides) y est aussi peu connu qu'à Sparte : de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnoie, & pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avoit substitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer & au bois ; mais dans la balance du commerce, la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cause que ses besoins surpassent ses exportations. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie ; sa laine grossière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, & les meilleurs palais que les seigneurs aient dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume étoit effectivement gouverné par un triumvirat, composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat & Rosen. La Suède conservoit encore sous la forme du gouvernement républicain, la fierté de ses temps monarchiques : un Suédois se croyoit supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave-Adolphe & des Charles XII avoit laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples, que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avoient pu les effacer. La Suède éprouva le sort de tout état monarchique qui se change en républicain ; elle s'affoiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'in-

Digitized by Google

trigue ; le désintéressement en avidité ; le bien public fut sacrifié au bien personnel ; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti françois, tantôt la faction russe l'emportoit dans les diètes ; mais personne n'y soutenoit le parti national. Avec ces défauts, les Suédois avoient conservé l'esprit de conquête, directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe ; aussi avoit-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le septentrion, en prenant de la Mer-Glaciale jusqu'aux bords de la Mer-Noire, & de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine, s'étend le terrein immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet état, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le czar Jwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau-forte sur le fer : il fut & le législateur & le fondateur de ce vaste empire : il créa des hommes, des soldats & des ministres ; il fonda la ville de Pétersbourg, il établit une marine considérable, & parvint à faire respecter sa nation & ses talens

Digitized by Google

singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, 1740.
nièce de Pierre I, gouvernoit alors ce vaſte empire : elle avoit ſuccédé à Pierre II, fils du premier empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, & par quelques grands hommes, dont elle eut l'habileté de ſe ſervir ; ſes armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au ſecours 1735.
de l'empereur Charles VI 10,000 Ruſſes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de proſpérités & de triomphes ; & lorſque l'empereur Charles VI envoyoit ſolliciter la paix juſqu'au camp des Turcs, elle dictoit des loix à l'empire Ottoman. Elle protégea les ſciences dans ſa réſidence ; elle envoya même des ſavans à Kamtſchatka, pour trouver une route plus abrégée qui favoriſât le commerce des Moſcovites avec les Chinois. Cette princeſſe avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit ; elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'eſprit ; libérale dans ſes récompenſes ; ſévère dans ſes châtimens ; bonne par tempérament ; voluptueuſe ſans déſordre.

Elle avoit fait duc de Courlande, Biron, ſon favori & ſon miniſtre. Les gentilshommes, ſes compatriotes, lui diſputoient juſqu'à l'ancienneté de ſa nobleſſe. Il étoit le ſeul qui eût un aſcendant marqué ſur l'eſprit de l'impéra-

Digitized by Google

trice ; il étoit de ſon naturel, vain, groſſier & cruel ; mais ferme dans les affaires, ne ſe refuſant point aux entrepriſes les plus vaſtes. Son ambition vouloit porter le nom de ſa maîtreſſe juſques au bout du monde ; d'ailleurs auſſi avare pour amaſſer, que prodigue en ſes dépenſes ; ayant quelques qualités utiles, ſans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avoit formé ſous le règne de Pierre I, un homme fait pour ſoutenir le poids du gouvernement ſous les ſucceſſeurs de ce prince. C'étoit le comte d'Oſtermann ; il conduiſit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'état d'une main toujours ſûre. Il étoit originaire du comté de la Marck en Weſtphalie, d'une extraction obſcure ; mais les talens ſont diſtribués par la nature, ſans égard aux généalogies. Ce miniſtre connoiſſoit la Moſcovie, comme Verney le corps humain ; circonſpect ou hardi, ſelon que le demandoient les circonſtances, & renonçant aux intrigues de la cour, pour ſe conſerver la direction des affaires. On pouvoit compter, outre le comte Oſtermann, le comte Lœwenwolde, & le vieux comte Golowkin, du nombre des miniſtres dont la Ruſſie pouvoit tirer parti. Le comte de Munnich, qui du ſervice de Saxe avoit paſſé à celui de Pierre I, étoit à la tête de l'armée Ruſſe : c'étoit le prince Eugène des Moſcovites ; il avoit les vertus & les vices des

Digitized by Google

grands généraux ; habile, entreprenant, heureux ; mais fier, ſuperbe, ambitieux, & quelquefois trop deſpotique, & ſacrifiant la vie de ſes ſoldats à ſa réputation. Laſcy, Keith, Lœwendahl, & d'autres habiles généraux, ſe formoient dans ſon école. Le gouvernement entretenoit alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons, qui faiſoient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuiraſſiers ; ce qui montoit au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées ; 30,000 de milice, & autant de Coſaques, de Tartares & de Calmouks, qu'on vouloit aſſembler. De ſorte que cette puiſſance pouvoit mettre, ſans faire d'efforts, 170,000 hommes en campagne. La flotte Ruſſienne étoit évaluée alors à 42 vaiſſeaux de ligne, 26 vaiſſeaux d'un ordre inférieur, & 40 galères. Les revenus de l'empire montoient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La ſomme paroît modique en la comparant à l'étendue immenſe de ces états ; mais tout y eſt à bon marché. La denrée la plus néceſſaire aux ſouverains, les ſoldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que paient les autres puiſſances de l'Europe. Le ſoldat Ruſſe ne reçoit que huit roubles par an, & des vivres qui s'achètent à vil prix ; ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on

Digitized by Google

comptoit dans son armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avoit formé un projet, que jamais prince avant lui n'avoit conçu. Au-lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit resserrer les siennes. La raison en étoit que ses états étoient mal peuplés en comparaison de leur vaste étendue. Il vouloit rassembler entre Pétersbourg, Moscou, Kasan & l'Ukraine, les 12,000,000 d'habitans éparpillés dans cet empire, pour bien peupler & cultiver cette partie, qui seroit devenue d'une défense aisée par les déserts qui l'auroient environnée, & séparée des Persans, des Turcs & des Tartares : ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le czar n'avoit eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne, la flotte marchande des Russes ne pouvoit entrer en aucune comparaison avec celles des puissances du sud. Cependant tout annonce à cet empire, que sa population, ses forces, ses richesses & son commerce feront les progrès les plus considérables. L'esprit de la nation est un mélange de défiance & de finesse ; paresseux, mais intéressés, ils ont l'adresse de copier, mais non le génie de l'invention : les grands sont factieux : les gardes, redoutables aux souverains ; le peuple est stupide, ivrogne, superstitieux & malheureux. L'état des choses,

Digitized by Google

tel que nous venons de le rapporter, a sans doute empêché que jusqu'ici l'académie des sciences n'ait fait des élèves Moscovites. Depuis les désastres de Charles XII & l'établissement d'Auguste de Saxe en Pologne, depuis les victoires du maréchal Munnich sur les Turcs, les Russes étoient réellement les arbitres du nord; ils étoient si redoutables, que personne ne pouvoit gagner en les attaquant, ayant des espèces de déserts à traverser pour les atteindre, & il y avoit tout à perdre, en se réduisant même à la guerre défensive, s'ils venoient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques & Calmouks, qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards & d'incendiaires, sont capables de détruire par leurs incursions, les provinces les plus floriſſantes, sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastations, les ménageoient, & les Russes envisageoient l'alliance qu'ils contractoient avec d'autres peuples, comme une protection qu'ils accordoient à leurs cliens.

L'influence de la Russie s'étendoit plus directement sur la Pologne que sur ses autres voisins: cette république fut forcée, après la mort d'Auguste I, d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père avoit occupé. La nation étoit pour Staniſlas; mais les

Digitized by Google

troupes Ruſſes firent changer les vœux de la nation à leur gré. Ce royaume eſt dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles ſont toutes diviſées d'intérêt ; ils préfèrent leurs avantages au bien public, & ne ſe réuniſſent qu'en uſant de la même dureté pour opprimer leurs ſujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de ſomme. Les Polonois ſont vains ; hauts dans la fortune, rampans dans l'adverſité ; capables de tout pour amaſſer de l'argent, qu'ils jettent auſſi-tôt par les fenêtres lorſqu'ils l'ont ; frivoles, ſans jugement, toujours diſpoſés à prendre & à quitter un parti ſans raiſon, & à ſe précipiter par l'inconſéquence de leur conduite dans les plus mauvaiſes affaires : ils ont des loix ; mais perſonne ne les obſerve, faute de juſtice coërcitive. La cour voit groſſir ſon parti, lorſque beaucoup de charges viennent à vaquer : le roi a le privilège d'en diſpoſer, & de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'aſſemble tous les trois ans, ſoit à Grodno, ſoit à Varſovie. La cour met ſa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète ſur un ſujet qui lui eſt dévoué. Malgré ſes ſoins, durant le règne d'Auguſte II, il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainſi, puiſqu'un ſeul député dans les aſſemblées qui s'oppoſe à leurs délibérations, rompt la diète : c'eſt le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Digitized by Google

Les principales familles de la Pologne étoient alors les Czartorinsky, les Potocky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume ; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout, tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions, & pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Dantzick & Léopold ; les autres feroient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entiérement de manufactures, le surplus du bled de la consommation monte seul à 200,000 winspels ; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux & les chevaux dont ils fourniffent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipsick, Dantzick, Francfort & Kœnigsberg, leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, & font payer chèrement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaises troupes ; elle peut rassembler dans des cas pressans son arrière-ban, connu sous le nom de la Pospolite-Ruszenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguste I le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé, qu'il étoit facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la

foibleſſe de ce pays voiſin, & de gagner un aſcendant ſupérieur ſur un état auſſi arriéré. Les revenus du roi ne paſſent pas 1,000,000 d'écus. Les rois Saxons en employoient la plus grande partie en corruption, dans l'eſpérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille, & de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguſte II étoit doux par pareſſe, prodigue par vanité, ſoumis ſans religion à ſon confeſſeur, & ſans amour à la volonté de ſon épouſe; ajoutons ſon penchant aux directions de ſon favori le comte de Brühl. Le plus grand obſtacle, que l'on eût à vaincre pour le placer ſur le trône de la Pologne, fut ſon indolence. La reine, ſon épouſe, étoit fille de l'empereur Joſeph, & ſœur de l'électrice de Bavière. Le fond de ſon eſprit étoit acariâtre; la hauteur & la ſuperſtition faiſoient ſon caractère: elle auroit voulu rendre la Saxe catholique; mais ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Brühl & Hænechen étoient les miniſtres de la Saxe. Le premier avoit été page, le ſecond laquais. Brühl avoit été attaché au premier roi; il fut le principal inſtrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguſte II; en reconnoiſſance, ce prince l'aſſocia à la faveur de Sulkovsky, ſon favori d'alors. La concurrence excita la jalouſie; auſſi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avoit dreſſé un projet, ſuivant lequel Auguſte devoit s'emparer

parer de la Bohème après la mort de l'empereur Charles VI, comme d'une succeſſion qui lui revenoit par les droits de ſon épouſe, en qualité de fille de l'empereur Joſeph, l'aîné des deux frères, dont, par conſéquent, la fille devoit ſuccéder préférablement à celle de ſon frère cadet. Le roi commençoit à goûter ce plan. Brühl, pour perdre ſon rival, communiqua ſon projet à la cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un deſſein auſſi oppoſé à ſes intérêts; mais par cette démarche, Brühl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maiſon d'Autriche. Ce miniſtre ne connoiſſoit que les fineſſes & les ruſes qui ſont la politique des petits princes. C'étoit l'homme de ce ſiècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de ſouliers & de pantoufles. Céſar l'auroit rangé dans le nombre des têtes ſi bien friſées & ſi bien parfumées qu'il ne craignoit guère. Il falloit un prince tel qu'Auguſte II, pour qu'un homme du genre de Brühl pût jouer le rôle de premier miniſtre. Les généraux Saxons n'étoient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weiſſenfels avoit de la valeur, mais pas aſſez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Auguſte I, s'étoit diſtingué à l'affaire du Timoc; mais il étoit trop épicurien & trop indolent pour le commandement. La Saxe avoit

Digitized by Google

quelques gens d'esprit, que la jalousie de Brühl éloignoit des affaires : cette cour étoit bien servie par ses espions, & mal par ses ministres. Elle étoit si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osoit contracter d'engagement sans la permission de cette puissance : alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre & la Saxe étoient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne : elle doit cet avantage à la bonté de son sol & à l'industrie de ses sujets, qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retiroit 6,000,000 écus de revenus, dont on décomptoit 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes, auxquelles les deux élections de Pologne avoient donné lieu. L'électeur entretenoit 24,000 hommes de troupes réglées, & le pays pouvoit encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnoit alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de succession, & perdit avec la bataille de Hœchstedt ses états & ses enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il étoit doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte Tœrring étoit à la fois son premier ministre & son général, & peut-être également incapable de ces deux

Digitized by Google

emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à-peu-près sert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnoit alors à l'électeur un subside de 300,000 écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile & où il y a le moins de génie : c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étoient délabrées ; de 6000 hommes qu'il avoit envoyés en Hongrie au service de l'empereur, il n'en étoit pas revenu la moitié : tout ce que la Bavière pouvoit mettre en campagne, ne passoit pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avoit mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avoit pu s'approprier. Il étoit électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck, & de plus, grand-maître de l'Ordre Teutonique ; il entretenoit 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquoit comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'étoit vendu à la maison d'Autriche. L'électeur de Mayence, doyen du collège électoral, n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal partagé de tous. Le baron d'Eltz, alors électeur de Mayence, passoit pour bon citoyen, honnête homme, & attaché à sa patrie. Comme il étoit sans passions & sans préjugés, il ne se livroit pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne savoit que ramper. L'électeur Palatin ne jouoit pas

Digitized by Google

un grand rôle ; il avoit soutenu la neutralité dans la guerre de 1733, & son pays souffrit des désordres, que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes ; il a deux fortereſſes, Manheim & Dusseldorff ; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes & des états de l'empire, étoient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les foibles étoient esclaves, les puissans étoient libres. Dans ce temps, le duc de Mecklenbourg avoit un séquestre : les commissaires de la cour de Vienne fomentoient la désunion entre le duc & ses états, & consumoient les uns & les autres. Les petits princes portoient le joug, faute de pouvoir le secouer ; leurs ministres, qui étoient gagés & titrés par les empereurs, assujettissoient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs & de princes qui le composent ; il est foible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme, qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étoient jadis. C'est une assemblée de publicistes, plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre, qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour, qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale fait confondre ha-

Digitized by Google

bilement sa querelle particulière, avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne, ait pu subsister si long-temps, & par un jugement peu éclairé, ils attribuent sa durée au flegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étoient électifs, & depuis l'extinction de la race de Charlemagne, on voit toujours des princes d'une famille différente, élevés à cette dignité ; ils avoient des querelles avec leurs voisins ; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes, touchant l'investiture des évêques avec la crosse & l'anneau ; ils étoient obligés de se faire couronner à Rome : c'étoient autant d'entraves qui les empêchoient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part, les électeurs, quelques princes & quelques évêques étoient assez forts en se réunissant, pour s'opposer à l'ambition des empereurs ; mais ils ne l'étoient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles-Quint, après la bataille de Muhlberg, put se rendre souverain; il

Digitized by Google

négligea le moment ; & lorſque les Ferdinand, ſes ſucceſſeurs, voulurent tenter cette entrepriſe, la jalouſie des François & des Suédois qui s'y oppoſèrent, leur fit manquer leur projet ; & pour le gros des princes de l'empire, l'équilibre réciproque & une envie mutuelle les empêchent de s'aggrandir.

En allant du midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république ſingulière, annexée, pour ainſi dire, au corps germanique, en quelque manière libre. La Suiſſe, depuis le temps de Céſar, avoit conſervé ſa liberté, à l'exception d'un court eſpace, où la maiſon d'Habspourg l'avoit ſubjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug ; les empereurs Autrichiens tentèrent vainement à différentes repriſes, d'aſſujettir ces montagnards belliqueux : l'amour de la liberté & leurs rochers eſcarpés les défendent contre l'ambition de leurs voiſins. Durant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, le comte du Luc, ambaſſadeur de France, y ſuſcita, ſous le prétexte de la religion, une guerre inteſtine, pour empêcher cette république de ſe mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize cantons tiennent une diète générale, où préſide alternativement un ſchultheiſs de Berne ou de Zurich. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amſterdam dans la république de Hollande ; il y jouit d'une pré-

Digitized by Google

pondérance décidée. Les deux tiers de la Suiſſe ſont de la religion réformée, le reſte eſt catholique. Ces réformés, par leur rigidité, reſſemblent aux presbytériens de l'Angleterre, & les catholiques, à ce que l'Eſpagne produit de plus fanatique. La ſageſſe de ce gouvernement conſiſte en ce que les peuples n'y étant pas foulés, ſont auſſi heureux que le comporte leur état, & que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils ſe ſont toujours conſervés indépendans par leur ſageſſe. Cette république peut raſſembler ſans effort 100,000 hommes pour ſa défenſe ; & elle a accumulé aſſez de richeſſes, pour ſoudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens ſages & eſtimables, ſemblent avilis par l'uſage barbare de vendre leurs ſujets à qui veut les payer : d'où il réſulte que les Suiſſes d'un même canton au ſervice de France, font la guerre à leurs proches au ſervice de Hollande ; mais qu'y a-t-il de parfait au monde ?

Si delà nous deſcendons en Italie, nous trouvons cet ancien Empire Romain diviſé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie eſt partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards & les Génois. De ces poſſeſſions, celles du roi de Sardaigne paroiſſent les plus conſidérables. Victor Amédée ſortoit alors de la guerre qu'il avoit ſoutenue contre la maiſon d'Autriche, par

Digitized by Google

laquelle il avoit écorné le duché de Milan. Ses états lui rapportoient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenoit en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvoit porter à 40,000 en temps de guerre. Victor Amédée passoit en Italie parmi les connoisseurs pour un prince versé dans la politique, & bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avoit la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet état consistoit à tenir la balance entre la maison d'Autriche & les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre & d'augmenter ses possessions. Charles Émanuel avoit souvent dit : » Mon fils, le Milanois est comme un artichaut, il faut le manger feuille par feuille «. Dans ce temps, le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737, que le cardinal de Fleury avoit conclue à son insu, penchoit plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie étoit partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédoit le Milanois, le Mantouan, le Plaisantin, & on avoit établi en Toscane son gendre, le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, étoit encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce & par ses beaux palais de marbre. La Corse s'étoit révoltée contr'elle. La première rébellion fut ap-

Digitized by Google

paisée par les troupes que l'empereur y envoya en 1732 ; la seconde, par les François, sous le commandement du comte de Maillebois ; mais ces secours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, sans pouvoir l'éteindre tout-à-fait.

Venise, située du côté de l'orient, est plus considérable que Gènes. Cette superbe cité s'élève sur 72 isles, qui contiennent 200,000 habitans ; elle est gouvernée par un conseil, à la tête duquel est un doge soumis à la ridicule cérémonie de se marier tous les ans avec la Mer-Adriatique. Au 17e siècle la république perdit l'isle de Candie ; & alliée des Autrichiens au 18e siècle, lorsque le grand Eugène conquit Belgrade & Témeswar, elle perdit la Morée. Venise a des vaisseaux, sans qu'ils soient assez nombreux pour former une flotte : elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre ; le général qui les commande, est ce même Schulenbourg qui, dans la guerre de Pologne, échappa par son habileté à Charles XII à la bataille de Frausladt, & fit cette belle retraite en Silésie au passage de la Bartsch.

Les Vénitiens & les Génois, avant la découverte de la boussole, fournissoient l'Allemagne de toutes les marchandises que le luxe fait ramasser aux extrémités de l'Asie : de notre temps, ce sont les Anglois & les Hollandois qui, leur ayant enlevé ce négoce, s'en sont attribué les avantages.

Digitized by Google

La guerre de 1733 avoit fait paſſer dom Carlos de Toſcane ſur le trône de Naples. Ce royaume avoit été conquis ſur Louis XII par Gonſalve de Cordoue ſurnommé le Grand-Capitaine, pour Ferdinand le Catholique. La mort de Charles II, roi d'Eſpagne, le fit paſſer durant la guerre de ſucceſſion ſous la domination autrichienne, & durant la guerre de 1733, le ſuccès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau ſous les loix de dom Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, étoit dirigé par le comte de St-Eſtevau, qui ne faiſoit qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Eſpagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportoit environ 4,000,000 à ſon ſouverain; l'état n'entretenoit que 12,000 hommes.

Nous ne faiſons point mention dans ce réſumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguſe : ce ſont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le ſaint-ſiège venoit alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maiſon de Corſini; le conclave dura un an. Le Saint-Eſprit demeura incertain juſqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux : » Décidez-vous enfin ſur le choix » d'un pape. Voulez-vous un dévot? prenez » Aldobrandi : voulez-vous un ſavant? prenez

Digitized by Google

» Coscia ; ou si vous voulez un bouffon, me » voici «. Le Saint-Esprit choisit celui qui étoit de si belle humeur. Lambertini fut élu pape & prit le nom de Benoît XIV. A son avénement au pontificat, Rome & les papes ne gouvernoient plus le monde comme autrefois : les empereurs ne servoient plus de marche-pied aux pontifes, & n'alloient plus s'avilir à Rome comme les Fréderic Barberousse ; Charles-Quint leur avoit fait sentir sa puissance, & l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de succession il s'empara de Comachio. Le pape n'étoit en 1740 que le premier évêque de la chrétienté ; il avoit le département de la foi, qu'on lui abandonnoit ; mais il n'influoit plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres & la réforme avoient porté un coup mortel à la superstition. On canonisoit quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage ; mais un pape qui auroit voulu prêcher des croisades dans le 18e siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il étoit réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son sacerdoce, & de faire en hâte la fortune de ses neveux. Tout ce que le pape put faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs en 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques, & à faire planter des croix de mission dans toutes les villes de sa dépendance, où le

Digitized by Google

peuple couroit en foule vomir de saintes imprécations contre les Turcs. L'empire Ottoman ne s'en ressentit pas ; s'il avoit été battu par les Russes, il fut par-tout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvoit alors à Constantinople : du service de France il avoit passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légéreté pour se faire turc. Il n'étoit pas dépourvu de talens ; il proposa au grand-visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les janissaires, & d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvoit devenir dangereux pour les voisins ; mais il fut rejeté comme contraire à l'Alcoran, dans lequel Mahomet recommande sur-tout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation Turque a naturellement de l'esprit ; c'est l'ignorance qui l'abrutit : elle est brave sans art ; elle ne connoît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu, & qu'ils ne se corrigent jamais de leurs fautes. La ville de Constantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puissance de cet empire vient de sa grande étendue ; cependant il ne subsisteroit plus, si ce n'étoit la jalousie des princes de l'Europe qui le soutient. Le padichat Ma-

Digitized by Google

homet V régnoit alors. Une révolution l'avoit tiré des prisons du sérail pour le placer sur le trône. La nature l'avoit rendu aussi impuissant que ses eunuques : ce fut pour les beautés du sérail le règne le plus malheureux. Le voisin le plus redoutable des Turcs étoit le schach Nadir, connu sous le nom de Thamas-Koulikan : ce fut lui qui asservit la Perse & subjugua le Mogol ; il occupa souvent la Porte, & servit de contre-poids aux guerres qu'elle auroit peut-être entreprises contre les puissances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étoient les forces & les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau étoit nécessaire pour répandre de la clarté sur les mémoires suivans ; il ne nous reste qu'à rendre compte des progrès de l'esprit humain, tant pour la philosophie que pour les sciences, les beaux-arts, la guerre, & ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philosophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût & des mœurs, est sans doute une matière à réflexion, plus intéressante que de se rappeller les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, & de ces rois subalternes, appellés ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'histoire avec application, s'appercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent, & qu'il

Digitized by Google

n'y a qu'à y changer le nom des acteurs ; au-lieu que suivre la découverte de vérités jusques-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les mœurs, & ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie, qui empêchoient d'éclairer les esprits : ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes publia ses principes de physique, dans l'année 1644. Newton vint en-
1687. suite, & expliqua les loix du mouvement & de la gravitation : il nous exposa la méchanique de l'univers avec une précision étonnante. Longtemps après lui des philosophes (1) ont été sur les lieux, & ont vérifié tant en Laponie que sous l'équateur, les vérités que ce grand homme avoit devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps, nous savons avec certitude que la terre est applatie vers ses pôles. Newton fit
1704. plus : à l'aide de ses prismes, il décomposa les rayons de la lumière, & y trouva les couleurs
1704. primitives. Toricelli pesa l'air, & trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère, & de la colonne du mercure ; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneuma-
1642. tique fut inventée à Magdebourg, par Otton Guericke : il s'apperçut, à l'occasion de la

(1) La Condamine & Maupertuis.

Digitized by Google

friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay fit des 1733.
expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paroît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connoissances utiles à la société. Mr. Ellert, 1746.
en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé : le même a fait des expériences sur la transformation des métaux & sur les parties solides & nîtreuses des eaux. Liberkuhn, par le 1743.
moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres & des veines, dont la tissure déliée sert de canal à la circulation du sang humain : c'est le géographe des corps organisés. Bœrhaave, après Ruysh, 1707.
découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs & qui s'évapore après la mort des hommes ; on ne s'en étoit jamais douté. Sans doute que cette liqueur sert de courier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîtesse de la pensée. Hartsœcker trouva dans le sperme humain, des 1678.
animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Lœwenhœck & Trembley trou- 1678
vèrent, par leurs expériences sur le polype, & 1703.
que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curiosité des

Digitized by Google

hommes les a pouſſés à faire des recherches immenſes ; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement ; ils ſont placés entre deux infinis, & il paroît démontré que l'auteur des choſes s'en eſt réſervé à lui ſeul le ſecret.

La phyſique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphyſique. Il parut un ſage en Angleterre, qui ſe dépouillant de tout préjugé, ne ſe guida que par l'expérience. Locke fit tomber le bandeau de l'erreur, que le ſceptique Bayle, ſon précurſeur, avoit déjà détaché en partie. Les Fontenelle & les Voltaire parurent enſuite en France, le célèbre Thomaſius (1) en Allemagne, les Hobbes, les Colin, les Shaftesbury, les Bolynbrocke en Angleterre. Ces grands hommes & leurs diſciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avoient ſtupidement adoré : la raiſon terraſſa la ſuperſtition : on prit du dégoût pour les fables qu'on avoit crues, & l'on eut horreur des blaſphêmes auxquels on avoit été pieuſement attaché. Le déiſme, ce culte ſimple de l'Être-Suprême, fit nombre de ſectateurs. Avec cette religion raiſonnable, s'établit la tolérance, & l'on ne fut pas plus ennemi pour avoir une façon différente de penſer. Si l'épicuréiſme de-

(1) A Halle.

Digitized by Google

vint funeſte au culte idolâtre des païens, le déiſme ne le fut pas moins de nos jours aux viſions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penſer, dont jouit l'Angleterre, avoit beaucoup contribué aux progrès de la philoſophie. Il n'en étoit pas de même des François: les ouvrages des philoſophes François ſe reſſentoient de la contrainte qu'y mettoient les cenſeurs théologiques. Un Anglois penſe tout haut, un François oſe à peine laiſſer ſoupçonner ſes idées. En revanche, les auteurs François ſe dédommageoient de la hardieſſe qui étoit interdite à leurs ouvrages, en traitant ſupérieurement les matières de goût, & tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres; égalant par la politeſſe, les grâces & la légéreté, tout ce que le temps nous a conſervé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme ſans paſſion préférera la Henriade au Poëme d'Homère. Henri IV n'eſt point un héros fabuleux; Gabrielle d'Eſtrées vaut bien la princeſſe Nauſica. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens; Voltaire fait de vrais héros de ſes perſonnages, & ſon Poëme ſeroit parfait, s'il avoit ſu intéreſſer davantage pour Henri IV, en l'expoſant à de plus grands dangers. Boileau peut ſe comparer avec Juvenal & Horace; Racine ſurpaſſe tous ſes émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il eſt, l'emporte ſûrement de beaucoup dans quelques morceaux ſur Anacréon; Rouſſeau excella dans quelques Odes:

Digitized by Google

& ſi nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les François l'emportent ſur les Grecs & ſur les Romains. L'éloquence de Boſſuet approche de celle de Démoſthènes; Fléchier peut paſſer pour le Cicéron de la France, ſans compter les Patru, les Cochin, & tant d'autres qui ſe ſont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des Mondes & les Lettres perſannes ſont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Si les François n'ont aucun auteur à oppoſer à Thucydide, ils ont le Diſcours de Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle; ils ont les ouvrages du ſage préſident de Thou, les Révolutions Romaines par Vertot, ouvrage claſſique, la Décadence de l'Empire Romain de Monteſquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'hiſtoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, dont il ſeroit trop long de faire ici le catalogue. On ſera peut-être ſurpris que les Lettres, qui fleuriſſent en France, en Angleterre, en Italie, n'aient pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raiſon en eſt, qu'en Italie elles avoient été rapportées une ſeconde fois de la Grèce, après y avoir joui ſur la fin de la république & des premiers empereurs, de toute la conſidération qu'elles méritent; le terrain étoit tout préparé pour les recevoir, & la protection des Médicis, ſur-tout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les Lettres

Digitized by Google

s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autorise les membres des chambres à haranguer dans le parlement : l'esprit de parti les animoit même à étudier, afin qu'employant dans leurs discours les secours de la rhétorique, sur-tout de la dialectique, ils se procurassent un ascendant sur le parti qui leur étoit opposé. Delà vient que les Anglois possèdent presque tous les auteurs classiques, qu'ils sont versés dans le grec & dans le latin, ainsi que dans l'histoire ancienne. Le caractère de leur esprit sombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réussir dans la géométrie transcendante. Les François du temps de François I avoient attiré quelques savans à la cour : ceux-là avoient, pour ainsi dire, répandu les germes des connoissances dans ce royaume ; mais les guerres de religion qui suivirent, étouffèrent cette semence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette crise dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, ensuite Mazarin, & sur-tout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux sciences comme aux beaux-arts. Les François étoient jaloux des Espagnols & des Italiens, qui les devançoient dans cette carrière, & la nature fit naître chez eux de ces génies heureux, qui bientôt surpassèrent leurs émules. C'est sur-tout par la méthode & par un goût plus raffiné que les auteurs François se

Digitized by Google

distinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui se suivirent depuis Charles-Quint jusqu'à celle de la succession d'Espagne. Les peuples étoient malheureux, & les princes pauvres : il fallut penser premiérement à s'assurer les alimens indispensables, en remettant les terres en culture ; il falloit établir les manufactures selon que les premières productions les indiquoient. Et ces soins presque généraux, empêchèrent que la nation pût se tirer des restes de la barbarie, dont elle se ressentoit encore ; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquoient d'un point de ralliement, comme étoient Rome & Florence en Italie, Paris en France, & Londres en Angleterre. Les universités avoient à la vérité des professeurs érudits, pédans & toujours dogmatiques ; personne ne les fréquentoit à cause de leur rusticité. Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie, & qui firent honneur à la nation ; l'un, c'est le grand Leibnitz ; & l'autre, le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminoit le système de Leibnitz, & rabâchoit longuement ce que l'autre avoit écrit avec feu. La plupart des savans Allemands étoient des manœuvres, les François des artistes. Cela fut cause que les ouvrages françois se répandirent si universellement, que leur langue remplaça celle des latins, & qu'à présent, quiconque sait le françois, peut voyager par toute l'Europe

Digitized by Google

sans avoir besoin d'un interprète. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne restant que dans la bouche du peuple, ne pouvoit acquérir ce ton de politesse, qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbeuse; il faut la resserrer; & en adoucissant quelques mots, dont la prononciation est dure, on parviendroit à la rendre sonore. La noblesse n'étudioit que le droit public; mais sans goût pour la belle *littérature*, elle remportoit des universités le dégoût de la pédanterie & de ses instituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers & de tailleurs, étoient les mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étoient capables de donner. Les Allemands avoient des spectacles, mais grossiers, & même indécens: des bouffons ordu-riers y représentoient des pièces sans génie, qui faisoient rougir la pudeur. Notre stérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des Français; & dans la plupart des cours on voyoit des troupes de cette nation y représenter les chef-d'œuvres des Molière & des Racine. Mais qu'est-ce qui mérite plus l'attention d'un philosophe, que l'avilissement où est tombé ce peuple roi, cette nation maîtresse de l'univers, en un mot les Romains? Au-lieu que des consuls menoient en triomphe des rois captifs du temps de la république; de notre temps, les successeurs

Digitized by Google

des Caton & des Émile ſe dégradent de la virilité, pour aſpirer à l'honneur de chanter ſur les théâtres des ſouverains, qui, du temps des Scipion, étoient regardés avec autant de mépris, que nous en inſpirent les Iroquois. *O tempora! ô mores!* Les opéra, les tragédies & les comédies étoient inconnues en Allemagne, il y a ſoixante ans. L'an 1740, l'induſtrie & le commerce plus raffinés avoient rendu l'Allemagne partie copartageante des tréſors que les Indes verſent annuellement en Europe: ces ſources de l'opulence avoient amené avec elles les plaiſirs, les aiſances, & peut-être les déſordres des mœurs qui en ſont une ſuite. Tout avoit augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carroſſes, & la ſomptuoſité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans le nord, date environ du même temps. Le château & l'arſenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, & l'égliſe de St-Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en-Bavière, le pont de Dresde, & le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wurtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes & de Rome, ſont pourtant ſupérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps paſſés, les cours d'Allemagne paroiſſoient des temples où l'on célébroit des bacchanales; actuellement cette dé-

Digitized by Google

bauche, indigne de la bonne ſociété, a été réléguée en Pologne, ou bien eſt devenue l'amuſement de la populace. Il n'eſt encore que quelques cours eccléſiaſtiques, où le vin conſole les prêtres d'une paſſion plus aimable, à laquelle ils ſont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'étoit point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons : la groſſiéreté de leurs plaiſanteries ſuppléoit à l'ignorance des conviés, & l'on entendoit dire des ſottiſes, faute de pouvoir dire de bonnes choſes. Cet uſage, qui eſt l'opprobre éternel du bon ſens, a été aboli, & il n'y a que la cour d'Auguſte II, roi de Pologne & électeur de Saxe, où il ſe conſervoit encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la ſcience des ſouverains, paroît eſſuyer un ſort égal à celui des bouffons : l'étiquette ſouffre journellement des brèches ; quelques cours l'ont entiérement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il étoit trop zélé ſectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne, pour les abolir ; il avoit même dans ſa dernière maladie, peu de momens avant ſa fin, ordonné les Meſſes & les heures pour l'appareil de ſa pompe funèbre, & nommé les perſonnes qui devoient porter ſon cœur dans un étui d'or, à je ne ſais quel couvent. Les courtiſans admiroient ſa grandeur & ſa dignité : les ſages blâmoient ſon orgueil, qui ſembloit lui ſurvivre.

Digitized by Google

Remarquons sur-tout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, & qui étoit sûrement le triple de celui des temps antérieurs, non-seulement le luxe avoit doublé, mais le nombre des troupes que les souverains entretenoient, avoit augmenté à proportion. A peine l'empereur Ferdinand I avoit-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avoit soudoyé dans la guerre de 1733 170,000, sans fouler ses peuples. Louis XIII avoit eu 60,000 soldats. Louis XIV en entretint 220,000, & jusqu'à 360,000 durant la guerre de succession. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit prince d'Allemagne, avoient augmenté leur militaire. C'étoit par esprit d'imitation; car dans la guerre de 1683, Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il vouloit combattre: il ne fit aucune réforme après la paix; ce qui força l'empereur & les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvoient payer. Cette coutume, une fois établie, se perpétua dans la suite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses; la dépense des magasins fut immense, pour entretenir ces cavaleries nombreuses, & les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne & la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner.

Digitized by Google

Avant la guerre de ſucceſſion, la moitié des bataillons portoit des piques & l'autre des mouſquets, & ils combattoient armés ſur ſix lignes de profondeur; on ſe ſervoit de ces piques contre la cavalerie; les mouſquets faiſoient un feu foible, & rarement ſouvent à cauſe des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques & les mouſquets, & on les remplaça par des fuſils armés de baïonnettes; ce qui réunit ce que le feu & le fer ont de plus terrible. Comme on fit conſiſter dans le feu la force des bataillons, on diminua peu-à-peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeller un méchanicien militaire, introduiſit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur: & le défunt roi, par ſes ſoins infinis, introduiſit une diſcipline & un ordre merveilleux dans les troupes, & une préciſion juſques-là inconnue en Europe pour les mouvemens & les manœuvres. Un bataillon Pruſſien devint une batterie ambulante, dont la viteſſe de la charge triploit le feu, & donnoit aux Pruſſiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Pruſſiens, mais imparfaitement. Charles XII avoit introduit dans ſes troupes l'uſage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 & de 24 livres aſſez légers, pour qu'on pût les manier à force de bras, &

Digitized by Google

les faire avancer dans les batailles, avec les bataillons auxquels ils étoient attachés. Tant de nouvelles inventions transformoient une armée en une fortereſſe mouvante, dont l'accès étoit meurtrier & formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les François trouvèrent l'invention des pontons de cuivre tranſportables. Cet uſage facile de conſtruire des ponts, rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque & de la défenſe des places eſt encore dû aux François. Vauban ſur-tout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages raſans, & les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, ſi on ne les place à préſent ſur la crête du chemin couvert, les boulets ne ſauroient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a conſtruit des chemins couverts maçonnés doubles, & peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'eſt ſur-tout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toiſes du glacis : les places bien minées ont des galeries majeures & commandantes. Les rameaux ſont à trois étages. Le mineur peut faire ſauter le même point de défenſe juſqu'à ſept fois. Pour les attaques, on a inventé les globes de compreſſion, qui, s'ils ſont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une diſtance de 25 pas du foyer.

Digitized by Google

C'eſt dans les mines que conſiſte à préſent la véritable force des places, & par leur uſage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des ſièges. De nos jours, les fortereſſes ne ſe prennent plus que par une nombreuſe artillerie. On compte trois pièces ſur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages : on ajoute à de ſi nombreuſes batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation ; & à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenſes, on ne ſe haſarde guère à aſſiéger une place forte. Les demi-ſapes, les ſapes ordinaires, les ſapes tournantes, les places d'armes & les cavaliers de tranchées, ſont autant de nouvelles inventions dont on ſe ſert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélèrent la reddition des fortereſſes. Ce ſiècle a vu revivre des troupes armées à la légère : les pandours Autrichiens, les légions Françoiſes & nos bataillons francs ; les houſards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide & Parthe, ſi fameuſe du temps des Romains. Les milices anciennes ne connoiſſoient point d'uniforme ; il n'y a pas un ſiècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la conſtruction des vaiſſeaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes ; mais cette

Digitized by Google

matière étant très-vaste, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digreſſion.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il réſulte que les pays du nord avoient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouiſſoit de l'avantage de tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres & du goût, les Anglois de la géométrie & de la métaphyſique, les Allemands de la chymie, des expériences de phyſique & de l'érudition; les Italiens commençoient à tomber; mais la Pologne, la Ruſſie, la Suède & le Danemarck étoient encore arriérés d'un ſiècle, en comparaiſon des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'eſt le changement qui ſe voit depuis l'année 1640 dans la puiſſance des états. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroiſſement, d'autres demeurèrent, pour ainſi dire, immobiles dans la même ſituation; & d'autres enfin tombent en conſomption, & menacent ruine. La Suède jeta ſon feu ſous Guſtave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Weſtphalie; ſous Charles XII elle vainquit les Danois, les Ruſſes, & diſpoſa pour un temps du trône de Pologne: il ſemble que cette puiſſance ait alors raſſemblé toutes ſes forces, pour paroître comme une comète qui jette un grand éclat, & ſe perd enſuite dans l'immenſité de l'eſpace; ſes

Digitized by Google

ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brême & de Verden, & une grande partie de la Poméranie. La chûte de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie : cette puissance semble sortir du néant, pour paroître tout-à-coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au niveau des puissances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I, ce qu'Homère dit de Jupiter : il fit trois pas, & il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte Ottomane, & envoyer des troupes pour combattre les François sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg, quitter le banc des électeurs, pour s'asseoir parmi les rois ; elle ne figuroit aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces, qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix & la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travailloit en silence, & que ses progrès n'étoient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné, lorsqu'elle commença à se développer.

Les agrandissemens de la France, dûs tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus

Digitized by Google

prompts & plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII ; la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, & une partie de la Flandre, annexée à cet empire, lui donnoient une force bien supérieure à celle des temps passés ; ajoutez-y sur-tout l'Espagne, soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avoit toujours à craindre des rois d'Espagne, de la branche Autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins, qu'elle juge nécessaire de combattre. Les Anglois de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar & Port-Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante ; ils se sont enrichis prodigieusement par toutes sortes de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenoient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation Angloise, à présent susceptible de corruption, en est devenue moins libre ; du moins en est-elle plus tranquille. La maison de Savoie ne s'est pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne & la royauté ; elle écorna le Milanois, & les politiques la regardent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Espagne

Digitized by Google

avoit établi dom Carlos dans le royaume de Naples. La maiſon d'Autriche ne jouiſſoit pas des mêmes avantages. La guerre de ſucceſſion avoit fait, de l'empereur Charles VI, un des plus puiſſans princes de l'Europe ; mais l'envie de ſes voiſins le dépouilla bientôt d'une partie de ſes acquiſitions, & le remit au niveau de la fortune de ſes précédeſſeurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles-Quint en Eſpagne, la maiſon d'Autriche avoit perdu premiérement l'Eſpagne, paſſée entre les mains des Bourbons ; une partie de la Flandre ; depuis, le royaume de Naples, & une partie du Milanois. Il ne reſta donc à Charles VI de la ſucceſſion de Charles II, que quelques villes en Flandre, & une partie du Milanois. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrade. La ſeule choſe que la maiſon d'Autriche ait gagnée, c'eſt d'avoir établi un préjugé en ſa faveur, qui règne aſſez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe eſt attachée au deſtin de cette maiſon. Le Portugal, la Hollande, le Danemarck, la Pologne étoient demeurés tels qu'ils avoient été, ſans augmentation ni perte. De toutes ces puiſſances, la France & l'Angleterre avoient une prépondérance décidée ſur les autres ; l'une par ſes troupes de terre & ſes grandes reſſources,

Digitized by Google

l'autre par ſes flottes & les richeſſes qu'elle devoit à ſon commerce. Ces puiſſances étoient rivales, jalouſes de leur agrandiſſement : elles penſoient tenir la balance de l'Europe, & ſe regardoient comme deux chefs de parti, auxquels devoient s'attacher les princes & les rois. Outre l'ancienne haine que la France conſervoit contre les Anglois, elle avoit une inimitié égale contre la maiſon d'Autriche, par une ſuite des guerres continuelles qu'il y avoit eu entre ces deux maiſons, depuis la mort de Charles le Témétaire, duc de Bourgogne. La France auroit voulu ranger la Flandre & le Brabant ſous ſes loix, & pouſſer les limites de ſa domination juſqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvoit pas s'exécuter de ſuite ; il falloit que le temps le mûrit, & que les occaſions le favoriſaſſent. Les François veulent vaincre pour faire des conquêtes : les Anglois veulent acheter des princes pour en faire des eſclaves : tous deux donnent le change au public, pour détourner ſes regards de leur propre ambition. L'Eſpagne & l'Autriche étoient à-peu-près égales en force. L'Eſpagne ne pouvoit faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'empereur en Italie. L'empereur pouvoit la porter de tout côté ; il avoit plus de ſujets que l'Eſpagne, & par l'intrigue, il pouvoit joindre à ſes forces celles de l'Empire Germanique ; l'Eſpagne avoit plus de reſſources dans

Digitized by Google

dans ſes richeſſes ; l'Autriche n'en avoit guère, & quelque impôt qu'elle eût établi ſur les peuples, il lui falloit des ſubſides étrangers pour ſoutenir quelques années ſes troupes en campagne. Alors elle étoit épuiſée par la guerre des Turcs, & ſurchargée de dettes, que ces troubles lui avoient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne ſe mêloit d'aucune querelle étrangère, à moins que la néceſſité ne l'obligeât à défendre ſa barrière contre la France : elle n'étoit occupée qu'à éloigner l'occaſion de faire élire un nouveau ſtadhouder. La Pruſſe, moins forte que l'Eſpagne & l'Autriche, pouvoit cependant paroître à la ſuite de ces puiſſances, ſans cependant ſe meſurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'état, comme nous l'avons dit, ne paſſoient pas 7,000,000. Les provinces pauvres & arriérées encore par les malheurs qu'elles avoient ſoufferts de la guerre de trente ans, étoient hors d'état de fournir des reſſources au ſouverain ; il ne lui en reſtoit d'autres que ſes épargnes : le feu roi en avoit fait, & quoique les moyens ne fuſſent pas fort conſidérables, ils pouvoient ſuffire dans le beſoin pour ne pas laiſſer échapper une occaſion qui ſe préſentoit. Mais il falloit de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, & ſe hâter d'exécuter ſes deſſeins. Ce qu'il y avoit de plus

Digitized by Google

fâcheux ; c'étoit que l'état n'avoit point de forme régulière. Des provinces peu larges, & pour ainſi dire éparpillées, tenoient depuis la Courlande juſqu'au Brabant. Cette ſituation entrecoupée multiplioit les voiſins de l'état, ſans lui donner de conſiſtance, & faiſoit qu'il avoit bien plus d'ennemis à redouter que s'il avoit été arrondi La Pruſſe ne pouvoit agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvoit cheminer avec la France, qui avoit fort à cœur ſa gloire & l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche. On ne pouvoit tirer des Anglois que des ſubſides, deſtinés à ſe ſervir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Ruſſie n'avoit point alors aſſez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la ſupériorité du parti qu'elle embraſſoit. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendoit encore que ſur ſes voiſins les Suédois & les Polonois. Et pour les Turcs, la politique du temps avoit établi que lorſque les François les excitoient ou contre l'Autriche ou contre la Ruſſie, ces deux puiſſances recourroient à Thamas-Koulikan, qui, par le moyen d'une diverſion, les délivroit de ce qu'ils avoient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, étoit l'allure commune de la politique. Il y avoit ſans doute de temps à autre des exceptions à la règle ;

Digitized by Google

mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéreſſoit alors le plus l'Europe, c'étoit la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche, qui devoit arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maiſon de Habspourg. Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avoit fait une loi domeſtique ſous le nom de Pragmatique-Sanction, pour aſſurer ſon héritage à ſa fille Marie-Thérèſe. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire Romain avoient garanti cette Pragmatique-Sanction; le feu roi Fréderic Guillaume I, même l'avoit garantie, à condition que la cour de Vienne lui aſſurât la ſucceſſion de Juliers & de Bergue. L'empereur lui en promit la poſſeſſion éventuelle, & ne remplit point ſes engagemens; ce qui diſpenſoit le roi de la garantie de la Pragmatique-Sanction, à laquelle le feu roi s'étoit engagé conditionnellement.

La ſucceſſion des duchés de Juliers & de Bergue, dont le cas paroiſſoit proche en 1740, faiſoit alors l'objet le plus intéreſſant de la politique de la maiſon de Brandebourg. Fréderic Guillaume n'avoit point contracté d'alliance, ſentant ſa fin prochaine, pour laiſſer à ſon ſucceſſeur la liberté de former des liaiſons, ſelon

Digitized by Google

que les circonſtances & l'occaſion l'exigeroient. Après la mort du roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour preſſentir laquelle de ces puiſſances ſe trouveroit le plus favorablement diſpoſée pour ſes intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'uniſſent que lorſque des beſoins réciproques forment les liens des alliances, & l'Europe ſe ſoucioit peu que le roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France conſentoit à la vérité à ce que le roi démembrât une liſière de ce duché; c'étoit trop peu pour contenter les déſirs d'un jeune roi ambitieux, qui vouloit tout ou rien. Remarquons ſur toute choſe que l'empereur Charles VI ne s'en étoit pas tenu à une ſimple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avoit promis la poſſeſſion au roi de Pologne, électeur de Saxe, & que durant l'ambaſſade du prince de Lichtenſtein à Paris, il avoit donné une promeſſe toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Falloit-il ſe laiſſer ſacrifier par la cour de Vienne; falloit-il ſe contenter de cette liſière du duché de Bergue, que la France promettoit à la Pruſſe d'occuper; ou falloit-il en venir à la voie des armes pour ſe faire ſoi-même raiſon de ſes droits? Dans cette criſe, le roi réſolut de

Digitized by Google

ſe ſervir de toutes ſes reſſources pour ſe mettre dans une ſituation plus formidable : ce qu'il exécuta ſans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux bataillons (1), & il attendit dans cette poſition les événemens qu'il plairoit à la fortune de lui fournir, pour ſe rendre à lui-même la juſtice que d'autres lui refuſoient.

(1) Régimens de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Perſod, Brunſwick, Eiſenach & Einſiedel.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE MON TEMPS.

CHAPITRE PREMIER.

Raiſons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Siléſie.

L'Acquiſition du duché de Bergue rencontroit beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut ſe mettre préciſément dans la ſituation où le roi ſe trouvoit. Il pouvoit mettre à peine 60,000 hommes en campagne ; il n'avoit de reſſource, pour ſoutenir ſes entrepriſes, que dans le tréſor que le feu roi lui avoit laiſſé. S'il vouloit entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devoit y employer toutes ſes troupes ; parce qu'il avoit à faire à forte partie, qu'il falloit lutter contre la France, & prendre en même temps la ville de Dufſeldorff. La ſupériorité 1740.

Digitized by Google

seule de la France suffisoit pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y auroit pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables & aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venoient des prétentions approchantes de celles du roi, que la maison de Saxe avoit au pays de Juliers & de Bergue, & de la jalousie qu'inspiroit à la maison de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonstances le roi s'étoit porté avec toutes ses forces aux bords du Rhin, il devoit s'attendre, que laissant ses pays héréditaires vuides de troupes, il les exposoit à être envahis par les Saxons & les Hanovriens, qui n'auroient pas manqué d'y faire une diversion : & dans le cas où le roi auroit laissé une partie de son armée dans la Marche pour garantir ses états contre la mauvaise volonté de ses voisins, il se seroit trouvé trop foible des deux côtés. La France avoit garanti la succession palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit sur le Rhin. Ce n'auroit pas été cette garantie qui auroit arrêté le roi, car communément ce sont des paroles aussi-tôt données que violées ; mais l'intérêt de la France vouloit des voisins foibles sur les bords du Rhin, & non des princes puissans & capables de lui résister. A-peu-près dans le même temps le comte de Secken-

Digitized by Google

dorff, qui avoit été détenu dans les prisons de Grætz, obtint sa liberté, à condition de remettre à l'empereur tous les ordres par lesquels il avoit été autorisé à donner au feu roi de Prusse, les assurances les plus solemnelles de l'assistance que l'empereur lui promettoit, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers & de Bergue. Cet exposé montre combien les circonstances étoient peu favorables à la maison de Brandebourg, & ce sont les raisons qui déterminèrent le roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avoit conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modéroient les desirs de la gloire dont le roi étoit animé, des motifs non moins puissans le pressoient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur & de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avoient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puissances avoient eu pour le feu roi, sur-tout dans les dernières années de son règne, & de la flétrissure que le monde imprimoit au nom Prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage & circonspecte du feu roi lui avoit été imputée à la foiblesse. Il eut en 1727 des brouilleries avec les Hanovriens

Digitized by Google

ſur des bagatelles qui ſe terminèrent par conciliation : peu de temps après ſurvinrent des démêlés auſſi peu importans avec les Hollandois, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération, ſes voiſins & ſes envieux conclurent qu'on pouvoit l'inſulter impunément ; qu'au-lieu de forces réelles, les ſiennes n'étoient qu'apparentes ; qu'au-lieu d'officiers entendus, il n'avoit que des maîtres d'eſcrime ; & au-lieu de braves ſoldats, des mercenaires peu affectionnés à l'état ; & que pour lui il menaçoit toujours, & ne frappoit jamais. Le monde ſuperficiel & léger dans ſes jugemens, accréditoit de pareils diſcours, & ces préjugés ſe répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu roi aſpiroit (plus juſte que celle des conquérans) avoit pour objet de rendre ſon pays heureux, de diſcipliner ſon armée, & d'adminiſtrer ſes finances avec l'ordre & l'économie la plus ſage. Il évitoit la guerre pour ne point être diſtrait d'auſſi belles entrepriſes ; par ce moyen il s'acheminoit ſourdement à la grandeur ſans réveiller l'envie des ſouverains. Dans les dernières années de ſa vie, les infirmités du corps avoient entiérement ruiné ſa ſanté, & ſon ambition n'eût jamais conſenti à confier ſes troupes à d'autres mains qu'aux ſiennes. Toutes ces différentes cauſes réunies, rendirent

Digitized by Google

ſon règne heureux & pacifique. Si l'opinion que l'on avoit du roi n'avoit été qu'une erreur ſpéculative, la vérité en auroit tôt ou tard détrompé le public ; mais les ſouverains préſumoient ſi déſavantageuſement de ſon caractère, que ſes alliés gardoient auſſi peu de ménagement envers lui que ſes ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne & celle de Ruſſie convinrent avec le feu roi de placer un prince de Portugal ſur le trône de Pologne. Ce projet tomba ſubitement, & ils ſe déclarèrent pour Auguſte II, électeur de Saxe, ſans daigner même en donner la moindre connoiſſance au roi. L'empereur Charles VI avoit obtenu à de certaines conditions, un ſecours de 10,000 hommes, que le feu roi envoya en 1734 ſur le Rhin contre les François, & il ſe crut au-deſſus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appelloit le feu roi, ſon frère le caporal ; il diſoit qu'il étoit roi des grands chemins & l'archiſablier de l'Empire Romain : tous les procédés de ce prince portoient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers Pruſſiens, qui ſelon les privilèges des électeurs enrôloient des ſoldats dans les villes impériales, ſe trouvoient expoſés à mille avanies : on les arrêtoit, on les traînoit dans des cachots, où on les confondoit avec les plus vils ſcélérats : enfin

Digitized by Google

ces excès alloient à un point qu'ils n'étoient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisoit honneur de donner des mortifications au feu roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstall, appartenant à la Prusse, s'étoient révoltés ; l'évêque leur donna sa protection. Le feu roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir ? Ce fut monsieur l'évêque : il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, & autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, & bien d'autres encore qu'on omet par amour de la brièveté, apprirent au roi qu'un prince doit faire respecter sa personne, sur-tout sa nation ; que la modération est une vertu que les hommes d'état ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, & que dans ce changement de règne, il étoit plus convenable de donner des marques de fermeté, que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvoit animer la vivacité d'un jeune prince, parvenu à la régence, ajoutons que Frédéric I, en érigeant la Prusse en royaume, avoit par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devoit fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avoit laissée à ses descendans étoit, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une espèce

d'hermaphrodite, qui tenoit plus de l'électorat que du royaume. Il y avoit de la gloire à décider cet être, & ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises, où tant de motifs l'engageoient. Quand même l'acquisition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables, le sujet en étoit si mince, que la possession n'en agrandissoit que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le roi tourna ses vues sur la maison d'Autriche, dont la succession après la mort de l'empereur devenoit litigieuse, & le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvoit être que favorable par le rôle distingué que le roi jouoit en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe & de Bavière à ces états, par le nombre des candidats qui postuleroient la couronne impériale, enfin par la politique de la cour de Versailles, qui, dans une pareille occasion, devoit naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvoit manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la Favorite le 20 d'octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le roi étoit attaqué de la fièvre-quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il se

propoſoit des choſes plus importantes que de ſoigner la fièvre. Il réſolut auſſi-tôt de revendiquer les principautés de la Siléſie, auxquelles ſa maiſon avoit des droits inconteſtables, & il ſe prépara en même temps à ſoutenir ces prétentions, s'il le falloit, par la voie des armes. Ce projet rempliſſoit toutes ſes vues politiques; c'étoit un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puiſſance de l'état, & de terminer ce qui regardoit cette ſucceſſion litigieuſe du duché de Bergue. Cependant, avant que de ſe déterminer entiérement, le roi mit en balance les riſques qu'il y avoit à courir, en entreprenant une pareille guerre, & de l'autre, les avantages qu'on pouvoit en eſpérer.

D'un côté ſe préſentoit la puiſſante maiſon d'Autriche, qui ne pouvoit pas manquer de reſſources avec tant de vaſtes provinces; une fille d'empereur attaquée, qui devoit trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande, & dans la plupart des princes de l'Empire qui avoient garanti la Pragmatique-Sanction. Ce duc de Courlande qui gouvernoit alors la Ruſſie, étoit aux gages de la cour de Vienne; & de plus, la jeune reine de Hongrie pouvoit mettre la Saxe dans ſes intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; & quant au détail de l'exécution, la ſtérilité de l'année 1740 devoit faire craindre de

Digitized by Google

manquer des moyens pour former des magasins, & fournir les vivres aux troupes. Les risques étoient grands. Il falloit craindre la vicissitude des armes. Une bataille perdue pouvoit être décisive. Le roi n'avoit point d'alliés, & il ne pouvoit opposer que des troupes sans expérience à de vieux soldats Autrichiens, blanchis sous le harnois & aguerris par tant de campagnes.

D'autre part, une foule de réflexions ranimoient les espérances du roi. La situation de la cour de Vienne, après la mort de l'empereur, étoit des plus fâcheuses. Les finances étoient dérangées, l'armée étoit délabrée, & découragée par les mauvais succès qu'elle avoit eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela, placez à la tête de ce gouvernement, une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse; & il en résulte que ce gouvernement ne devoit pas paroître redoutable. D'ailleurs il étoit impossible que le roi manquât d'alliés. La rivalité qui subsistoit entre la France & l'Angleterre, assuroit nécessairement au roi une de ces deux puissances; & de plus, tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devoient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le roi pouvoit disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvoit s'accommoder quant à ses prétentions sur le duché de Bergue, soit avec la France, soit avec l'Autriche; &

Digitized by Google

enfin la guerre qu'il pouvoit entreprendre en Silésie, étoit l'unique espèce d'offensive que favorisoit la situation de ses états, vu qu'il étoit à portée de ses frontières, & que l'Oder lui fournissoit une communication toujours sûre.

Ce qui acheva de déterminer le roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur. Par son décès, la couronne retomboit au jeune Iwan, grand-duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg, & du prince Antoine Ulric de Brunswick, beau-frère du roi. Les apparences étoient, que durant la minorité du jeune empereur, la Russie seroit plus occupée à maintenir la tranquillité dans son empire, qu'à soutenir la Pragmatique-Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvoit manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, & peut-être l'envie de se faire un nom; tout cela fut cause de la guerre que le roi déclara à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie & de Bohême. Il sembloit que ce fût l'époque des changemens & des révolutions. La princesse de Mecklenbourg-Brunswick, mère de l'empereur Iwan, se trouvoit, elle & son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant avoit confié l'administration de l'empire.

Digitized by Google

l'empire. Cette princeſſe croyoit qu'il étoit au-deſſous de ſa naiſſance d'obéir à un autre ; elle crut que la tutelle lui convenoit plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'étoit ni ruſſe ni parent de l'empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie ; & la princeſſe de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paroiſſoit avantageux à la Pruſſe ; car Biron, ſon ennemi, fut exilé, & le mari de la régente, Antoine de Brunſwick, étoit beau-frère du roi. La princeſſe de Mecklenbourg joignoit à de l'eſprit, tous les caprices & tous les défauts d'une femme mal élevée ; ſon mari, foible, ſans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'inſtinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Ruſſie, étoit en même temps le dépoſitaire de l'autorité ſouveraine. Sous le prétexte de cette révolution, le roi envoya le baron de Winterfeld en ambaſſade en Ruſſie, pour féliciter le prince de Brunſwick & ſon épouſe, de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe. Le vrai motif, l'objet caché de cette miſſion, étoit de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, & de le rendre favorable aux deſſeins qu'on étoit ſur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réuſſit auſſi heureuſement qu'on le pouvoit déſirer.

Digitized by Google

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditoit, il étoit impossible de faire des magasins, de préparer du canon, & de mouvoir des troupes incognito : déjà le public se doutoit de quelque entreprise. Mr. Damrath, envoyé de l'empereur à Berlin, avertit sa cour, qu'un orage la menaçoit, & qu'il pourroit bien fondre sur la Siléfie. Le conseil de la reine lui répondit de Vienne : « Nous ne voulons ni ne » pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous » nous mandez ». On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin, pour complimenter le roi sur son avénement au trône ; mais plus encore pour juger si Damrath avoit donné de fausses alarmes. Le marquis de Botta, fin & pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il étoit question ; & après avoir fait le jour de son audience, les complimens d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avoit faite, & s'appesantit un peu sur les mauvais chemins de la Siléfie, que les inondations avoient tellement rompus, qu'ils étoient devenus impraticables. Le roi ne fit pas semblant de le comprendre, & répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auroient ces chemins à traverser, seroit d'être des voyageurs crottés.

Quoique le roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avoit pris, il jugea qu'il

Digitized by Google

étoit cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Dans cette vue, le comte de Gotter y fut envoyé. Il devoit déclarer à la reine de Hongrie : Qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le roi avoit sur la Siléſie, ce prince lui offroit ſon aſſiſtance contre tous les ennemis ouverts, ou ſecrets, qui voudroient démembrer la ſucceſſion de Charles VI, & ſa voix à la diète de l'élection impériale au grand-duc de Toſcane. Comme il étoit à ſuppoſer que ces offres ſeroient rejetées, dans ce cas le comte de Gotter étoit autoriſé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambaſſade ; elle entra en Siléſie, comme on le verra dans la ſuite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons & trente-ſix eſcadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Siléſie ; ils devoient être ſuivis de ſix bataillons, deſtinés au blocus de la forteresſe de Glogau. Ce nombre, tout foible qu'il étoit, parut ſuffiſant pour s'emparer d'un pays ſans défenſe ; il donnoit d'ailleurs l'avantage de pouvoir amaſſer pour le printemps prochain, des magaſins, qu'une groſſe armée auroit conſumés pendant l'hiver. Avant que le roi partît pour joindre ſes troupes, il donna encore au- Décembre 1740.

Digitized by Google

dience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choſes que le comte de Gotter devoit déclarer à Vienne. Botta s'écria : » Vous allez » ruiner la maiſon d'Autriche, Sire, & vous » abymer en même temps. — Il ne dépend » que de la reine, reprit le roi, d'accepter » les offres qui lui ſont faites ». Cela rendit le marquis rêveur ; il ſe recueillit cependant, & reprenant la parole d'un ton de voix, & d'un air ironique, il dit : » Sire, vos troupes » ſont belles, j'en conviens ; les nôtres n'ont » pas cette apparence, mais elles ont vu le » loup : penſez, je vous en conjure, à ce que » vous allez entreprendre ». Le roi s'impatienta, & reprit avec vivacité : » Vous trouvez » que mes troupes ſont belles, & je vous ferai » convenir qu'elles ſont bonnes ». Le marquis fit encore des inſtances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le roi lui fit comprendre qu'il étoit trop tard, & que le Rubicon étoit paſſé. Tout le projet ſur la Siléſie ayant éclaté, une entrepriſe auſſi hardie cauſa une effervescence ſingulière dans l'eſprit du public. Les ames foibles & timorées préſageoient la chûte de l'état, d'autres croyoient que le prince abandonnoit tout au haſard, & appréhendoient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire eſpéroit de la fortune, & prévoyoit de l'avancement. Les frondeurs,

Digitized by Google

dont il se trouve dans tout pays, envioient à l'état les accroissemens dont il étoit susceptible. Le prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan, & n'étoit pas le premier mobile de l'exécution ; il prophétisoit, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardoit l'armée impériale comme son berceau ; il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de princesse à sa femme ; & il craignoit avec cela l'agrandissement du roi, qui réduisoit un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance & l'épouvante dans tous les esprits ; il auroit voulu intimider le roi lui-même, si cela avoit été faisable ; mais le parti étoit trop bien pris, & les choses poussées trop avant, pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet, que des propos d'un grand général, comme étoit le prince d'Anhalt, pouvoient faire sur les officiers, le roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, & de leur parler en ces termes : » J'entreprends » une guerre, messieurs, dans laquelle je n'ai » d'autres alliés que votre valeur & votre » bonne volonté : ma cause est juste, & mes » ressources sont dans la fortune. Souvenez-» vous sans cesse de la gloire que vos ancêtres

Digitized by Google

» ſe ſont acquiſe dans les plaines de Varſovie,
» à Fehrbellin, & dans l'expédition de la Pruſſe.
» Votre ſort eſt entre vos mains ; les diſtinc-
» tions & les récompenſes attendent que vos
» belles actions les méritent. Mais je n'ai pas
» beſoin de vous exciter à la gloire ; vous
» n'avez qu'elle devant les yeux, c'eſt le ſeul
» objet digne de vos travaux. Nous allons af-
» fronter des troupes, qui ſous le prince Eu-
» gène ont eu la plus grande réputation : quoi-
» que ce prince n'exiſte plus, d'autant plus
» d'honneur y aura-t-il à vaincre, que nous
» aurons à meſurer nos forces contre de braves
» ſoldats. Adieu ! partez. Je vous ſuivrai in-
» ceſſamment au rendez-vous de la gloire qui
» nous attend ».

Le roi partit de Berlin après un grand bal maſqué ; il arriva le 21 de décembre à Croſſen. Une ſingularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment uſée, à laquelle la cloche de la cathédrale étoit ſuſpendue, ſe rompît. La cloche tomba, & cela fut pris pour un ſiniſtre préſage ; car il régnoit encore dans l'eſprit de la nation des idées ſuperſtitieuſes. Pour détourner ces mauvaiſes impreſſions, le roi expliqua ces ſignes avantageuſement. Cette cloche tombée ſignifioit ſelon lui l'abaiſſement de ce qui étoit élevé ; & comme la maiſon d'Autriche l'étoit infiniment plus que celle de

Digitized by Google

Brandebourg, cela préſageoit clairement les avantages qu'on remporteroit ſur elle. Quiconque connoît le public, ſait que de telles raiſons ſont ſuffiſantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre 1740, que l'armée entra dans la Siléſie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avoit point d'ennemi, que parce que la ſaiſon ne permettoit pas de camper : elles répandirent ſur leur paſſage la déduction des droits de la maiſon de Brandebourg ſur la Siléſie. On publia en même temps un manifeſte contenant en ſubſtance : Que les Pruſſiens prenoient poſſeſſion de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquoit aſſez clairement qu'on n'en ſortiroit pas impunément. Ces précautions firent que le peuple & la nobleſſe ne regardèrent point l'entrée des Pruſſiens en Siléſie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un ſecours officieux qu'un voiſin prêtoit à ſon allié. La religion encore, ce préjugé ſacré chez le peuple, concouroit à rendre les eſprits pruſſiens ; parce que les deux tiers de la Siléſie ſont compoſés de proteſtans, qui longtemps opprimés par le fanatiſme autrichien, regardoient le roi comme un ſauveur que le Ciel leur avoit envoyé.

En remontant l'Oder, la première fortereſſe qu'on rencontre, c'eſt Glogau. La ville eſt ſituée

Digitized by Google

ſur la rive gauche de cette rivière ; ſon enceinte eſt médiocre, environnée d'un mauvais rempart, dont la moindre partie étoit revêtue. Son foſſé pouvoit ſe paſſer en pluſieurs endroits; la contreſcarpe étoit preſque détruite. Comme la ſaiſon rigoureuſe empêchoit d'en faire le ſiège dans les formes, on ſe contenta de la bloquer ; d'ailleurs la groſſe artillerie n'étoit point encore arrivée. La cour de Vienne avoit donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hoſtilités ; il crut que le bloquer n'étoit pas l'aſſiéger, & il ſe laiſſa paiſiblement enfermer dans ſes remparts. Depuis la paix de Belgrade, la plus grande partie de l'armée Autrichienne étoit demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Pruſſiens, le général Braun fut envoyé en Siléſie, où il put raſſembler à peine 3000 hommes ; il tenta de s'emparer de Breslau, tant par la ruſe que par la force, mais inutilement. Cette ville jouiſſoit de privilèges ſemblables à ceux des villes impériales: c'étoit une petite république gouvernée par ſes magiſtrats, & qui étoit exempte de toute garniſon. L'amour de la liberté & du luthéraniſme préſervèrent ſes habitans des fléaux de la guerre; ils réſiſtèrent aux ſollicitations du général Braun, qui l'auroit pourtant à la fin emporté, ſi le roi n'eût hâté ſa marche pour l'obliger à la

Digitized by Google

retraite. Dans ces entrefaites, le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons & 5 eſcadrons; il releva les troupes du blocus, & le roi partit ſur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons & 10 eſcadrons, pour gagner Breslau ſans perte de temps. Après quatre jours de marche, il ſe trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeoit le pied des montagnes & dirigeoit ſa marche par Liegnitz, Schweidnitz & Franckenſtein, pour purger d'ennemis cette partie de la Siléſie.

Le premier de janvier le roi s'empara des 1741.
fauxbourgs de Breslau ſans réſiſtance, & envoya les colonels de Borck & de Goltz pour ſommer la ville de ſe rendre: en même temps quelques troupes paſſèrent l'Oder, & ſe cantonnèrent au dôme. Par-là, le roi ſe trouvoit maître des deux côtés de la rivière, & bloquoit effectivement cette ville mal approviſionnée, qui fut forcée d'entrer en compoſition. Il faut obſerver de plus, que les foſſés de la ville étant gelés, la bourgeoiſie pouvoit craindre d'être emportée par un aſſaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation: un cordonnier enthouſiaſte ſubjugua le petit peuple, lui communiqua ſon fanatiſme, & le ſouleva au point d'obliger les magiſtrats à ſigner un acte de neutralité avec les Pruſſiens,

Digitized by Google

& à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le roi fut entré dans cette capitale, il licencia toutes les perſonnes en place qui ſe trouvoient au ſervice de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées ſourdes, dont ces anciens ſerviteurs de la maiſon d'Autriche auroient fait uſage dans la ſuite pour cabaler contre les intérêts des Pruſſiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie paſſa l'Oder pour chaſſer de Namslau une garniſon Autrichienne de 300 hommes, qui, quinze jours après, ſe rendit priſonnière de guerre. On ne laiſſa qu'un régiment d'infanterie dans les fauxbourgs de Breslau, & le roi dirigea ſa marche ſur Ohlau, où Braun avoit jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend ſon nom d'une petite rivière qui paſſe ſous ſes murs; elle étoit entourée d'un mauvais rempart à demi-éboulé, & d'un foſſé ſec: le château qui vaut un peu mieux, ne peut ſe prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on ſe diſpoſoit à donner un aſſaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garniſon ſe débanda en ſortant, & il ne lui reſta que 120 hommes, avec leſquels il fut convoyé à Neiſſe. Les ennemis avoient une garniſon à Brieg de 1200 hommes; & pour la bloquer, ainſi que les autres places, le général Kleiſt en fit l'inveſtiſſement avec 5 bataillons & 4 eſcadrons. Pendant que le roi avoit pris ou bloqué

Digitized by Google

les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin étoit arrivé à Franckenſtein, en approchant de la rivière de Neiſse qui ſépare la haute Siléſie de la baſſe; il tomba ſur les dragons de Lichtenſtein, qu'il pouſſa ſur Ottmachau : ce château épiſcopal a un pont ſur la Neiſse. Mr. de Braun, pour couvrir & faciliter ſa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain, le roi le joignit avec des mortiers & quelques pièces de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garniſon, ſe rendit à diſcrétion. Il ne reſtoit plus que la ville de Neiſse à prendre; mais elle valloit mieux pour ſa force que toutes les autres. Cette ville eſt ſituée au-delà de la Neiſse, fortifiée d'un bon rempart de terre, & d'un foſſé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrein bas & marécageux, où Roth, qui en étoit commandant, avoit pratiqué une inondation. Du côté de la baſſe Siléſie, cette place eſt commandée par une hauteur, qui en eſt éloignée de 800 pas. La ſaiſon rigoureuſe s'oppoſoit aux opérations d'un ſiège formel; il ne reſtoit donc, pour s'en emparer, que l'aſſaut, le bombardement, ou le blocus. Roth avoit rendu l'aſſaut impraticable; il faiſoit tous les matins ouvrir les glaces du foſſé; il faiſoit arroſer le rempart d'eau qui ſe geloit tout de ſuite; il avoit meublé

Digitized by Google

les baſtions & les courtines de quantité de ſolives & de faux pour repouſſer les aſſaillans, ce qui fit renoncer à l'aſſaut. On eſſaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes & 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Pruſſiens d'abandonner cette entrepriſe & d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition ſur Glatz, rejoignit l'armée; il avoit manqué ſon coup faute de bonnes meſures. Pendant que les Pruſſiens ſe cantonnoient autour de Neiſse, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons & de 10 eſcadrons, deſcendit en haute Siléſie; il délogea le général Braun de Jægerndorff, de Troppau, & du château de Grætz. Les Autrichiens ſe retirèrent en Moravie; les Pruſſiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, & s'étendirent juſques à Jablunka, ſur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires, le comte de Gotter ſe trouvoit à Vienne; il y négocioit, plutôt pour ſe conformer à l'uſage, que dans l'eſpérance de pouvoir réuſſir. Il avoit tenu un langage aſſez impoſant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtiſans de la reine de Hongrie diſoient d'un ton de hauteur, que ce n'étoit point à un prince dont la fonction étoit, en qualité d'archichambellan de l'Empire, de préſenter à l'empereur le baſſin à laver les

Digitized by Google

mains, de prescrire des loix à sa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir sur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand-duc une lettre que le roi lui avoit écrite, où se trouvoient ces mots : » Si le grand-duc veut se perdre, qu'il se perde «. Le grand-duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème, l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominoit, prit la parole ; traita toutes les propositions du comte de Gotter de flétrissantes pour les successeurs des Césars ; ranima le grand-duc, & contribua plus que tous les autres ministres, à rompre cette négociation. L'Europe étoit dans la surprise de l'invasion inopinée de la Silésie. Les uns taxoient d'étourderie cette levée de boucliers ; d'autres regardoient cette entreprise comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robinson, qui résidoit à Vienne, soutenoit que le roi de Prusse méritoit d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter partit pour Vienne, le roi envoya le général Winterfeld en Russie ; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenoit avec toute la vivacité de son caractère, les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, & Mr. de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive ; c'étoit tout ce

Digitized by Google

qu'on pouvoit désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le roi quitta la Siléfie, & vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons & de 25 escadrons. Et comme les intentions des Saxons & des Hanovriens paroissoient équivoques, il fut résolu d'assembler 30 bataillons & 40 escadrons auprès de Brandebourg, sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, & d'où il tenoit également en échec les Saxons & les Hanovriens. La plupart des souverains étoient encore dans l'incertitude, ils ne pouvoient point débrouiller le dénouement qui se préparoit. La mission du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes Prussiennes en Siléfie, leur présentoient une énigme, & ils s'efforçoient à deviner si la Prusse étoit l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France étoit sans contredit la plus propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendoient les François ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devoit les porter à se déclarer les amis du roi. Ce prince, pour sonder le terrein,

Digitized by Google

avoit écrit au cardinal de Fleury, & quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disoit assez pour être entendu. Le cardinal (1) s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour : » Que la garantie de la Pragmatique-» Sanction que Louis XV avoit donnée à feu » l'empereur, ne l'engageoit à rien, par ce cor-» rectif, *sauf les droits d'un tiers* : de plus, » que feu l'empereur n'avoit pas accompli l'ar-» ticle principal de ce traité, par lequel il s'étoit » chargé de procurer à la France la garantie » de l'Empire, du traité de Vienne ». Le reste de la lettre contenoit une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France, & des avantages qu'on rencontroit dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devoient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le roi continua cette correspondance; il marqua au cardinal le desir sincère qu'il avoit de s'unir avec le roi très-chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporteroit de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède vouloit aussi jouer un rôle dans les troubles qui alloient survenir; elle étoit alliée de la France, & par l'instigation de cette puissance, elle avoit fait

(1) Lettre datée d'Issi, 25 janvier 1741.

Digitized by Google

paſſer un corps de troupes en Finlande, ſous les ordres du général Buddenbrock : ce corps, qui avoit inſpiré de la jalouſie à la Ruſſie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Pruſſe ; mais ces engagemens penſèrent être détruits auſſi-tôt que formés. Le roi de Pologne venoit d'envoyer le beau comte Lynar à Pétersbourg. Ce miniſtre plut à la princeſſe de Mecklenbourg, régente de la Ruſſie ; & comme les paſſions du cœur influent ſur les délibérations de l'eſprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette paſſion auroit pu devenir auſſi funeſte à la Pruſſe, que l'amour de Pâris & de la belle Hélène le fut à Troyes. Une révolution que nous rapporterons en ſon lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du roi, comme c'eſt l'ordinaire, étoient ſes plus proches voiſins. Les rois de Pologne & d'Angleterre, qui ſe repoſoient ſur les intrigues que Lynar lioit en Ruſſie, conclurent entr'eux une alliance offenſive, par laquelle ils ſe partageoient les provinces Pruſſiennes ; leur imagination les engraiſſoit de cette proie ; & tandis qu'ils déclamoient contre l'ambition d'un jeune prince leur voiſin, ils croyoient déjà jouir de ſes dépouilles, dans l'eſpérance que la Ruſſie & les princes de l'Empire concourroient pour faire réuſſir leurs deſſeins ambitieux. C'étoit le moment

Digitized by Google

ment qu'auroit dû saisir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le roi. Si alors elle lui avoit cédé le duché de Glogau, le roi s'en seroit contenté, & l'auroit assistée envers & contre tous ses autres ennemis; mais il est bien rare que les hommes cèdent ou se roidissent toujours à propos. Le signal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Par-tout on se tâtoit, on négocioit, on intriguoit pour s'arranger & former des alliances; mais les troupes d'aucune puissance n'étoient mobiles; aucune n'avoit eu le temps d'amasser des magasins, & le roi profita de cette crise pour exécuter ses grands projets.

CHAPITRE II.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

LEs renforts pour l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février. De leur côté, les Autrichiens se préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des prisons de Brunn, où il avoit été détenu depuis la paix de Belgrade, pour lui confier le commandement de cette armée

Digitized by Google

qui devoit reconquérir la Siléſie. Ce maréchal aſſembla ſes troupes aux environs d'Olmutz, & il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus ſe trouvoit à portée de couvrir la Bohème, & de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditoit ſur Neiſse. Les houſards Autrichiens préludoient déjà ſur la guerre; ils ſe gliſſoient entre les poſtes des Pruſſiens, tâchoient d'enlever de petits détachemens & d'intercepter des convois: il ſe paſſa de petites actions, toutes auſſi favorables à l'infanterie du roi, que fâcheuſes pour ſa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Siléſie, ſe propoſa de faire le tour de ſes quartiers, pour ſe procurer la connoiſſance d'un pays qui lui étoit nouveau. Il partit donc de Schweidnitz, & vint à Franckenſtein. Le général Derſchau, qui commandoit dans cette partie, avoit pouſſé deux poſtes en avant; l'un étoit à Silberberg, & l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le roi voulut les viſiter; les ennemis en eurent vent, & tentèrent de l'enlever: ils tombèrent par mépriſe ſur une eſcorte de dragons poſtés en relais auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg & Franckenſtein. Le colonel Ditfort, qui commandoit cette eſcorte, ignoroit trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre

Digitized by Google

des troupes légères ; il fut battu, & perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha ; le roi, qui s'y trouvoit, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étoient à un mille delà ; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un souverain de s'aventurer si mal accompagné. Si le roi avoit été fait prisonnier dans cette occasion, la guerre étoit terminée ; les Autrichiens auroient triomphé sans coup férir, la bonne infanterie Prussienne seroit devenue inutile, ainsi que tous les projets d'agrandissement que le roi se proposoit d'exécuter.

imprudence de Frederik.

Plus on approchoit de l'ouverture de la campagne, plus les affaires devenoient sérieuses. Le rapport des espions s'accordoit unanimement à confirmer que les ennemis se renforçoient dans leurs postes, qu'il leur arrivoit de nouvelles troupes, & qu'ils méditoient de surprendre les Prussiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons & 300 housards Autrichiens s'étoient jetés dans Neisse. Cet indice seul étoit suffisant pour dévoiler en partie les desseins des ennemis, & cela fut cause que le roi donna des ordres pour resserrer ses quartiers : il auroit dû sur le champ les rassembler tous ; mais il manquoit alors d'expérience, & c'étoit proprement sa première cam-

Mars 1741.

Digitized by Google

pagne. La saison n'étoit pas assez avancée pour que les blocus de Glogau & de Brieg pussent se convertir en sièges. Il y avoit cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, & le prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter sans perte de temps. Ce fut le 9 de mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois, & prise en moins d'une heure de temps; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, & la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis & toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, & le prince Léopold, avec le corps qu'il commandoit, joignit le roi à Schweidnitz. Ce n'étoit pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étoient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; sur-tout les quartiers qu'occupoit le maréchal de Schwérin en haute Silésie, étoient ceux qui causoient le plus d'inquiétude. Le roi voulut que le maréchal les levât, & qu'il se repliât sur la Neisse, où le roi vouloit le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'étoit pas de ce sentiment; il écrivit que si on vouloit le renforcer, il promettoit de soutenir ses quartiers jusques au prin-

Digitized by Google

temps. Pour cette fois le roi en crut plus ſon maréchal que lui-même. Sa crédulité penſa lui devenir fatale ; & comme s'il eût fallu accumuler ſes fautes, il ſe mit lui-même à la tête de 8 eſcadrons & de 9 bataillons, pour ſe rendre à Jægerndorff; il rencontra le maréchal à Neuſtadt. La premiere queſtion fut : » Quelle » nouvelle avez-vous des ennemis ? — Au- » cune, reprit le maréchal ; ſinon que les trou- » pes Autrichiennes ſont diſperſées le long des » frontières, depuis la Hongrie juſqu'à Braunau » en Bohême, & j'attends à tout moment le » retour de mon eſpion ». Le lendemain, le roi arriva à Jægerndorff; ſon deſſein étoit d'en partir le jour ſuivant, pour ouvrir la tranchée devant Neiſſe, où le maréchal Kalckſtein l'attendoit avec 10 bataillons & autant d'eſcadrons. Le duc de Holſtein, qui étoit alors à Franckenſtein, devoit y joindre le roi également avec 7 bataillons & 4 eſcadrons. Lorſque le roi touchoit au moment de ſon départ, & qu'il donnoit 2 Avril. ſes derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons Autrichiens arrivèrent ; on apprit de ces déſerteurs qu'ils avoient quitté l'armée à Freudenthal (qui n'eſt qu'à un mille & demi de Jægerndorff), que leur cavalerie y campoit, & qu'elle y attendoit l'arrivée de l'infanterie & du canon, pour traverſer les quartiers pruſſiens, & les

Digitized by Google

obliger à lever le blocus de Neiſse. Dans ce temps même, on entendit eſcarmoucher devant la ville ; tout le monde crut que l'avant-garde de Mr. de Neuperg étoit ſur le point d'inveſtir Jægerndorff. Il n'y avoit que 5 bataillons dans cette malheureuſe ville, 5 pièces de 3 livres, & aſſez de poudre pour 40 charges. La ſituation auroit été déſeſpérée, ſi Mr. de Neuperg avoit ſu en profiter ; mais la montagne n'enfanta qu'une ſouris. Les ennemis vouloient ſavoir ſi les Pruſſiens étoient encore dans leur quartier ; pour s'en inſtruire, leurs troupes légères alloient eſcarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en étoit. Les deſſeins des ennemis s'étant tout-à-fait manifeſtés, le roi ne balança plus un moment pour raſſembler l'armée. Les troupes de la baſſe Siléſie eurent ordre de paſſer la Neiſse à Sorge, & celles de la haute Siléſie, de joindre le roi à Jægerndorff. Le 4 d'avril, le roi partit pour Neuſtadt avec tous ces corps raſſemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchoit par Zuckmantel & Ziegenhals, vers Neiſse. Le lendemain, 5 avril, il ſe porta ſur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avoit fait conſtruire des ponts ſur la rivière de Neiſse. Il fallut lever le blocus de Brieg, & le général Kleiſt reçut ordre de joindre l'armée avec ſon détachement ;

Digitized by Google

le duc de Holſtein reçut des ordres pareils, réitérés à pluſieurs repriſes ; ceux qui en étoient chargés, ne purent les lui rendre, & il demeura tranquillement à Franckenſtein, voyant paſſer l'ennemi à ſa droite & à ſa gauche ſans s'en embarraſſer. Des déſerteurs de l'armée Autrichienne arrivèrent à Steinau ; ils dépoſèrent que le général Lentulus avoit joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neiſſe. Sur cette nouvelle, les quartiers pruſſiens furent reſſerrés à l'inſtant à l'entour de Steinau, & le roi choiſit un poſte où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût ſe porter ſur les Pruſſiens. Pour comble d'embarras, le feu prit ſur le ſoir au quartier de Steinau ; ce ne fut que par bonheur qu'on ſauva le canon & les munitions de guerre par des rues étroites, dont toutes les maiſons étoient enflammées ; les troupes paſsèrent la nuit au bivouac, ſur le terrein que le roi avoit choiſi pour ſon camp. Le lendemain, 6 avril, ce petit corps de 13 bataillons & de 15 eſcadrons, après une marche aſſez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvroit le pont de Sorge avec 4 bataillons, avoit apperçu un gros corps d'ennemi qui ſe fortifioit de l'autre côté de la rivière, & faiſoit même un feu aſſez vif ſur les Pruſſiens. Le prince Charles y marcha auſſi-tôt avec 4 bataillons, & il avertit le

Digitized by Google

roi que Lentulus ſe trouvoit ſur l'autre bord de la Neiſse avec 50 eſcadrons, & rendoit le paſſage abſolument impraticable, parce que le terrein étoit trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont ſur la Neiſse, où le général Marwitz étoit déjà avec les troupes raſſemblées des quartiers de Schweidnitz & du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé ſans perte de temps, & le ſoir tous ces différens corps joignirent le roi. Le lendemain, 8 avril, l'armée paſſa la Neiſse à Michelau, dans le deſſein de marcher ſur Grotkau. Un courier qui avoit paſſé cette ville, apporta des dépêches au roi, de ſorte qu'il ne ſe doutoit de rien. Une neige qui tomboit à gros floccons preſſés, interceptoit la lumière, & empêchoit de diſcerner les objets. On marchoit toujours. Les houſards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe, qui eſt ſur ce chemin, & donnèrent ſans le ſavoir ſur un régiment de houſards ennemis, qui y cantonnoit. Les Pruſſiens prirent 40 des ennemis, tant à pied qu'à cheval, & l'on apprit d'eux, qu'une demi-heure auparavant, Mr. de Neuperg avoit pris Grotkau; un lieutenant nommé Mitzſchefahl y commandoit avec 60 hommes; il ſe défendit trois heures contre toute l'armée Autrichienne. Les déſerteurs dépo-

Digitized by Google

sèrent de plus, que le lendemain l'ennemi marcheroit à Ohlau, pour y prendre la grosse artillerie, que le roi y avoit mise en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étoient toutes en marche, furent aussitôt assemblées. Le roi la partagea en 4 divisions, qui cantonnèrent dans 4 villages, assez près les unes des autres, pour qu'en moins d'une heure elles pussent être assemblées à leur rendez-vous. Le roi prit son quartier dans les villages de Pogrel & d'Alsen, d'où il dépêcha différens officiers à la garnison d'Ohlau, pour l'avertir de son approche, & pour attirer à lui deux régimens de cuirassiers, qui venoient d'arriver dans ces environs ; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cause des partis ennemis qui infestoient ces contrées. Le jour suivant la neige fut si épaisse, qu'à peine distinguoit-on les objets à 20 pas : cependant on apprit que l'ennemi s'étoit approché de Brieg. Si ce mauvais temps avoit continué, l'embarras des Prussiens n'auroit fait que s'accroître : les vivres commençoient à devenir rares, il falloit secourir Ohlau, & en cas de malheur il n'y avoit aucune retraite ; mais la fortune suppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'avril, le temps parut clair & serein ; & quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'opposoit à ce qu'on vouloit

Digitized by Google

entreprendre. Dès les 5 heures du matin, l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogrel ; elle consistoit en 27 bataillons, 29 escadrons de cavalerie & 3 de housards : elle se mit en marche sur 5 colonnes ; celle du milieu étoit d'artillerie, les deux plus voisines du centre, d'infanterie, & les deux aux extrêmités des ailes, de cavalerie. Le roi savoit que l'ennemi lui étoit supérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers ; c'étoit une disposition, dont Gustave Adolphe avoit fait usage à la bataille de Lutzen, & dont, selon toute apparence, on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le général Rottembourg, qui menoit l'avant-garde, en passant auprès du village de Pampitz, prit une vingtaine de prisonniers, qui confirmèrent l'avis que des payſans du village de Molwitz étoient venus donner au roi, que l'armée ennemie étoit cantonnée dans Molwitz, Grunigen & Hüneren. Dès que les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée se déploya pour se mettre en bataille, sans qu'on vît paroître d'ennemis en campagne : la droite devoit s'appuyer au village de Herrendorff ; Mr. de Schulenbourg, qui commandoit la cavalerie de cette

Digitized by Google

aîle, s'y prit si mal-adroitement, qu'il n'y arriva point : la gauche étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux & profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avoit pas donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont, par un heureux hasard, on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, & le régiment de La Motte (1), qui dans ce moment venoit joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens ; il auroit dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avoit eu des ordres précis de ne rien engager ; ainsi il ramena sa troupe à l'aîle droite, dont elle faisoit partie. Il doit paroître étonnant qu'un général expérimenté comme Mr. de Neuperg se fût laissé surprendre de cette manière : il étoit cependant excusable ; il avoit donné des ordres à différens officiers de housards de battre la campagne, sur-tout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir,

(1) Il arrivoit d'Oppeln.

Digitized by Google

& le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi, qu'en voyant ſon armée en bataille vis-à-vis de ſes cantonnemens. Mr. de Neuperg fut réduit à mettre ſes troupes en bataille ſous le feu du canon pruſſien, qui étoit promptement & bien ſervi; ſon aîle droite de cavalerie, ſous les ordres de Mr. de Rœmer, arriva la première. Cet officier intelligent & déterminé, vit que l'aîle droite des Pruſſiens étoit plus près de Molwitz que la gauche; il comprit qu'en reſtant dans ſon poſte, Mr. de Neuperg riſquoit d'être battu avant que la cavalerie de ſa gauche fût arrivée, & ſans attendre l'ordre de perſonne, il réſolut d'attaquer la droite des Pruſſiens. Mr. de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-mal-adroitement par eſcadrons un quart de converſion à droite; Mr. de Rœmer, qui s'en apperçut, ſans ſe former, donna à bride abattue & en colonne ſur cette aîle que Mr. de Schulenbourg commandoit; les 30 eſcadrons des troupes de la reine qu'il menoit, culbutèrent dans l'inſtant les 10 eſcadrons Pruſſiens, dont chacun leur prêtoit le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute paſſa devant & entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auroient culbutée, ſi celle-ci n'avoit fait feu ſur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. Mr. de Rœmer y fut tué; mais ce qui doit ſurprendre tout militaire, c'eſt que ces deux bataillons de grenadiers, qui

Digitized by Google

avoient été entrelacés entre les escadrons de la droite, se soutinrent seuls & se joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le roi, qui croyoit rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues & ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent, & Mr. de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie, victorieuse, tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie Prussienne, où nous avons dit qu'avoient été placés trois bataillons qui n'avoient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers Autrichiens tombèrent blessés entre ses rangs; elle défarçonna à coups de baïonnette des cavaliers ennemis; & à force de valeur, elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Mr. de Neuperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie: secondé de sa cavalerie Autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistoit comme un rocher à leurs attaques, & par son feu leur détruisoit beaucoup de monde. A la gauche des

Digitized by Google

Prussiens les choses étoient moins hasardées ; cette aile qu'on avoit refusée à l'ennemi, étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz ; au-delà de ce marais, la cavalerie du roi avoit chargé celle de la reine de Hongrie, & l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite duroit depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité ; les munitions des soldats étoient consumées, & ils dépouilloient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise étoit si violente, que de vieux officiers croyoient les affaires sans ressource, & prévoyoient le moment où ce corps sans munition seroit obligé de se rendre à l'ennemi ; mais il n'en fut pas ainsi, & cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vîte ; car non-seulement l'infanterie se soutint, mais elle gagna du terrein sur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec sa gauche, qu'il porta sur le flanc droit des Autrichiens ; ce mouvement fut le signal de la victoire, & de la défaite des ennemis ; leur déroute fut totale : la nuit empêcha les Prussiens de poursuivre leurs avantages au-delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 escadrons d'Ohlau, mais trop tard ; une chaussée qu'ils avoient à passer pour joindre l'armée, leur avoit été barrée par les housards Autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce

Digitized by Google

débouché, & ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantaſſins; les ennemis perdirent encore 7 pièces de canon, 8 étendards, & 1200 hommes qui furent faits priſonniers. Du côté des Pruſſiens, on compta 2500 morts, parmi leſquels étoit le margrave Fréderic, couſin du roi; & 3000 bleſſés. Le premier bataillon des gardes, ſur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ſes officiers; & de 800 hommes dont il étoit compoſé, il n'en reſta que 180 en état de faire le ſervice.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce ſiècle, parce que deux petites armées y décidèrent du ſort de la Siléſie, & que les troupes du roi y acquirent une réputation, que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué ſans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'étoit à qui feroit le plus de fautes, du roi ou du maréchal Neuperg. Si le général Autrichien étoit ſupérieur par ſes projets, les Pruſſiens l'étoient par l'exécution. Le plan de Mr. de Neuperg étoit ſage & judicieux: en entrant en Siléſie, il ſépare les quartiers du roi; il pénètre à Neiſſe, où Lentulus le joint, & il eſt ſur le point non-ſeulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux

Digitized by Google

Prussiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais Mr. de Neuperg auroit pu surprendre le roi à Jægerndorff, & par ce coup seul, terminer toute cette guerre ; de Neisse il auroit pu enlever le corps du duc de Holstein qui cantonnoit à un mille delà ; avec un peu plus d'activité, il auroit pu empêcher le roi de passer la Neisse à Michelau ; de Grotkau encore, il auroit dû marcher jour & nuit pour prendre Ohlau, & couper le roi, de Breslau. Au-lieu de saisir ces occasions, par une sécurité impardonnable il se laissa surprendre, & fut battu en grande partie par sa propre faute. Le roi donna encore plus de prise que lui à la censure ; il fut averti à temps du projet des ennemis, & il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au-lieu de marcher à Jægerndorff pour éparpiller encore plus ses troupes, il auroit dû rassembler toute son armée & la placer en cantonnemens resserrés aux environs de Neisse ; il se laissa couper du duc de Holstein, & se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avoit aucune retraite, où il risquoit de perdre l'armée & de se perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnoit, au-lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnemens des troupes de la reine, il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où

où aucun ennemi ne paroiſſoit ; s'il avoit ſeulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie Autrichienne, à-peu-près de même que 24 bataillons François furent pris à Blindheim ; mais il n'y avoit dans ſon armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête & un général expérimenté. Il régnoit beaucoup de bonne volonté dans les troupes ; mais elles ne connoiſſoient que les petits détails, & faute d'avoir fait la guerre, elles n'alloient qu'en tâtonnant, & craignoient les partis déciſifs. Ce qui ſauva proprement les Pruſſiens, ce fut leur valeur & leur diſcipline. Molwitz fut l'école du roi & de ſes troupes. Ce prince fit des réflexions profondes ſur toutes les fautes qu'il avoit faites, & il tâcha de s'en corriger dans la ſuite. Le duc de Holſtein avoit eu occaſion de frapper un grand coup ; mais pour lui les occaſions étoient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avoit marché, ſans trop ſavoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen ; il s'y trouva préciſément le jour de la bataille, & entendit le feu des deux armées. Le 11, toutes les troupes des Autrichiens en déroute paſſèrent à un mille de ſon poſte : il en auroit pu détruire les reſtes ; mais faute de ſavoir prendre une réſolution, il laiſſa le champ libre à Mr. de Neuperg, qui raſſembla ſes fuyards de l'autre côté de la ville de Neiſſe, &

Digitized by Google

le duc de Holſtein joignit tranquillement l'armée du roi auprès d'Ohlau. Après ſa jonction & l'arrivée d'autres renforts, ce corps raſſemblé conſiſtoit en 43 bataillons, 66 eſcadrons de cavalerie, & 3 de houſards. Pour profiter de cette victoire, il fut réſolu d'entreprendre le ſiège de Brieg. Le maréchal de Kalckſtein fut chargé de la conduite de ce ſiège, & l'armée du roi ſe campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, Mr. Piccolomini, qui étoit commandant de la place, capitula, avant que ſon chemin couvert fût emporté, & lorſqu'il n'y avoit encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée reſta trois ſemaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées & de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avoient été conſumées. Le roi profita de cette inaction pour exercer ſa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer, & à changer ſa peſanteur en célérité; elle fut ſouvent envoyée en parti, pour que les officiers appriſſent à profiter du terrein, & qu'ils priſſent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps, Winterfeld, le même qui avoit négocié une alliance en Ruſſie, fit un ſi beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être auſſi bon officier que bon négociateur; il ſurprit & battit le général Baranay à Rothſchlot,

Digitized by Google

& lui prit 300 prisonniers. Comme les Prussiens jouissoient de la faveur du pays, ils avoient les meilleures nouvelles ; ce qui leur procura à la petite guerre plusieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions semblables ; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de housards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brûlèrent Zobten, comment les Prussiens les battirent à Friedwalde, & en d'autres rencontres ; parce que ce n'est pas l'histoire des housards, mais celle de la conquête de la Silésie que nous nous sommes proposé de décrire. La bataille qui en avoit presque décidé, causa des sensations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendoit à des succès, s'irrita & s'aigrit de ses pertes : dans l'espérance d'avoir sa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie & quantité de milices, dont elle renforça Mr. de Neuperg. Le roi d'Angleterre & celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avoient méprisée. L'Empire étoit comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes Autrichiennes avoient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on se réjouit de cette victoire ; la cour se flattoit qu'en se mêlant de

Digitized by Google

cette guerre, elle arriveroit à temps pour donner le coup de grâce à la maiſon d'Autriche. Par une ſuite de cette diſpoſition favorable, le maréchal de Belle-Iſle, ambaſſadeur de France à la diète d'élection qui ſe tenoit à Francfort, vint dans le camp (1) du roi lui propoſer de la part de ſon maître un traité d'alliance, dont les articles principaux rouloient ſur l'élection de l'électeur de Bavière, ſur le partage & le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, & ſur la garantie que la France promettoit de donner de la baſſe Siléſie, à condition que le roi renonçât à la ſucceſſion des duchés de Juliers & de Bergue, & qu'il promît ſa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, & il fut ſtipulé de plus que la France enverroit deux armées dans l'Empire, dont une iroit au ſecours de l'électeur de Bavière, & l'autre s'établiroit en Weſtphalie, pour en impoſer en même temps aux Hanovriens & aux Saxons; & qu'enfin, préférablement à tout, la Suède déclareroit la guerre à la Ruſſie, pour lui donner de l'occupation ſur ſes propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paroiſſoit, ne fut pas ſigné. Le roi ne vouloit rien précipiter dans des démarches d'auſſi grande conſéquence, & il ſe réſervoit

(1) Molwitz.

Digitized by Google

ce parti comme une dernière reſſource. Le maréchal de Belle-Isle ſe livroit ſouvent trop à ſon imagination ; on auroit dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étoient à l'encan. Un jour qu'il ſe trouvoit auprès du roi, ayant un air plus occupé & plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avoit reçu quelque nouvelle déſagréable ? » Aucune, répondit le maréchal ; » mais ce qui m'embarraſſe, Sire, c'eſt que » je ne ſais ce que nous ferons de cette Mo» ravie ». Le roi lui propoſa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appât le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable, & l'exécuta dans la ſuite. Ce n'étoit pas à la France ſeule que ſe bornoient les négociations des Pruſſiens ; elles s'étendoient en Hollande, en Angleterre, & par toute l'Europe. Sur quelques propoſitions qui avoient été jetées en avant dans une lettre que le roi avoit écrite au roi d'Angleterre, ce prince avoit répondu que ſes engagemens l'obligeoient à la vérité à ſoutenir l'indiviſibilité de la ſucceſſion de Charles VI, & qu'il voyoit avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Pruſſiens & les Autrichiens ; qu'il offroit cependant volontiers ſes bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours ; il envoya le lord Hindfort comme

miniſtre d'Angleterre, & le ſieur Schwichelt comme miniſtre de Hanovre. Ces deux négociateurs étoient, quoiqu'au ſervice du même prince, chargés d'inſtructions toutes différentes. Le Hanovrien vouloit qu'on achetât la neutralité de ſon maître en lui garantiſſant les évêchés de Hildesheim, d'Oſnabruck, & les bailliages qui lui ſont hypothéqués dans le Mecklenbourg : on lui donna un contre-projet, dans lequel les intérêts de la Pruſſe étoient mieux ménagés. L'Anglois offroit les bons offices de ſon maître pour engager la reine de Hongrie à la ceſſion de quelques principautés de la baſſe Siléſie ; on éluda d'entrer ſur ces points dans une négociation formelle, avant d'être préalablement inſtruit des diſpoſitions où ſe trouvoit la cour de Vienne. Ces miniſtres étoient dans le camp du roi, & il paroiſſoit ſingulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au ſieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandoit ſur toute choſe, qu'on fît un myſtère de ſes négociations au miniſtre d'Angleterre. Ces Anglois & ces Hanovriens qui flattoient le roi dans ſon camp, ne vouloient que l'endormir ; ils n'agiſſoient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Ruſſie, Finch, miniſtre Anglois, y ſouffloit la guerre ; les intrigues du comte de Botta & les charmes du

Digitized by Google

beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Brunſwick, général en chef de la Ruſſie, pouſſé par ſa grand'mère, par l'impératrice douairière & par ces miniſtres étrangers, qui étoient autant de boute-feux, alloit inceſſamment engager la Ruſſie à déclarer la guerre à la Pruſſe. Les troupes s'aſſembloient déjà en Livonie; le roi en étoit informé, & c'eſt ce qui lui inſpiroit de la méfiance pour les Anglois, dont il découvroit la duplicité. Leurs intrigues avoient également extorqué du grand penſionnaire de Hollande une lettre (1) exhortatoire pour engager le roi à retirer ſes troupes de la Siléſie. Toutes ces machinations des Anglois, & ſur-tout ce qu'on prévoyoit en Ruſſie, déterminèrent enfin le roi à ſigner ſon traité avec la France, aux conditions dont il étoit convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles ſuivans: Que les François commenceroient leurs opérations avant la fin d'août, & que ce traité ſeroit tenu ſecret juſqu'à ce que ſa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Pruſſiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il falloit ſe preſſer; on voyoit éclater la mauvaiſe volonté des Ruſſes; on voyoit 6000 Danois & 6000 Heſſois, auxquels l'Angleterre donnoit des

(1) Préſentée par Ginkel le 15 juin.

Digitized by Google

subsides, joints aux troupes Hanovriennes qui campoient déjà depuis le mois d'avril. Les Saxons de leur côté se préparoient de même, & il étoit question de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens : il ne restoit donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du secours des François, en amusant le mieux qu'on pourroit le lord Hindfort & le sieur Schwichelt, pour qu'ils ne pussent pas même soupçonner le traité qu'on venoit de signer avec la France. Le roi & ses ministres y réussirent si bien, que cette négociation qui paroissoit toujours sur le point d'être terminée, s'accrochoit toujours à quelque nouvelle circonstance, qui obligeoit l'Anglois de demander à sa cour de plus amples instructions : on étoit sur le point de conclure, & on ne finissoit jamais. Le camp du roi avoit pris la forme d'un congrès ; mais l'armée se mit en mouvement, & elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée se mit en marche, & vint camper auprès de Grotkau. Mr. de Neuperg étoit à trois milles delà, derriere la ville de Neisse, où il s'étoit mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des subsistances ; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau, elle pouvoit tirer ses vivres & nourrir la cavalerie à sec le reste de la campagne. De ce poste,

Digitized by Google

elle étoit à une égale portée de Brieg & de Schweidnitz, & couvroit toute la baſſe Siléſie. On profita des huit ſemaines qu'on reſta dans cette poſition, pour recruter l'infanterie & remonter la cavalerie; ce qui ſe fit avec tant de ſuccès, que l'armée n'avoit pas été plus complette en entrant en campagne qu'elle ne l'étoit alors.

Tandis que le roi s'occupoit à rendre ſon armée plus formidable, Mr. de Neuperg formoit des projets qui auroient été dangereux, ſi on lui avoit laiſſé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le roi parvint à les découvrir. Il y avoit à Breslau un nombre conſidérable de vieilles dames natives de l'Autriche & de la Bohême, & depuis longtemps établies en Siléſie; leurs parens étoient à Vienne, à Prague; quelques-uns ſervoient dans l'armée de Neuperg. Le fanatiſme de la religion catholique, & l'orgueil autrichien augmentoient leur attachement pour la reine de Hongrie; elles frémiſſoient de colère au ſeul nom Pruſſien; elles cabaloient ſourdement, elles intriguoient, elles entretenoient des correſpondances dans l'armée de Mr. de Neuperg, par des moines & des prêtres qui leur ſervoient d'émiſſaires; elles étoient inſtruites de tous les deſſeins des ennemis. Ces femmes, pour ſe

Digitized by Google

conforter entr'elles, avoient établi ce qu'elles appelloient leurs assises, où presque tous les soirs elles s'assembloient, se communiquoient leurs nouvelles, & délibéroient sur les moyens qu'on pourroit employer pour expulser une armée hérétique de la Siléfie, & détruire tous les mécréans. Le roi étoit instruit en gros de ce qui se passoit dans ces conventicules, & il n'épargna rien pour faire gliſſer dans ces assises une fausse sœur, qui sous prétexte de haine pour les Prussiens, y seroit bien reçue, & pourroit avertir de tout ce qui s'y tramoit. C'est par ce canal qu'on apprit que Mr. de Neuperg s'étoit proposé par ses mouvemens d'éloigner le roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées, & par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette capitale, de s'en emparer. C'étoit prendre aux Prussiens tous leurs magasins, & leur couper en même temps la communication, qu'au moyen de l'Oder ils conservoient avec l'électorat. Il fut aussi-tôt résolu de prévenir l'ennemi à tout prix, & de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ses magistrats avoient porté plus d'une atteinte. Sur cela les syndics & les échevins les plus attachés à la maison d'Autriche, furent mandés au camp du roi; on y invita en même temps les ministres étrangers, pour ne point exposer leur personne aux désordres auxquels une surprise peut donner

Digitized by Google

lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au fauxbourg. On demanda à la ville le paſſage pour un régiment; pendant qu'il entroit par une porte, un charriot s'embarraſſa dans un autre; trois bataillons & cinq eſcadrons en profitèrent pour ſe gliſſer dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, & conſigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut ſoumis; on ne commit aucun déſordre, ni pillage, ni meurtre: la bourgeoiſie prêta l'hommage. Trois bataillons y reſtèrent en garniſon (1), & les autres vinrent rejoindre l'armée. Mr. de Neuperg, qui ne ſe doutoit pas qu'il fût découvert, s'étoit porté ſur Franckenſtein, dans l'eſpérance que le roi tomberoit tout de ſuite ſur Neiſse, & qu'alors il exécuteroit ſon projet ſur Breslau; mais s'appercevant que ſon coup avoit manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magaſin que les Pruſſiens avoient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réuſſit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du roi arriva en même temps que la ſienne à Reichenbach; celle des Autrichiens rebrouſſa chemin, & ſe replia ſur Franckenſtein. Le roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, conſiſtant en 10 eſcadrons de dragons, & 13 de

7 Août 1741.

(1) Le général Marwitz en devint gouverneur.

Digitized by Google

housards. Mr. de Neuperg avoit judicieusement choisi sa position : il entretenoit sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tiroit ses vivres de la Bohème par Glatz, & fourrageoit un pays qu'il ne pouvoit pas conserver ; sa droite étoit appuyée à Franckenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, & deux ruisseaux couvroient son front & le rendoient inabordable. Ces difficultés animèrent le roi ; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens, & de les renvoyer en haute Silésie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne sera pas hors de propos de jeter auparavant un coup-d'œil sur ce qui se passoit dans le reste de l'Europe.

La reine de Hongrie commençoit alors à voir le péril qui la menaçoit. Les François passoient le Rhin, & longeoient le Danube à grandes journées. La peur abattit sa fierté ; elle dépêcha le Sr. Robinson, qui étoit ministre à sa cour de la part du roi d'Angleterre, pour essayer quelques propositions d'accommodement. Ce Robinson prenant le ton de hauteur, dit au roi que la reine vouloit bien oublier le passé, qu'elle lui offroit le Limbourg, la Gueldre Espagnole, & 2 millions d'écus en dédommagement de ses prétentions sur la Silésie, à condition qu'il fît la paix, & que ses troupes évacuassent incessamment ce duché. Ce ministre étoit une espèce d'enthousiaste à

Digitized by Google

l'égard de la reine de Hongrie ; il négocioit avec l'emphase dont il auroit harangué dans la chambre basse. Le roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton, & lui répondit : » Que c'étoit » à des princes sans honneur à vendre leurs droits » pour de l'argent ; que ces offres lui étoient » plus injurieuses que n'avoit été la méprisante » hauteur de la cour de Vienne « ; & haussant le ton : » Mon armée, dit-il, me trouveroit in- » digne de la commander, si je perdois par » un traité flétrissant les avantages qu'elle m'a » procurés par des actions de valeur qui l'im- » mortalisent. Sachez de plus, que je ne puis » abandonner sans la plus noire ingratitude, » mes nouveaux sujets, tous ces protestans » qui m'ont appellé par leurs vœux. Voulez- » vous que je les livre comme des victimes » à la tyrannie de leurs persécuteurs, qui les » sacrifieroient à leur vengeance ? Ah ! com- » ment ! démentirai-je en un seul jour, les » sentimens d'honneur & de probité avec les- » quels je suis né ? & si j'étois capable d'une » action aussi lâche, aussi infame, je croirois » voir sortir mes ancêtres de leurs tombeaux ; » — Non, me diroient-ils, tu n'es plus notre » sang, tu dois combattre pour les droits que » nous t'avons transmis, & tu les vends ! tu » souilles l'honneur que nous t'avons laissé » comme la partie la plus précieuse de notre

Digitized by Google

» héritage ; indigne d'être prince, d'être roi, » tu n'es qu'un infame marchand qui préfère » le gain à la gloire. — Non jamais, jamais je » ne mériterai de tels reproches ; je me laiſ- » ſerai enſevelir moi & mon armée ſous les » ruines de la Siléſie, plutôt que de permettre » que l'honneur & la gloire du nom Pruſſien » reçoive la moindre tache. C'eſt la ſeule ré- » ponſe, monſieur, que je puiſſe vous donner ». Robinſon fut étourdi de ce diſcours, auquel il ne s'attendoit pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le roi continuoit à flatter le lord Hindfort, & à l'endormir dans une parfaite ſécurité ; il n'étoit pas encore temps de ſe découvrir. Et pour ménager les puiſſances maritimes, on leur communiqua les propoſitions du Sr. Robinſon ; on excuſa le roi ſur ſon refus, en alléguant, que ſachant que le traité de barrière lioit les mains à la reine de Hongrie, on n'avoit pas accepté les ceſſions qu'elle vouloit faire du Limbourg & de la Gueldre : ce fut ſur-tout en Hollande qu'on appuya beaucoup ſur la déférence que le roi marquoit pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pouſſeroit juſqu'à refuſer le Brabant même, ſi on vouloit le lui offrir. Ce fut environ alors que la Pruſſe ſigna ſon traité avec la Bavière ; elle lui promit ſa voix à la diète d'élection,

Digitized by Google

Ces deux princes se garantirent mutuellement, l'un, la Silésie à la Prusse ; l'autre, la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau & la Bohème à la Bavière. Le roi acheta de cet électeur, la principauté de Glatz, au prix de 400,000 écus, & le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée. Mais un des événemens les plus avantageux & les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le nord : la Suède déclara la guerre à la Russie, & détruisit par cette diversion tous les desseins du roi d'Angleterre, du roi de Pologne & du prince Antoine Ulric, contre la Prusse. Le roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le roi d'Angleterre les états du roi, se laissa entraîner au torrent, & faute de mieux, se ligua avec l'électeur de Bavière, pour anéantir la maison d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avoit su que faire de la Moravie & de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume, & les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 d'août. La cour de Vienne, qui ne pouvoit plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp Prussien son négociateur Anglois : il y apporta une carte de la Silésie, où la cession de quatre principautés étoit marquée d'un trait d'encre : il fut froidement reçu, & on lui donna à connoître,

Digitized by Google

que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'eſt plus dans un autre. Les cours de Londres & de Vienne avoient trop compté ſur le ſecours des Ruſſes : ſelon leur calcul, il falloit infailliblement que le roi humilié, rabaiſſé, leur demandât la paix à genoux : il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels ſont ces jeux de la fortune ſi communs à la guerre, & qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les François & les Bavarois étoient en pleine action. L'Autriche étoit entamée, les troupes s'approchoient de Lintz. Ce n'étoit que par des efforts communs & unanimes qu'on pouvoit eſpérer de terraſſer la reine de Hongrie. Il n'étoit plus temps de reſter dans un camp les bras croiſés. Le roi, qui brûloit d'impatience d'agir, tenta de couper Mr. de Neuperg de la fortereſſe de Neiſſe, & de le combattre en marche. Ce projet n'étoit pas mal imaginé ; mais il manqua par l'exécution. M. de Kalkſtein fut commandé avec 10,000 hommes & des pontons, pour ſe porter avec célérité au village de Woitz, & y jeter un pont, afin que l'armée qui le ſuivoit de près, le pût paſſer à ſon arrivée : il partit au coucher du ſoleil, marcha toute la nuit, & ſe trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaiſe diſpoſition, ſoit que les chemins gâtés

Digitized by Google

gâtés & rompus par les pluies l'eussent arrêté, l'armée dépassa son avant-garde, & arriva même avant lui au camp de Toupadel & de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus se réparer; le roi marcha lui-même à Woitz, & fit établir ses ponts sur la Neisse; mais l'armée Autrichienne, rangée en ordre de bataille, se présenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques prisonniers que l'on fit, on apprit que Mr. de Neuperg n'avoit devancé le roi que de quelques heures. L'armée ne pouvoit arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on auroit pu le passer, si l'ennemi n'avoit pas prévenu le roi; mais ç'auroit été de toutes les imprudences la plus grande, que de passer sur un pont en présence d'une armée, qui certainement eût battu les troupes en détail, & à mesure qu'elles auroient pris du terrein pour se former. Cela fit résoudre de se poster pour ce jour sur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après, les Prussiens prirent le camp de Neudorff, & pour tirer leurs subsistances de la ville de Brieg, ils en assurèrent la communication, en occupant les postes de Loewen & de Michelau. Les orages qui menaçoient la maison d'Autriche, & les dangers qui devenoient plus pressans de jour en jour, firent enfin résoudre sérieusement la reine de Hongrie à se débarrasser d'un de ses ennemis, pour rompre la ligne formidable qui

4 Septembre 1741.

Digitized by Google

alloit l'accabler. Elle demanda sérieusement la paix ; elle ne chicana plus sur la ville de Breslau ; elle insista seulement pour conserver celle de Neisse. Le lord Hindfort, qui négocioit alors en son nom, prétendoit que le roi, en faveur d'aussi grandes cessions, assistât la reine de Hongrie de toutes ses forces. Le roi lui répondit qu'il étoit fâché de se trouver dans la nécessité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvoit pas violer la foi des traités qu'il venoit de signer avec la France & la Bavière. La désolation étoit si grande à Vienne, qu'on y attendoit les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étoient remplis que de gens qui prenoient la fuite : la cour étoit sur son départ. Dans cette consternation générale, l'impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Brunswick, qui servoit dans l'armée, la lettre suivante ; elle est trop singulière pour la passer sous silence.

» Vienne, 17 septembre 1741. Mon cher » neveu, je romps un silence cruel que votre » conduite en servant contre nous m'a imposé, » ni je le ferois, si j'avois d'autres voies pour » conjurer le roi de Prusse de me rendre en » lui un neveu que je ne puis nommer cher » & digne d'estime, après l'affliction que vous » deux me causez. La consolation en est » entre les mains du roi. La reine, ma fille,

Digitized by Google

» lui accorde tout ce que perſonne ne ſauroit
» garantir qu'elle-même, s'il aide à la mettre
» en cet état en entière tranquillité, & que
» le roi aide à éteindre le feu qu'il a lui-même
» allumé, & n'agrandiſſe lui-même ſes propres
» ennemis; car il ne faut que la mort de l'é-
» lecteur Palatin pour lui en attirer d'autres;
» plus, que l'agrandiſſement de Bavière & de
» Saxe ne peut ſouffrir qu'il poſſède tranquil-
» lement ce que la reine lui a laiſſé en Siléſie.
» Ainſi, perſuadez le roi de devenir notre
» bon allié, d'aſſiſter la reine de troupes à
» conſerver des états que tant d'ennemis acca-
» blent; car c'eſt même l'avantage des deux
» maiſons, s'ils ſont en étroite alliance, leur
» pays étant à portée de ſe pouvoir aider à
» ſoutenir leurs droits réciproques. Je compte
» tout ſur votre repréſentation & ſur les belles
» qualités que poſſède le roi, qui nous ayant
» attiré le mal, voudra auſſi avoir l'honneur
» de nous ſauver en ſon temps du précipice,
» & avoir quelques égards même pour ſes
» propres intérêts, pour une mère & tante
» affligée, qui après pourra ſans rancune ſe
» dire, votre affectionnée tante Éliſabeth ».
Le prince Ferdinand répondit en ſubſtance à l'impératrice douairière, que le roi ne pourroit pas avec honneur ſe départir des engagemens qu'il avoit pris avec la France & la Bavière,

Digitized by Google

qu'il plaignoit sincèrement l'impératrice, qu'il voudroit pouvoir changer sa situation, & y compatissoit ; mais que les temps où il étoit libre de s'accommoder avec la cour de Vienne, étoient passés. On intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'impératrice douairière écrivoit au prince Louis de Brunswick, qui se trouvoit alors en Russie ; elle étoit plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux ; en voici la copie tirée sur l'original. — » 21 Septembre 1741. Mon cher neveu, » l'état de nos affaires ont pris un pli si accablant, que l'on peut dire notre cas, un abandon général ; car plus aucun n'est pour nous. » Ce qui nous console dans notre malheur, » est que Dieu précipitera plus d'un Pharaon » dans la Mer-Rouge, & confondra nos faux » simulés amis. Il n'est pas possible que la plu» part croient plus qu'il y a un Dieu. Vrai est-il, » les fausses apparences ne m'ont pas endor» mie ; & malgré que l'électeur de Bavière » nous a attiré les François & me chasse d'ici, je » l'estime un digne prince ; il n'a point simulé » ni été faux, il s'est démasqué d'abord & agi » honnêtement. Je doute de vous écrire plus » d'ici. C'est une triste année pour moi. Con» servez-nous l'alliance, & qu'ils se gardent » de faux & simulés amis, qui suis votre affec» tionnée tante Élisabeth ».

Digitized by Google

Le ſtyle de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avoit le cœur ulcéré des progrès des Pruſſiens en Siléſie, & que cette cour ne reſpiroit que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maiſon d'Autriche ne ſauroit croire en Dieu! Offrir la paix lorſqu'on eſt libre de la faire, & refuſer des conditions propoſées après d'autres traités ſignés, s'appellent fauſſeté, perfidie! C'eſt le langage de l'amour-propre & de l'orgueil, qui ſupprime l'exactitude du raiſonnement. Ainſi à Vienne on enviſageoit l'alliance formée contre la Pragmatique-Sanction comme la guerre des Titans qui vouloient eſcalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté, les Suédois n'étoient pas auſſi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avoit été taillé en pièces par les Ruſſes auprès de Willmanſtrand. Cet échec étoit conſidérable pour ce royaume affoibli & ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle ſe propoſa de réparer d'un autre côté le revers qu'avoient eſſuyé ſes alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandoit en Weſtphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour ſe rendre maître de ces états. Le roi fit une grande faute alors en employant tout ſon crédit pour diſſuader les François de ce deſſein, alléguant

Digitized by Google

que par cette entrepriſe, ils ſe rendroient odieux à l'Europe, révolteroient contr'eux tous les princes d'Allemagne, & qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeroient l'objet principal, qui étoit d'écraſer la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les François auroient pu réfuter facilement un raiſonnement auſſi foible. S'ils avoient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'auroit pu faire des diverſions ſur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquoit plus que la garantie de la France au traité que le roi avoit fait avec l'électeur de Bavière. On preſſoit Mr. de Valori de la procurer. Sa cour faiſoit encore des difficultés ſur la ceſſion de la principauté de Glatz, & ſur quelques portions de la haute Siléſie. Il lui arriva étant auprès du roi, de laiſſer tomber par haſard un billet de ſa poche : ſans faire ſemblant de rien, le roi mit le pied deſſus ; il congédia le miniſtre au plus vîte. Ce billet étoit de Mr. Amelot, ſecrétaire des affaires étrangères ; il portoit de n'accorder Glatz & la haute Siléſie à la Pruſſe, qu'en cas qu'il en réſultât un plus grand inconvénient s'il les refuſoit. Après cette découverte, Mr. de Valori fut obligé d'en paſſer par où l'on voulut. Les deſſeins des François ſur le pays de Hanovre, s'ébruitèrent & parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut ſon élec-

Digitized by Google

torat perdu ; il n'avoit pas le temps de parer ce coup qui le menaçoit de si près. Les mesures qu'il avoit prises avec la Russie & la Saxe, lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le roi de Prusse & la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution, le lord Hindfort se rendit au camp Autrichien ; delà il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses états il falloit savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse, & d'une lisière en haute Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le roi, qui connoissoit la duplicité des Anglois & des Autrichiens, prit ces offres pour des pièges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auroient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau, & vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens, Mr. de Neuperg quitta Neisse, & se porta sur Oppersdorff. Le roi se tourna par Friedland, & se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres accélérèrent la négociation du lord Hindfort ; il vint avertir le roi

que sa négociation avoit si bien réussi, que Mr. de Neuperg étoit près d'abandonner la Siléfie, pourvu que le roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendroit rien contre la reine. Les ennemis se contentoient d'un pourparler, qui valloit des provinces à l'état, & des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation étoit forte : le roi voulut essayer ce qui pourroit résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à Oberschnellendorff, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus & le lord Hindfort. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étoient pas assez forts pour rompre avec elle ; il connoissoit par son expérience les dispositions de la cour de Vienne ; il n'en pouvoit rien attendre d'amiable : il étoit clair que la reine de Hongrie ne se prêtoit à cette convention, que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant ; il falloit donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendroit, ce seroit autoriser le roi à rompre cette convention ; le roi étoit bien sûr que cela ne manqueroit pas d'arriver. Le lord Hindfort tint le protocole au nom de

Digitized by Google

ſon maître. On convint que Neiſse ne ſeroit aſſiégée que pour la forme, que les troupes Pruſſiennes ne ſeroient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendroient en Siléſie comme en Bohème; & ſur-tout, que ſans le ſecret le plus rigide, tout ce qu'on venoit de régler ſeroit nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'eſt ſur-tout manifeſtée ſur Mr. de Neuperg, qui paroiſſoit deſtiné à faire les traités les plus humilians pour ſes ſouverains. Peu après, Mr. de Neuperg fit prendre à ſon armée la route de la Moravie. Le ſiège de Neiſse fut auſſi-tôt commencé; la ville ne tint que 12 jours; la garniſon Autrichienne n'en étoit pas encore ſortie, que les ingénieurs Pruſſiens y traçoient déjà les nouveaux ouvrages, qui par la ſuite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville priſe, on ſépara l'armée; une partie marcha en Bohème ſous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, & le reſte des troupes, aux ordres du maréchal Schwérin, s'établit dans la haute Siléſie.

Le duc de Lorraine, qui ſe trouvoit à Presbourg, ſe flattant que le roi regarderoit des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit, demandant ſa voix pour l'élection à l'Empire. La réponſe fut obligeante, mais conçue dans un ſtyle obſcur & ſi embrouillé, que l'auteur même

Digitized by Google

n'y comprenoit rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Siléfie, le roi reçut l'hommage de ſes nouveaux ſujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençoit à apprendre la guerre par ſes fautes ; mais les difficultés qu'il avoit ſurmontées, n'étoient qu'une partie de celles qui reſtoient à vaincre, pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avoit entrepris de perfectionner.

CHAPITRE III.

Raiſons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Eſpagne ſe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruſſie. Diverſes négociations.

POur ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous ſommes contentés de ne toucher que ſuccintement les cauſes qui occaſionnèrent cette eſpèce de ſuſpenſion d'armes entre la Pruſſe & l'Autriche. Cette matière eſt délicate. La démarche du roi étoit ſcabreuſe ; il eſt néceſſaire d'en développer les motifs les plus ſecrets : le lecteur nous pardonnera de reprendre les choſes d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Digitized by Google

Le but de la guerre que le roi avoit entrepriſe, étoit de conquérir la Siléſie : s'il prit des engagemens avec la Bavière & la France, ce n'étoit que pour remplir ce grand objet ; mais la France & ſes alliés viſoient à des fins toutes différentes. Le miniſtère de Verſailles étoit dans la perſuaſion que c'en étoit fait de la puiſſance Autrichienne, & qu'on alloit la détruire pour jamais : il vouloit élever ſur les ruines de cet empire quatre ſouverains, dont les forces pourroient ſe balancer réciproquement ; ſavoir, la reine de Hongrie, qui garderoit ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie & la Carniole ; l'électeur de Bavière, maître de la Bohême, du Tyrol & du Brisgau ; la Pruſſe avec la baſſe Siléſie ; enfin la Saxe joignant la haute Siléſie & la Moravie à ſes autres poſſeſſions. Ces quatre voiſins n'auroient jamais pu ſe comporter à la longue, & la France ſe préparoit à jouer le rôle d'arbitre, & à dominer ſur des deſpotes qu'elle auroit établis elle-même. C'étoit renouveller les uſages de la politique des Romains dans les temps les plus floriſſans de cette république. Ce projet étoit incompatible avec la liberté germanique, & ne convenoit en aucune manière au roi, qui travailloit pour l'élévation de ſa maiſon, & qui étoit bien éloigné de ſacrifier ſes troupes pour ſe former & ſe créer des rivaux. Si le roi s'étoit rendu l'inſtrument ſervile de la politique fran-

Digitized by Google

çoise, il auroit préparé lui-même le joug qu'il se seroit imposé : il auroit tout fait pour la France & rien pour lui-même, & peut-être Louis XV seroit-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles-Quint. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le roi avoit secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes Françoises, leur fortune excessive l'auroit subjugué ; d'allié il seroit devenu sujet ; on l'auroit entraîné au-delà de ses vues, & il se seroit trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir résister, ou de trouver des alliés qui pussent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence sembloit donc exiger du roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche & de Bourbon. La reine de Hongrie étoit au bord du précipice ; une trêve lui donnoit le moyen de respirer, & le roi étoit sûr de la rompre quand il le jugeroit à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la pressoit de divulguer ce mystère. Ajoutons, pour la plus grande justification du roi, qu'il avoit découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleury entretenoit avec Mr. de Stainville, ministre du grand-duc de Toscane à Vienne : il savoit que le cardinal étoit tout disposé à sacrifier les alliés de la France, si la cour de Vienne lui

Digitized by Google

offroit le Luxembourg & une partie du Brabant; il s'agiſſoit donc de manœuvrer adroitement, ſur-tout de ne point ſe laiſſer prévenir par un vieux politique qui s'étoit joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement juſtifia bientôt ce que le roi avoit prévu de l'indiſcrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Pruſſe, en Saxe, en Bavière, à Francfort-ſur-le-Mein, & par-tout où elle avoit des émiſſaires. Le comte de Podewils, miniſtre des affaires étrangères, avoit été chargé à ſon retour de la Siléſie, de paſſer par Dresde, pour ſonder cette cour, qui avoit marqué ſans ceſſe beaucoup de jalouſie & de mauvaiſe volonté pour tout ce qui intéreſſoit la Pruſſe: il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venoit d'apprendre d'un certain Koch, émiſſaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propoſitions de paix, que le maréchal rejeta, lui déclara que ſa cour s'étoit à tout haſard accommodée avec le roi de Pruſſe. Bien plus, toute la ville de Dresde étoit inondée de billets qui avertiſſoient les Saxons de ſuſpendre la marche de leurs troupes pour la Bohême, parce que le roi de Pruſſe, réconcilié avec la reine de Hongrie, ſe préparoit à faire une invaſion en Luſace. La timidité ombrageuſe du comte de Bruhl fut raſſurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, & les Saxons marchè-

Digitized by Google

rent en Bohème. Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière communiqua au roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortoit à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de décembre, sans quoi cette princesse se trouveroit obligée de ratifier les préliminaires dont elle étoit convenue avec les Prussiens. Cette conduite de la cour de Vienne dégageoit le roi de tous ses engagemens. On verra dans la suite de cet ouvrage que cette cour paya cher son indiscrétion.

La guerre avoit souvent changé de théâtre pendant ces négociations : alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avoit été à deux marches de Vienne ; s'il eût avancé, il se seroit trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui auroit opposé qu'une foible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'appréhension puérile que les Saxons étant seuls en Bohème, ils pourroient conquérir ce royaume & le garder. Les François, par une finesse mal-entendue, s'imaginoient qu'en prenant Vienne, le Bavarois deviendroit trop puissant ; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de François & de Bavarois fut partagée ; on en

Digitized by Google

donna 15,000 hommes à Mr. de Ségur, pour couvrir l'Autriche & l'électorat, & l'électeur avec le gros de ſes forces s'empara de Tabor, de Budweis, & marcha droit à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que Mr. de Gaſſion, les premiers venant de Lowoſitz, le dernier de Pilſen.

Le maréchal Tœrring & Mr. de la Leuville, qui commandoient à Tabor & Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non-ſeulement les ennemis y trouvèrent un magaſin conſidérable, mais par cette poſition qu'ils occupèrent, Mr. de Ségur ſe trouva coupé de l'armée de Bohème. Mr. de Neuperg & le prince de Lobkowitz, qui venoient tous deux de Moravie, ſe fortifièrent dans ce poſte. L'électeur de Bavière, qui ſe trouvoit alors devant Prague, ne pouvant l'aſſiéger dans les règles, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, ſe détermina à la prendre par ſurpriſe. La place étoit d'une vaſte enceinte; elle étoit défendue par une garniſon trop foible; en multipliant les attaques, il falloit néceſſairement qu'il ſe trouvât quelque endroit dans la ville ſans réſiſtance, & cela ſuffiſoit pour l'emporter. Prague fut donc aſſaillie de trois côtés différens. Le comte de Saxe eſcalada l'angle flanqué du baſtion St-Nicolas vers la porte neuve; il fit baiſſer le pont-levis, & introduiſit par cette porte la ca-

Digitized by Google

valerie, qui nettoyant les rues, obligea la garnison d'abandonner la porte de St-Charles, que le comte Rutowsky essayoit vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que Mr. de Polastron devoit diriger, manqua tout-à-fait. Le duc de Lorraine, grand-duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, & il s'avançoit à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Kœnigsaal, il apprend que les alliés étoient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandoient, pilloient les villages, & se rendoient par bandes aux François. Mrs. de Neuperg & de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus & Wittingau, camps fameux, d'où Ziska, chef des Hussites, avoit bravé les forces de tous ses ennemis. Le maréchal de Belle-Isle, que la sciatique avoit retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohême, se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Pichel, pour nettoyer les bords

Digitized by Google

bords de la Saffawa, & d'Aubigné se porta sur la Wotawa avec 20 bataillons & 30 escadrons. L'intention du maréchal étoit de pousser jusqu'à Budweis : mais la circonspection de ce général l'arrêta à Pisseck. Ainsi l'inactivité des généraux François donna aux Autrichiens le temps de respirer & de se fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la représentation de l'ambassade que du commandement des armées, manda au cardinal que sa santé ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandoit d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affoibli par deux apoplexies ; mais se trouvant à Strasbourg dont il étoit gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourroit joindre le plus vîte l'armée de Bohême. Dès son arrivée, ce maréchal se brouilla avec Mr. de Belle-Isle. Broglio changea toutes les dispositions de son prédécesseur : il rassembla une masse de troupes, avec lesquelles il se rendit à Pisseck. Le grand-duc fit mine de l'attaquer ; sa tentative fut inutile : Lobkowitz ne réussit pas mieux sur Frauenberg. Enfin, les Autrichiens fatigués inutilement, retournèrent à leurs quartiers. Les François, qui aimoient leurs commodités, trouvoient fort à redire que les ennemis les inquiétassent si souvent ; ils auroient bien voulu que

Digitized by Google

les Prussiens se missent en avant pour les couvrir ; mais il auroit fallu être imbécille pour souscrire à de telles prétentions. Mr. de Valori, qui étoit ministre de la France à Berlin, s'exhaloit en plaintes : il soutenoit que les Allemands, qui n'étoient bons qu'à se battre, devoient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux François, qui leur étoient supérieurs en toute chose. On l'écouta tranquillement, & à la fin il se lassa de ses vaines importunités.

Tant de puissances, qui s'étoient alliées contre la maison d'Autriche, & qui vouloient partager ses dépouilles, avoient excité la cupidité des princes qui jusqu'alors s'étoient tenus tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensoit à son agrandissement. La reine d'Espagne, qui étoit de Parme, forma des prétentions sur cette principauté & sur celle de Plaisance, qu'elle appelloit son cotillon, pour y établir son second fils Dom Philippe. Elle fit passer 20,000 Espagnols sous les ordres de Mr. de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Dom Philippe avec un autre corps passoit par le Dauphiné & la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche, & causa

Digitized by Google

bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettoient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'Empire assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdoit son temps en frivoles délibérations; au-lieu d'élire un chef, elle disputoit sur des pourpoints, ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendoient porter ainsi que les premiers. Cette diète étoit partagée en deux partis; les uns étoient partisans fanatiques de la reine de Hongrie, les autres étoient ses ennemis outrés. Les premiers vouloient le grand-duc pour empereur, les autres vouloient avec une sorte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisoit encore les armes des alliés, l'emporta, & leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançoit guère. Pour se faire une idée de cette assemblée & de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, & s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds & les plus consommés dans les vétilles de la forma-

lité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses, & ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation, & pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissoit du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1er. de décembre de l'année 1741, on étoit aussi peu avancé qu'on l'avoit été avant la convocation de cette illustre assemblée. Si les Autrichiens avoient eu quelques succès par leurs armes, le grand-duc auroit emporté la pluralité des voix: il falloit donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la supériorité des suffrages, & empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maison d'Autriche. Pour acheminer les choses à ce but, le roi proposa de fixer un terme pour le jour de l'élection: cet expédient fut approuvé, & la diète fixa pour ce choix le 24 de janvier de l'année 1742.

Cette diète & ses délibérations faisoient moins d'impression sur le roi d'Angleterre que ce qui le touchoit de plus près; la crainte qu'il avoit de cette armée de Maillebois qui menaçoit son électorat, fut si vive, qu'il se résolut à faire le suppliant à Versailles, pour garantir ses posses-

Digitized by Google

sions. Il y envoya comme son ministre Mr. de Hardenberg, pour signer un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleury demanda au roi ce qu'il auguroit de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il étoit dangereux d'offenser à demi, & que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avoit pas un caractère assez mâle pour prendre des partis décisifs; il croyoit ne rien donner au hasard en tenant les choses en suspens; il signa ce traité. Ces tempéramens & cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France; mais la nature dispense les talens à son gré; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne sauroit être timide; & celui qui est né avec trop de circonspection, ne sauroit être audacieux.

Cette année étoit comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvoit en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse; on s'assembloit pour élire un empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, & en Russie on détrônoit un jeune empereur encore au berceau: une révolution plaça la princesse Élisabeth sur ce trône. Un chirurgien (1) François de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre, & cent

(1) Lestoc.

Digitized by Google

gardes Préobraſzenskoi corrompus par l'argent de la France, conduiſent Éliſabeth au palais impérial. Ils ſurprennent les gardes & les déſarment. Le jeune empereur, ſon père le prince Antoine de Brunſwick, & ſa mère la princeſſe de Mecklenbourg, ſont arrêtés. On aſſemble les troupes; elles prêtent le ſerment à Éliſabeth, qu'ils reconnoiſſent pour leur impératrice. La famille malheureuſe eſt enfermée dans les priſons de Riga. Oſtermann, après avoir été traité avec ignominie, eſt exilé en Sibérie: tout cela n'eſt l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui eſpéroit profiter de cette révolution qu'elle avoit amenée, vit bientôt après ſes eſpérances s'évanouir.

Le deſſein du cardinal de Fleury étoit de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avoit engagée. Il crut qu'un changement de règne en Ruſſie rendroit le nouveau ſouverain facile à conclure une paix favorable à la Suède: dans cette vue il avoit envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis de la Chétardie, ambaſſadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens poſſibles pour culbuter la régente & le généraliſſime. De telles entrepriſes, qui paroîtroient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Ruſſie. L'eſprit de la nation eſt enclin aux révoltes. Les Ruſſes ont cela de

Digitized by Google

commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontens du présent, & qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'étoit rendue odieuse par les foiblesses qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais sa devancière, l'impératrice Anne, avoit encore plus ouvertement distingué Biron, Courlandois & étranger comme Lynar: tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps & par d'autres personnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire, dont la princesse Élisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszenskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux princesses avoient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie; son cœur seul la trahissoit. La princesse Élisabeth portoit la volupté jusqu'à la débauche: la première étoit capricieuse & méchante; la seconde, dissimulée, mais facile; toutes deux haïssoient le travail, toutes deux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avoit su profiter de l'occasion, elle auroit frappé quelque grand coup pendant que la Russie étoit agitée par des troubles intestins; tout lui présageoit d'heureux succès; mais le destin de la Suède n'étoit point de triompher de ses ennemis. Elle demeura dans

Digitized by Google

une eſpèce d'engourdiſſement pendant & après cette révolution ; elle laiſſa échapper l'occaſion, cette mère des grands événemens ; la perte de la bataille de Puhawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ſes armées. Dès que l'impératrice Éliſabeth ſe crut aſſurée ſur le trône, elle diſtribua les premières places de l'empire à ſes partiſans. Les deux frères Beſtuchew, Woronzow & Trubetzkoi, entrèrent dans le conſeil. Leſtoc, le promoteur de l'élévation d'Éliſabeth, devint une eſpèce de miniſtre ſubalterne, quoique chirurgien ; il étoit porté pour la France ; Beſtuchew pour l'Angleterre : delà naquirent des diviſions dans le conſeil, & des intrigues interminables à la cour. L'impératrice n'avoit de prédilection pour aucune des puiſſances ; mais elle ſe ſentoit de l'éloignement pour la cour de Vienne & pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'empereur qu'elle avoit détrôné, étoit couſin-germain de la reine de Hongrie, neveu de l'impératrice douairière, & beau-frère du roi de Pruſſe ; & elle appréhendoit que les liens du ſang ne fiſſent agir ces puiſſances en faveur de la famille, ſur la ruine de laquelle elle avoit établi ſa grandeur. Cette princeſſe préférant ſa liberté aux loix du mariage, trop tyranniques ſelon ſa façon de penſer, pour affermir ſon gouvernement, appella ſon neveu, le jeune duc

Digitized by Google

de Holſtein, à la ſucceſſion. Elle le fit élever à Pétersbourg, en qualité de grand-duc de Ruſſie. Le public croit aſſez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, ſont les fruits de leur prévoyance & de leur habileté : par une ſuite de cette prévention, l'on ſoupçonna le roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Ruſſie ; mais il n'en étoit rien. Le roi n'y eut aucune part, & n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorſque le maréchal de Belle-Isle ſe trouvoit au camp de Molwitz, la converſation avoit tourné ſur le ſujet de la Ruſſie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine & de ſa femme la régente ; & dans un moment où ſa colère s'allumoit, il demanda au roi s'il verroit avec peine qu'il ſe fît une révolution en Ruſſie en faveur de la princeſſe Élifabeth, au déſavantage du jeune empereur Iwan, qui étoit ſon neveu. Sur quoi le roi répondit qu'il ne connoiſſoit de parens parmi les ſouverains, que ceux qui étoient ſes amis. La converſation finit, & voilà tout ce qui ſe paſſa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France preſſoit le roi de faire agir ſon armée ; l'Angleterre l'exhortoit à conclure la paix avec l'Autriche ; l'Eſpagne ſollicitoit ſon alliance, le Danemarck ſes avis

Digitized by Google

pour changer de parti ; la Suède demandoit ſon aſſiſtance, la Ruſſie ſes bons offices à Stockholm ; & l'Empire Germanique ſoupirant après la paix, faiſoit les plus vives inſtances pour que les troubles s'appaiſaſſent.

Les choſes ne reſtèrent pas long-temps dans cette ſituation. Les troupes Pruſſiennes paſſèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La deſtinée de la Pruſſe entraîna encore le roi ſur ce théâtre, que tant de batailles devoient enſanglanter, & où les viciſſitudes de la fortune ſe firent ſentir tour-à-tour aux deux partis qui ſe faiſoient la guerre. Le plus grand avantage que le roi retira de cette eſpèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ſes forces plus formidables. L'acquiſition de la Siléſie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée : elle étoit alors de 106 bataillons & de 191 eſcadrons, dont 60 de houſards. Nous verrons bientôt l'uſage qu'il en fit.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

QUoique les François fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau & de la Saffava, les Autrichiens ne désespéroient point de leur salut; ils avoient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 5,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montoit au nombre de 20,000 hommes, avoit le maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussi-tôt le plan de tomber sur les quartiers de Mr. de Ségur, & de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous

dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 juin 1741, que le roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avoit été prévu, & que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévérement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il roi ou empereur même. Voici ce mémoire.

Raisons qui doivent engager l'Électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

» La position des troupes Prussiennes occupant une partie considérable des forces autrichiennes, on contient le maréchal de Neuperg » en Silésie. L'armée des alliés, qui n'a point » d'ennemi devant elle, devroit pousser ses opérations le long du Danube & gagner promptement l'Autriche. L'électeur trouve son » ennemi au dépourvu; il peut s'emparer sans » résistance de Passau, de Lintz, d'Ens, & » delà se porter sur Vienne, sans rencontrer » aucun obstacle. Si l'on se rend maître de

Digitized by Google

» cette capitale, on coupe, pour ainſi dire, la » puiſſance Autrichienne dans ſes racines. La » Bohème, qu'on en ſépare par cette marche, » dégarnie de troupes & privée de tout ſecours, » doit tomber d'elle-même. Il faut établir le » théâtre de la guerre en Moravie, en Autriche » & en Hongrie même : dans les circonſtances » préſentes, cette opération eſt auſſi aiſée que » ſûre ; & il eſt inconteſtable qu'elle obligera » la reine de Hongrie d'accepter ſans délai les » conditions de la paix qu'on voudra lui preſ- » crire. Si l'électeur diffère de profiter des con- » jonctures avantageuſes où il ſe trouve, il » donne à l'ennemi le temps de raſſembler ſes » forces. Ce qui eſt ſûr aujourd'hui, ne le ſera » plus demain. En tournant vers la Bohème, » l'électeur expoſe ſes états héréditaires au » caprice des événemens ; il offre un appât aux » ennemis, qui ſauront bien en profiter. Mon » avis eſt qu'on ne prendra jamais les Romains » que dans Rome : qu'on ne laiſſe donc point » échapper l'occaſion de s'emparer de Vienne. » C'eſt le moyen unique de terminer ces diffé- » rens, & de parvenir à une paix glorieuſe ».

Ce mémoire fut lu & auſſi-tôt oublié. L'électeur, qui n'étoit pas du tout militaire, crut que des raiſons ſupérieures l'engageoient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de décembre 1741, il

Digitized by Google

passa l'Ens en trois endroits. Ségur, au-lieu de tomber avec toutes ses forces sur un de ces trois corps pour les détruire en détail, se retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en sûreté. Une terreur panique hâta sa fuite ; il courut d'une haleine à Lintz, où il se fortifia. Mr. de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ses esprits ; il le poursuivit avec vivacité ; & le monde apprit avec étonnement que 15,000 Autrichiens bloquoient à Lintz 15,000 François : tant un seul homme peut donner d'ascendant à ses troupes sur celles de son ennemi.

L'électeur de Bavière, consterné d'un revers auquel il ne s'attendoit pas, eut recours à l'amitié du roi ; il le conjura dans les termes les plus tendres, de ne le point abandonner, & de sauver son état & ses troupes par une puissante diversion : il désiroit que les Prussiens pénétrassent par la Moravie en Autriche, pour donner à Mr. de Ségur le temps de respirer. Il faut se rappeller pour un moment la situation où se trouvoient les armées. La position de l'armée principale de la reine de Hongrie étoit très-judicieuse : elle avoit le dos tourné vers le Danube, sa droite couverte par les marais de Wittingau, sa gauche par la Muldau & par Budweis, son front par Tabor. Les alliés décrivoient avec leurs troupes comme un demi-

Digitized by Google

cercle autour de ces quartiers, de ſorte que dans leurs opérations ils avoient l'arc à décrire, & les Autrichiens qui étoient au centre, la corde: de plus, leurs troupes étroitement reſſerrées dans leurs quartiers, couvroient les opérations de Mr. de Khevenhuller contre les François; ils tenoient à l'Autriche, d'où ils tiroient leurs vivres & leurs ſecours; ils gardoient un pied en Bohème; de ſorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvoient ſe flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poſte auſſi avantageux, il étoit de la dernière néceſſité que les alliés fiſſent un effort général, pour que les Autrichiens, attaqués de tous côtés, ſuccombaſſent ſous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut propoſé à Mr. de Broglio, ſans qu'on pût jamais lui perſuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert & de bonne volonté qui régnoit entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus déciſif pour rendre la ſupériorité aux armées des François & des Bavarois, il n'en étoit pas moins important de ſoutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étoient plus de ſaiſon. Ou il falloit s'en tenir à la trêve verbale qui n'aſſuroit de rien, & que les Autrichiens avoient ſi ouvertement enfreinte, ou il falloit détromper les alliés de la Pruſſe de leurs ſoupçons par quelque coup d'éclat. L'expédi-

Digitized by Google

tion en Moravie étoit la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendoit le roi plus nécessaire, & le mettoit en situation d'être également recherché des deux partis : ce prince s'y détermina, en même temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourroit, & le plus de celles que ses alliés voudroient lui donner. Les Saxons, qui gardoient alors les bords de la Saffava, étoient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devoit entrer en Moravie. Delà cette petite armée pouvoit se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandoit, & pousser en avant jusqu'à Horn en basse Autriche. Cette manœuvre devoit, ou forcer Mr. de Khevenhuller d'abandonner Mr. de Ségur, ou obliger l'armée principale de la reine de quitter Wittingau, Tabor & Budweis, auquel cas Mr. de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvoit aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistoit à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les Prussiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avoit hiverné en haute Silésie ; ensuite le roi expliqua à Mr. de Valori le but de cette expédition, & l'utilité qui en résulteroit pour la France. Ce moyen étant le seul qui pût sauver les troupes bloquées à Lintz, le roi vouloit aller

à

Digitized by Google

à Dresde. Il fit partir Mr. de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits, & les préparât aux propositions qu'on vouloit faire. On étoit convenu que Mr. de Valori feroit un signe de tête à l'arrivée du roi. Ce signe se fit; & dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de *** de son projet. En voici le résumé : mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avoit fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky, ministre & favori, assura de *** que s'il pouvoit lui procurer ce projet de partage, lui & sa cour n'épargneroient rien pour perdre Sulkowsky, & pour lui procurer sa place. De *** eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit, & le remit au prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étoient déclarés contre la maison d'Autriche, & précisément avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avoit envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, & qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquoit la commission dont elle étoit chargée du prétexte d'un voyage

Digitized by Google

ordinaire, dont l'unique but étoit de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle étoit attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde, qu'elle se rend chez le comte de ***, & le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, & lui dit: » Connoissez-vous ceci? » Promettez-moi sur le champ de faire que les » Saxons se retirent de la Bohème, ou je dé» couvre votre trahison, & je vous perds ». De *** promit ce qu'elle voulut; outre cela, il n'osoit par timidité désobliger le roi, & il avoit de la répugnance à remettre les troupes Saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avoit voulu dépouiller de ses états six mois auparavant. Ajoutez que de *** se prêtoit avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il envioit la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au roi les troupes Saxonnes, bien résolu de les retirer aussi-tôt que cela seroit possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le roi. Le comte de ***, le comte de Saxe, Valori, Mr. Defaleur & le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyoit les plus convenables pour sauver Mr. de Ségur & la Bavière: il avoit une carte de la Moravie, sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein étoit de tomber de

Digitized by Google

toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence, Mr. de Broglio devoit attaquer le prince de Lorraine, qui commandoit l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens & les Saxons les prendroient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avoit à peine 16,000 hommes avec lui, & que l'expédition d'Iglau manqueroit faute de fourrages & de subsistances. La première objection étoit sans replique; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec Mr. de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites, le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités, le roi voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinoit ses troupes. Le comte de *** avoit vîte plié la carte de la Moravie; le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, & ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il étoit possible; il appuyoit sur-tout sur ce que le roi de Pologne n'auroit jamais la Moravie, s'il ne se donnoit la peine de la prendre. Auguste III répondoit oui à tout; avec un air de conviction, mêlé de quelque chose dans le regard, qui dénotoit l'ennui. De ***, que cet entretien impatientoit, l'in-

terrompit en annonçant à son maître que l'opéra alloit commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, & le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposoient, une résolution finale. Il falloit brusquer l'aventure, comme on prend une place d'assaut ; c'étoit le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le roi fit inviter le père Guarini, qui étoit en même temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon & de confesseur. Ce prince lui parla de façon à lui persuader qu'il ne vouloit réussir que par lui : la finesse de cet Italien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avoit prise. Enfin le roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de ***, le peu de résolution d'Auguste III, & les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière, avoit encore les chimères de la Courlande en tête, & croyoit pour faire sa cour, être dans la nécessité de contrecarrer autant qu'il étoit en lui les Prussiens.

Lorsque le roi arriva à Prague, Lintz tenoit encore ; mais le comte de Tœrring, par son inconsidération, s'étoit laissé battre par les Au-

Digitized by Google

trichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le roi convint tout de suite avec Mr. de Sechelles, pour fournir des subsistances aux Saxons; il dit: » Je ferai » l'impossible possible ». Sentence qui devroit être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. Mr. de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avoit promis. De Prague le roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'étoit rendu, & il s'achemina vers la Moravie. Il avoit appointé le chevalier de Saxe & Mr. de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparoit. Mr. de Polastron étoit un homme confit en dévotion, qui sembloit plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. Delà le roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venoit d'occuper. On devoit établir des magasins dans cette ville; mais Mr. de Sechelles n'y avoit pas présidé. Le séjour du roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, & l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le roi étoit à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand-duc de Toscane; il étoit chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le roi,

qui se livroit trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avoit à lui dire, lui parla sans mettre de point ni de virgule à son discours: faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres, & qu'on ne réponde qu'avec poids & mesure. Il lui rappella toutes les infractions que la cour avoit faites à la trève d'Oberschnellendorff, & il exhorta la reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au roi la capitulation flétrissante que Mr. de Ségur venoit de signer à Lintz, d'où le roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglois n'avoient que leur propre intérêt en vue, & sacrifieroient enfin la reine aux avantages qu'ils tâcheroient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il étoit chargé de dire, & l'on convint de part & d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort-sur-le-Mein, qui annonçoient l'élection & le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restoit pas les bras croisés. Si elle négocioit avec ardeur, elle ne négligeoit pas non plus de faire usage de toutes ses ressources, pour se dégager par la force de

Digitized by Google

tant d'ennemis qui l'accabloient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières ; elle convoqua dans ce royaume le ban & l'arrière-ban, qui devoit lui valoir 40,000 hommes à-peu-près. Son intention étoit d'en former deux corps d'armée, dont l'un devoit pénétrer par Hradiſch en Moravie, & l'autre devoit paſſer par la Iablunka, & gagner en haute Siléſie les derrières de l'armée Pruſſienne, tandis que le prince de Lorraine s'avanceroit de la Bohême pour combattre de front les troupes du roi. Ce prince n'avoit pris que la moitié des troupes qui hivernoient en haute Siléſie, qui faiſoient 15,000 hommes, à la tête deſquelles il joignit les François & les Saxons auprès de Trebiſch. Un autre corps occupa par ſes ordres Wiſchau, Hradiſch, Kremſir, & les frontières de la Hongrie, pour couvrir ſes opérations. La lenteur, jointe à la mauvaiſe volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours, & même des ſemaines ; ce qui nuiſit beaucoup au bien des affaires. Un ſeul exemple ſuffira pour preuve de ce que nous diſons. Budichau eſt une maiſon de plaiſance, riche & bien ornée, qui appartient à un comte Bur ; on avoit aſſigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky & le chevalier de Saxe s'y trouvèrent ſi bien, que jamais on ne put faire avancer leurs trou-

Digitized by Google

pes ; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, & qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau ; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance & d'exécution. Les Saxons, qui étoient les plus intéressés à cette expédition, étoient ceux-là même qui employoient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohême, & les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Gœdingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym, & fit une irruption dans la haute Autriche ; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappella sur le champ 10,000 hommes de la Bavière au secours de cette capitale. Les housards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stockerau, qui n'est qu'à une poste de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aise par la quantité de subsistances qu'elle leur

Digitized by Google

procura. Mais les Saxons s'inquiétoient dans leurs quartiers ; ils voyoient par-tout l'ennemi, la peur grossissoit pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laissât occuper les quartiers des Prussiens ; ce qui leur fut accordé. Mr. de Polastron, rappellé en Bohême par les ordres de Mr. de Broglio, avoit quitté l'armée, de sorte que ce qui restoit, formoit à peine 30,000 hommes. Le roi découvrit par des lettres interceptées, que les Hongrois commençoient à se rassembler sur les frontières de la Moravie. Il n'y avoit pas de momens à perdre, il falloit dissiper cette milice avant que le nombre en devînt trop considérable. Cette commission tomba sur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'escadrons & 1000 houssards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes, & répandit une telle alarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédition si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étoient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, & les Prussiens à Bohritz, Austerlitz, Schlowitz, & aux environs de Brunn. On avoit demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville : ce prince le refusa faute d'argent. Il venoit de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant verd : il vouloit

Digitized by Google

la choſe, & ſe refuſoit aux moyens. L'expédition du roi manqua donc par bien des raiſons. Mr. de Ségur s'étoit laiſſé prendre avant qu'on le pût ſecourir ; Mr. de Broglio étoit paralytique ; de *** craignoit plus Mlle. de Kling qu'il ne ſe ſoucioit de ſa Moravie ; Auguſte III vouloit un royaume, mais il ne vouloit pas prendre la peine de le conquérir. Cependant ſans la priſe de Brunn, les alliés ne pouvoient pas même ſe ſoutenir en Moravie. Ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que le roi ne pouvoit faire aucun fond ſur la fidélité des Saxons, & il devoit s'attendre qu'ils l'abandonneroient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorſqu'on s'y attendoit le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers, & ſe jetèrent avec précipitation ſur ceux que les Pruſſiens occupoient : un millier de houſards Autrichiens leur avoit donné une terreur panique ; on leur procura des quartiers, & Brunn fut ſerré de plus près. Le commandant de cette place étoit un homme intelligent. Il envoyoit des gens déguiſés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupoient : toutes les nuits il y eut des incendies ; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garniſon de Brunn attaquèrent le régiment de Truchſes dans le village de Leſch : ce régiment ſe dé-

Digitized by Google

fendit pendant 5 heures avec une constance & une valeur admirable. Le village fut brûlé ; mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchses, Varenne, & quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avoit faits pour dégager Mr. de Ségur, attiroient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine alloit se mettre en marche pour dégager Brunn : il falloit choisir un lieu d'assemblée pour les troupes, & qui fût en même temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvoient réunies dans le terrein qui environne la ville de Bohrlitz. Le roi communiqua au chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvoit s'exécuter avec d'autant plus de sûreté, que le roi avoit été joint par 6 bataillons & 30 escadrons de renfort de ses troupes. Le chevalier donna une réponse ambiguë, qui préparoit dès-lors aux excuses de sa désobéissance. La raison la plus spécieuse qu'il alléguoit, se fondoit sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disoit monter qu'à 8,000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvoit faire sur ces troupes Saxonnes, fit réfléchir le roi sur la situation où il se trouvoit. Ses propres troupes ne consistoient qu'en 26,000 hommes ; c'étoient les seules sur lesquelles il pût compter, & c'étoit trop peu pour faire

Digitized by Google

tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le roi de Pologne, qui devoit l'avoir, témoignoit tant d'indifférence? Le seul parti à prendre, c'étoit de se joindre aux troupes Prussiennes qui étoient en Bohême; & pour couvrir Olmutz & la haute Silésie, on pouvoit se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenoit inutile auprès de Brandebourg; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohême, & de mener 17 bataillons & 35 escadrons dans la haute Silésie, où il seroit joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le roi laisseroit dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le roi se trouvoit dans un pas scabreux. Il avoit tout lieu de se défier des Saxons; mais leur mauvaise foi n'étoit pas assez manifeste. Mr. de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes Saxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il disoit, contre le prince de Lorraine, qui vouloit l'attaquer dans le temps que ce prince prenoit le chemin de la Moravie avec son armée. Le roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu: 15 escadrons & 12 bataillons suivirent le roi en Bohême; 25 escadrons & 19 bataillons demeurèrent sous les ordres du

prince Thierry d'Anhalt dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince auroit pu se soutenir, si le maréchal de Schwérin avoit veillé comme il le devoit à amasser suffisamment de vivres pour les troupes. Mr. de Bulow, qui suivoit le roi en qualité de ministre de Saxe, le voyant sur son départ de la Moravie, lui dit: » Mais, Sire, » qui couronnera donc mon maître »? Le roi lui répondit qu'on ne gagnoit les couronnes qu'avec du gros canon, & que c'étoit la faute des Saxons, s'ils en avoient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien résolu de ne commander désormais qu'à des troupes dont il pût disposer & capables d'obéir, poursuivit sa route, passant par Zwittau & Leutomischel; & il arriva le 17 d'avril à Chrudim, auprès du prince Léopold, où il mit ses troupes en quartier de rafraîchissement. Les Saxons essuyèrent un petit échec dans cette retraite: les houfards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faisoit leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur persuader de se joindre aux François; ils traversèrent les quartiers des Prussiens pour se cantonner dans le cercle de Satz, sur les frontières de leur électorat. Par leur défection, les François affoiblis demeurèrent à Piseck sans secours. Le fardeau de la guerre pesoit presque uniquement sur les épaules des Prussiens, & les ennemis puisoient dans l'affoiblissement des alliés, les espérances les plus flatteuses de leurs succès.

Digitized by Google

Pendant que les Pruſſiens ſe refaiſoient en Bohème de leurs fatigues, que les François ſommeilloient à Piſeck, & que les Saxons s'éloignoient le plus vîte qu'ils pouvoient des haſards de la guerre, le prince de Lorraine rentroit en Moravie; le prince Thierry d'Anhalt lui préſenta la bataille auprès de Wischau. Son poſte étoit ſi bien pris, que les troupes de la reine n'osèrent le bruſquer. Les Pruſſiens reſtèrent dans cette poſition, & ne la quittèrent qu'après avoir conſumé le dernier tonneau de farine qui reſtoit dans leur magaſin. Le prince Thierry paſſa les montagnes de la Moravie, & aſſit ſon camp entre Troppau & Jægerndorff, ſans que l'armée ennemie fît mine de le ſuivre. Dans cette retraite, les dragons de Naſſau, nouvellement levés, eurent une affaire (1) avec les houſards Autrichiens, où ils ſe ſignalèrent par leur valeur & par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg (2) ſe fit jour à travers 3,000 ennemis qui vouloient le couper de l'armée, & s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnoient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avoit mis le feu: la moitié des eſcadrons ſe battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres

(1) A Napagédell.

(2) Entre Prerau & Grætz.

Digitized by Google

le temps de monter à cheval ; alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent, & leur firent des prisonniers ; un colonel Brédow les commandoit. Ces faits ne sont pas importans ; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, sur-tout dans un ouvrage que la reconnoissance consacre à la gloire de ces braves troupes ? Cependant que pouvoit-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui régnoit entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisoient les François, sur la foiblesse de leur armée, sur la foiblesse plus grande encore de celle de l'empereur ? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui sembloient devoir s'accomplir l'année précédente, étoient plus que douteux alors.

De tels pronostics, fondés sur des faits certains, avertissoient le roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'issue au plutôt : bien d'autres raisons se joignoient encore à celles que nous venons de rapporter, pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement : il y étoit plus propre qu'un autre, vu qu'il avoit déjà travaillé à la réconciliation des deux puissances, & que son amour-propre se trouvoit intéressé à couronner son ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par

Digitized by Google

le passé ; l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie, & la défection des Saxons lui avoient rendu son ancienne fierté ; ses négociations secrètes à la cour de Versailles lui faisoient même porter ses vues plus loin. On a vu de tout temps l'esprit de la cour d'Autriche suivre les impressions brutes de la nature ; enflée dans la bonne fortune & rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération, qui rend les hommes impassibles à l'égard des biens & des maux que le hasard dispense. Alors son orgueil & son astuce reprenoient le dessus. Le mauvais succès de cette tentative du lord Hindfort fortifia le roi plus que jamais dans l'opinion où il étoit, que pour qu'une négociation de paix réussît avec les Autrichiens, il falloit auparavant les voir bien battus. Une armée belle & reposée l'invitoit à tenter le sort des armes ; elle étoit composée de 34 bataillons & de 60 escadrons, ce qui faisoit à-peu-près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglois. Cette nation inquiète & libre étoit mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisoit à son désavantage, & que la Grande-Bretagne ne jouoit pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le roi sur le dos de son ministre ; il fut obligé de chasser le Sr. Walpole, que milord Carteret remplaça.

Un

Digitized by Google

Un mécontentement à-peu-près semblable dans le siècle passé, coûta la vie au roi Charles I; c'étoit l'ouvrage du fanatisme, & la chûte de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs vouloient parvenir au ministère : Walpole avoit occupé cette place trop long-temps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main, & devint de toutes les places du royaume la moins amovible. Le cardinal de Fleury fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodoit assez de la conduite modérée de Walpole, & il craignoit tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avoit juré une haine implacable à tout ce qui portoit le nom François. Cet Anglois ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes Angloises en Flandre; & pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnoissance, quoique le roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes, & à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. Mr. de Broglio, qui se trouvoit à Piseck, avec une douzaine de ducs &

Digitized by Google

pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ſes repréſentations, que le cardinal réſolut de lui envoyer quelques ſecours. On ne les raſſembla qu'au printemps, & ils arrivèrent trop tard : faute ſouvent reprochée aux François, de n'avoir pas pris leurs meſures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avoient fait perdre Belgrade ; à préſent qu'ils étoient leurs ennemis, ils ne leur faiſoient aucun mal : cette dernière paix reſſembloit à la guerre, & cette dernière guerre à la paix. C'eſt par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'empereur, & que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce ſiècle étoit ſtérile en grands hommes pour la France ; celui de Louis XIV en produiſoit en foule. L'adminiſtration d'un prêtre avoit perdu le militaire. Sous Mazarin c'étoient des héros, ſous Fleury c'étoient des courtiſans ſybarites.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Événemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr. de Belle-Isle vient au camp Prussien ; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'Armée du roi en Bohème étoit partagée en trois divisions : 16 bataillons & 20 escadrons couvroient le quartier général de Chrudim : 10 bataillons & 20 escadrons aux ordres de Mr. de Gœtz étoient aux environs de Leutomischel, & Mr. de Kalckstein occupoit avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvoient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avoit outre cela 2 bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardoit les magasins de Kœnigsgrætz, & 3 autres couvroient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad & de Nienbourg ; de sorte que l'Elbe couloit en ligne parallèle derrière les quartiers des Prussiens ; & les magasins étoient distribués de telle sorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvoit se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'étoit nécessaire, n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons & 60 escadrons

Digitized by Google

pour couvrir la haute Siléſie, & détacha le général Derschau avec 8 bataillons & 30 eſcadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort étoit encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittoit la Moravie, & marchoit par Teutſchbrod & Zwittau pour entrer en Bohème. On ſut même que le maréchal de Kœnigſeck, qui commandoit cette armée *a latere*, avoit dit qu'il falloit tirer droit vers Prague & combattre les Pruſſiens chemin faiſant; il ne les croyoit forts que de 15,000 hommes, & jugeoit ſa ſupériorité aſſez conſidérable pour attaquer un corps auſſi foible ſans rien haſarder. Bien des perſonnes condamnèrent le maréchal de ce que faiſant la guerre dans les propres états de la reine, il étoit auſſi mal informé: ce n'étoit pas tout-à-fait ſa faute; la Bohème penchoit plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Pruſſiens étoient vigilans, & obſervoient attentivement les perſonnes qui pouvoient les trahir; & enfin, des troupes arrivoient, d'autres partoient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvoient guère être débrouillés par des campagnards, ou par des gens du peuple. Mr. de Kœnigſeck pouvoit être mal ſervi en eſpions; mais il ne falloit pas légérement condamner ſa conduite. Ce général croyoit peut-être que ſi par ſa faute Mr. de Neuperg avoit

Digitized by Google

été battu à Molwitz, ce n'étoit pas une raison de croire les Prussiens invincibles, & son projet étoit beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens, & de prendre Prague d'emblée. A l'approche des Autrichiens, le roi avoit le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine & de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non-seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devoit hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée du roi s'assembla aussi-tôt auprès de Chrudim qui en faisoit le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz, & la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions & les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine alloit camper ce même jour à Setsch & Boyanof, & qu'il vouloit y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avoit occupé Czaslau, qu'un autre corps marchoit à Kuttenberg, & que ses housards s'étoient emparés du pont de Kollin. Le dessein de Mr. de Kœnigseck paroissoit être d'enlever le magasin prussien de Nienbourg, & de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi : il fallut presser cette

13 Mai 1742.

Digitized by Google

marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde étoit composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons, & d'autant de housards. Le roi campa ces troupes sur la hauteur de Podertzau, auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique foible, étoit dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrein, alla à la découverte, & il apperçut d'une hauteur un corps à-peu-près de 7 ou 8,000 hommes, qui campoit à un demi-mille delà vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on appercevoit, on jugea que ce pouvoit être le prince de Lobkowitz, qui venoit de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui suivoit le roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyoit probablement pour reconnoître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étoient sellés, & les soldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise. Le lendemain, 16 mai, à la pointe du jour, les housards rapportèrent que le camp qu'on avoit vu la veille à Wilincof avoit disparu: ces troupes qu'on avoit prises pour celles du prince de Lobkowitz,

Digitized by Google

étoient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'étoit retiré à l'approche des Prussiens. Aussi-tôt que le prince Léopold eut passé le défilé de Hermanieltitz, l'avant-garde continua sa marche. Le roi choisit en route une position pour l'armée, & il fit avertir le prince Léopold de camper la droite à Czaslau, & la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançoit l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnemens entre Neuhof, à la droite de l'armée Prussienne, & Kuttenberg: on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens, & tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devoit s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui étoit facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étoient qu'à un quart de mille des autres. Vers le soir, le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie & le gros bagage, il n'étoit arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avoit empêché de prendre Czaslau; & qu'il avoit appris que le prince Charles campoit à Wilincof, c'est-à-dire, à un mille du camp Prussien. Tout cela préparoit la bataille qui devoit se donner: dans cette intention, le roi partit le 17 à 4 heures du matin pour

Digitized by Google

joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof, on découvrit toute l'armée Autrichienne, qui pendant la nuit avoit gagné Czaslau, & qui s'avançoit sur 4 colonnes pour attaquer les Prussiens; voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avoit rangé les troupes. Elles étoient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc & le village de Chotusitz, le terrein étoit marécageux, & traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissoit au voisinage de Neuhof, & s'appuyoit à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa cavalerie; au prince Léopold, de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne, & de laisser à la droite de la seconde ligne, du terrein pour y former l'infanterie de l'avant-garde: toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aile que le maréchal de Buddenbrock commandoit, & les houfards sur les flancs; & en troisième, l'infanterie forma le flanc & la seconde ligne de l'aile droite; car les Prussiens avoient appris à connoître par la bataille de Molwitz, l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée,

Digitized by Google

que la canonnade commença. Les 82 pièces de l'armée Prussienne firent un feu assez vif. Le maréchal de Buddenbrock avoit formé sur la hauteur qui étoit devant lui son aile de cavalerie, de sorte que sa droite débordoit celle du prince de Lorraine : il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il renversa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui ; la poussière étoit prodigieuse ; elle fut cause que la cavalerie ne put pas profiter de ses avantages autant qu'on devoit s'y attendre. Les housards de Bronikowsky, nouvellement formés, avoient été de l'avant-garde du roi ; la cavalerie ne les connoissoit pas, ils étoient habillés de verd, on les prit pour des ennemis : un cri s'éleva, *nous sommes coupés*, & cette première ligne victorieuse s'enfuit à vau-de-route. Le comte de Rottembourg, qui étoit avec les dragons de la seconde ligne, renversa cependant un gros de l'ennemi qui tenoit encore ; ensuite il donna sur le flanc de l'infanterie Autrichienne, qu'il maltraita beaucoup, & qu'il auroit toute hachée en pièces, si quelques cuirassiers & housards Autrichiens ne lui étoient tombés à dos & en flanc. Rottembourg fut blessé, & sa troupe mise en confusion se retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant se rallia, & lorsque la poussière fut dissipée, il ne parut sur ce terrein, où tant de monde s'étoit battu, que 5 escadrons

Digitized by Google

de l'ennemi ; c'étoient les dragons de Wurtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçoit son incertitude, lorsque Mr. de Kœnigseck résolut de faire avec sa droite un effort sur la gauche des Prussiens. Ce parti étoit judicieusement pris, parce que le prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avoit pas eu le temps de former cette gauche sur le terrein le plus avantageux ; il avoit garni en hâte le village de Chotusitz ; le régiment de Schwérin l'occupoit, mais mal & sans observer de règle ; son régiment étoit à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avoit supposé, sans examen du terrein, que la cavalerie de la gauche devoit occuper l'espace qu'il y avoit entre son régiment & le parc de Spislau ; mais ce terrein se trouvant coupé de ruisseaux, il ne fut pas possible à la cavalerie de l'occuper, d'où il résulta que son régiment avoit l'aîle gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impossibilité ; elle défila en partie par le village de Chotusitz, & en partie par des ponts pour se former ; en débouchant, elle trouva Mr. de Bathyani tout formé, avec la cavalerie Autrichienne devant elle. Alors les régimens de Prusse, de Waldau & de Brédow pénétrèrent

Digitized by Google

à travers la première & la seconde lignes de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens d'infanterie Hongroise de Palfy & de Vetesch, qui formoient la réserve des Autrichiens ; & s'appercevant que leur ardeur les avoit emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, & revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aîle gauche de la cavalerie Prussienne fut attaquée par un corps Autrichien dans le temps qu'elle débouchoit de Chotusitz ; elle n'eut pas le temps de se former, & fut battue en détail. Mr. de Kœnigseck, qui s'apperçut que par l'abandon de la cavalerie, le régiment de Léopold n'étoit plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là : ce régiment fut contraint de reculer ; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz : en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer ; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le village & forma le flanc de la gauche : ce feu éleva comme une barrière, qui empêcha les

Digitized by Google

deux armées de s'affaillir de ce côté. Malgré cet obſtacle l'ennemi attaqua la gauche des Pruſſiens à la droite du village ; entr'autres un régiment d'infanterie Hongroiſe voulut entrer le ſabre à la main dans cette ligne ; cet eſſai lui réuſſit ſi mal, que ſoldats & officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étoient couchés devant les bataillons Pruſſiens, comme s'ils avoient mis les armes bas, tant le fuſil bien manié eſt devenu une arme redoutable. Le roi ſaiſit ce moment pour donner avec promptitude ſur le flanc gauche de l'infanterie Autrichienne. Ce mouvement décida la victoire ; les ennemis ſe rejetèrent ſur leur droite, où ils ſe trouvèrent acculés à la Dobroya ; ils s'étoient engagés dans un terrein où ils ne pouvoient combattre, ce qui rendit leur confuſion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards ; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute ; il les pourſuivit avec 40 eſcadrons, ſoutenus de 10 bataillons, juſqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Pruſſiens conſiſtèrent en 18 canons & 2 drapeaux ; ils firent 1200 priſonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus conſidérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers ; & ſi l'on vouloit évaluer leur perte en comptant morts, priſonniers, bleſſés & déſerteurs, on pourroit la faire monter ſans

Digitized by Google

exagération à 7,000 hommes. On leur auroit également enlevé quantité d'étendards, ſi par précaution ils ne les avoient tous laiſſés en arrière ſous la garde de 300 maîtres : les Pruſſiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins ſurprendre, que l'uſage de la cavalerie Autrichienne étoit alors de tirer à cheval ; elle étoit toujours battue, mais cela ne laiſſoit pas d'être meurtrier pour les chevaux des aſſaillans. Les morts du côté des Pruſſiens montèrent à 900 cavaliers & à 700 fantaſſins ; il y eut bien 2,000 bleſſés : les généraux de Werdeck & de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleiſch & Britz y perdirent la vie en ſe couvrant de gloire, & les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avoit été plus vive, plus acharnée, & plus importante pour les ſuites. Si les Pruſſiens avoient été battus à Chotuſitz, l'état n'étoit pas ſans reſſources ; mais en remportant la victoire, on ſe procuroit la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il eſt bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par Mr. de Kœnigſeck. Il forme le projet de ſurprendre les Pruſſiens ; il s'empare de nuit de Czaslau, & ſes troupes légères eſcarmouchent juſqu'au lever de l'aurore avec les grand'gardes des Pruſſiens. Étoit-ce à deſſein de les tenir alertes

Digitized by Google

& de les empêcher d'être ſurpris, ou de les avertir du projet qu'il méditoit ? Le jour de
17 Mai 1742. l'action il pouvoit dès l'aube du jour tomber ſur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à ſix heures. Que fait-il ? il attend juſqu'à huit heures du matin pour ſe mettre en mouvement, & l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même ? Il laiſſe au maréchal de Buddenbrock la liberté de ſe ſaiſir d'une hauteur avantageuſe, d'où la cavalerie Pruſſienne fond ſur ſon aîle gauche & l'accable : il prend le village de Chotuſitz, & au-lieu de s'en ſervir pour tourner entiérement le flanc gauche de ſon ennemi, il ſe prive de cet avantage en y mettant le feu, & en empêchant lui-même ſes troupes de le paſſer ; ce qui protège la gauche des Pruſſiens : il fixe toute ſon attention ſur ſa droite, & il néglige ſa gauche, que le roi déborde, & force de reculer juſqu'au ruiſſeau de la Dobrava, où la confuſion de cette aîle ſe communique à toute l'armée. Ainſi dans le moment qu'il tient la victoire entre ſes mains, il la laiſſe échapper, & ſe trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut cenſurer dans la conduite du roi, c'eſt de n'avoir pas rejoint ſon armée dans ce camp ; il pouvoit confier ſon avant-garde à un autre officier, qui l'auroit menée auſſi-bien

Digitized by Google

que lui à Kuttenberg ; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrein fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold ; il auroit dû exécuter à la lettre les diſpoſitions que le roi lui avoit preſcrites ; il auroit dû ſortir de ſa ſécurité, étant averti des deſſeins de l'ennemi par de continuelles eſcarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avoit pas fait un uſage judicieux dú terrein où il devoit combattre : ſes fautes conſiſtoient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Spislau qui couvroit la gauche ; elle auroit bien empêché Mr. de Bathyani avec ſa cavalerie d'en approcher : ſa cavalerie auroit dû s'appuyer à ce parc ; s'il avoit été aſſez vigilant pour le faire à temps, la choſe n'étoit point impraticable. Son ordre de bataille ſur la droite étoit moins défectueux ; en faiſant les changemens que l'on vient d'indiquer, ſa cavalerie de la gauche auroit laiſſé loin derrière elle ces petits ruiſſeaux, qu'elle fut obligée de paſſer en préſence de l'ennemi, & ſe ſeroit trouvée dans un terrein où rien ne l'auroit empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotuſitz n'avoit tout au plus que l'apparence d'un poſte ; le cimetière étoit le ſeul lieu tenable, mais il étoit entouré de chaumières de bois, qui ſe ſeroient embraſées auſſi-tôt que le feu d'infanterie auroit commencé. Le

Digitized by Google

ſeul moyen de défendre ce village étoit de le retrancher, & comme le temps manquoit pour cet ouvrage, il ne falloit pas penſer à s'y ſoutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venoient pour l'attaquer, que lorſqu'il vit leurs colonnes commencer à ſe déployer devant ſon front. Alors il étoit bien tard pour penſer à de bonnes diſpoſitions ; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obſtacles du terrein, & des fautes dans leſquelles tombèrent ceux qui les commandoient : une pareille armée étoit capable de tirer un général d'embarras, & le roi eſt lui-même convenu qu'il lui avoit plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille, auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié ſur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4,000 hommes ; le roi en reçut un en même temps de 6,000, que le prince d'Anhalt lui envoyoit de la haute Siléſie, ſous la conduite du général Derſchau. Les Pruſſiens ſuivirent les ennemis ; mais lorſque leur avant-garde parut vers le ſoir aux environs de Habor, dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa & ſe jeta par de grands bois ſur le chemin de

de Teutschbrod. Les troupes Prussiennes, qui ne pouvoient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent se camper à Kuttenberg, pour être à portée de leurs magasins. Tandis que le prince de Lorraine se faisoit battre par les Prussiens, Lobkowitz passa la Muldau à la tête de 7,000 hommes, & vint audacieusement faire le siège de Frauenberg, dont le château pouvoit tenir 8 jours (1). Broglio, qui avoit reçu un renfort de 10,000 hommes, & que le maréchal de Belle-Isle vint joindre, parce que la diète de Francfort étoit finie, Broglio, dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville : il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avoit garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons François qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern & de Bernis, qui faisoient l'arrière-garde de Lobkowitz, & les battirent. Les Autrichiens avoient à dos un bois, où ils se rallièrent à différentes reprises ; mais comme le nombre des François augmentoit, ils enfoncèrent enfin les ennemis, & Mr. de Lobkowitz ne se crut en sûreté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers Autrichiens passoient autrefois pour les piliers de

(1) Rélation de Willich, témoin oculaire.

Digitized by Google

l'Empire ; les batailles de Crutzka & de Molwitz les privèrent de leurs meilleurs officiers ; on les remplaça mal : alors cette cavalerie tiroit ou attaquoit à la débandade, & fut par conséquent souvent battue : elle perdit cette confiance en ses forces, qui sert d'instinct à la valeur. Les François firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire : la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La foiblesse du cardinal de Fleury avoit besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, & les deux maréchaux qui s'étoient trouvés à ce choc, vouloient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès, tant à Francfort-sur-le-Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un empereur à l'Allemagne, se rendit au camp du roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. Mr. de Belle-Isle avoit mal choisi son temps : le roi étoit bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenoient avec le cardinal de Fleury, & des anecdotes qui dénotoient sa duplicité, avoient dissipé la confiance de ce prince : on savoit que la Chétardie avoit dit à l'impératrice de Russie, que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède, étoit d'indemni-

Digitized by Google

ſer cette dernière puiſſance en Poméranie, aux dépens du roi de Pruſſe (1). L'impératrice refuſa cet expédient, & en fit part au miniſtre de Pruſſe qui étoit à ſa cour. En même temps le cardinal Tencin déclara au pape au nom de ſa cour, qu'il ne devoit pas s'embarraſſer de l'élévation de la Pruſſe, qu'en temps & lieu la France y ſauroit mettre ordre, & humilier ces hérétiques comme elle avoit ſu les agrandir. Ce qui rendoit le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'étoit ſa conduite ténébreuſe; il entretenoit un nommé Dufargis à Vienne, qui étoit ſon émiſſaire & ſon négociateur. Il étoit donc indiſpenſablement néceſſaire de le prévenir, ſur-tout ſi à tant de raiſons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte & la plus déciſive de toutes : il y avoit à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il étoit impoſſible avec une ſomme auſſi modique d'arranger les apprêts pour la campagne ſuivante. Point de reſſources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les ſouverains ont recours dans les pays où règne l'opulence & la richeſſe. Toutes ces raiſons réſumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui étoit alors à Breslau, pour l'autoriſer à ſigner la paix avec le lord

(1) Voyez rélation de Martefeldt.

Digitized by Google

Hindfort, qui avoit des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cauſe que le roi n'entra dans aucune des meſures que le maréchal de Belle-Isle lui propoſoit, & que les audiences ne ſe paſſoient qu'en complimens & en éloges. On pouvoit prévoir par la ſituation où s'étoit mis le maréchal de Broglio, qu'il s'expoſoit à recevoir quelque échec; il ne convenoit pas aux intérêts de la Pruſſe que les Autrichiens puſſent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût ſignée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendoient à ſe joindre au prince Lobkowitz; il lui repréſenta qu'il devoit s'attendre à être aſſailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, & que s'il ne vouloit pas pouſſer vigoureuſement Mr. de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devoit au moins ravitailler Frauenberg. Mr. de Broglio ſe moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte, & reſta tranquillement à Frauenberg ſans trop ſavoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, paſsèrent la Muldau, & pillèrent tout le bagage des François. Mr. de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivoit, ne ſut que fuir à Piſeck; delà ayant donné pour toute diſpoſition ces mots: l'armée doit marcher, il ſe

Digitized by Google

retira à Braunau, d'où 3,000 Croates le chaſsèrent & le pourſuivirent juſques ſous les canons de Prague. Ces mauvaiſes nouvelles firent expédier un courier à Breslau pour hâter la concluſion de la paix. L'éloquence du lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuſe aux miniſtres Autrichiens qu'elle ne leur avoit paru auparavant : ils ſe prêtèrent aux conſeils du roi d'Angleterre, & voici les articles des préliminaires qui furent ſignés à Breslau. 1. La ceſſion que la reine de Hongrie fait au roi de Pruſſe de la haute & de la baſſe Siléſie, & de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorff, & des hautes montagnes ſituées au-delà de l'Oppa. 2. Les Pruſſiens ſeront chargés de rembourſer aux Anglois 1,700,000 écus hypothéqués ſur la Siléſie. Les autres articles étoient relatifs à la ſuſpenſion d'armes, à l'échange des priſonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainſi la Siléſie fut réunie aux états de la Pruſſe. Deux années de guerre ſuffirent pour la conquête de cette importante province. Le tréſor que le feu roi avoit laiſſé, ſe trouva preſque épuiſé ; mais c'eſt acheter à bon marché des états, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures ſecondèrent ſur-tout cette entrepriſe : il fallut que la France ſe laiſsât entraîner dans cette guerre ; que la Ruſſie fût attaquée par la Suède ;

Digitized by Google

que par timidité les Hanovriens & les Saxons reſtaſſent dans l'inaction ; que les ſuccès fuſſent non-interrompus, & que le roi d'Angleterre, ennemi des Pruſſiens, devînt malgré lui l'inſtrument de leur agrandiſſement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'étoit formée pendant vingt-deux ans par une admirable diſcipline, & ſupérieure au reſte du militaire de l'Europe ; des généraux vrais citoyens, des miniſtres ſages & incorruptibles, & enfin un certain bonheur qui accompagne ſouvent la jeuneſſe & ſe refuſe à l'âge avancé. Si cette grande entrepriſe avoit manqué, le roi auroit paſſé pour un prince inconſidéré, qui avoit entrepris au-delà de ſes forces : le ſuccès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'eſt que la fortune qui décide de la réputation ; celui qu'elle favoriſe eſt applaudi, celui qu'elle dédaigne eſt blâmé. Après l'échange des ratifications, le roi retira ſes troupes de la Bohème. Une partie paſſa par la Saxe, pour rentrer dans ſes pays héréditaires ; l'autre partie marcha en Siléſie, & fut deſtinée à garder cette nouvelle conquête.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appellé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, delà en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année 1743.

LA bienséance demandoit que cette paix que l'on venoit de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le roi avoit eu de bonnes raisons pour en venir là; mais les unes étoient de nature à ne point être publiées, & les autres ne pouvoient se dire sans accabler la France de reproches. Le roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, vouloit conserver tous les dehors de la bienséance envers elle; seulement il se bornoit à ne point courir la carrière périlleuse où elle étoit engagée, & à devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avoit été. L'on prévoyoit combien le cardinal seroit sensible à ce revirement de système, qui faisoit manquer ses desseins les plus cachés: ils étoient bien différens

Digitized by Google

de ceux qu'il affichoit en public ; car voici quelle étoit sa vraie marche. Il présumoit si bien du nom François, qu'il pensoit qu'une poignée d'hommes suffiroit pour soutenir la Bohème. Son intention étoit de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés, & de fortifier ou de rallentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite étoit bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeoit de tenir. De tous les alliés de la France, l'empereur étoit le plus à plaindre, parce que Mr. de Broglio n'étoit ni un Catinat ni un Turenne, & que le maréchal Tœrring & les troupes Bavaroises n'étoient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il étoit de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avoit l'obligation au roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvoit se tirer honorablement d'un mauvais pas ; de plus, Auguste III étoit si peu instruit de l'emploi qu'on faisoit de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avoient bien fait ? Wartensleben lui répondit, qu'elles n'y avoient point été, & que long-temps avant la bataille

Digitized by Google

elles s'étoient retirées dans le cercle de Saatz, sur les frontières de la Saxe : le roi en parut étonné ; il appella de***, qui fut l'appaiſer par de mauvaiſes raiſons. Avec auſſi peu de bonne volonté de la part de ſes alliés, le roi n'étoit pas embarraſſé de faire ſon apologie. Voici la copie de la lettre qu'il écrivit au cardinal de Fleury. » Monſieur, mon couſin, il vous eſt » connu que depuis que nous avons pris des » engagemens enſemble, j'ai ſecondé avec une » fidélité inviolable tous les deſſeins du roi votre » maître. J'ai aidé par mes remontrances à » détacher les Saxons du parti de la reine de » Hongrie ; j'ai donné ma voix à l'électeur de » Bavière ; j'ai accéléré ſon couronnement ; je » vous ai aidé de tout mon pouvoir à contenir » le roi d'Angleterre ; j'ai engagé celui de » Danemarck dans vos intérêts : enfin par les » négociations & par l'épée, j'ai contribué » autant qu'il a été en moi à ſoutenir le parti de » mes alliés, ſans que les effets aient jamais » aſſez répondu aux déſirs de ma bonne volonté. » Quoique mes troupes épuiſées par les fati- » gues continuelles de la campagne de 1741 » demandaſſent à prendre quelque repos, qui » leur ſembloit être dû, je n'ai point refuſé » aux preſſantes ſollicitations du maréchal de » Belle-Isle de les employer en Bohème, pour » y couvrir l'aile gauche des alliés. J'ai plus

10 Juin 1742.

Digitized by Google

» fait : pour dégager Mr. de Ségur bloqué dans
» Lintz, le zèle pour la cause commune m'a
» transporté en Saxe, & à force d'importunités,
» j'ai obtenu du roi de Pologne, que ses trou-
» pes, de concert avec les miennes, feroient
» une diversion en Moravie. On s'est porté sur
» Iglau, dont Mr. de Lobkowitz s'est retiré
» en hâte. Cette diversion auroit eu un effet
» décisif, si Mr. de Ségur avoit eu la patience
» d'attendre les suites de cette opération, &
» si Mr. de Broglio avoit été assez en force sur
» la Wotava pour seconder mes efforts ; mais
» la précipitation du premier, le peu de trou-
» pes de l'autre, la mauvaise volonté des géné-
» raux Saxons, enfin le défaut d'artillerie pour
» assiéger Brunn, ont fait échouer cette entre-
» prise, & m'ont obligé de quitter une province
» que les Saxons devoient posséder & qu'ils
» n'avoient pas la volonté de conquérir. De
» retour en Bohème, j'ai marché contre le
» prince de Lorraine ; je l'ai attaqué pour sau-
» ver la ville de Prague, qu'il auroit assiégée
» s'il n'avoit été mis en déroute ; je l'ai pour-
» suivi autant que les vivres me l'ont permis.
» Aussi-tôt que j'appris que le prince de Lor-
» raine prenoit le chemin de Tabor & de Bud-
» weis, j'en avertis Mr. de Broglio, en lui
» conseillant d'expédier Mr. de Lobkowitz,
» qu'il venoit de battre à Sahé, avant que l'ar-

Digitized by Google

» mée de la reine de Hongrie pût le joindre :
» Mr. de Broglio ne jugea pas à propos de
» prendre ce parti, & au-lieu de retourner à
» Piſeck, où le terrein le favoriſoit, il partagea
» ſes troupes en différens détachemens. Vous
» êtes informé quelles en furent les ſuites & tout
» ce qu'il en eſt réſulté de fâcheux. Maintenant
» la Bavière eſt coupée de la Bohème, & les
» Autrichiens, maîtres de Pilſen, interceptent
» en quelque ſorte les ſecours que le maréchal
» de Broglio peut attendre de la France. Mal-
» gré les promeſſes que les Saxons ont faites
» au maréchal de Belle-Isle, loin de ſe préparer
» à les remplir & à ſe joindre aux François,
» j'apprends qu'ils quittent la Bohème & re-
» tournent dans leur électorat. Dans cette ſitua-
» tion, où la conduite des Saxons eſt plus que
» ſuſpecte, & où il n'y a rien à eſpérer de Mr.
» de Harcourt, l'avenir ne me préſente qu'une
» guerre longue & interminable, dont le prin-
» cipal fardeau retomberoit ſur moi. D'un côté,
» l'argent des Anglois met toute la Hongrie
» en armes ; d'un autre côté, les efforts de
» l'impératrice-reine font que ſes provinces
» enfantent des ſoldats. Les Hongrois ſe prépa-
» rent à tomber ſur la haute Siléſie : les Saxons,
» dans les mauvaiſes diſpoſitions que je leur
» connois, ſont capables d'agir de concert avec
» les Autrichiens, & de faire une diverſion dans

Digitized by Google

» mes pays héréditaires, à préſent ſans défenſe.
» L'avenir ne m'offre que des perſpectives
» funeſtes, & dans une ſituation auſſi critique
» (quoique dans l'amertume de mon cœur) je
» me ſuis vu dans la néceſſité de me ſauver du
» naufrage & de gagner un aſyle. Si des con-
» jonctures fâcheuſes m'ont obligé de prendre
» un parti que la néceſſité juſtifie, vous me
» trouverez toujours fidele à remplir les en-
» gagemens dont l'exécution ne dépend que de
» moi. Je ne révoquerai jamais la rénoncia-
» tion que j'ai ſouſcrite des pays de Juliers &
» de Bergue ; je ne troublerai ni directement
» ni indirectement l'ordre établi dans cette
» ſucceſſion : plutôt mes armes tourneroient
» contre moi-même que contre les François. On
» me trouvera toujours un empreſſement égal à
» concourir à l'avantage du roi votre maître
» & au bien de ſon royaume. Le cours de cette
» guerre n'eſt qu'un tiſſu des marques de bonne
» volonté que j'ai données à mes alliés ; vous en
» devez être convaincu, ainſi que de l'authen-
» ticité des faits que je viens de vous rappeller.
» Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous re-
» grettez avec moi que le caprice du ſort ait
» fait avorter des deſſeins auſſi ſalutaires à l'Eu-
» rope qu'étoient les nôtres. Je ſuis, &c ».

20 Juin 1742. Voici la réponſe du cardinal :

» Sire, votre majeſté jugera aiſément de la

Digitized by Google

» vive impreſſion de douleur qu'a faite ſur moi
» la lettre dont il lui a plu m'honorer du 10
» de ce mois. Le triſte événement qui renverſe
» tous nos projets en Allemagne, n'eût pas
» été ſans reſſource, ſi votre majeſté avoit pu
» ſecourir Mr. de Broglio & ſauver du moins
» la ville de Prague; mais elle n'y a pas trouvé
» de poſſibilité, & c'eſt à nous à nous conformer
» à ſes lumières & à ſa prudence. On a fait de
» grandes fautes, il eſt vrai, il ſeroit inutile
» de les rappeller; mais ſi nous euſſions réuni
» toutes nos troupes, le mal n'eût pas été ſans
» remède : il ne faut plus y ſonger & ne pen-
» ſer qu'à la paix, puiſque votre majeſté la
» croit néceſſaire, & le roi ne la déſire pas
» moins que votre majeſté; c'eſt à elle à en
» régler les conditions, & nous enverrons un
» plein-pouvoir au maréchal de Belle-Isle, pour
» ſouſcrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je
» connois trop ſa bonne foi & ſa généroſité,
» pour avoir le moindre ſoupçon qu'elle con-
» ſente à nous abandonner, après les preuves
» authentiques que nous lui avons données de
» notre fidélité & de notre zèle pour ſes inté-
» rêts. Votre majeſté devient l'arbitre de l'Eu-
» rope, & c'eſt le perſonnage le plus glorieux
» que votre majeſté puiſſe jamais faire. Ache-
» vez, Sire, de le conſommer, en ménageant
» vos alliés &, l'intérêt de l'empereur autant

Digitized by Google

» que poſſible. Et c'eſt tout ce que je puis avoir
» l'honneur de lui dire dans l'accablement où
» je me trouve. Je ne ceſſerai de faire des
» vœux pour la proſpérité de votre majeſté,
» & d'être avec tout le reſpect, &c. »

Ce fut ainſi que ſe termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formoient, vouloit jouer au plus fin; où les troupes de différens ſouverains étoient auſſi déſobéiſſantes à ceux qui étoient à la tête des armées, que ſi on les avoit raſſemblées pour déſobéir; où les camps étoient ſemblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étoient ſoumis à la réviſion d'un vieux prêtre, qui ſans connoiſſance ni de la guerre ni des lieux, rejetoit ou approuvoit ſouvent mal-à-propos les projets importans dont il devoit décider; ce fut là le vrai miracle qui ſauva la maiſon d'Autriche; une conduite plus prudente rendoit ſa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Pruſſiens & les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus ſolemnelle, avec la ſanction du parlement, conformément aux vœux de toute la nation, qui le déſiroit ainſi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il ſe flattoit d'engager inceſſamment la Pruſſe dans la guerre qu'il méditoit contre la France. Il avoit déjà raſſemblé en Flandre,

Digitized by Google

comme nous l'avons dit, 16,000 Anglois, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Heſſois ſe joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Heſſe, en avoit un nombre pareil au ſervice de l'empereur, & il eût pu arriver que Heſſois contre Heſſois euſſent été engagés par honneur à s'entredétruire; tant l'intérêt ſordide aveugle les hommes! Ces troupes qui s'aſſembloient en Brabant, ne donnoient pas aſſez d'inquiétude aux François pour qu'ils négligeaſſent de ſauver Mr. de Broglio. On envoya Mr. de Maillebois avec ſon armée en Bohème, pour ſecourir un maréchal & une armée Françoiſe aſſiégée dans Prague. Les Pariſiens, qui aiment aſſez à plaiſanter ſur tout, appellèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devoit délivrer des priſonniers. Mr. de Maillebois paſſa le Rhin à Manheim & dirigea ſa marche ſur Éger. Depuis que les Pruſſiens avoient fait leur paix & que les Saxons s'étoient retirés chez eux, la fortune s'étoit entiérement déclarée pour la reine de Hongrie. Le prince de Lorraine, après avoir pris Pilſen, vint ſe camper proche de Prague. Mr. de Broglio avoit pris auprès de Bubenitz une poſition qui lui étoit très-déſavantageuſe. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner & de ſe réfugier dans Prague avec toutes ſes troupes; il ne tarda pas à s'y voir aſſiégé. Les troupes

Digitized by Google

Allemandes de la reine formèrent l'inveſtiſſement du petit côté ; les Hongrois, les Croates & les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratſchin juſqu'à la porte neuve, & ils établirent des communications par des ponts ſur la haute & la baſſe Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce ſiège la grande ſortie des François, dans laquelle ils tuèrent & prirent 3,000 hommes aux ennemis, & leur enclouèrent le canon qu'ils avoient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle & de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, ſuivis de leurs priſonniers & des trophées qu'ils venoient d'emporter. Si les François ſe rendoient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défenſe, ils n'en étoient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée : leur ſituation étoit digne de pitié, tant par la méſintelligence de leurs chefs, que par l'affreuſe misère à laquelle ils étoient expoſés. La diſette étoit ſi grande, qu'ils tuoient & mangeoient leurs chevaux, pour ſuppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on ſervoit à la table des maréchaux. Dans cette ſituation déſeſpérée, où ils ne voyoient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, Mr. de Maillebois vint à leur ſecours pour les délivrer. Si l'on avoit donné carte blanche à ce maréchal, le deſtin de la Bohême auroit pu changer ; mais de

de Verſailles le cardinal le menoit à la liſière. Les occaſions étoient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'oſoit en profiter. La cour de Vienne ſentit le coup que le cardinal pouvoit lui porter; trop foible pour le parer, elle eut recours à la ruſe, qui ſuppléa à ce qui lui manquoit en force. Le comte Ulefeld, miniſtre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connoiſſant le caractère du cardinal, ſut ſi bien l'amuſer par des négociations, qu'il donna à Mr. de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière & de joindre le prince de Lorraine. Les François ſe laiſsèrent ſi bien amuſer, que les Autrichiens gagnèrent une marche ſur eux & réduiſirent Mr. de Maillebois à choiſir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il étoit innocent: nous ſavons avec certitude que ſa cour lui avoit donné l'ordre poſitif de ne rien riſquer. Mr. de Maillebois obéit donc; & comme il lui étoit impoſſible de s'approcher de Prague ſans engager une affaire générale, il retourna ſur ſes pas & ſe rapprocha d'Éger. Cette diverſion, quoiqu'incomplète, produiſit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle & de Broglio, débarraſſés de l'armée Autrichienne, firent de gros détachemens pour amaſſer des proviſions,

& ravitaillèrent la ville. Mr. de Maillebois, qui devenoit inutile en Bohème où il n'avoit preſque aucun pied, prit par Ratisbonne & Straubingen, & ſe joignit avec le maréchal de Seckendorff, qui commandoit les troupes de l'empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème, Mr. de Seckendorff auroit pu reprendre Paſſau, Straubingen, & toutes les villes qui tenoient encore pour les Autrichiens. Mr. de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avoit ſuivi en Bavière, & comme la ſaiſon étoit avancée & les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maiſon d'Autriche étoient ſur un pied aſſez incertain en Italie. Les Eſpagnols, ſous les ordres de Mr. de Montemar, avoient pénétré juſqu'au Ferrarois. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Eſpagne, qui ne vouloit pas que ſes généraux molliſſent, envoya Mr. de Gages en Italie pour relever Mr. de Montemar.

L'année 1742 pouvoit s'appeller celle des diverſions : l'invaſion de Mr. de Khevenhuller en Bavière, celle du roi en Moravie, cette armée que les Anglois raſſembloient en Flandre, la marche de Mr. de Maillebois en Bohème,

Digitized by Google

la flotte de l'amiral Matthews, qui menaça de bombarder Naples, pour obliger le roi à la neutralité; le passage de Dom Philippe par la Savoie, pour engager le roi de Sardaigne à retirer ses troupes de l'armée Autrichienne sur le Panaro. Aucune de ces diversions ne répondit entiérement au but que les auteurs s'en étoient proposé. Depuis la retraite de Mr. de Maillebois, Prague fut resserrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates & de Hongrois, qui en formoient l'investissement.

Pendant que tout cecí se passoit au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle impératrice s'affermissoit à Pétersbourg. Les ministres de cette princesse furent assez adroits pour endormir par leurs négociations & l'ambassadeur de France & Mr. de Lœwenhaupt qui commandoit les troupes Suédoises en Finlande. Les Russes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que M. de Lascy, qui commandoit les troupes Russes, se vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de se montrer, les Suédois plièrent partout: le nom Russe qu'ils ne prononçoient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, étoit devenu pour eux un objet de terreur: les postes inattaquables n'étoient plus des lieux de sureté pour eux. Après avoir ainsi fui de poste en poste, ils se virent resserrés à Friedrichsham par les

Digitized by Google

Ruſſes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur reſtoit ; ces Suédois eurent enfin la foibleſſe de mettre les armes bas, & ſignèrent une capitulation ignominieuſe & flétriſſante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation ; 20,000 Suédois paſsèrent ſous le joug de 27,000 Ruſſes. Lafcy déſarma & renvoya les Suédois nationaux, & les Finnois prêtèrent ſerment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil & la vanité des peuples ! Ainſi les royaumes & les empires, après s'être élevés, s'affoibliſſent & ſe précipitent vers leur chûte. C'eſt bien à ce ſujet qu'il faut dire : Vanité des vanités, tout eſt vanité ! La cauſe politique de ces changemens ſe trouve vraiſemblablement dans les différentes formes de gouvernement par leſquelles les Suédois ont paſſés. Tant qu'ils formoient une monarchie, le militaire étoit en honneur, il étoit utile pour la défenſe de l'état, & il ne pouvoit jamais lui être redoutable. Dans une république, c'eſt le contraire : le gouvernement doit en être pacifique par ſa nature, le militaire y doit être avili ; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes ; c'eſt d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques, l'ambition ſe jette du côté de l'intrigue pour parvenir ; les corruptions les aviliſſent inſenſiblement, & le vrai point d'honneur ſe perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exi-

Digitized by Google

gent aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins, & il peut les prévenir. Mais les François réveillèrent à contre-temps l'esprit de conquête, qui n'étoit pas encore entiérement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquoient d'argent, de soldats disciplinés, & sur-tout de bons généraux. La supériorité que les Russes avoient alors, obligea les Suédois à envoyer des sénateurs à Pétersbourg offrir la succession de leur couronne au jeune grand-duc, prince de Holstein & neveu de l'impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand-duc, qui trouva cette couronne au-dessous de lui. Le marquis de Botta, alors ministre Autrichien à Pétersbourg, dit au grand-duc, en lui faisant compliment: » Je voudrois qu'il fût aussi » facile à la reine ma maîtresse de conserver ses » royaumes, qu'il l'est à votre alteſſe impériale » d'en refuser ». Sur ce refus du grand-duc, les prêtres & les paysans qui ont voix aux diètes, vouloient qu'on choisît pour successeur de leur roi, le prince royal de Danemarck; les sénateurs du parti François donnoient leurs suffrages au prince de Deux-Ponts; mais l'impératrice se déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand-duc, & sa volonté l'emporta sur l'influence des

Digitized by Google

autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étoient formées à Stockholm tenoient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau, les négociations ne finissoient pas. Les Anglois avoient dessein d'entraîner le roi dans la guerre qu'ils alloient entreprendre; les François vouloient l'engager dans des mesures incompatibles, avec la neutralité à laquelle il s'étoit obligé; l'empereur sollicitoit sa médiation: mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre duroit, plus la maison d'Autriche épuisoit ses ressources; & plus la Prusse restoit en paix, plus elle acquéroit de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures étoit de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il falloit empêcher que l'empereur ne fût détrôné, & que les François ne fussent chassés d'Allemagne; & quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvoient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'étoit proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie: ce secours auroit perdu sans ressource les affaires de l'empereur & de la France. Un danger aussi pressant mit le roi dans la nécessité

Digitized by Google

d'employer les représentations les plus fortes; il alla jusqu'à menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardoit de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces, les Hollandois se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, & les François ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avoient formé pour le maintien de l'empereur. Ce projet avoit pour but de soutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les François avoient deux raisons pour y concourir; la première, c'est qu'en abandonnant la Bavière, ils étoient contraints de repasser le Rhin, & de songer à la défense de leurs propres foyers; la seconde, qu'ayant fait un empereur, il y avoit de la honte pour eux à l'abandonner & à le livrer, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis. Mais leurs généraux avoient perdu la tête, & la terreur plus forte que le raisonnement les subjuguoit: pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avoit dessein de former une association des cercles, qui mettroit sur pied une armée de neutralité; sous ce prétexte, le roi auroit pu y joindre ses troupes, & cette armée auroit cou-

Digitized by Google

vert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'Empire avoient de la maison d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent, & la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avoit soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos, il auroit réussi : la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent, lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les François étoient les seuls qui désiraffent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la foiblesse du gouvernement François, croyoit qu'il suffisoit d'une campagne pour l'abattre ; la reine de Hongrie couvroit son ambition sous le voile d'une défense légitime : nous verrons dans la suite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont elle jouissoit pour rétablir ses finances ; les ressources étoient usées ; il falloit laborieusement en assembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avoit de défectueux encore dans les recettes de la Silésie ; payer les dettes des Autrichiens aux Anglois. On entreprenoit en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz

Digitized by Google

& Cosel ; on faisoit dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes ; tout cela demandoit de l'argent & beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie étoit commise à 35,000 hommes qui avoient servi d'instrumens à cette conquête. Ainsi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes Prussiennes une école de guerre. Dans les places se formoient des magasins ; la cavalerie acquéroit de l'agilité & de l'intelligence, & toutes les parties du militaire concouroient avec une même ardeur à l'affermissement de cette discipline, qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME I.

AVANT-PROPOS. Page 5

INTRODUCTION.

État de la Prusse à la mort de Frédéric Guillaume I. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Ministres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des sciences & des beaux-arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche. 25

CHAPITRE I.

Raisons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie. 103

CHAPITRE II.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hom-*

Digitized by Google

mage de Breslau. Retour à Berlin. 129

CHAPITRE III.

Raisons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations. 170

CHAPITRE IV.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille. 187

CHAPITRE V.

Événemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr. de Belle-Isle vient au camp Prussien ; il part pour la Saxe. Paix de Breslau. 211

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appellé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, delà en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année 1743. 231

Digitized by Google

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME II.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Sixième Édition.

HISTOIRE
DE MON TEMPS,

Ou des événemens depuis 1740, jusqu'à la Paix de Dresde en 1745.

TOME II.

A POSTDAM,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE MON TEMPS.

CHAPITRE VII.

Événemens des années 1743 & 1744, & tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.

ON dit que c'est une faute capitale en politique de se fier à un ennemi réconcilié, & l'on a raison ; mais c'en est une plus grande encore à une puissance foible de lutter à la longue contre une monarchie puissante, qui a des ressources, dont la première manque. Cette réflexion étoit nécessaire pour répondre d'avance aux critiques qui censuroient la conduite du roi. Falloit-il, disoit-on, se mettre à la tête d'une ligue pour écraser la nouvelle maison d'Autriche, & laisser ensuite reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les François & les Bavarois de l'Allemagne ? Mais quel étoit le projet du roi ? N'étoit-ce pas de conquérir la Silésie ? Comment pouvoit-il l'exécuter, si la guerre avoit continué, n'ayant pas

Digitized by Google

assez de ressources pour fournir aux grandes dépenses qu'elle entraînoit de nécessité ? Tout ce qui dépendoit de lui, c'étoit d'agir par des négociations, &, autant que cela étoit faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnoit le temps de respirer & de se préparer à la guerre ; d'ailleurs l'animosité étoit si forte entre la France & l'Autriche, & leurs intérêts étoient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemies paroissoit encore bien éloignée ; il falloit se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées Françoises avoient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleury, pour que sa santé s'en ressentît ; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avoit été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'Église Romaine, & depuis 17 ans premier ministre. Il s'étoit soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, & en écartant avec soin de la cour, ceux dont le génie pouvoit lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de succession & le système de Law avoient faites à la France. Son économie fut aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui fut glorieuse. S'il négligea le militaire & la marine, c'est qu'il

Digitized by Google

vouloit tout devoir à la négociation, pour laquelle il avoit du talent. Son esprit succomba ainsi que son corps sous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant sa vie, on le blâma trop après sa mort. Ce n'étoit point l'ame altière de Richelieu, ni l'esprit artificieux de Mazarin ; c'étoient des lions qui déchiroient des brebis. Fleury étoit un pasteur sage, qui veilloit à la conservation de son troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un dessin qui ne fut jamais exécuté : à peine fut-il mort, qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleury avoit fait exiler, crut du fond de son exil pouvoir emporter ce poste vacant ; il écrivit à Louis XV, blâmant l'administration de son ennemi, & se vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée, fit qu'on lui marqua pour son exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges, où il étoit relégué. Le roi de France notifia la mort de son ministre aux cours étrangères, à-peu-près dans le style d'un prince qui annonce son avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au roi ; nous l'avons copiée mot pour mot. » Monsieur mon frère, après la perte » que je viens de faire du cardinal de Fleury, » en qui j'avois mis toute ma confiance dans » l'administration de mes affaires, & dont je

Digitized by Google

» ne puis assez regretter la sagesse & les lu-
» mières, je ne veux pas différer de renou-
» veller moi-même à votre majesté les assu-
» rances qu'il vous a données en mon nom,
» & que je l'ai souvent chargé de vous réité-
» rer, de l'amitié parfaite que j'ai pour la per-
» sonne de votre majesté, & du désir sincère
» que j'ai toujours eu de pouvoir concerter
» avec elle tout ce qui peut être de nos inté-
» rêts communs. Je ne puis douter que votre
» majesté n'y réponde de sa part comme je le
» puis désirer, & elle peut compter qu'elle
» trouvera en moi dans toutes les occasions,
» la même disposition de contribuer à sa gloire
» & à son avantage, & à lui marquer que je
» suis, &c.

Le département des affaires étrangères noti-fia en même temps, que le roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, vouloit qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avoit été le pupille, & le cardinal de Fleury son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleury; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal, les différentes rênes du gouvernement aboutissoient toutes à lui, & venoient toutes se joindre dans ses mains: il étoit le

Digitized by Google

point de ralliement, qui réuniſſant les finances, la guerre, la marine & la politique, les dirigeoit au moins à un même but. Depuis ſa mort, le roi voulut travailler lui-même avec les miniſtres qui étoient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours, & la France fut gouvernée par quatre rois ſubalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produiſit des détails de département ; mais les vues générales qui réuniſſent & embraſſent en grand le bien de l'état & ſon intérêt, manquèrent dans les conſeils. Pour ſe faire une idée du choix des miniſtres, qu'on ſe repréſente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas & de Barthole, qui devient miniſtre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe étoit en feu ; & un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginoit rendre Louis XV ſouverain des mers, & le roi le ſeroit devenu, ſi les diſcours d'un homme aimable avoient pu opérer ce miracle. Amelot étoit de ces eſprits rétrécis, qui, comme les yeux myopes, diſtinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France ; c'étoit proprement une ariſtocratie, ou bien un vaiſſeau, qui navigant ſans bouſſole ſur une mer orageuſe, ne ſuivoit pour ſyſtême que l'impulſion

Digitized by Google

des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec 16,000 Hongrois tenoit toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 François. Le corps de Mr. de Belle-Isle étoit presque tout composé d'infanterie, & celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétoit Mr. d'Argenson : soit par impatience, soit par humeur, soit par légéreté, ce robin fit expédier au maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence ; il fit sortir la garnison le 18 de décembre au soir par un froid très-piquant ; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz, & enfilant un chemin difficile qui donnoit peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Éger, & arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Éger : 4,000 hommes périrent de misère & de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire ; & cette armée délabrée, réduite à 8,000 combattans, fut partagée. Ce qui étoit encore en état de servir, joignit Mr. de Maillebois en Bavière, & les corps entièrement ruinés, furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi

Digitized by Google

conquiſe & perdue, ſans qu'aucune victoire ni des François ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du ſort des empires. Dans tout autre pays que la France, une retraite comme celle de Mr. de Belle-Isle auroit cauſé une conſternation générale : en France, où les petites choſes ſe traitent avec dignité & les grandes légérement, on ne fit qu'en rire, & Mr. de Belle-Isle fut chanſonné : des couplets ne mériteroient certainement pas d'entrer dans un ouvrage auſſi grave que le nôtre, mais comme ces ſortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci :

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit, voyant la lune :
Lumière de mes jours,
Aſtre de ma fortune,
Conduiſez-moi toujours.

En pareille occaſion on auroit jeûné à Londres, expoſé le Sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valoit mieux ſe conſoler par une épigramme. La retraite du maréchal de Belle-Isle eut le ſort de toutes les actions des hommes : il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon ; d'autres trouvoient que cette fuite

Digitized by Google

honteuſe ne pouvoit ſe comparer qu'à la défaite de Guinegaſt. Ils avoient tort les uns & les autres ; 16,000 hommes qui évacuent Prague & ſe retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les pourſuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins auſſi longs à traverſer que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perſe en Grèce ; mais auſſi ne faut-il pas outrer les choſes, & comparer une marche, où les François ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les diſpoſitions de Mr. de Belle-Isle étoient bonnes ; le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas dans ſa marche aſſez ménagé ſes troupes.

Dès-lors la fortune de la reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie Mr. de Gages, qui paſſoit le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne ſatisfit point la cour de Vienne ; elle trouva que le maréchal Traun n'en avoit pas aſſez fait, elle vouloit des batailles qui euſſent de grandes ſuites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, & c'étoit cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maiſon d'Autriche commençoit à regagner des provinces perdues, & aſſuroit celles qui étoient menacées. Cela ne l'empêchoit pas d'être accablée par le poids de cette guerre ; peut-être y auroit-elle ſuccombé,

Digitized by Google

ſi ces premières lueurs de proſpérité n'euſſent ranimé la bonne volonté de ſes alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le ſoutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faiſoient agir ainſi, étoient en grande partie une haine invétérée qu'il portoit à la France. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe contre cette puiſſance ; il s'étoit trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avoit chargé à la tête d'un eſcadron Hanovrien, en donnant des marques d'une valeur diſtinguée ; il ambitionnoit de ſe trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occaſion s'en préſentoit, il avoit des troupes en Flandre ; en ſe déclarant pour la reine, en paſſant la mer, perſonne ne pouvoit lui diſputer le commandement de ſes troupes ; de plus, il alloit augmenter ſon tréſor de Hanovre par les ſubſides que les Anglois lui payeroient pour ſes Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avoit beſoin de la guerre, afin de ſe ſoutenir auprès de ſon maître & auprès de la nation Angloiſe. Le commerce de ces inſulaires étoit gêné depuis qu'ils étoient en guerre avec l'Eſpagne : pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il falloit le frapper ſur terre & en Europe. La France paſſoit pour à demi ruinée par les efforts qu'elle avoit faits pour ſoutenir la Bavière & la Bohème : elle étoit l'alliée de l'Eſpagne ; en affoibliſſant l'une de

Digitized by Google

ces puiſſances, on affoibliſſoit l'autre. Il falloit donc battre les François, ſoit en Allemagne, ſoit en Flandre, pour gagner ſur mer une ſupériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le roi, ſon miniſtre & la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut réſolu d'envoyer au cœur de l'Allemagne ces troupes Angloiſes, Hanovriennes & Heſſoiſes, qui ſe trouvoient en Flandre. Autant ce projet pouvoit convenir au roi d'Angleterre, autant convenoit-il peu au roi de Pruſſe : il ne devoit pas perdre de vue cet équilibre politique, que pendant la guerre même, ſon intérêt l'obligeoit de maintenir entre les puiſſances belligérantes. Si la maiſon d'Autriche gagnoit une ſupériorité décidée dans l'Empire ſur la maiſon de Bavière, la Pruſſe perdoit ſon influence dans les affaires générales ; il falloit donc empêcher que le roi d'Angleterre & la reine de Hongrie, aveuglés par les ſuccès auxquels ils devoient s'attendre, ne détrônaſſent l'empereur. La voie des repréſentations étoit la ſeule qui convînt au roi de Pruſſe ; & ſe ſervant des argumens que peut employer un prince Allemand, zélé pour ſa patrie & pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, ſans des raiſons très-importantes, l'Empire, le théâtre d'une guerre qui étoit près de s'allumer, & de ſe ſouvenir qu'il

Digitized by Google

n'eſt point permis à un membre du corps germanique d'introduire, ſans la ſanction de la diète, des troupes étrangères dans ſa patrie. C'étoit tout ce que ce prince pouvoit faire dans les conjonctures où il ſe trouvoit : il ne pouvoit pas compter ſur la France, qu'il avoit indiſpoſée contre lui par la paix de Breslau ; il ne pouvoit ſe brouiller avec les Anglois, qui étoient les ſeuls garans qu'il eût de cette paix. Les choſes n'en étoient pas venues à une extrêmité aſſez grande pour replonger ſes états dans une nouvelle guerre ; il falloit donc ſe contenter de la promeſſe du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'empereur, ni contre ſes états patrimoniaux.

Ce n'étoit pas avec les Anglois ſeuls qu'on négocioit. Le roi avoit entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui le touchoient plus directement : il s'agiſſoit d'obtenir de l'impératrice de Ruſſie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglois & les Autrichiens qui s'y oppoſèrent de toutes leurs forces, quoique ſous main. Les deux frères Beſtuchew, miniſtres de l'impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître, le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardoit la ceſſion qu'elle avoit faite de la Siléſie comme un acte de contrainte, dont elle pouvoit appeller

Digitized by Google

avec le temps, en rejetant sur la néceſſité ce que la rigueur des conjonctures l'avoit forcée d'accepter. Les Anglois vouloient iſoler le roi de Pruſſe & le priver de tout appui, pour l'avoir entiérement ſous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces ſortes de vues, il leur eſt bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Ruſſie & la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à ſe plaindre ; le deſpotiſme que les Ruſſes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation ; un ſujet de l'impératrice étoit conſidéré en Suède, comme un ſénateur Romain du temps de Céſar pouvoit l'être dans les Gaules. Une nation malheureuſe ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm étoit aſſemblée pour ratifier la paix qui venoit de ſe conclure avec la Ruſſie, & pour nommer un ſucceſſeur au trône ; le roi de Danemarck, dans le deſſein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck & de la Norwège ſur la tête de ſon fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, ſouleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois ; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de ſon plan, que ce plan avorta avant ſa naiſſance. Les troupes Danoiſes & Suédoiſes

s'aſſem-

Digitized by Google

s'assembloient déjà sur les frontières ; la diète de Stockholm s'empressoit à trouver des secours ; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyenner un accommodement avec ses voisins. Le roi s'intéressa pour eux, & le roi de Danemarck lui répondit, qu'eu égard à ses exhortations il ne précipiteroit pas les choses. Mais ce qui paroîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois qui venoient de faire une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'impératrice contre les Danois. Élisabeth la leur accorda, & elle fit partir le général Keith sur des galères qui portoient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince Danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu près dans le cours de la même année, la Suède fut battue, protégée, & enfin donnée au prince de Holstein par l'impératrice de Russie. Le sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés ; il fit périr les généraux de Buddenbrock & de Lœwenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons & de perfidies, mais rien ne fut prouvé ; ils n'étoient coupables que d'ignorance & de trop de foiblesse.

Mais il est temps de quitter ces scènes tragiques du nord pour retourner au sud, & voir

Digitized by Google

ce qui se passa dans la Bohème, après que les François l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie se rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel sa fermeté avoit autant & plus contribué que la force de ses armes. Le jour même de son couronnement, elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avoit chassé le général Minucci, qui commandoit un corps de 7 à 8,000 impériaux : les détails de cette affaire nous sont parvenus par des officiers Prussiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Mr. de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place située sur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche ; ses troupes, sortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ses desseins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, & il donna ordre à Mr. de Minucci de se retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne sut ni disposer sa retraite pour obéir aux ordres de son chef, ni choisir un terrein avantageux pour attendre l'ennemi & pour lui résister. Mr. de Khevenhuller se trouva bientôt en présence des Bavarois ; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui séparoit les deux armées ; sa droite

Digitized by Google

étoit appuyée à Braunau, que l'on avoit fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poste étoit fort par sa droite & par son front, autant étoit-il foible sur sa gauche. Mr. de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup-d'œil; il détacha Mr. de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les impériaux, & prenant des chemins détournés, tomba sur cette aîle qui étoit en l'air, tandis que Nadasti avec ses housards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent sans s'être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes, & la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghausen, où les impériaux avoient encore un corps de troupes. Les François qui étoient à Osterhofen, n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandoit cette armée avec les maréchaux de Maillebois & de Seckendorff, avoit été vivement pressé par Seckendorff de prévenir l'ennemi & d'assembler ses troupes avant que Mr. de Khevenhuller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendoient même qu'il n'étoit pas fâché de voir le mauvais succès

Digitized by Google

d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avoit le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avoit des ordres de la cour de retourner en France & d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, & la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils avoient d'être en corps, & d'agir contre des troupes séparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, & sans s'arrêter, délogea les François de Deckendorff; tout plia devant lui: à mesure qu'il s'avançoit, les troupes Françoises recevoient ordre de se retirer. Quelques rivières assez considérables, qui ont leur source dans le Tyrol, qui traversent la Bavière, & vont se jeter dans le Danube, fourniſſent aux généraux qui veulent se défendre, la facilité d'en disputer les bords; mais le prince de Lorraine les passa sans y trouver de résistance. Broglio décampa de Straubingen, où il avoit un gros magasin, en y laissant une foible garnison, qui fut sacrifiée à l'ennemi. Un secours de 10,000 François étoit déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de sa fuite; & malgré les plus fortes représentations de Mr. de Seckendorff, les François l'abandonnèrent & ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg,

Digitized by Google

où Mr. de Broglio donna un bal le jour de ſon arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venoit de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à raſſembler les débris de ſes impériaux, qui s'étoient ſi mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui étoit à Burghauſen, & ſe retira en hâte ſur Munich, qu'il abandonna pour ſe joindre à l'armée Françoiſe; mais aſſuré que ces troupes vouloient repaſſer le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio, que comme les François abandonnoient l'empereur, ce prince ſe voyoit contraint de les abandonner de même & de chercher ſes ſûretés où il les trouveroit. Auſſi-tôt il demanda au prince de Lorraine & à Mr. de Khevenhuller, de convenir avec lui d'une ſuſpenſion d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de reſpecter les troupes impériales tant qu'elles occuperoient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs ſuccès, mépriſoient trop ces troupes pour vouloir les déſarmer; ils voloient vers le Rhin, ſoutenus de la chimérique eſpérance de reconquérir la Lorraine. La proſpérité eſt à la guerre ſouvent plus dangereuſe que l'infortune; aux uns elle inſpire une trop grande ſécurité, & aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde ſeroit celui qui dans les diverſes fortunes con-

Digitized by Google

ſerveroit un eſprit égal, & qui ne ſépareroit jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminoit vers le Rhin, l'Allemagne étoit inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui ſous prétexte de la protéger, concouroit à ſa ruine. Le roi d'Angleterre avoit envoyé vers le bas Rhin ſes troupes Hanovriennes & Angloiſes, ſous le commandement du lord Stairs. George paſſa lui-même la mer & vint à Hanovre, pour ſe mettre enſuite à la tête de ſon armée. Le lord Stairs, qui étoit à Hœchſt, riſqua de paſſer le Mein; les François qui l'épioient, l'obligèrent d'abord à reprendre ſa première poſition. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre, que ſon général trop fougueux par tempérament, ne commît quelque imprudence plus forte, & il ſe hâta de prendre lui-même le commandement de ſes troupes. Ce corps étoit compoſé de 17,000 Anglois, 16,000 Hanovriens & 10,000 Autrichiens, ce qui faiſoit 43,000 combattans; 6,000 Heſſois, & quelques régimens Hanovriens étoient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avoit agi avec ſi peu de prudence, que ſes ſoldats manquoient de pain & ſes chevaux de fourrage. Pour ſubvenir à cet inconvénient, le roi vint ſe camper auprès d'Aſchaffenbourg; mais ce moyen ne ſuffit pas pour remédier à la négligence qu'on avoit eue de

Digitized by Google

ne pas amaſſer aſſez de vivres. Le Rhin pouvoit fournir des ſecours, & le roi s'éloignant de cette rivière, ſe trouva plus reſſerré qu'auparavant par le Mein & par les François qui gardoient l'autre bord, & ſur ſes derrières, par les montagnes arides du Speshard : il ne s'apperçut que trop tôt de ſa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque Anglois dans ſon camp, & comme il prévit qu'il ne pouvoit y reſter que peu de jours, Noailles conçut un deſſein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, & fit conſtruire deux ponts ſur le Mein, & préparer à côté des guets pour ſa cavalerie. Toutes ces choſes s'exécutèrent ſans que le roi d'Angleterre en eût vent; c'étoit le prélude de la bataille qui devoit ſe donner bientôt. Pour en avoir une idée préciſe, il eſt bon de ſavoir que l'armée Angloiſe, affamée vers les ſources du Mein, ne pouvoit trouver des ſubſiſtances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au ſortir de ces monticules, traverſoit la petite plaine de Dettingen. Mr. de Noailles en conſéquence tenoit un détachement tout prêt pour occuper Aſchaffenbourg au moment où les Anglois en ſortiroient. Il avoit fait dreſſer tout le long du Mein des batteries maſquées, dont il pouvoit tirer à bout-portant ſur les colonnes des alliés en marche : la plus forte partie de ſon armée

Digitized by Google

devoit paſſer le Mein, pour ſe ranger derrière un ruiſſeau qui du Speshard coule devant ce front & va ſe jeter dans le Mein; ces troupes coupoient préciſément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvoit donc à ce débouché une armée en face & des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avoit auſſi exactement exécuté ce projet qu'il l'avoit conçu avec ſageſſe, le roi d'Angleterre auroit été forcé, ou d'attaquer l'armée Françoiſe dans un poſte très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le paſſage à Hanau; ou de ſe retirer par les déſerts du Speshard, ce qui infailliblement auroit fait débander les troupes faute de ſubſiſtances. La faim chaſſa les Anglois d'Aſchaffenbourg, comme Noailles l'avoit prévu. Les troupes, qui avoient campé par corps, ne marchoient point par colonnes, mais ſe ſuivoient par diſtances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglois, & enfin les Autrichiens. Le roi étoit dans ſon carroſſe auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche, que ſon avant-garde étoit attaquée par un gros de cavalerie Françoiſe, & bientôt après, que toute l'armée Françoiſe avoit paſſé le Mein & ſe trouvoit en bataille vis-à-vis de lui. Le roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonnade des François commence; ſon cheval prend l'épouvante, & alloit l'emporter

Digitized by Google

au milieu des ennemis, ſi un écuyer ne ſe fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval & combattit à pied à la tête d'un de ſes bataillons Anglois. Les troupes avoient un petit boſquet à paſſer ; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçoit. Le duc d'Aremberg & Mr. de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens, & formèrent leur armée vis-à-vis de celle des François, auſſi-bien que les circonſtances le permettoient. Ce champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à ſe mettre ſur 7 ou 8 lignes. Les François ne leur laiſsèrent pas le temps de finir tranquillement leur diſpoſition ; la maiſon du roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renverſa tout ce qu'elle rencontra, & fit des prodiges de valeur : elle auroit peut-être remporté l'honneur de cette journée, ſi elle n'avoit pas ſans ceſſe trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant miſe en déſordre, le régiment de Stirheim Autrichien s'en apperçut, & la fit reculer à ſon tour. Cela n'auroit pas fait perdre la bataille aux François : la véritable cauſe ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de Mr. de Harcourt & de Mr. de Grammont. Ils étoient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes Françoiſes ; ils quittent leur poſte ſans ordre, & s'aviſent de prendre

Digitized by Google

en flanc la gauche des alliés, qui tiroit vers le Mein : par cette manœuvre, ils empêchèrent leurs batteries, qui étoient au-delà du Mein & qui incommodoient beaucoup les alliés, de tirer. Les gardes Françoiſes ne ſoutinrent pas la première décharge des Autrichiens ; elles prirent la fuite d'une manière honteuſe, & ſe précipitèrent dans le Mein, où elles ſe noyèrent ; d'autres portèrent le découragement & l'épouvante dans le reſte de l'armée. Le prince Louis de Brunſwick, qui ſervoit dans les troupes Autrichiennes, eut toutes les peines du monde à perſuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglois ; ce furent cependant eux qui décidèrent les François à la retraite & à repaſſer le Mein. Les François plaiſantèrent là-deſſus. On appella cette action *la journée des bâtons rompus*, parce que Mr. de Harcourt & Mr. de Grammont n'avoient attaqué que dans l'eſpérance d'obtenir le bâton de maréchal, comme une récompenſe due à leur valeur : on donna aux gardes Françoiſes le ſobriquet de *canards du Mein* : on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'inſcription, *point homicide ne ſeras*. Sans doute que ce maréchal ne devoit pas ſe tenir auprès de ſa batterie au-delà du Mein. S'il avoit été préſent à l'armée, il n'auroit jamais permis aux gardes Françoiſes d'attaquer ſi mal à propos;

Digitized by Google

& ſi les troupes étoient demeurées dans leur poſte, jamais les alliés ne les y auroient forcées. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des ſubſiſtances pour ſes troupes. Le canon des Hanovriens fut bien ſervi ; quelques régimens de leurs troupes & quelques régimens Autrichiens, ſur-tout celui de Stirheim, ſe diſtinguèrent. Mr. de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille, & fut bien ſecondé par le prince Louis de Brunſwick. Je ſais d'un officier qui ſe trouva ſur les lieux, que le roi d'Angleterre ſe tint pendant toute la bataille, devant ſon bataillon Hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main & le bras étendu, à-peu-près dans l'attitude où ſe mettent les maîtres d'eſcrime pour pouſſer la quarte : il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglois à la tête des gardes ; il ſe fit admirer par ſa bravoure & par ſon humanité : bleſſé lui-même, il voulut que le chirurgien pansât avant lui un priſonnier François criblé de coups. Les alliés ne pensèrent point à pourſuivre les François, ils ne pensèrent qu'à trouver des ſubſiſtances dans leur magaſin de Hanau. Le vainqueur, après avoir ſoupé ſur le champ de bataille, pourſuivit inceſſamment ſa route pour ſe rapprocher de ſes vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'eſt qu'a-

Digitized by Google

près cette bataille gagnée, le lord Stairs prit par un billet le maréchal de Noailles d'avoir soin des blessés qui se trouvoient sur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnoient. Comme les alliés portoient tous des rubans verds sur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du roi, qui la porta sans scrupule : ce sont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaisir au roi de Prusse, qu'en avoit ressenti le roi d'Angleterre. Il étoit à craindre que le ministère François, peu ferme, & découragé par une suite de revers, ne sacrifiât la gloire de Louis XV & les intérêts de l'empereur, pour se tirer des embarras toujours renaissans qui l'environnoient. Pour éclairer les démarches des alliés, le roi fit partir le jeune comte Finck, sous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret, & pour découvrir les négociations qui pourroient s'entamer dans ce camp. Le prince de Hesse, Guillaume, frère du roi de Suède, étoit très-bien intentionné pour les intérêts de l'empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propositions d'accommodement, tendantes à concilier la Bavière & l'Autriche ; mais cet Anglois ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses

Digitized by Google

penſées, & l'on s'apperçut qu'il ne vouloit point d'accommodement, que ſon maître vouloit la guerre, la reine de Hongrie le trône impérial pour ſon époux, & que les uns & les autres déſiroient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'Empire qu'il avoit pris ; un rôle d'emprunt eſt difficile à ſoutenir, on n'eſt jamais bien que ſoi-même. Il refuſa avec fierté les dédommagemens que divers ſouverains lui demandoient, pour le dégât que ſes troupes avoient commis dans leur pays, & refuſa de même le paiement des denrées & des fourrages que ces princes lui avoient livrés. Il ſe ſervit d'une expreſſion ſingulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications ; il y dit : » Que c'eſt le moins que les princes de » l'Empire puiſſent faire, que de défrayer l'ar- » mée de leur libérateur & de leur ſauveur ; que » cependant il aviſeroit à les payer ſelon que ces » états ſe conduiroient envers lui ». Cette hauteur acheva d'aliéner les eſprits. Le monarque le plus deſpotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le roi agiſſoit par intérêt ; Carteret étoit violent ; ces ſortes de caractères n'emploient que rarement des expreſſions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étoient paſſés ſur le Mein, le prince de Lorraine pourſuivoit les François juſqu'au bord du Rhin. Son

Digitized by Google

armée étoit partagée en trois colonnes ; tandis qu'elle s'avançoit vers les frontières de l'Alsace, lui & le maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée Angloise ; ce qui étoit d'autant plus facile, que Mr. de Noailles avoit repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert, moyennant lequel les mouvemens des deux armées seroient si bien compassés les uns avec les autres, qu'ils tendroient au même but, qui étoit, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin, le roi d'Angleterre devoit passer le Rhin à Mayence, & se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de passer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, & ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étoient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne se voyoit arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Mayence, & se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dans une isle du Rhin, & quelques Hongrois à l'autre bord ; celles-là furent repoussées avec perte : l'isle du Rhin fut abandonnée, & ce prince traîna languissamment dans le Brisgau la fin d'une campagne, dont les commencemens avoient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes

Digitized by Google

le centre des négociations. Les François ſe ſervirent de toutes ſortes de voies pour tâter le terrein : ils firent des ouvertures au lord Carteret, & haſardèrent quelques propos pour ſonder le guet, & voir à quelles conditions on pourroit convenir de la paix. Les deſſeins du roi d'Angleterre alloient beaucoup au-delà de tout ce que la France pouvoit lui offrir avec bienſéance. Le roi George, qui ſavoit que le roi de Pruſſe étoit informé de ſes pourparlers, voulut ſe ſervir de ces circonſtances pour lui faire illuſion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offroit d'aſſiſter la reine de Hongrie dans la conquête de la Siléſie, à condition que celle-ci reconnût l'empereur & le remît dans la paiſible poſſeſſion de la Bavière. Le lord Hindfort ſe rendit en Siléſie, où le roi étoit alors, pour lui faire cette ouverture ; mais c'étoit d'un air ſi empreſſé, qu'au-lieu de convaincre ce prince de la vérité de la choſe, on lui fit ſoupçonner que ces propoſitions de la France étoient fauſſes & controuvées. Les diſpoſitions du roi d'Angleterre envers la Pruſſe étoient trop connues ; ſa mauvaiſe volonté ſe manifeſtoit à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le roi dans l'opinion, que cette communication cordiale étoit un piège que lui tendoit la politique ruſée de Carteret ; il répondit cependant au lord Hindfort, qu'il étoit très-ſenſible aux

Digitized by Google

marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnoit dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George & sur sa garantie même, il étoit sûr que ces deux puissances n'entreroient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, & dont l'accomplissement seroit plus difficile à effectuer qu'on ne le pensoit. Le ministre Anglois ne s'attendoit pas à cette réponse, & ne put empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec l'impératrice-reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre, & de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeoient à rabaisser? N'étoit-il pas plus naturel de supposer, que c'étoit une fable inventée par le lord Carteret, pour indisposer le roi de Prusse contre la France? Carteret ne pouvoit-il pas raisonner ainsi: Le roi de Prusse est vif, il prend feu aisément, une ouverture pareille à celle que nous lui faisons, le transportera de colère; le lord Hindfort en profitera en l'aigrissant au point de le faire déclarer contre la France, & en ce cas nous aurons acheté ce secours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindfort étoit accompagné

Digitized by Google

pagné de détails si spécieux, qu'il méritoit qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails : Un certain Hertzel, émissaire de la France, étoit venu chez l'électeur de Mayence, pour insinuer à ce prince les propositions qu'il vouloit faire parvenir aux Anglois. Les intrigues des Autrichiens avoient fait élire le comte d'Ostein électeur de Mayence, à la place de Schœnborn, qui avoit couronné Charles VII. C'étoit une créature des Autrichiens ; il étoit de plus soudoyé par les Anglois, auxquels il s'étoit vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Mayence pour éclaircir ce fait, & l'on mit tout en mouvement en France, pour voir s'il y auroit moyen de pénétrer la vérité : toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avoit tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire ; c'étoit un abyme de mauvaise foi ; il auroit fallu un nouvel Œdipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençoit à se lier alors. La cour de Versailles se proposoit de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France & de l'Espagne. Il subsistoit à la vérité un traité provisionnel entre Charles Émanuel & Marie-Thérèse ; mais conçu avec tant d'ambiguité & en termes si généraux, qu'on pouvoit le rompre sans manquer de foi. La négociation des François avançoit à Turin,

Digitized by Google

& auroit pu ſe conclure, ſi les François & les Eſpagnols n'euſſent pas trop marchandé ſur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui ſe tramoit à Turin. Il ne marchanda point : ſes offres, aux dépens des Autrichiens, ſurpaſsèrent celles des François, & il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité, la reine de Hongrie lui cédoit le Vigévanaſc, le Tortonois, & une partie du duché de Parme ; le roi de Sardaigne lui garantiſſoit tout ce qu'elle poſſédoit en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ſes forces. Ce traité fut ainſi arrangé & conclu à Worms. La cour de Vienne étoit outrée des ceſſions que les Anglois l'obligeoient de faire ſans ceſſe : on y enviſageoit les Anglois comme de plaiſans garans de la Pragmatique-Sanction, qui l'ébréchoient ſans ceſſe. Le roi de Pruſſe jugea cette diſpoſition favorable, pour inſpirer aux Autrichiens des ſentimens plus pacifiques ; il leur fit repréſenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur étoit pas convenable ; que ſi l'empereur paſſoit pour la marionnette de Louis XV, ils paſſoient eux pour être celle de George II, & que la paix étoit pour eux le ſeul moyen de ſe tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces repréſentations les piquèrent d'autant plus, que les faits étoient véritables ; mais cela n'empêcha pas que l'eſpoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à pourſuivre leurs

Digitized by Google

mesures. Le roi de Prusse vouloit la paix ; il prêchoit la modération à toutes les puissances ; il tâchoit d'adoucir les unes & d'arrêter les autres. C'étoit beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il se seroit éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accomplissent pas toujours. Les guinées angloises commençoient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étoient du parti d'Orange vouloient la guerre ; les vrais républicains vouloient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens, & les Provinces-Unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie, qui leur étoient étrangers, & les desseins de Carteret qu'ils ignoroient : ils envoyèrent 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent, & le reste se débanda. Août 1743.

Le maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, & se trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni, qui avoit pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le prince de Lorraine forçât le passage du Rhin & pénétrât en Alsace. Le roi George suivit les François jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de

Digitized by Google

cette campagne, après avoir fait raſer les lignes que les François avoient fait conſtruire ſur ſes bords. Il retourna à Hanovre, & les troupes prirent des quartiers dans le Brabant & dans l'évêché de Munſter. George, pendant ſon ſéjour à Hanovre, maria ſa fille Marie avec le prince royal de Danemarck ; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à ſon parlement, dans une harangue pompeuſe, le récit de ſes exploits. Pour ſe convaincre du peu de ſuite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyſe de cette campagne. On aſſemble une armée ſur le Mein, ſans pourvoir à ſes ſubſiſtances : la faim & la ſurpriſe obligent les alliés à ſe battre ; ils ſont vainqueurs des François ; ils paſſent le Rhin ; ils vont à Worms : le Speyerbach les arrête, ſans qu'ils trouvent des expédiens pour en dépoſter les ennemis ; ils avancent enfin ſur le Speyerbach, que Mr. de Noailles leur abandonne, & ils ne reçoivent les ſecours des Hollandois que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant & dans la Weſtphalie. Rien n'eſt conſéquent dans cette conduite ; elle reſſemble à l'opération d'un chymiſte, qui cherchant la pierre philoſophale, trouve une couleur dont il pouvoit ſe paſſer. Ce n'eſt point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre, que nous faiſons

Digitized by Google

ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant ; mais seulement pour convaincre les lecteurs, que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudroit le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens & les Anglois dans cette campagne de 1743, donna aux François le temps de se reconnoître & de prendre quelques mesures. Ils avoient à la vérité perdu la Bavière ; mais leur amour-propre étoit flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin & de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avoit signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négocioit encore avec la France & l'Espagne, & qu'on s'attendoit à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, & trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne des marques de duplicité & de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment rappellé de Turin ; un corps de 10,000 hommes de troupes Françoises se joignit au marquis de la Mina, qui commandoit sous Dom Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour for-

Digitized by Google

cer les passages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avoit prévenu ; il s'y étoit retranché, & occupoit deux forts qui sont sur des collines à droite & à gauche du passage. Les Sardes défendirent si vigoureusement cette gorge, que les François & les Espagnols repoussés de tous côtés, se retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6,000 hommes dans cette expédition infructueuse. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans son alliance, lui persuada qu'elle pourroit se procurer un avantage semblable en Russie, pour fortifier par son assistance ce qu'elle appelloit la bonne cause. La France le fut, & renvoya le marquis de la Chétardie à Pétersbourg, pour s'opposer aux desseins de ses ennemis. Cet envoyé, qui par son adresse avoit placé Élisabeth sur le trône, compta de recevoir dans sa mission des marques de reconnoissance de cette cour ; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays étoit en grande fermentation. Tant de souverains déposés avoient indisposé ceux des grands qui avoient tenu à leur fortune ; il ne manquoit qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puissances qui vouloient à toute force des secours de la Russie, & qui ne pouvoient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement, qui

Digitized by Google

commençoient à fermenter, pour tramer contre l'impératrice une conſpiration, qui par bonheur pour cette princeſſe fut découverte. Pour développer cette dangereuſe intrigue, il faut rappeller que la cour de Vienne avoit vu avec chagrin la cataſtrophe qui perdit le prince Antoine de Brunſwick & ſon épouſe : c'étoit aſſez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuſe, d'autant plus qu'il étoit à préſumer que l'impératrice Éliſabeth n'oublieroit pas le ſervice que la France lui avoit rendu, & marqueroit plus de prédilection pour cette puiſſance que pour l'Autriche, ſur-tout à cauſe de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette ſuppoſition étoit ſuffiſante, pour que le miniſtre de Vienne ſe crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Ruſſie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Pétersbourg, avoit des inſtructions ſecrettes pour ourdir cette trame : il étoit dans cette cour comme un levain qui aigriſſoit les eſprits de ceux qu'il fréquentoit ; il excita des femmes, & s'aſſocia avec des perſonnes de tout rang & de tout caractère : il ajouta la calomnie à la trahiſon, en aſſurant de la protection du roi de Pruſſe ceux qui travailleroient pour ſon beau-frère, & pour ſon neveu le jeune empereur détrôné. L'inten-

Digitized by Google

tion du marquis de Botta, en se servant du nom du roi dans cette intrigue, étoit de brouiller ce prince avec la Russie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Russie que Botta en étoit l'auteur. La chose se découvrit par un Russe étourdi & plein de vin, qui tint quelques propos séditieux dans un des cafés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police : lui & ceux de ses complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 personnes à Moscow, dont la déposition fut semblable à celle des premiers. La comtesse Bestuchew eut la langue coupée, la femme d'un Bestuchew, frère du ministre, fut reléguée en Sibérie, & un grand nombre de personnes dûrent les jours infortunés qu'elles passèrent dans la suite, aux séductions du marquis de Botta. Ce ministre avoit eu la précaution de se faire relever par un nouveau ministre avant que la conjuration éclatât, pour ne point exposer sa personne & son caractère, au cas que les choses ne réussissent point. Il étoit accrédité à la cour de Berlin lorsque la conjuration se découvrit. Le roi ayant appris ce qui se passoit en Russie, lui fit défendre la cour, & il se joignit à l'impératrice de Russie, pour en demander satisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avoit également

Digitized by Google

offenſé l'impératrice & le roi de Pruſſe. Ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de Botta, réjaillit en partie ſur ſa cour. Si les François donnèrent l'exemple d'une ſemblable entrepriſe, les Autrichiens ne devoient pas les imiter. Que deviendroit la ſûreté publique & celle des rois mêmes, ſi l'on ouvroit la porte aux rebellions, aux empoiſonnemens, aux aſſaſſinats? Quelle juriſprudence peut autoriſer de telles entrepriſes? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut ſe ſervir, & faut-il perdre tous les ſentimens de probité & d'honneur, pour des vues d'intérêt, qui même ſont trompeuſes? Il eſt fâcheux que dans ce dix-huitième ſiècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France & l'Autriche aient de ſemblables reproches à ſe faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne déſavoua ſon miniſtre. Cette fauſſe démarche de la cour de Vienne pouvoit fournir à celle de Berlin, les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Pétersbourg. Le roi en écrivit à Mr. de Mardefeld, ſon miniſtre auprès de l'impératrice. Cet habile négociateur eſſaya de donner plus d'étendue au traité qui ſubſiſtoit entre les deux puiſſances. Après bien des longueurs, il ne put obtenir qu'une garantie aſſez vague des états Pruſſiens, conçue en termes ſi ambigus, qu'il ne valoit pas la peine de l'avoir. Quoique

Digitized by Google

ce traité n'eût aucune force, il pouvoit en imposer aux cours mal-intentionnées à l'égard de la Prusse : pour faire illusion, un strass vaut un diamant. C'étoit le comte Bestuchew qui dissuadoit l'impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Prusse. Mr. de la Chétardie, mécontent de ce ministre, travailloit à le déplacer ; Mr. de Mardefeld fut autorisé à le seconder : l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Bestuchew. Nous nous réservons à parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage, de toutes les intrigues des ministres à la cour de Russie. Les cours étrangères intriguoient également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager insensiblement le roi dans la guerre qu'ils faisoient à la France ; & les François désiroient qu'il vînt à leur secours, & les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites, Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisoit pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avoit point de lettre de créance, & sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissoit la Prusse, deux objets intéressans lui étoient toujours présens, le soutien de l'empereur, & la paix géné-

Digitized by Google

rale. Pour ce qui regardoit l'empereur, comme la France l'avoit abandonné, le ſeul moyen qu'il y eût pour le ſoutenir, étoit de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levaſſent l'étendard pour ſecourir le chef de l'Empire Germanique. On avoit déjà eſſayé d'inſpirer ces ſentimens aux ſouverains de l'Allemagne, mais en vain. Le roi, pour eſſayer par de nouveaux efforts, s'il ne pourroit pas les déterminer à ce que leur intérêt & la gloire demandoient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques-uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre viſite aux margraves de Bareuth & d'Anſpach ſes ſœurs, il ſe rendit dans l'Empire ; il pouſſa même juſqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curioſité de voir les débris de l'armée Bavaroiſe ; mais dans le fond, pour délibérer avec le maréchal de Seckendorff, ſur les reſſorts qu'on pourroit mettre en jeu pour aſſiſter l'empereur. Toutes les tentatives, toutes les repréſentations, toutes les raiſons furent inutiles. Les enthouſiaſtes de la maiſon d'Autriche ſe feroient ſacrifiés pour elle, & ceux qui étoient attachés à l'empereur étoient ſi intimidés par tant de revers qui accabloient ce prince, qu'ils croyoient perdre leurs Etats au moment même où ils ſe réſoudroient à le ſecourir. La ducheſſe douairière de Wurtemberg ſe trouvoit alors à Bareuth ; elle déſira

Digitized by Google

que le roi lui rendît ses fils, dont elle lui avoit confié l'éducation. Le roi jugea qu'il seroit plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'étoit un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France & de la Bavière.

1743. En pensant à la politique, le roi ne négligeoit pas le gouvernement intérieur de ses états. Les fortifications de la Silésie avançoient à vue-d'œil. On fit le grand canal de Plauen, pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avoit creusé le port de Stettin, & rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de soie s'élevèrent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesse pour les habitans de la campagne, & l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut renouvellée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens: Mr. de Maupertius, si célèbre par ses connoissances & par son voyage de Lapponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe étoit en guerre, tout le monde intriguoit. Les cabinets des princes agissoient avec plus d'activité que les armées. La guerre avoit changé de cause. Il ne s'agissoit au commencement que du soutien de la maison d'Au-

Digitized by Google

triche ; & alors, que de ſes projets de conquête. L'Angleterre commençoit à gagner un aſcendant dans la balance des pouvoirs, qui ne pronoſtiquoit que des malheurs à la France ; la fermeté de l'impératrice-reine dégénéroit en opiniâtreté, & la généroſité apparente du roi d'Angleterre, en vil intérêt pour ſon électorat. Mais la Ruſſie demeuroit encore en paix. Le roi de Pruſſe, toujours occupé à tenir en équilibre les puiſſances belligérantes, ſe flattoit d'y parvenir, ſoit par des inſinuations amicales, ſoit par des déclarations plus fortes, ſoit même par quelque oſtentation. Mais que ſont les projets des hommes ! L'avenir leur eſt caché ; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des cauſes ſecondes amènera dans ſix mois ? Les conjonctures les forcent ſouvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux & reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conſéquemment, ne point perdre ſon ſyſtême de vue ; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Des négociations de l'année 1744, & de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.

LEs affaires de l'Empire s'embrouilloient de plus en plus. Les succès des Autrichiens faisoient éclater leur ambition. Il n'étoit plus douteux qu'ils ne voulussent détrôner l'empereur ; le roi d'Angleterre travailloit sourdement au même but. La foiblesse de Charles VII & l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie, avertissoient sur-tout les princes amoureux de leur liberté, qu'ils ne seroient pas long-temps spectateurs d'une guerre où leur intérêt, & leur gloire, exigeoient de ne pas laisser prendre le dessus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces considérations générales, il s'en joignoit de plus fortes pour le roi de Prusse. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne savoient assez bien dissimuler leur mauvaise volonté ; elle se manifestoit en toute rencontre. Marie-Thérèse se plaignant au roi George des cessions qu'il l'obligeoit de faire, sur-tout de celle de la Silésie, George lui répondit :

Digitized by Google

» Madame, ce qui eſt bon à prendre, eſt bon » à rendre ». Cette anecdote eſt certaine, & l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on ſavoit que l'Angleterre & l'Autriche ſe propoſoient de forcer la France à faire ſa paix, de manière que la garantie de la Siléſie n'y fût pas inſérée. Qu'on ajoute à ces choſes la conduite du marquis de Botta à Pétersbourg, & il paroîtra clair que le roi de Pruſſe n'avoit pas tort d'être ſur ſes gardes, & de ſe préparer même à la guerre, ſi la néceſſité la rendoit néceſſaire. Comme le roi s'étoit toujours défié des ennemis avec leſquels il avoit fait la paix, il avoit eu une attention particulière à ſe préparer à tout événement. Une bonne économie avoit en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, & l'on avoit amaſſé des ſommes qui pouvoient ſuffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité, les fortereſſes étoient plutôt ébauchées qu'en état de défenſe; mais les augmentations dans l'armée étoient achevées, les munitions de guerre & de bouche amaſſées pour une campagne. En un mot, l'acquiſition de la Siléſie ayant donné de nouvelles forces à l'état, la Pruſſe étoit capable d'exécuter avec vigueur les deſſeins de celui qui la gouvernoit. Il reſtoit à prendre des meſures pour ne rien appréhender de ſes voiſins, ſur-tout pour ſe conſerver le dos libre, ſi l'on ſe propoſoit

Digitized by Google

d'agir d'un autre côté. De tous les voisins de la Prusse, l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux : il est puissant, & il est voisin. Le roi appréhendoit moins le nombre de ses troupes, que cet essaim de Cosaques & de Tartares, qui brûlent les contrées, tuent les habitans, ou les amènent en esclavage ; ils font la ruine des états qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impossible à l'égard de la Russie, à moins d'avoir une flotte considérable pour protéger & nourrir l'armée qui dirigeroit ses opérations sur Pétersbourg même. Dans la vue de se concilier l'amitié de la Russie, le roi mit tout en œuvre pour y parvenir ; il pousſa même ses négociations jusqu'en Suède. L'impératrice Élisabeth se proposoit alors de marier le grand-duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix ne fût pas fixé, son penchant la portoit à donner la préférence à la princesse Ulrique, sœur du roi. La cour de Saxe avoit dessein de donner la princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au grand-duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'impératrice. Le ministre de Russie, dont la vénalité auroit mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avoit trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, &

n'eut

Digitized by Google

n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'étoit plus contraire au bien de l'état de la Prusse, que de souffrir qu'il se formât une alliance entre la Saxe & la Russie, & rien n'auroit paru plus dénaturé, que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la Saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princesses d'Allemagne en âge de se marier, aucune ne convenoit mieux à la Russie & aux intérêts prussiens, que la princesse de Zerbst. Son père étoit maréchal des armées du roi, & sa mère princesse de Holstein, sœur du prince successeur au trône de Suède, & tante du grand-duc de Russie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation ; il suffit de savoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la consistance, que s'il se fût agi de la chose du monde la plus importante. Le père de la princesse même y répugnoit : luthérien comme on l'étoit du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque étoit à peu près la même que la luthérienne. En Russie, Mr. de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettoit en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Pétersbourg au grand étonnement de l'Europe, & que l'impératrice la reçut

Digitized by Google

à Moscow avec de sensibles marques de satisfaction & d'amitié. Tout n'étoit pas applani ; il restoit encore une difficulté à vaincre : c'étoit que les jeunes promis étoient parens au degré de consinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les *popes* & les évêques, qui décidèrent que ce mariage étoit très-conforme aux loix de l'église grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier succès, entreprit de transférer la prison de la famille malheureuse, de Riga, dans quelqu'autre lieu de la Russie, & il y réussit. La sûreté de l'impératrice demandoit qu'elle éloignât du voisinage de Pétersbourg ces personnes, qu'une révolution avoit fait descendre du trône, & qu'une autre révolution pouvoit y replacer. On les mena au-delà d'Archangel, dans un lieu si barbare, que le nom même en est inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine-Ulric de Brunswick s'y trouve encore. Mr. de Mardefeld & le marquis de la Chétardie, qui se crurent forts après l'arrivée de la princesse de Zerbst, voulurent couronner l'œuvre en faisant renvoyer le grand chancelier Bestuchew, ennemi de la France par caprice, & attaché à l'Angleterre. C'étoit un homme sans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux

Digitized by Google

qui l'avoient acheté. Les intrigues de ces miniſtres eurent aſſez d'influence pour ſéparer les deux frères. Le grand maréchal Beſtuchew fut envoyé à Berlin en qualité de miniſtre plénipotentiaire de la Ruſſie ; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, ſe ſoutint contre tous les aſſauts qu'on lui donna. Mr. de Mardefeld fut aſſez habile pour ne point paroître mêlé dans ces intrigues. Mr. de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, ſans que la cour eût d'égard pour ſon caractère ni pour les ſervices qu'il avoit rendus, on l'obligea de quitter la Ruſſie avec précipitation, & d'une manière peu honorable. Après que l'impératrice ſe fut déterminée au choix de la princeſſe de Zerbſt pour le mariage du grand-duc, on eut moins de peine à la faire conſentir à celui de la princeſſe de Pruſſe Ulrique, avec le nouveau prince royal de Suède. C'étoit ſur ces deux alliances que la Pruſſe fondoit ſa ſûreté. Une princeſſe de Pruſſe près du trône de Suède ne pouvoit être l'ennemie du roi ſon frère, & une grande ducheſſe de Ruſſie, élevée & nourrie dans les terres pruſſiennes, devant au roi ſa fortune, ne pouvoit le deſſervir ſans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Ruſſie plus ſolide, ni remplacer le chancelier Beſtuchew par un miniſtre mieux intentionné, on

Digitized by Google

eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer : ce fut là la rhétorique dont Mr. de Mardefeld se servit jusqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaise volonté d'un homme aussi mal disposé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Prusse n'avoit pas parfaitement réussi dans ses intrigues, & que ce qu'il put obtenir de la Russie, ne répondoit pas entiérement à ses espérances. C'étoit toujours beaucoup que d'avoir assoupi pour un temps la mauvaise volonté d'une puissance aussi dangereuse ; & qui gagne du temps, a tout gagné. On fit encore un essai pour une association des princes de l'Empire. On pouvoit compter sur le landgrave de Hesse, sur le duc de Wurtemberg, sur l'électeur de Cologne & l'électeur Palatin ; on avoit ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il falloit acheter leur assistance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût coûté, & la chose manqua une troisième fois. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe ; mais on y rencontra plus d'obstacles que par-tout ailleurs. Le roi de Pologne étoit mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avoit pas mis en possession de la Moravie ; il croyoit conquérir des provinces à coups de plume. Il

Digitized by Google

étoit jaloux de ce que la maiſon de Brandebourg avoit acquis la Siléſie, & de ce qu'il n'avoit rien gagné à cette guerre : il croyoit ſes prétentions ſur la ſucceſſion de Charles VI les mieux fondées : il envioit la couronne impériale à l'électeur de Bavière, & déteſtoit les François, qu'il accuſoit de l'avoir trompé. Des diſpoſitions auſſi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiſelle Kling, étoit toujours à Dresde ; elle ménagea ſi bien l'eſprit du roi, de la reine, du comte de *** & du confeſſeur, qu'elle les amena à la réſolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obſtacles. On conclut une alliance défenſive entre l'Autriche, l'Angleterre & la Saxe, dont les articles ſecrets furent ſignés à Varſovie. Les parties contractantes ſe gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Pruſſe ne s'en procurât une copie ; & comme ce traité fut une des cauſes principales de la guerre, que le roi déclara dans la ſuite à la reine de Hongrie, il ſera néceſſaire que nous en rapportions quelques articles qui juſtifieront aux yeux de la poſtérité, la guerre qu'elles produiſirent. Art. 2. » Pour cet effet, les alliés s'engagent » derechef à une garantie toute expreſſe de » tout royaume, états, pays & domaines qu'ils

» poſsèdent actuellement, *ou doivent poſſéder* » *en vertu du traité d'alliance fait à Turin en* » *1703*; des traités de paix d'Utrecht & de » Bréda; du traité de paix & d'alliance, com- » munément appellé la quadruple alliance; » du traité de pacification & d'alliance, con- » clu à Vienne, le 10 mars 1731; de l'acte » de garantie donné en conſéquence & paſſé » en loi de l'Empire, le 11 février 1732; de » l'acte d'acceſſion ſigné pareillement en con- » ſéquence à La Haye, le 20 février 1732; » du traité de paix ſigné à Vienne, le 18 no- » vembre 1738; de l'acceſſion qui y a été » faite & ſignée à Verſailles, le 3 février 1739: » tous leſquels traités ſont pleinement rappel- » lés & confirmés ici, autant qu'ils peuvent » concerner les alliés, & qu'ils n'y ont pas » dérogé ſpécialement par le préſent traité ». Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offenſive, préparée contre le roi de Pruſſe. La reine de Hongrie ſe fait garantir des états qu'elle poſſé- doit du temps de ces traités allégués, & qu'elle a perdus par la ſuite. Si cette princeſſe & le roi d'Angleterre avoient agi de bonne foi, ne de- voient-ils pas rappeller également dans cette alliance le traité de Breslau? Si nous dépouil- lons cet article du ſtyle énigmatique dont il eſt enveloppé, on y voit une garantie formelle

Digitized by Google

des états que l'impératrice-reine doit posséder conformément à la Pragmatique-Sanction, & par conséquent de la Siléfie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms, auquel le roi de Pologne avoit accédé, explique même les moyens, dont la cour de Vienne se servira pour récupérer ses provinces perdues ; le voici : Art. 13. » Et aussi-tôt que l'Italie sera » délivrée d'ennemis & hors de dangers appa- » rens d'être envahie derechef, non-seulement » sa majesté la reine de Hongrie pourra en » retirer une partie de ses troupes, mais si » elle le demande, le roi de Sardaigne lui » fournira ses propres troupes pour les em- » ployer à la sûreté des états de sa majesté la » reine en Lombardie, afin qu'elle puisse se » servir d'un plus grand nombre des siennes » *en Allemagne* ; tout comme à la réquisition » du roi de Sardaigne, la reine de Hongrie » fera passer ses troupes dans les états dudit » roi, s'il le falloit pour en défendre les pas- » sages qu'une armée ennemie entreprendroit » de forcer, & pour délivrer d'ennemis tous » les états du roi de Sardaigne, & les mettre » hors de danger d'être envahis derechef ». Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ses troupes d'Italie pour les employer en Allemagne. Contre qui sera-ce ? Contre la Saxe ? elle a fait une alliance avec le roi, électeur

Digitized by Google

de ce pays. Contre la Bavière? elle a si bien humilié l'empereur, qu'elle posséde son patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, selon les engagemens qu'il avoit pris par le traité de Breslau, devoit communiquer fidellement à celui de Prusse tous les traités qu'il feroit. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en étoit claire. Ce qui s'étoit forgé à Worms, & ce qui fut ratifié à Turin & à Varsovie, renversoit tout ce que le roi d'Angleterre même avoit stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux Etats-Généraux, & ce fut de La Haye qu'on apprit ce qui en faisoit la teneur. Selon les règles de la saine politique, les cours de Vienne & de Londres n'auroient pas dû démasquer si vîte leurs desseins. Ces cours avoient encore les armes à la main, & combattoient contre la France & l'Espagne, de la Lombardie au Rhin, & même en Flandre. Ne pouvoit-on pas prévoir, à moins que le roi de Prusse ne fût devenu entiérement stupide, qu'il n'attendroit pas de sang-froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, & que plutôt il feroit les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis? Il est évident que la Prusse ne trouvoit plus de sûreté dans la paix de Breslau; il falloit donc en chercher ailleurs.

Digitized by Google

La ſituation étoit critique. Il falloit, ou que le roi s'abandonnât au haſard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, ſujet aux plus grandes viciſſitudes. Les miniſtres repréſentoient à ce prince, que quiconque ſe trouve bien, ne doit pas ſe mouvoir; que c'eſt une mauvaiſe aſſertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, & qu'il falloit tout attendre du bénéfice du temps. Le roi leur répondoit que leur timidité les aveugloit; que c'étoit une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il ſentoit qu'en faiſant la guerre, il expoſoit ſa nobleſſe, ſes ſujets, ſon état & ſa perſonne à des haſards inévitables; mais que cette criſe demandoit une déciſion, & qu'en pareils cas le plus mauvais parti étoit celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup-d'œil les raiſons que le roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie, & les raiſons que lui oppoſoient ſes miniſtres, nous ferons uſage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de ſa main, dont voici la copie: » Pour prendre un parti judicieux, » il ne faut point ſe précipiter. J'ai mûrement » réfléchi ſur la ſituation où nous nous trou- » vons, & voici les remarques que je fais ſur » la conduite de mes ennemis, en la réſumant » pour mieux conſtater leurs deſſeins. 1°. Pour-

Digitized by Google

» quoi par la paix de Breslau la reine de » Hongrie s'eſt-elle ſi obſtinément opiniâtrée » à ſe réſerver les hautes montagnes de la haute » Siléſie, qui ſont d'un ſi modique rapport? » Certainement l'intérêt n'y a aucune part. » J'y découvre un autre deſſein; c'eſt de ſe » conſerver, par la poſſeſſion de ces montagnes, » des chemins avantageux pour s'en aſſurer » l'entrée lorſqu'elle le jugera à propos. 2°. » Quelle raiſon a obligé les Autrichiens & les » Anglois à s'oppoſer ſous main à la garantie » du traité de Breslau, que Mardefeld négo- » cioit à Pétersbourg, ſi ce n'eſt que cette » garantie empêchoit ces puiſſances de rompre » le traité? Vous répondez que la politique » des Anglois eſt ſimple; qu'ils veulent m'iſo- » ler, afin que n'ayant d'autre garantie que la » leur, je dépende uniquement d'eux. J'oſe » demander à meſſieurs les miniſtres, ſi ſup- » poſant aux Anglois l'une ou l'autre de ces » intentions, elles nous ſont favorables ou » déſavantageuſes? 3°. Pourquoi le lord » Carteret ne ſe hâte-t-il pas de terminer » les petits différens au ſujet de quelques » frontières litigieuſes, entre le pays de Minden » & celui de Hanovre, pour un péage des » Hanovriens ſur l'Elbe, enfin pour les bail- » liages qui nous ſont hypothéqués dans le » Mecklenbourg? C'eſt qu'il ne ſe ſoucie

Digitized by Google

» point du tout d'établir une bonne harmonie
» entre nos deux cours. Le comte de Podewils
» suppose que la maison de Hanovre a autant
» d'intérêt que celle de Brandebourg à ter-
» miner ces différens. Pourquoi donc ne le
» fait-elle pas ? Mais le roi d'Angleterre vou-
» droit envahir le Mecklenbourg, Paderborn,
» Osnabruck, & l'évêché de Hildesheim, & il
» voit que ces vues d'agrandissement sont in-
» compatibles avec une étroite liaison entre la
» Prusse & l'Angleterre. 4°. Peut-on compter
» sur les promesses d'un prince qui manque à
» ses engagemens ? Le roi d'Angleterre promit,
» lorsqu'il assembla l'année 1743 son armée
» sur le Rhin, de ne rien entreprendre, ni
» contre les états héréditaires de l'empereur,
» ni contre sa dignité ; & à présent, conjoin-
» tement avec la reine de Hongrie, il prend des
» mesures pour le forcer à l'abdication. 5°.
» Rappellez-vous les intrigues du marquis de
» Botta à la cour de Pétersbourg ; ne tendoient-
» elles pas à remettre la famille exilée sur le
» trône ? Pourquoi ? Parce qu'il savoit que
» l'impératrice Élisabeth étoit dans nos in-
» térêts, & qu'il s'attendoit que le prince An-
» toine devant le rétablissement de sa famille
» à la cour de Vienne, il lui seroit à jamais
» dévoué, & partageroit sa haine pour tout ce
» qui est Prussien. De plus, à quel dessein fit-il

Digitized by Google

» uſage de mon nom dans cette abominable
» conjuration, ſi ce n'étoit pour me brouiller
» avec l'impératrice, au cas que ſa trame fût
» découverte ? C'étoit, dites-vous, par un
» effet de la tendreſſe que la reine de Hongrie
» a pour ſes parens. Hélas ! trouvez-moi de
» grands princes qui reſpectent les liens du
» ſang. 6°. Vous croyez qu'on ne doit pas
» mépriſer la garantie du traité de Breslau
» qu'a donnée le roi d'Angleterre. Et je vous
» réponds que toutes les garanties ſont comme
» des ouvrages de filigrane, plus propres à ſatis-
» faire les yeux, qu'à être de quelque utilité.
» 7°. Mais je veux bien vous abandonner tout
» ce que je viens de vous marquer. Vous ſera-
» t-il poſſible de donner une bonne interpré-
» tation au traité de Worms & à celui de
» Varſovie ? Le langage des miniſtres Autri-
» chiens eſt que ce traité n'a pour objet que
» l'Italie. Liſez les deux articles que j'ai cités,
» & vous verrez clairement qu'ils regardent
» en général l'Allemagne, & qu'en particulier
» ces articles m'ont directement en vue. 8°.
» Cette alliance avec la Saxe eſt encore moins
» innocente ; elle livre aux Autrichiens un
» paſſage & des ſecours pour m'attaquer dans
» mes propres foyers. Vous ſoutenez que cette
» alliance ne s'eſt faite que pour procurer des
» préſens réciproques aux miniſtres qui ſont

Digitized by Google

» à la tête des affaires dans les deux cours.
» En vérité je ne m'y attendois pas ; il faut
» avouer que vous avez l'esprit transcendant.
» 9°. Voici une autre question : Attendra-
» t-on que la reine de Hongrie soit délivrée de
» tous ses embarras, qu'elle ait la paix avec
» les François, qu'elle force l'empereur à l'abdi-
» cation ? Attendra-t-on, dis-je, qu'elle puisse
» se servir de toutes ses forces, de celles des
» Saxons & de l'argent de l'Angleterre, pour
» nous attaquer avec tous ces avantages au
» moment que nous serons dépourvus d'alliés,
» & que nous n'aurons d'autres ressources
» que celles de nos propres forces ? Vous sou-
» tenez que la reine de Hongrie ne terminera
» pas cette guerre dans une seule campagne,
» que ses pays sont ruinés, ses revenus arriérés
» de dix ans, & qu'elle ne sentira son épuise-
» ment qu'après la paix. Je réponds que tout
» le monde ne convient pas que ses finances
» soient aussi épuisées que vous le supposez.
» De vastes états lui fourniſſent de grandes
» ressources. Qu'on se souvienne qu'à la fin de
» la guerre de succession, guerre qui avoit
» englouti des trésors, l'empereur Charles VI
» soutint encore toute une campagne contre
» les François sans subsides étrangers, lorsque
» la reine Anne fit la paix d'Utrecht séparé-
» ment. Faut-il attendre qu'Annibal soit aux

Digitized by Google

» portes pour se déclarer contre lui ? Qu'on
» se souvienne qu'en l'année 1733, le comte
» Zintzendorff parioit que les François ne
» passeroient pas le Rhin, pendant qu'ils bom-
» bardoient & prenoient Kehl. La sécurité
» ajoute que lorsque le feu roi acquit la
» Poméranie ultérieure, tout le monde crut
» que la Suède feroit revivre tôt ou tard ses
» droits sur cette province, & cependant cela
» n'arriva pas. Cette comparaison est fausse,
» & ce raisonnement tombe de lui-même.
» Comment mettre en parallèle un royaume
» ruiné, épuisé & démembré comme la Suède,
» avec la puissante maison d'Autriche, qui loin
» d'avoir fait des pertes, médite actuellement
» des conquêtes ? Les partisans outrés de la
» reine de Hongrie, soutiennent qu'il n'y a
» point d'exemple que la maison d'Autriche ait
» commencé une guerre pour récupérer des
» provinces perdues. Il ne faut citer de tels
» faits qu'à des ignorans. Cette maison n'a-
» t-elle pas voulu reconquérir la Suisse ? Com-
» bien de guerre n'a-t-elle pas faites pour
» rendre la Hongrie héréditaire ? Et quelle
» étoit cette guerre entreprise par Ferdinand II
» pour chasser Fréderic V, électeur Palatin, de
» la Bohème, dont il avoit été élu roi par les
» vœux des peuples ? Ne fut-ce pas une guerre
» sanglante que la maison d'Autriche fit à Beth-

Digitized by Google

» lem Gabor pour lui ravir la Tranſylvanie ?
» Enfin qu'eſt-ce qui excite à préſent la reine
» de Hongrie à preſſer les François avec tant
» d'ardeur, ſi ce n'eſt l'eſpérance de recon-
» quérir l'Alſace, la Lorraine, & de détrôner
» l'empereur ? Raiſonnoit-on bien à Vienne,
» quand on diſoit : Il eſt impoſſible que le roi de
» Pruſſe nous attaque, car aucun de ſes aïeux
» ne nous a fait la guerre ? Ne nous trompons
» point : les exemples du paſſé, fuſſent-ils
» même vrais, ne prouvent rien pour l'avenir.
» Cette aſſertion-ci eſt plus ſûre : tout ce qui
» eſt poſſible peut arriver. 1o°. Pour fortifier
» tous ces argumens par des preuves plus pal-
» pables, je n'ai qu'à vous rappeller un propos
» que Mr. de Molé, général Autrichien paſ-
» ſant par Berlin, tint à Mr. de Schmettau :
» *Ma cour n'eſt pas aſſez mal aviſée pour atta-*
» *quer la Siléſie ; nous ſommes alliés avec la cour*
» *de Dresde ; le chemin de la Luſace mène à*
» *Berlin le plus directement ; c'eſt là où il nous*
» *convient de faire la paix.* Vous direz que
» Molé parloit au haſard. Mais voyez ce qui
» confirme que le deſſein de faire la paix à
» Berlin étoit celui de la cour de Vienne. Le
» prince Louis de Brunſwick avoit entendu
» parler de ce même plan à la reine de Hongrie,
» au ſervice de laquelle il étoit ; il en avoit
» fait confidence à ſon frère le duc régnant, &

Digitized by Google

» celui-là me l'avoit communiqué. Un aveu » de la bouche de l'ennemi tient lieu d'une » démonſtration. Je conclus que nous n'avons » rien à gagner en attendant, mais tout à per- » dre ; qu'il faut donc faire la guerre, & qu'il » vaut mieux, s'il le faut, périr avec honneur, » que de ſe laiſſer accabler avec honte, quand » on ne peut plus ſe défendre ».

Cependant le roi ne ſe précipita point. Le temps n'étoit pas encore venu d'éclater ; il attendoit des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage poſſible. Dans ce temps là l'empereur croyant ſes affaires déſeſpérées, envoya le comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le roi de Pruſſe à le ſoutenir. Seckendorff ſe croyoit aſſez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il aſſura que les François agiroient avec vigueur, que leurs intentions étoient ſincères : il preſſa beaucoup le roi de ſe déclarer ; l'heure n'en étoit pas encore venue, & il lui fit la réponſe contenue dans ces points :

1°. Avant de s'engager avec l'empereur & la France, ſa majeſté regarde comme un préalable que l'alliance du roi avec la Ruſſie & la Suède ſoit conclue. 2°. La Suède promettra de faire une diverſion dans le pays de Brème, en même temps qu'une armée Françoiſe attaquera le pays de Hanovre. 3°. La France promettra d'agir offenſi-

Digitized by Google

offenſivement ſur le Rhin, & de pourſuivre vivement les Autrichiens, lorſque la diverſion que le roi ſe propoſe de faire les attirera en Bohème. 4°. La Bohème ſera démembrée des états de la reine de Hongrie, & le roi en poſſédera les trois cercles les plus voiſins de la Siléſie. 5°. Les puiſſances alliées ne feront point de paix ſéparée, mais reſteront conſtamment unies pour travailler à l'abaiſſement de la nouvelle maiſon d'Autriche. L'article des conquêtes n'étoit ajouté à ce projet qu'à tout haſard, au cas que la fortune favoriſât cette entrepriſe. Il étoit prudent de s'accorder d'avance ſur un partage qui dans la ſuite auroit pu brouiller les alliés.

Ces meſures ſe prenoient cependant avec beaucoup de circonſpection. Le roi connoiſſoit la molleſſe des François dans leurs opérations de guerre, & le peu d'attachement qu'ils avoient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avoit que la néceſſité qui pût amener cette nouvelle liaiſon. Il falloit ſe préparer aux oppoſitions qu'on éprouveroit de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif & un miniſtre fougueux. Le parlement avoit accordé au roi toutes les ſommes qu'il lui avoit demandées: ſoutenu de ces richeſſes, le roi pouvoit faire ſortir des armées de terre, & porter la guerre juſqu'au bout du monde. Cependant ces premières propoſitions d'alliance ne furent pas re-

Digitized by Google

çues à Verſailles avec l'accueil auquel on devoit s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette criſe politique à une heureuſe fin. Deux pédans, l'un François & l'autre Allemand, s'étoient aviſés de former un projet d'aſſociation pour les cercles de l'Empire; l'un étoit le ſieur de Chavigni, & l'autre le ſieur de Bonau; ils y procédèrent avec toutes les reſtrictions des formalités, ſelon les loix de l'Empire & la bulle d'or: cet ouvrage lourd & peſant fut auſſi-tôt oublié que lu. Au-lieu de penſer à cette aſſociation, la cour de Verſailles prit, moyennant des ſubſides, les troupes Heſſoiſes au ſervice de l'empereur. Cela dérangea les meſures du roi d'Angleterre, qui comptoit de les joindre à ſon armée. On eſſaya encore de diſſuader le duc de Gotha de donner ſes troupes aux puiſſances maritimes; cela ne réuſſit pas, car le duc avoit déjà reçu des ſubſides. Le miniſtère de Verſailles étoit nouveau; il s'étoit peu mis au fait des affaires, de ſorte qu'il attribuoit la paix ſéparée que le roi avoit faite avec la reine de Hongrie à la légéreté de ſon eſprit. Un préalable néceſſaire, dès qu'on vouloit ſe lier avec la France, étoit de rectifier les idées des miniſtres ſur ce point. Le baron de Chambrier, depuis vingt ans miniſtre de Pruſſe à la cour de Verſailles, étant âgé, & n'ayant pas aſſez de liaiſons avec les gens en place, pour ſe ſervir auprès

Digitized by Google

du roi de leur crédit, avoit d'ailleurs peu traité de grandes choses, & étoit scrupuleusement circonspect. Cela fit juger au roi qu'il falloit envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié & plus actif, pour savoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba sur le comte de Rottembourg. En 1740, il avoit passé du service de France à celui de Prusse; il étoit en liaison de parenté avec tout ce qu'il y avoit de plus illustre à la cour; il pouvoit par ces raisons se procurer des connoissances qui auroient échappé à d'autres, & par conséquent informer le roi de la façon de penser de Louis XV, de ses ministres & de ses maîtresses; car il falloit une boussole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte de Rottembourg étoit tempéré par le flegme de Mr. de Chambrier; tous deux pouvoient rendre des services utiles à l'état. Le comte de Rottembourg partit donc pour Versailles. Il fit faire ses premières insinuations par le duc de Richelieu & par la duchesse de Châteauroux: on l'envoya à Mr. Amelot, ministre des affaires étrangères, qui ne passoit pas pour partisan de la Prusse. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenson, ministre de la guerre, Richelieu, & la maîtresse du roi se déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles proposés au maréchal de Seckendorff servirent de base à la négociation qui s'entama avec la France.

Digitized by Google

On insistoit le plus sur ce que l'armée Françoise de l'Alsace poursuivît les Autrichiens & leur reprît la Bavière, & qu'une autre armée Françoise entrât en même temps en Westphalie. Le roi de son côté se réservoit de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède & la Russie. Ce dernier article lui laissoit la liberté d'agir ou de n'agir pas, selon que les événemens lui paroîtroient favorables ou contraires. Il se flattoit de suspendre encore le moment de la rupture ; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainsi que les succès des armées Autrichiennes en Alsace, l'obligèrent bientôt à se déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Prussiens étoit tout ce qui pouvoit arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devoit le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée & balottée par des intrigues, & sur la vigueur & l'activité des troupes, lorsque des généraux timides & sans nerf les commandent ? Vers l'été de la même année, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. Il étoit suivi par la fleur de la noblesse ; il avoit toutes les qualités qu'il faut pour la représen-

Mai 1744.

Digitized by Google

tation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'esprit frivole & superficiel. Les nôces se célebrèrent à Berlin avec magnificence. Le Août. prince Guillaume, frère du roi, épousa la princesse par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes; tenir un juste milieu entre la frugalité & la profusion, est ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on dansoit & se réjouissoit à la cour, on travailloit aux préparatifs de la campagne, qu'on étoit sur le point d'ouvrir.

CHAPITRE IX.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, & enfin celle du Roi.

LA campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'avril 1744. par le passage du Tanaro, & la prise de Nice & de Villefranche. Les généraux François & Espagnols ne purent s'accorder sur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendoit que les passages qui conduisent de Nice en Piémont n'étoient pas praticables, & qu'il falloit chercher d'autres chemins pour y pénétrer. Dans cette vue il enfile le col de Tende,

Digitized by Google

attaque les troupes Savoyardes à Montalbon, force leurs barricades & la nature même, prend d'assaut le fort Dauphin, & pénètre ainsi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne est un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de Conti avance; il assiège Coni. Le roi de Sardaigne, pour faire lever ce siège, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuse résistance des assiégés, & le manque de subsistances, obligent ce prince à lever le siège & à se retirer en Savoie, après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors étoit en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des succès du prince de Conti, se décontenance: il désespère de sa fortune, se retire à Monte Rotondo, & delà à Florence, toujours talonné par Dom Carlos & le marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les François & les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes Françoises & Espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon: elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte Angloise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les François & les Espagnols se retirèrent à

Digitized by Google

Carthagène, & les Anglois à Port-Mahon. L'action fut sans doute indécise, puisque les deux flottes se retirèrent ; cependant elle ne laissa pas de faire honneur à l'amiral Espagnol Navaro & au capitaine François. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, & en punissant différens officiers qui avoient servi sur cette flotte, elle témoigna son mécontentement. De leur côté, les Anglois traduisirent l'amiral Matthews devant le conseil de guerre ; le vice-amiral fut conduit en prison : les deux partis étoient donc aussi peu satisfaits l'un que l'autre d'une bataille indécise, dont les François & les Anglois eurent la honte, & les Espagnols la réputation. Ces actions de mer n'étoient que le prélude des grands coups que la cour de Versailles se proposoit de frapper dans cette campagne. Son objet capital étoit d'obliger les Anglois à rappeller dans leur isle les troupes qu'ils avoient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouverture de la campagne, le comte de Saxe conduisit à Dunkerque 10,000 hommes ; le fils du prétendant, nommé le prince Édouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appella des secours étrangers ; 6,000 Hollandois & 6,000 Anglois des troupes du lord Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandois, qui manquoient de vaisseaux de guerre, armèrent

Digitized by Google

des vaiſſeaux marchands, & les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande-Bretagne, ſaiſi d'épouvante, réclama même le contingent pruſſien. Le roi répondit qu'il ſe mettroit à la tête de 30,000 hommes pour paſſer dans cette isle, ſi le roi étoit attaqué. George trouva ce ſecours trop fort & ſe déſiſta de ſes pourſuites. C'étoit pour l'Europe un problême politique que les intentions du conſeil de Verſailles dans cette entrepriſe. Vouloit-il établir le prince Édouard en Angleterre, ou étoit-ce un leurre pour affoiblir les troupes alliées en Flandre? Ces ſimples préparatifs d'une deſcente produiſirent aux François, pour le commencement de la campagne, tout ce qu'auroit produit une diverſion réelle. Pour ce qui regarde le projet d'établir le prince Édouard en Angleterre, il avoit été formé par le cardinal Tencin; il tenoit ſon chapeau de la nomination du prétendant, & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, il eſſaya, autant qu'il étoit en lui, de procurer à ſon fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires: excuſe banale de tous les marins. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'oſa tenter le paſſage de la Manche en préſence d'une flotte ſupérieure. Les troupes Françoiſes n'avoient point vu de roi à leur tête depuis

Digitized by Google

que Louis XIV avoit ceſſé d'y paroître. Quelques campagnes malheureuſes avoient découragé les armées : on crut que la préſence du maître ſeroit le ſeul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'inſtinct de l'honneur & de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oiſive qu'il menoit, pour l'envoyer commander ſes armées : elle ſacrifia à la France les intérêts de ſon cœur & de ſa fortune ; c'étoit madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle preſſa ſi vivement le roi, que le voyage de Flandre fut réſolu. Une action auſſi généreuſe & même héroïque, mérite d'autant plus d'être inſérée dans les faſtes de l'hiſtoire, que les maîtreſſes qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le ſiège de Menin. Le gouverneur de la place, peu verſé dans ſon métier, la rendit après une légère réſiſtance. Immédiatement après, les François entreprirent le ſiège d'Ypres, qui quoique mieux défendue, eſſuya le même deſtin. La force des armes Françoiſes conſiſte dans les ſièges ; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe ; l'artillerie nombreuſe qu'ils emploient dans leurs opérations, les aſſure de la réuſſite de leurs entrepriſes. Le Brabant & la Flandre

Digitized by Google

sont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux & de rivières facilitent le transport de leurs munitions de guerre, & ils ont leurs frontières à dos. Ils réussissent mieux dans la guerre de sièges que dans celle de campagnes.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le roi d'Angleterre avoit commandées l'année précédente, avoient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant & en Westphalie. Les troupes du prince de Lorraine avoient pris leurs quartiers dans le Brisgau & dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandoit en Alsace. Les débris des troupes impériales étoient distribués chez des amis de l'empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhuller : la reine de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça, & reçut le commandement de la grande armée, qui portoit le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il étoit le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connoître. Il étoit brave, aimé des troupes, possédoit bien le détail des vivres, étoit peut-être trop facile à suivre les impres-

Digitized by Google

sions que ses favoris lui donnoient, & se livrant aux charmes de la société, passoit pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épousa à Vienne l'archiduchesse Marianne, sœur cadette de la reine; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avoit fait gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour, pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Le dessein des Autrichiens étoit de reprendre la Lorraine, & de porter l'empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héréditaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn; delà elle s'avança sur Philipsbourg, où Seckendorff s'étoit réfugié avec les débris des troupes Bavaroises. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, Mr. de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens Allemands qui servoient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçoient qu'il avoit intention de passer le Rhin; ce passage lui étoit facilité par le traité que le roi d'Angleterre venoit de conclure avec l'électeur de Mayence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne étoit trop marquée, pour qu'on s'y trompât, & les subsides qu'il tiroit des Anglois ne laissoient aucun doute, que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la reine le passage par Mayence, si on l'exigeoit de lui.

Digitized by Google

Les Autrichiens, qui jouiſſoient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvoient s'empêcher de laiſſer échapper de temps en temps des traits de fierté & d'arrogance. Ils faiſoient conſtruire un pont à Manheim, & agiſſoit deſpotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offenſé, comme de raiſon. Cela donna lieu à des brouilleries, & finit par un meſſage du prince de Lorraine à l'électeur, pour lui ſignifier que s'il ne donnoit pas ſon pont de Manheim ſur le champ, il le lui feroit enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni, dont l'intention étoit de défendre les bords du Rhin, depuis Mayence juſqu'à Fort-Louis, s'étoit poſté avec ſes forces principales ſur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, & pouſſa ſes détachemens juſqu'à Worms, & même juſqu'à Oppenheim. Ce mouvement ſe fit ſur ce qu'il apprit que M. de Bærenklau, avec un détachement de l'armée de la reine, avoit marché à Germersheim, vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont ſur un bras du Rhin, près de Stockſtadt, pour donner le change aux François, & les attirer de ce côté là. En même temps le prince de Lorraine fit un mouvement avec ſon armée, comme s'il avoit intention de paſſer le Necker avec ſa droite, pour ſe joindre à Bærenklau. Le maréchal de Coigni, trop cré-

Digitized by Google

bule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, & commit deux fautes tout de suite ; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve, qui coule entre Spire & Lauterbourg ; l'autre en se portant avec son armée vers Worms & Frankenthal. Il lui étoit facile de juger que le prince de Lorraine avoit résolu de pénétrer en Alsace, & d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui seroit possible. Il devoit savoir d'ailleurs que ce prince pouvoit disposer du pont de Mayence, à quoi l'armée Françoise n'étoit en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense étoit défectueux en tout point. Son armée étoit séparée par corps, qui n'occupoient pas même les vrais postes d'où ils auroient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il auroit dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que Françoises ; qu'il devoit se camper entre la Queich & le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin, depuis Fort-Louis jusqu'à Philipsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparoient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre, & attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps Autrichien

Digitized by Google

qui auroit passé le Rhin. Si le prince Charles passoit ce fleuve à Mayence, il restoit à Mr. de Coigni à choisir les postes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'auroit osé attaquer. De plus, Mr. de Coigni couvroit également par cette position la basse Alsace & la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'étoit pas aussi forte que celle des ennemis, & qui avoit des ordres trop restreints, prit des mesures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine & Traun furent informés des fausses démarches des François, ils détachèrent Mr. de Nadasti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avoient assemblés à la sourdine, pour jeter des ponts sur le Rhin à un village appellé Schreck. Nadasti fit aussi-tôt passer le Rhin en bateau à 2,000 pandours, sous les ordres du partisan Trenck; ils surprirent & défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable, ne s'étoient en aucune manière précautionnés contre les surprises.

1 Juillet 1774. Nadasti lui-même avoit déjà passé le Rhin à la tête de 9,000 houssards, tandis que l'on achevoit tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorff avec 20,000 hommes se joignit à un corps de François que le jeune Coigni commandoit; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le

Digitized by Google

prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorff d'attaquer Nadasti, qu'il auroit pu facilement culbuter dans le Rhin ; par ce seul coup, il auroit anéanti les desseins du prince de Lorraine. Seckendorff ne voulut jamais s'y prêter ; il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois ; & comme il apprit que le maréchal de Coigni s'étoit retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de juillet, le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin, depuis Schreck jusqu'à Mayence. Nadasti & le prince de Waldeck étoient déjà à l'autre bord. Bærenklau avoit de même passé ce fleuve du côté de Mayence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg, & s'emparer de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg ; il le prit de même, & se posta dans ses lignes ; les Autrichiens firent 1600 prisonniers dans cette expédition. Mr. de Coigni s'apperçut alors combien il lui importoit de gagner la basse Alsace avant le prince de Lorraine, & il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, & en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Na-

Digitized by Google

dasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campoit auprès de Lauterbourg, & qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bærenklau & de Léopold Daun ne l'avoient pas encore jointe. Mr. de Coigni tira parti de ces délais, & de la crue du Rhin qui empêchoit la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau, & se campa à Bischweiler. L'éloignement de Mr. de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disoit mal-approvisionné. En conséquence, Nadasti & Bærenklau prirent poste à Wœrd, à Beinheim, & sur les isles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place: la garnison regagna la communication de Strasbourg; on la renforça, & on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les ailes de l'armée Françoise & dans le bois de Haguenau, ce qui empêchoit celle-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvoit, en avoit informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre, au secours de Mr. de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser, & sur-tout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina Mr. de Coigni à changer de mesures, &

12 Juillet.

Digitized by Google

& à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençoit à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen & Wasenbourg, comme s'il avoit dessein de tourner le camp François par Lichtenberg & Buchsweiler; sur quoi Mr. de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg. Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg & de Ste-Marie-aux-Mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le prince de Lorraine, qui étoit à Brumat & qui faisoit construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du roi devoit passer pour le joindre. Le roi de France étoit arrivé le 4 d'août à Metz, où il attendoit les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de Lorraine & la détruire s'il étoit possible. Le maréchal de Schmettau avoit été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée Françoise, que pour presser le roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la reine, lorsqu'elles repasseroient le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entreroit en campagne le 17 d'août, & qu'il employeroit 100,000 hommes à la diversion qu'il alloit faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour 31 Juillet.

Digitized by Google

donner aux armées Françoises plus d'activité & de vigueur ; & peut-être y seroit-il parvenu, si Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ses médecins & chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau ; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussi-tôt on entoura le roi de confesseurs, de prêtres, & de tout l'attirail dont se sert l'Église Romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soissons, fanatique imbécille, ne vendit ses Huiles & ses Sacremens à son maître qu'à condition qu'il sacrifieroit madame de Châteauroux. La duchesse fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparoître devant le roi. Ce ne fut ni l'Extrême-Onction ni les Sacremens qui sauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire se présenta, & assura qu'il le tireroit d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir ; il ne trouva point de concurrent, & moyennant une bonne dose d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avoit été causée que par une indigestion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation ; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du roi, le duc de Harcourt étoit arrivé à Pfalzbourg. Nadasti avoit déjà pris Saverne, & se disposoit à pénétrer par les gorges que

Digitized by Google

le duc occupoit, mais infructueuſement : quoique ſouvent attaqué, le duc y tint juſqu'au 16, que le ſecours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avoit déjà reçu l'ordre de ſe retirer ; il prenoit des meſures pour l'exécuter, & il ne tenoit qu'au maréchal de Noailles d'en profiter ; mais ſa circonſpection outrée gâta tout ; Schmettau perdoit ſa peine & ſon temps à l'encourager. Et quel riſque couroit la France ? Quand Mr. de Noailles auroit été battu, les troupes de la reine étoient également obligées de quitter l'Alſace, & ſi les François étoient victorieux, ils détruiſoient l'armée Autrichienne, qui vivement pourſuivie, au-lieu de repaſſer ſes ponts du Rhin, ſe ſeroit noyée dans ce fleuve. Alors les François & les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadaſti s'étoit déjà retiré. Noailles fit trois détachemens ſur la Motter, & il apprit par Mr. de Lœwendahl, qui avoit marché vers Druſenheim, que les Autrichiens avoient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps ; les François paſsèrent la Motter & ſuivirent les Autrichiens. Mr. de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, & Mr. de Noailles ſe mit en marche pour joindre

Digitized by Google

Mr. de Lœwendahl. Le soir même les grenadiers François attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers Autrichiens & des troupes Hongroises. Les François emportèrent le village & s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les François firent sonner cette affaire fort haut : c'étoient des rodomontades ; la perte de part & d'autre ne monta pas à 600 hommes, & le prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe & le haut Palatinat, pour entrer en Bohême. Schmettau, qui étoit auprès de la personne du roi, étoit désespéré de la mollesse des François. Il présentoit des mémoires au roi, il pressoit les ministres, il écrivoit aux maréchaux ; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les François pouvoient ruiner l'armée de la reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter, Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avoient de mettre le siège devant Fribourg ; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes Allemandes, qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que Mr. de Seckendorff pût déloger les

Digitized by Google

Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porteroit ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainſi dès le commencement de l'alliance des Pruſſiens & des François, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laiſsèrent échapper le prince de Lorraine ſans le pourſuivre, & cette armée qu'ils devoient envoyer en Weſtphalie, n'y parut point. Cependant Mr. de Seckendorff marcha peſamment & à pas comptés pour s'approcher du Lech, & Louis XV, à la tête de 70,000 François, fit le ſiège de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne, & en fit raſer les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alſace engagèrent le roi de Pruſſe à ſe déclarer plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il étoit fort à craindre que l'aſcendant des troupes Autrichiennes ne forçât les François à en paſſer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudroit preſcrire; & dans ce cas il n'étoit pas douteux que la reine n'eût employé toutes ſes forces pour reprendre la Siléſie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'étoit propoſé de prendre, étoient encore bien éloignés de ſe réaliſer. Le comte de Beſtuchew, qui ſe crut affermi depuis qu'il avoit fait chaſſer de Ruſſie Mr. de la Chétardie,

Digitized by Google

engagea l'impératrice Élisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, & ensuite à entreprendre le pélerinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel saint. L'impératrice avoit des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'impératrice invisible à sa cour : c'étoit le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avoient à négocier avec la Russie, au-lieu de s'adresser à l'impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew ; & Mr. de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées angloises commençoient à prévaloir chez ce ministre sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu près. L'alliance de la Russie n'étoit pas telle qu'on auroit pu la désirer ; mais en poussant la guerre avec vigueur, le roi pouvoit espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohême, & pour forcer la reine à rappeller ses troupes de l'Alsace. La grande armée Prussienne devoit entrer sur trois colonnes en Bohême. Celle que le roi voulut conduire, devoit longer la rive gauche de l'Elbe,

Digitized by Google

en la remontant jusqu'à Prague; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devoit traverser la Lusace, & gardant l'Elbe à droite, se rendre en même temps à Prague: ces colonnes couvroient l'artillerie & des vivres pour trois mois, qu'on avoit embarqués sur l'Elbe, afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devoit déboucher de la Silésie par Braunau & se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement de Prague. Outre cette armée, le vieux prince d'Anhalt avoit un corps de 17,000 hommes, dont il couvroit l'électorat, & Mr. de Marwitz commandoit 22,000 hommes, destinés à la défense de la haute Silésie. L'empereur avoit fait expédier des lettres réquisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandoit le passage par ses états pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devoient entrer en Bohème. Auguste étoit alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernoient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld, qui avoit négocié à Pétersbourg, & s'étoit si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils vouloient gagner du temps, mais les Prussiens étoient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent & se récrièrent inutile-

Digitized by Google

ment contre une démarche, dont le but principal étoit d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer & détrôner son empereur. Pendant qu'on murmuroit à Dresde, qu'on étoit furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyoit prévenu, & que la crainte se répandoit à Vienne, le roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avoient pris leur route par Leipsick, le joignirent. Toute la Saxe étoit en mouvement. Les troupes s'assembloient par pelotons aux environs de Dresde: l'on se hâtoit de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle-Ville Les ministres Saxons vouloient marquer de la fierté, & ils étoient en même temps saisis de crainte; ils accordoient trop d'un côté, & refusoient obstinément des bagatelles. Si le roi avoit voulu s'emparer de ce pays, cette besogne auroit été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les canons furent mis en batterie, les portes fermées & barricadées, & l'on en refusa l'entrée aux officiers Prussiens. Cette conduite des Saxons annonçoit clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mau-

Digitized by Google

vais voiſins, capables de profiter des malheurs qui pourroient arriver aux Pruſſiens dans cette guerre ; mais on ne les crut pas aſſez téméraires pour ſe ſacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui étoit à la diſpoſition du vieux prince d'Anhalt, devoit leur inſpirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeſte qui contenoit en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'empereur, la Pruſſe, l'électeur Palatin & le landgrave de Heſſe, pour le ſoutien du ſyſtême & des libertés de l'Empire, & pour maintenir ſon chef : l'on publia en même temps des lettres-patentes en Bohème, par leſquelles on avertiſſoit les ſujets de ce royaume de ne point prendre fait & cauſe contre les troupes auxiliaires de l'empereur, lequel ils devoient déſormais conſidérer comme leur ſouverain légitime.

Ce fut le 23 d'août que le roi arriva ſur les frontières de la Bohème : quatre régimens de houſards & quatre bataillons précédoient d'un jour la marche de l'armée, pour amaſſer les vivres néceſſaires aux troupes. Le margrave, qui commandoit la ſeconde ligne, entra dans le camp que le roi venoit de quitter ; aucun ennemi ne s'oppoſa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magaſins fut la première qui rencontra des obſtacles en entrant

Digitized by Google

en Bohème ; elle étoit obligée de passer au pied d'un rocher, sur lequel est situé le château de Tetschen : les ennemis qui l'occupoient, roulèrent de grosses pierres dans l'Elbe, & y ajoutèrent une estacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua & fit prisonnier un capitaine Hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée, & la navigation redevint libre : cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Éger. Les housards surprirent auprès d'un bourg, nommé Murzifai, des troupes de l'ennemi ; ils en défirent 300, & en amenèrent 50 prisonniers. On apprit par leur déposition, que Mr. de Bathyani étoit venu de Bavière sur la Béraun avec un corps de 12,000 hommes ; on sut aussi qu'il avoit jeté 3,000 hommes dans Prague, auxquels on avoit joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le roi arriva le 2 de septembre auprès de Prague avec tous les corps qui composoient son armée ; il se campa près de la chapelle de la Victoire ; le maréchal de Schwérin & le prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie & les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sûreté

Digitized by Google

des magasins, qu'on ne pouvoit pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siège. Dans cet intervalle on fut informé par des espions, que Mr. de Bathyani rassembloit un gros magasin dans la ville de Béraun; des housards qu'on détacha pour reconnoître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le roi fut tenté d'enlever ce magasin; il détacha le général Haake avec 5 bataillons & 600 housards, pour s'en emparer. Mr. de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles, pour que le secret fût gardé. Bathyani renforça ce poste, & lorsque Mr. de Haake passa le pont de Béraun, & qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui passoient la rivière à sa droite & à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussi-tôt l'attaque, & se posta sur des hauteurs, où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie, & par un gros corps d'infanterie Hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçoit. Le roi vola à son secours avec 80 escadrons & 16 bataillons; mais Mr. de Haake avoit vaillamment repoussé les ennemis, & s'étoit dégagé lui-même avant que le

Digitized by Google

secours pût le joindre. Le projet sur Béraun manqua ainsi, & Mr. de Bathyani fit transporter en hâte son magasin de cette ville à Pilsen. Il auroit fallu sans doute retourner à Béraun, chasser Mr. de Bathyani de Pilsen, & lui enlever son magasin ; c'étoit le moyen d'empêcher l'armée Autrichienne de profiter des vivres qu'il avoit eu le temps d'amasser, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, & de gagner la fin de cette campagne, en demeurant en possession de la Bohème ; mais les vivres de l'armée étoient mal administrés, & les Prussiens manquoient d'un Mr. de Sechelles.

Le 10 au soir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens ; savoir, au plateau de St-Laurent, à Bubenitz, vis-à-vis du moulin de la basse Muldau, & à la montagne de Ziska. Le comte de Truchses commandoit la première attaque, le margrave Charles la seconde ; la troisième étoit sous la direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, & prit tout de suite deux petites redoutes qui étoient derrière le premier, & que les François qui les avoient construites appelloient des nids d'hirondelles. Le roi se trouvoit précisément à la tranchée de Bubenitz ; il en sortit avec

Digitized by Google

beaucoup d'officiers, pour voir comment tourneroit l'attaque du Ziska. Les ennemis apperçurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, & un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avoit si vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battoient en brèche la courtine qui est entre le bastion de St-Nicolas & St-Pierre. Le 15, les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau, & détruisirent les écluses de la Muldau. Les eaux en devinrent si basses, qu'elles étoient par-tout guéables, & qu'on pouvoit prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart & sans muraille. Mr. de Harsch, qui commandoit dans la ville, commença à désespérer de son salut : ce gouverneur s'apperçut que le 16 de grand matin, un gros corps de grenadiers défiloit du côté de Bubenitz ; il prévit l'assaut qu'on se préparoit à lui donner, demanda de capituler, & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistoit en 12,000 hommes. Ce siège ne dura que 6 jours ; il coûta aux assiégeans 40 morts & 80 blessés. Le même jour les portes furent consignées, & la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisoit un beau

Digitized by Google

commencement de campagne. On devoit supposer qu'il feroit impression sur les Saxons, & qu'ils se déclareroient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il étoit à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreroient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvoit ruiner Leipsick, le siège de leur commerce, le nerf de leur état, & la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglois l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentoit alors pour l'armée Prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le roi préféroit, étoit de passer la Béraun, de chasser Mr. de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilsen, & du magasin considérable qu'on y formoit pour l'armée du prince de Lorraine, & de pousser jusques aux gorges de Com & de Fort, qui ouvroient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il est sûr que le prince de Lorraine pouvoit se jeter sur Éger, où les Saxons l'auroient joint; qu'il pouvoit suivre, en longeant l'Éger, le chemin que le maréchal de Belle-Isle avoit pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seroient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth étoit trop stérile pour en fournir, & de plus, qui auroit défendu l'Autriche, dont Mr. de Marwitz étoit en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter?

Digitized by Google

C'étoit donc sans contredit le projet qu'on auroit dû exécuter. L'empereur, le roi de France, particuliérement le maréchal de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière, & de donner au prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenoit que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avoit été cause de tous les malheurs que les François & les Bavarois avoient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étoient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédoient encore la Bavière, & même la haute Autriche; mais en 1744, il n'y avoit que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'étoit donner beau jeu aux ennemis, que de pousser une pointe, qui éloignant l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnoit aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine, ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis, le plus sage auroit été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz & dans d'autres villes, des vivres pour les troupes, & de voir venir les ennemis. Le roi marqua dans ce moment trop de foiblesse; par condescendance pour ses alliés, il déféra trop à

Digitized by Google

leurs sentimens, & craignant d'être accusé, s'il tenoit son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avoit promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague ; on ne renvoya point en Silésie l'artillerie qui avoit servi au siège de Prague, & l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisoient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Muldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux & difficile, aussi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, située sur un rocher, bâtie au quinzième siècle par Ziska, ce fameux brigand hussite, qui ravagea sa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés, Tabor passoit pour imprenable ; de nos jours elle se prendroit d'emblée. La situation est avantageuse ; mais la ville est petite, & n'a pour défense qu'une mauvaise muraille. Delà, en tirant vers le midi, vous trouvez la Luschnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits sont escarpés ; après l'avoir passée, vous traversez dans l'espace de trois milles des bois & des rochers, au sortir desquels

Digitized by Google

desquels vous entrez dans une plaine abondante, & trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, & d'une enveloppe que d'un côté l'on avoit commencée vis-à-vis de Budweis vers le sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau se trouve Frauenberg Ce château occupe le haut d'une colline, & est devenu fameux par un siège de 6 mois que les François y ont soutenu. Tel étoit le pays où l'armée Prussienne alloit agir.

Comme les Saxons ne s'étoient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 17 septembre pour Conraditze. Delà le général de Nassau fut détaché avec 10 bataillons & 40 escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, & celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyoit la Mulda, & fut obligée de se faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal Schwérin, enfiloit le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avoit réglé de plus que ces colonnes ne laisseroient entre leurs camps, qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche suivoient les caissons de farine couverts par 1500 hommes, sous la direction du général

Digitized by Google

Posadowsky. Tabor, Budweis & Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent ; mais Posadowsky n'amena que la moitié de ses caissons, c'est-à-dire pour 15 jours de farine ; les chevaux & les bœufs de cet attirail avoient été négligés au point, que la moitié en avoit péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée étoit-elle à deux marches de Prague, que Mr. de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates & de housards à Béraun & à Kœnigsaal ; cette dernière ville est située au confluent de la Béraun dans la Muldau, à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devoit faire, & que les communications étant coupées, l'armée Prussienne fut quatre semaines sans recevoir de nouvelles, ni de Prague, ni de ce qui se passoit dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le roi ; de sorte qu'il ignoroit non-seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvoit être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paroître étrange qu'une armée aussi forte que la Prussienne n'ait

Digitized by Google

pu tenir le plat pays en respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, & avoir des espions en abondance, pour être informée du moindre mouvement des ennemis ; mais il faut savoir qu'en Bohème la grande noblesse, les prêtres & les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche ; que la différence de religion inspiroit une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, & que la cour avoit ordonné aux paysans, qui tous sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs bleds, & de se réfugier dans les forêts voisines ; elle avoit ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourroient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvoit donc que des déserts sur son passage, des villages vuides : personne n'apportoit au camp des denrées à vendre, & le peuple, qui craignoit les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvoit être engagé par quelque somme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandoit des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 housards, que les Autrichiens avoient fait venir de Hongrie, & qui coupèrent les communications à l'armée, dans un pays qui n'étoit qu'un composé de marais, de bois, de rochers, & de tous les défilés qu'un terrein

Digitized by Google

peut renfermer : l'ennemi avoit, avec cette ſupériorité en troupes légères, l'avantage de ſavoir tout ce qui ſe faiſoit dans le camp du roi, & les Pruſſiens n'oſoient aventurer leurs batteurs d'eſtrade, à moins de les compter pour perdus, vu la ſupériorité de ceux des ennemis ; de ſorte que l'armée du roi, toujours retranchée à la romaine, étoit réduite à l'enceinte de ſon camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où ſe trouvoient les Pruſſiens, les obligea de retourner ſur leurs pas. Le maréchal de Schwérin étoit d'avis de ſe porter ſur Neuhaus, pour augmenter la jalouſie que les ennemis pouvoient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold ſoutenoit qu'il falloit ſe porter ſur Budweis, qui étoit occupé par Mr. de Naſſau. Sur ces entrefaites un eſpion apporte la nouvelle, que l'armée du prince de Lorraine étoit à Protiwin. Cet avis décida ſur le parti qu'il y avoit à prendre. L'armée repaſſa la Muldau, & ſe campa ſur les hauteurs de Wodnian ; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fauſſeté de l'avis : cela mit de la méſintelligence entre Mr. de Schwérin & le prince Léopold, & le roi fut ſouvent dans le cas d'interpoſer ſon autorité, pour empêcher que la jalouſie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. Mr. de Janus, lieutenant-colonel dans les hou-

Digitized by Google

fards de Thierry, avoit été détaché pour preſſer les livraiſons que les habitans de ces contrées devoient faire à Tabor : le beſoin en étoit d'autant plus preſſant, que les farines de l'armée tiroient vers leur fin. Janus marcha avec 200 houſards à un village nommé Muhlhauſen, ſitué au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé ; un corps conſidérable de houſards tomba ſur lui ; c'étoit un brave homme, & il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout ſon corps fut diſſipé. Nadaſti fit des ponts à cet endroit même, & s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du roi, qui y étoit tombé malade, & le colonel Kalnein qui y commandoit, lui firent comprendre qu'on ne s'empara pas d'une ville défendue par des Pruſſiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le prince de Lorraine occupoit un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Piſek ; que les Saxons l'avoient joint, & que ſon intention étoit de couper les Pruſſiens de la Saſawa, & par conſéquent de Prague, en paſſant la Muldau derrière l'armée. Le manque de ſubſiſtances, l'obſtacle que Nadaſti mettoit à en amaſſer, la poſſibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Pruſſiens à s'approcher de Tabor ; ils paſsèrent le 8 d'octobre la Mul-

Digitized by Google

dau, sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours & des housards ; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étoient attendus. Le brave colonel Rouch des housards leur prit un bataillon de Dalmatiens, qui s'aventura trop, & rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien supérieur au sien, qui l'avoit attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au général Du Moulin, qui étoit détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étoient si sûrs de couper l'armée Prussienne de Prague, que par leurs ordres on amassoit des magasins pour eux à Beneschau, & même dans le cercle de Chrudim. Le roi se repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis & Frauenberg étoit mal conçu ; il n'y avoit delà à Prague aucune ville qui eût seulement des murailles, & dont on pût par conséquent se servir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau étoit par-tout guéable, & couverte à sa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvoient tirer parti pour harceler sans cesse les quartiers des Prussiens. Si cependant les vivres n'eussent pas manqué, le roi auroit pu se soutenir entre la Sasawa & la

Digitized by Google

Luſchnitz ; mais le manque de vivres eſt le plus fort argument à la guerre, & le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée Pruſſienne fut obligée de rétrograder. On étoit encore irréſolu ſi l'on abandonneroit ou conſerveroit les poſtes de Tabor & de Budweis, en s'en éloignant entiérement avec l'armée. On avoit ſans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il falloit conſidérer qu'on avoit été obligé de laiſſer à Tabor 300 malades ou bleſſés, qu'on n'avoit pu tranſporter faute de voitures. On ne vouloit pas abandonner ces braves gens ; on réſolut donc de laiſſer garniſon dans ces deux endroits, & l'on eſpéroit que ſi l'on en venoit à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paroiſſoit probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveroient ces poſtes ſur leur chemin, & ſeroient contraints de ſe rejeter vers Pilſen. Ce raiſonnement étoit entiérement faux ; car dans un cas preſſant, il vaut mieux perdre 300 malades, que de haſarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent ſe défendre. Au contraire, ſi l'on ſe propoſoit de ſe battre, il falloit raſſembler toutes ſes forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, & ces deux miſérables trous ne pouvoient pas empêcher le prince de Lorraine de faire ſa retraite comme

Digitized by Google

il le jugeroit à propos. Mais, disoit-on, le maréchal de Seckendorff étoit déjà arrivé en Bavière ; il avoit rejeté Bærenklau en Autriche, il avoit nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau & de Straubingen. Soit, mais les succès des impériaux ne devoient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudemment, & ces avantages n'étoient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation, le poste de Beneschau devenoit de la dernière importance ; il falloit l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il étoit inattaquable, & qu'il pouvoit décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée : la seule ressource qu'on auroit eue encore, auroit été de passer la Sasawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes ; il prit non-seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avoit amassés pour les Autrichiens. Le roi le joignit le 14 d'octobre ; l'avant-garde de l'ennemi étoit déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau & Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devoit s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avoit fait prisonnier à

Digitized by Google

Budweis le régiment de Creutz, & à Tabor celui des pionniers. Ainſi, pour ſauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le roi, qui ſe repentoit d'avoir, pour ainſi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre par huit perſonnes différentes au général Creutz, qui commandoit dans Budweis, d'évacuer la ville & de ſuivre l'armée; mais aucune n'arriva juſqu'à lui. Budweis ſe rendit, après avoir conſommé toutes les munitions que les circonſtances avoient permis d'y laiſſer. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avoit faite à la muraille. La première de ces villes ſoutint un ſiège de huit jours, Tabor un de quatre, & Frauenberg ſe rendit, parce que les Autrichiens avoient coupé le ſeul canal par lequel la garniſon recevoit ſes eaux. Comme il étoit à craindre que les vivres ne manquaſſent à l'armée, Mr. de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons & un régiment de houſards, pour aſſurer la communication avec le magaſin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine, dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Pruſſiens les avoient prévenus à Beneſchau, ſe retira ſur Neweclow, & delà ſur Marſchowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens & des Saxons. Le roi apprit cette nouvelle avec plaiſir, dans l'eſpérance que le moment

Digitized by Google

de venger les affronts qu'il avoit reçus à Tabor & à Budweis étoit arrivé. Dans cette vue, le 24 d'octobre après-midi, il mit l'armée en marche sur huit colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avoient traversés; il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'étoit qu'à un quart de mille de l'armée Autrichienne; les Prussiens s'y formèrent & y passèrent la nuit. Le lendemain le roi & les principaux officiers allèrent reconnoître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avoit changé de camp & qu'il s'étoit posté vis-à-vis du flanc droit des Prussiens, sur une hauteur escarpée, au pied de laquelle, dans un terrein marécageux, couloit une eau bourbeuse; ce fond séparoit les deux armées. Ce côté étoit entiérement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis, d'où la droite de l'ennemi pouvoit être vue; on la trouva aussi avantageusement placée que sa gauche. L'impossibilité de réussir dans une telle attaque en fit abandonner le dessein, & l'on résolut de retourner au camp de Beneschau. Les grenadiers qui avoient servi à reconnoître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendoient à être attaqués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur déroboit les mouvemens: il n'y

Digitized by Google

eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde, & les Prussiens reprirent paisiblement leur poste de Beneschau. Lorsqu'une armée où il se trouve 150 escadrons séjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'est pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, sur-tout lorsque c'est un pays de montagnes & de bois, & qu'il est impossible d'obliger le plat pays à livrer des subsistances. C'est ce qui força le roi à choisir un autre camp, où il pût trouver des fourrages, & qui en même temps le rapprochât de sa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, passa la Sasawa à Borschitz, & vint se poster auprès de Pyscheli. En même temps Mr. de Nassau fut détaché avec 10 bataillons & 30 escadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que Hongroises. Mr. de Nassau l'attaqua sur une hauteur avantageuse qu'il occupoit; quelques coups de canon mirent l'ennemi en désordre; il abandonna son poste pour repasser la Sasawa à Rattay. Mr. de Nassau les cotoya, & s'appercevant qu'ils vouloient gagner Kolin avant lui, il les prévint, & s'empara de ce poste. Depuis l'escarmouche de Kamerbourg, personne n'eut des nouvelles de Mr. de Nassau, qui de son côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avoient par leur nombre la supé-

Digitized by Google

riorité sur celles des Prussiens : ils étoient dans un terrein fourré, avoient la faveur du pays, étoient informés de tout, tandis que les Prussiens n'étoient instruits de rien. Les Autrichiens agissoient de tous les côtés pour se procurer cette supériorité sur les Prussiens ; ils pensèrent surprendre à Pardubitz avec son régiment le colonel Zimernau, qui avoit dans ce fort la garde du magasin : 1500 grenadiers & 600 housards, venus de la Moravie, se déguisèrent en paysans, & sous prétexte de livrer au magasin, ils essayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un Autrichien qui lâcha imprudemment un coup de pistolet ; les gardes des portes & des ravelins firent feu sur cette troupe, qui perdit soixante hommes. Cette défense fit beaucoup d'honneur à la vigilance de Mr. de Zimernau, & laissa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le roi eut pris le camp de Pyscheli, le prince de Lorraine prit celui de Beneschau : il avoit le pays à sa dévotion, les cercles lui livroient ses vivres, & il parvint à subsister quelques jours encore là, où les Prussiens auroient péri de faim s'ils y fussent restés : il se porta ensuite sur Kamerbourg, où il passa la Sasawa, dirigeant sa marche sur Janowitz, en gardant ces marais à dos. Le dessein du prince, ou pour mieux

Digitized by Google

dire du vieux maréchal Traun, étoit d'obliger le roi d'opter entre la Siléſie ou la Bohème. Si le roi reſtoit auprès de Prague, les ennemis lui coupoient la communication avec la Siléſie, & ſi le roi tiroit vers Pardubitz, Prague & la Bohème étoient perdus. Ce projet étoit beau & digne d'admiration : le maréchal Traun y ajoutoit la ſage précaution de choiſir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le roi avoit pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il auroit pu les forcer au combat, ou il auroit gagné ſur eux le poſte de Kuttenberg, ce qui auroit ruiné tous leurs deſſeins. Le manque de pain, raiſon ſi ſouvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impoſſible, le roi avança le lendemain avec l'aîle de l'armée; le prince Léopold devoit ſuivre avec le pain qu'on attendoit de Prague. Le bonheur voulut qu'à Koſteletz, où le roi prit ſon camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin & des viandes deſtinées aux ennemis ; il fit diſtribuer ces proviſions à ſes troupes. Son intention étoit de gagner le lendemain Janowitz ; mais il fut trompé par des eſpions qui aſſurèrent que le prince de Lorraine y étoit déjà. On tourna donc ſur la gauche, & l'armée ſe campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut

Digitized by Google

qu'alors qu'on apprit que Mr. de Naſſau étoit à Kolin, & qu'un convoi de pain arriveroit inceſſamment de Leutmeritz à l'armée ; pour en faciliter le tranſport, on garnit de grenadiers Brandeis & Nienburg. Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée ; le jour d'après on ſe porta ſur Planiany. L'ennemi avoit eu deſſein d'y venir ; auſſi y trouva-t-on d'abondantes ſubſiſtances. L'aîle droite des Pruſſiens étoit au couvent de Zasmuky, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens : des marais & des bois ſéparoient les deux armées. Cependant il y avoit tout à craindre pour Pardubitz ; les Autrichiens en étoient plus près d'une demi-marche que les Pruſſiens. On y envoya avec 8 bataillons & 10 eſcadrons Mr. Du Moulin, qui paſſa par Kolin, & couvrit Pardubitz & les magaſins. Le point principal alors étoit de gagner Kuttenberg : il n'y avoit point de temps à perdre, ſi l'on y vouloit devancer les ennemis. Quoique les troupes fuſſent fatiguées de trois marches conſécutives, il fut réſolu que par un effort on arriveroit le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forceroit le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais qui dura depuis 6 heures du matin juſqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, & quelque diligence qu'on fît dans la ſuite, il fut im-

Digitized by Google

poſſible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Groſs-Gubel, où l'on dreſſa les tentes. L'armée avoit la ville de Kolin & l'Elbe à dos à la diſtance d'un demi-mille ; ſes deux aîles étoient appuyées à des villages ; une petite plaine étoit devant le front bornée par un bois touffu, où campoit le prince de Lorraine : ce prince ſe ſervit de l'avance que ſa poſition lui donnoit ſur celle des Pruſſiens, & dès le ſoir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean-Baptiſte, fort eſcarpée, & qui domine ſur tous les environs. Le roi auroit voulu ſe battre avant d'avoir conſommé ſes magaſins ; une affaire générale convenoit à ſes intérêts ; mais elle ne convenoit pas à ceux des Autrichiens, & ils l'évitèrent toujours ſoigneuſement. Tandis que le prince de Lorraine & Traun s'établiſſoient ſur la cime des rochers, Nadaſti vint ſe placer ſur la droite des Pruſſiens avec 6,000 Hongrois ; Guilan, avec un corps de la même force, ſe mit dans le bois qui bornoit le front de la plaine ; Trenck & Moratz ſe mirent ſur la gauche avec leurs troupes légères, pour reſſerrer l'armée dans ſon camp, & l'empêcher d'en ſortir pour aller fourrager. Il paroîtra peut-être étrange que les Pruſſiens n'aient rien tenté pour déloger ces corps de leur voiſinage ; mais ces corps avoient des défilés devant eux, & on ne pouvoit venir à eux qu'avec déſavantage. La

Digitized by Google

mauvaise nourriture des troupes, la misère & les fatigues qu'elles avoient souffertes, occasionnèrent un grand nombre de maladies ; il n'y avoit pas 100 hommes par régiment exempts de la dyssenterie ; les officiers n'étoient pas mieux ; les fourrages du camp étoient consommés ; on ne pouvoit avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe ; la saison devenoit plus rude de jour en jour ; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kolin, & à cantonner les troupes pour conserver & rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de novembre, & fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine auroit voulu l'entamer, on auroit pu sur ce terrein engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, postés derrière des murailles qui formoient un retranchement naturel ; on plaça les batteries sur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominoient sur tout le terrein : Kolin & Pardubitz devenoient alors des postes importans, parce qu'ils assuroient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes, on établit des postes le long de la rivière, & derrière cantonnoient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kolin ; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12, les grenadiers de la reine avec toutes

toutes les troupes Hongroises tentèrent une nouvelle attaque, & furent par-tout repoussés vigoureusement; ils y perdirent 300 soldats tués; Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyoit la campagne finie, & auroit voulu donner aux troupes un repos qu'elles avoient bien mérité par les fatigues qu'elles avoient essuyées en Alsace & en Bohème: la cour de Vienne pensa autrement, & elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le roi se flattoit de l'idée que l'ennemi prendroit ses quartiers entre l'Elbe & la Sasawa; dans le dessein où il étoit de tomber dessus par Pardubitz & Kolin, & de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau & de Chrudim. Il avoit pris son quartier à Turnow, proche de Pardubitz; celui du prince Léopold étoit peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps là des mouvemens qui sembloient dénoter qu'il avoit quelque dessein sur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites, on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçoient un grand dessein, qui devoit s'exécuter le 18 de novembre. Le général d'Einsiedel, qui commandoit à Prague, mandoit que l'ennemi faisoit travailler à des échelles dans tous les villages voisins, & le général Nassau avertissoit qu'il s'attendoit dans quelques jours à

Digitized by Google

être attaqué à Kolin ; il n'y avoit rien à craindre pour Pardubitz, où se trouvoit l'aîle gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avoit des postes d'infanterie, & 40 escadrons de houfards étoient distribués entre deux, pour veiller aux patrouilles & sur les moindres mouvemens des troupes de la reine. Par ces précautions, le roi devoit toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le passage de l'Elbe ; il n'y avoit donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le roi y envoya Mr. de Rottembourg avec ses dragons & trois bataillons, pour en renforcer la garnison. Ce jour critique, le 18, arriva enfin, & ne produisit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches & de contremarches ; le 19 parut plus décisif. On entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon & un feu d'infanterie assez vif. Le roi envoya de tous côtés pour savoir où l'on tiroit ; tout le monde étoit dans la prévention que c'étoit quelque nouvelle tentative sur Kolin. Les coups qu'on entendoit, se tiroient à la droite de l'armée, & comme le général Nassau s'étoit attendu à quelque entreprise du prince de Lorraine sur son poste, & qu'on ne recevoit point d'autre nouvelle, on ajouta trop légérement foi à ces appareu-

Digitized by Google

ces. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de housards fit au roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la reine avoient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avoit été cause qu'on ne s'en étoit apperçu qu'à la pointe du jour; que le lieutenant-colonel de Wédel, dont le bataillon se trouvoit le plus proche, y avoit marché; que malgré le feu de 50 canons, il avoit repoussé trois fois les grenadiers Autrichiens; que pendant 5 heures il avoit disputé ce passage au prince de Lorraine; que les housards qu'il avoit envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin par des ulans qui s'étoient glissés dans les bois voisins, faute de secours il s'étoit retiré en bon ordre par la forêt de Wischenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe étoit fâcheux, soit que la négligence des housards en fût cause ou non, & cette entreprise décidoit de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin auroit été perdu; on ne songea qu'à remédier au mal autant que les circonstances le permettoient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Wischenjowitz, qui étoit au centre de ses cantonnemens; on ne laissa à Pardubitz que 3 bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son rendez-vous le soir, à 9 heures, campée

Digitized by Google

en front de bandière, à l'exception du corps de Mr. de Naſſau qui étoit à Kolin, & de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis & l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers, & 100 hommes, tant morts que bleſſés, à l'affaire de Solnitz, qui ſera à jamais mémorable dans les faſtes pruſſiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, ſurpris qu'un ſeul bataillon Pruſſien lui eût diſputé pendant 5 heures le paſſage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient : La reine ſeroit trop heureuſe ſi elle avoit dans ſon armée des officiers comme ce héros.

La ſituation critique où ſe trouvoient les affaires, porta le roi à raſſembler les principaux officiers de ſes troupes, pour délibérer avec eux ſur le parti qu'il y avoit à prendre. La queſtion rouloit ſur deux objets : marcheroit-on à Prague pour ſe maintenir dans ce royaume, ou évacueroit-on Prague & la Bohème pour ſe retirer en Siléſie. Chacun de ces partis avoit des inconvéniens. Le prince Léopold étoit d'avis de marcher à Prague, puiſqu'il y avoit encore quelqu'amas de farine à Leutmeritz, & qu'en abandonnant Prague, on ſeroit en même temps obligé d'abandonner la groſſe artillerie, que les chemins ne permettroient pas de traîner avec ſoi, outre le riſque

Digitized by Google

que la garnison avoit à courir par une retraite, au moins de 30 milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz & la Lusace les frontières de la Silésie. Le roi étoit du sentiment qu'il falloit marcher en Silésie, parce que c'étoit le parti le plus sûr. Le projet de se maintenir à Prague donnoit à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Silésie. Les Saxons en auroient fait autant sur leurs frontières; de sorte que cette armée auroit été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, & de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où seroient venues les sommes pour payer les troupes, acheter des magasins, &c.? Comment le général de Marwitz avec 12,000 hommes pouvoit-il couvrir les deux Silésies contre l'armée du prince de Lorraine? Ces raisons décidèrent pour le retour en Silésie, où l'armée trouvoit toutes les ressources dont elle avoit besoin pour se rétablir, où les places fortes étoient remplies de magasins, le pays de subsistances, où l'on regagnoit la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni ressources ne pouvoient manquer. Et pour prendre les choses réellement telles qu'elles étoient, le roi ne faisoit de perte en se retirant de la Bohême, que celle de sa

Digitized by Google

groſſe artillerie. Tous les généraux ſe rangèrent de cet avis.

La réſolution qui avoit été priſe ſur le champ, devoit être exécutée de même. Le roi fit partir un homme de confiance & de reſſource, nommé Bulow, ſon aide-de-camp, pour porter à tous les corps détachés, ainſi qu'à la garniſon de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. Mr. de Naſſau fut inſtruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le roi ſeroit vis-à-vis du prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut aſſez heureux pour traverſer des détachemens de houſards ennemis, & pour porter ſes ordres à ceux auxquels il devoit les rendre. Ce parti devenoit d'autant plus néceſſaire, que la garniſon de Prague n'avoit de ſubſiſtances que pour ſix ſemaines, & que la faim l'auroit contrainte de ſe rendre, ſi l'on avoit attendu ce terme. Le 20 de novembre le roi s'approcha de Chlumetz, afin de ſeconder les mouvemens de Mr. de Naſſau; il demeura dans ce poſte, pour laiſſer à ce détachement le temps de gagner Bitſchow & Néchanitz. Le 22, l'armée ſe mit entre Pardubitz & Kœnigsgrætz, au village de Woititz, qui couvroit le défilé de Néchanitz. Les malades & le bagage ſous une bonne

Digitized by Google

escorte, prirent les devans pour la Silésie, afin d'alléger la marche des troupes. Mr. de Retzow évacua Pardubitz ; le 24, toute la cavalerie marcha à la rencontre de Mr. de Nassau, & l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Koenigsgraetz, pour se cantonner dans les villages qui sont en deça de l'Elbe. On resta le 25 & le 26 dans cette position. Le 27, l'armée se partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz ; la seconde, que le roi conduisoit, passa par les gorges de Braunau ; & la troisième, conduite par Mr. Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans sa marche. La brigade de Truchses, qui étoit à la seconde colonne, & qui en faisoit l'arrière-garde, fut attaquée en passant le ruisseau de la Métau, proche du village de Pless. Truchses s'amusa mal-à-propos à escarmoucher avec les pandours, & il eut 40 hommes tant morts que blessés. Ce qui caractérise bien l'esprit hongrois, c'est qu'au milieu de cette escarmouche, quelques cochons se mirent à crier dans le village de Pless ; ce fut le signal de la trêve, les pandours abandonnèrent les Prussiens, & coururent tous au village égorger des bêtes, qu'ils aimoient mieux manger que de se battre : il y a sûrement dans l'histoire peu d'exemples d'es-

Digitized by Google

carmouches auſſi vives, qui aient eu un dénouement auſſi groteſque. La colonne de Mr. Du Moulin fut attaquée au village d'Elſe, mais avec ſi peu de vigueur, que cela ne mérite aucune conſidération. La colonne où étoit le roi, arriva le 4 décembre à Tannhauſen; le vieux prince d'Anhalt y arriva preſque en même temps. Le prince Léopold étoit attaqué d'une maladie qui faiſoit craindre pour ſes jours. Le maréchal de Schwérin avoit pris de l'humeur, & quitta l'armée avant le retour en Siléſie. Le roi fut obligé de ſe rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour la campagne prochaine, & de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvoit rendre plus vives, au cas que les circonſtances l'exigeaſſent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. Mr. de Winterfeld ramena heureuſement ſon détachement de Leutmeritz en Siléſie; il fut harcelé en chemin, mais ſes bonnes diſpoſitions tinrent les Hongrois en reſpect. La garniſon de Prague ne ſuivit pas littéralement les ordres qu'elle avoit reçus. Mr. de Einſiedel devoit faire ſauter les ouvrages du Wiſcherad & de St-Laurent, il devoit faire crever les canons de la groſſe artillerie, & en brûler les affuts, jeter dans l'eau les fuſils, dont la garniſon de la reine avoit

Digitized by Google

été armée. Mr. de Einſiedel crut fauſſement que ce premier ordre ſeroit révoqué ; il en ſuſpendit l'exécution juſqu'au moment de ſon départ : il fut trop tard alors. Lorſqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchoit, il raſſembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il falloit abandonner. Ce fut le 26 de novembre que la garniſon ſortit de Prague. Mr. de Einſiedel avoit ſi mal pris ſes précautions, que ſes troupes défiloient encore par la porte St-Charles, que déjà 400 pandours s'étoient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Mr. de Rottembourg, qui s'y trouvoit, fit tirer ſur eux quelques canons chargés à mitraille, qui les continrent. Cette garniſon arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain & de proviſions. Quand Mr. de Einſiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons vouloient lui diſputer le chemin de la Siléſie ; car le prince de Lorraine n'avoit ſuivi le roi que juſqu'à Nachod, d'où il avoit pris la route de la Moravie, & les Saxons celle des cercles de Buntzlau & de Leutmeritz. Il y eut quelques eſcarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva

Digitized by Google

à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland, & à trois des frontières de la Silésie, il apperçut un gros corps, & apprit par des transfuges & des espions, que c'étoit une partie du corps Saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2,000 grenadiers Autrichiens s'étoient joints. Mr. de Einsiedel, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareil cas, perdit entiérement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaqueroit ces Saxons qui s'étoient fait des retranchemens avec de la neige entassée, ou s'il traverseroit la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avoient fait de si grands abatis sur le chemin de Friedland, qu'il étoit devenu impraticable dans cette saison. Mr. de Rottembourg voyant que l'incertitude de Mr. de Einsiedel laisseroit périr les troupes de froid & de misère, fit reconnoître les chemins de la Lusace, & prit en même temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Cottwitz, Saxon de naissance, déserta la nuit, & avertit le chevalier des desseins de Rottembourg. Rottembourg se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche, & entra en Lusace. Les Saxons n'étoient occupés qu'à leur défense, & ils furent instruits en même temps qu'un gros corps Prussien, aux

Digitized by Google

ordres de Mr. de Naſſau, défiloit par la Siléſie pour leur tomber à dos ; ils étoient ſi occupés de ces nouvelles, que la garniſon de Prague leur échappa heureuſement. Mr. de Rottembourg cheminoit toujours ; un colonel Vitzthum, qui commandoit ſur la frontière de la Luſace, voulut s'oppoſer à ſon paſſage ; mais, lorſqu'il vit le nombre des Pruſſiens auquel il auroit à faire, il ſe déſiſta de ſon oppoſition. Le général Saxon Arnheim, ſous les ordres duquel il étoit, envoya un autre officier pour interdire le paſſage aux Pruſſiens ; mais Rottembourg en l'accablant de politeſſe, pourſuivit ſa route, & arriva le 13 décembre aux frontières de la Siléſie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers, depuis la Luſace juſqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçoient de plus heureux ſuccès. Ce grand armement, qui devoit engloutir la Bohème, & même inonder l'Autriche, eut le ſort de cette flotte, nommée l'Invincible, que Philippe II d'Eſpagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il eſt plus difficile de faire la guerre en Bohème que par-tout ailleurs. Ce royaume eſt environné d'une chaîne de montagnes, qui en rendent l'entrée & la ſortie également dangereuſes. Prit-on même la

ville de Prague, il faudroit une armée pour la garder ; ce qui affoiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut assembler des magasins qu'en hiver, où les habitans sont contraints par la rigueur de la saison de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des subsistances pour de grandes armées ; les fourrages secs & le fourrage verd ne sauroient y manquer : mais d'autres cercles montueux & chargés de bois, sont trop stériles pour qu'une armée y séjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable, & si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer en lui coupant ses communications ; à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait de gorges & de postes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables, pour se soutenir au moins six mois en Bohème. On sait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut se souvenir que le ventre en est le fondement ; mais ce n'est pas tout. Il entre en Saxe, sans ignorer que les

Digitized by Google

Saxons avoient accédé au traité de Worms : ou il falloit les forcer à changer de parti, ou il falloit les écraſer avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le ſiège de Prague, & envoie un foible détachement à Béraun contre Mr. de Bathyani ; ſi les troupes n'avoient pas fait des prodiges de valeur, il auroit été cauſe de leur perte. Prague priſe, il étoit certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à Mr. de Bathyani, de l'écraſer avant l'arrivée du prince de Lorraine, & de prendre le magaſin de Pilſen, la perte duquel auroit empêché les Autrichiens de retourner en Bohème : ils auroient été obligés d'amaſſer de nouveau des ſubſiſtances, ce qui demande du temps ; de ſorte que cette campagne auroit été perdue pour eux. Si l'on ne s'y eſt pas pris avec aſſez de zèle pour remplir les magaſins Pruſſiens, il ne faut point l'imputer au roi, mais aux commis des vivres, qui ſe faiſoient payer les livraiſons, & laiſſoient les magaſins vuides. Mais comment ce prince eut-il la foibleſſe d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle, qui le mena à Tabor & à Budweis, lorſqu'il convenoit lui-même que ce projet n'étoit conforme ni aux conjonctures, ni à ſes intérêts, ni aux loix de la guerre ? Il n'eſt pas permis de pouſſer la condeſcendance auſſi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à ſa ſuite. Enfin

Digitized by Google

étoit-il bien permis de mettre ſon armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ces quartiers ? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Mr. de Traun y joua le rôle de Sertorius, & le roi, celui de Pompée. La conduite de Mr. de Traun eſt un modèle de perfection, que tout militaire, qui aime ſon métier, doit étudier, pour l'imiter, s'il en a les talens. Le roi eſt convenu lui-même qu'il regardoit cette campagne comme ſon école dans l'art de la guerre, & Mr. de Traun comme ſon précepteur. La fortune eſt ſouvent plus funeſte aux princes que l'adverſité : la première les enivre de préſomption ; la ſeconde les rend circonſpects & modeſtes.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie & dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le Prince d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix ; difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Silésie. Le jeune Électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fussen avec l'Autriche.*

A Peine le roi eut-il quitté l'armée, que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appelloient la terreur des Prussiens. Ils entrèrent 1745.
dans la haute Silésie & dans le comté de Glatz. Mr. de Marwitz, dont le corps cantonnoit aux environs de Troppau, se retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel & Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. Mr. de Lehwald, qui commandoit dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi

Digitized by Google

fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 janvier 1745, il passa la rivière & marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assembloient à la pointe du jour, & passoient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt & reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite, les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid, & beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jægerndorff & à Troppau. Mr. de Nassau, avec un corps de 6,000 hommes, nettoya la haute Silésie, vers Ratibor & de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infestoient; Mr. de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui vouloient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois de Troppau, & fondit brusquement sur Oderberg, & delà sur Ratibor, dès que Mr. de Traun fut de

Digitized by Google

de retour en Moravie : 3,000 ennemis furent surpris dans Ratibor ; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée, voulurent se sauver par le pont de l'Oder ; mais la foule qui se pressoit d'y passer, le fit rompre ; en même temps les Prussiens forcèrent la ville, & ce qu'ils ne passèrent pas au fil de l'épée, se noya ou fut pris. Un autre corps Hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de Mr. de Nassau, & se retira de Plesse dans la principauté de Teschen. Dans ce temps là Mr. de Lehwald s'avançoit vers Wenzel-Wallis, qui s'étoit porté sur Habelschwerd. Cette ville est située dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg, dans le pays de Glatz, & se trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, postés dans un terrein avantageux auprès du village de Plomnitz ; devant leur front serpentoit un ruisseau, dont les bords en bien des endroits étoient d'un accès difficile. Rien n'arrêta Mr. de Lehwald ; il attaqua les Autrichiens, les troupes surmontèrent tous les obstacles, elles franchirent le ruisseau, gravirent la montagne, & fondirent si brusquement & avec tant d'audace sur l'ennemi, qu'ils le chassèrent de son poste. Les Autrichiens tentèrent de se reformer dans un bois qui étoit derrière le champ de bataille ; mais ils en furent empêchés par 13 Fév. 1745.

Digitized by Google

les grenadiers Prussiens, qui les poursuivirent la baïonnette au bout du fusil. Derrière ce bois il y avoit une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la seconde fois de profiter; mais on l'attaqua si impétueusement, que la confusion devint entière & la fuite générale. Lehwald n'avoit que 400 housards, qu'on crut suffire dans un pays montueux & difficile; s'il avoit eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auroient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Prussiens prirent trois canons, & firent 108 hommes prisonniers; il ne leur en coûta que 30 soldats tant morts que blessés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avoit rendu un service important au feu roi au siège de Stralsund; il indiqua un passage par lequel on se rendit maître du retranchement des Suédois, en le tournant du côté de la mer, qui alors étoit basse. Tant de succès aussi rapides encouragèrent les Prussiens, & ôtèrent aux troupes de la reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de son côté dans les quartiers d'hiver, & demeura tranquille chez soi.

La fortune avoit encore marqué sa faveur aux Prussiens, par la naissance d'un fils dont la princesse de Prusse étoit accouchée; ce qui assuroit la succession à la branche régnante,

Le 25 septemb. 1744.

Digitized by Google

qui jusqu'alors ne s'étoit étendue qu'aux trois frères du roi. A Berlin, la cour attendoit l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyoit à ses alliés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'étoit rendu à Munich, delà à Cassel, où il fut averti d'éviter, pour se rendre à Berlin, le chemin par le pays de Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menoit par le Eichsfeld à Halberstadt Le maréchal, imbu de son caractère d'ambassadeur & du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, & par une suite de cet aveuglement; prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons Hanovriens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre; où le conseil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouoit un si grand rôle en Europe: il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, & il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France souffroit de l'affront que les Hanovriens lui faisoient dans la personne de son ambassadeur. On disoit à Versailles que les Hanovriens avoient manqué dans cette occasion au respect dû à la majesté

Digitized by Google

impériale & au droit des gens, en arrêtant sur les grands chemins, & comme un voleur, un homme revêtu d'un caractère public. On disoit à Londres, qu'après la déclaration de guerre, tout officier François qui passoit sans passeport sur les terres du roi d'Angleterre, pouvoit être arrêté de bon droit : qu'on regardoit le maréchal de Belle-Isle comme officier & non comme ambassadeur, ce caractère n'étant point indélébile, & n'étant valable qu'à la cour où le ministre est accrédité. Il n'y avoit proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéressée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardoit comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avoit forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, & qui l'avoit contraint en 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçoit l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle étoit donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Brunswick. A ces désagrémens publics qu'essuyoit Louis XV, il s'en joignoit de particuliers. La duchesse de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du roi réveilla ses premiers feux ; l'amour que la religion avoit offensé, s'en vengea à son tour, en ranimant plus vivement

Digitized by Google

que jamais dans le cœur du roi ſa paſſion pour ſa maîtreſſe. Dans le temps qu'on négocioit ſon retour, il apprend qu'elle eſt morte. Jamais Sacrement ne cauſa tant de remords que celui que Louis XV avoit reçu à Metz ; il ſe reprocha la mort d'une perſonne qu'il avoit tendrement aimée ; des déſirs qu'il ne pouvoit plus ſatisfaire, & des regrets inutiles émurent ſi violemment ſa ſenſibilité, qu'il ſe retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeſte à ſes alliés & à ſa maîtreſſe, lui procura au moins la ſatisfaction la plus douce qu'un ſouverain puiſſe avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-Aimé, déſignation préférable au titre de Saint & de Grand, que la flatterie & rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvoit des contretemps, la Pruſſe étoit expoſée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuſe campagne de 1744 en Bohème : d'auxiliaire elle étoit devenue partie belligérante, & le théâtre de la guerre, qui avoit été en Alſace, s'étoit tranſporté ſur les frontières de la Siléſie. La mauvaiſe volonté des Saxons s'étoit manifeſtée aſſez ouvertement pour qu'on pût prévoir que ſi cela dépendoit d'eux, ils tâcheroient d'attirer la guerre au cœur des anciens états Pruſſiens. Il falloit, pour réſiſter à ces ennemis, des dépenſes exorbitantes, & avec cela même il

Digitized by Google

auroit été preſque impoſſible d'éviter la ruine du plat pays. Ces conſidérations faiſoient enviſager la paix comme l'unique moyen de ſe tirer d'une ſituation auſſi critique. La France s'étoit engagée d'aſſiſter efficacement les Pruſſiens. Le roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeller ſes engagemens; il parut par ſa réponſe qu'il étoit auſſi froid pour l'intérêt de ſes alliés que ſenſible aux ſiens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'étoit faite que pour ſauver l'Alſace.

Il ne manquoit plus pour embrouiller davantage la politique des puiſſances Européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 janvier de l'année 1745 Il pouſſa la bienfaiſance à l'excès, & la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence: il perdit deux fois ſes états, & ſans ſa mort, qui prévint les malheurs qui l'attendoient, il ſeroit ſorti pour la troiſième fois de ſa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la diſſolution de la ligue de Francfort, à laquelle les François avoient déjà porté atteinte, en ne rempliſſant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'empereur avoit légitimé l'aſſociation des princes qui avoient pris ſa défenſe; toutes leurs démarches avoient été conformes aux loix de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaiſon étoit détruit. Les princes de l'Empire

Digitized by Google

n'avoient plus un but commun, & les mêmes intérêts ne les attachoient plus à ceux de la Prusse. Il étoit facile de prévoir que la nouvelle maison d'Autriche tenteroit l'impossible pour faire rentrer dans sa maison la couronne impériale. A Versailles on regardoit en secret la mort de l'empereur comme un heureux dénouement, qui alloit terminer les embarras de la France. On étoit las de lui payer des subsides considérables, & l'on se flattoit de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnoit le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'étoit que le tiers des électeurs étoit aux gages du roi d'Angleterre, & que l'électeur de Mayence, dont l'influence avoit du poids dans les délibérations de l'Empire, étoit dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvoit-on opposer au grand-duc de Toscane? L'électeur Palatin étoit trop foible, le jeune électeur de Bavière n'avoit point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial étoit regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui sembloit exclure l'électeur de Saxe; il ne restoit donc que le grand-duc de Toscane, soutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglois, & par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentoit les difficultés qu'elle ren-

Digitized by Google

contreroit cette fois à exclure le grand-duc du trône ; elle voulut cependant lui ſuſciter des rivaux, pour rendre les conditions de ſon accommodement plus avantageuſes. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour ſur Auguſte III, roi de Pologne. Mr. d'Argenſon ſaiſit vivement cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le roi de Pologne & la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'oppoſition à l'exécution de ce projet, que de la part de la Pruſſe, étant exactement informé des ſujets de mécontentement qui ſubſiſtoient entre ces deux princes.

En effet, le roi de Pologne n'avoit rien négligé pour rendre le roi de Pruſſe irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744, Auguſte avoit eſſayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venoit de conclure avec la maiſon d'Autriche, & qui n'étoit proprement qu'un renouvellement de garantie de la Pragmatique-Sanction. Il repréſenta à la diète de Varſovie la néceſſité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour réſiſter aux deſſeins d'un voiſin ambitieux, qui alloit incontinent fondre ſur la république : il conclut une alliance offenſive & défenſive avec la Ruſſie ; tout le monde ſe diſoit à l'oreille que c'étoit contre la Pruſſe. Le roi de Pologne ayant paſſé par la Siléſie pour ſe rendre à la diète de Po-

Digitized by Google

logne, il n'y eut point d'impoſtures qu'il ne débitât, tant à Varſovie qu'aux autres cours de l'Europe, ſur le peu d'égards qu'on avoit eus pour ſa famille & pour ſa perſonne, quoique tous les reſpects qu'on doit aux têtes couronnées lui euſſent été rendus. Le paſſage des troupes Pruſſiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguoit comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avoient paſſé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvoient ces exemples bons pour eux & mauvais pour les autres. On avoit offert au roi de Pologne d'avoir ſoin de ſes intérêts, de marier la princeſſe Marianne ſa fille au fils de l'empereur. Les miniſtres François & Pruſſiens n'épargnèrent pas même des offres conſidérables pour gagner le comte de ***, & pour lui perſuader de prendre le parti de l'empereur : le tout en vain. La place étoit déjà priſe & occupée par les Anglois, les Autrichiens & les Ruſſes. Tant de traits de mauvaiſe volonté de la part des Saxons, n'empêchèrent pas qu'avant la guerre, le roi ne permît à 6 régimens qu'ils avoient en Pologne, de traverſer la Siléſie pour ſe rendre en Luſace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devoit en cas de guerre lui fournir que 6,000 hommes. Dès que les Pruſſiens furent en Bohème, 22,000 Saxons

Digitized by Google

se joignirent aux Autrichiens, & la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres & des munitions de guerre ; cela étoit équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils alloient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contre-temps, révolta leur amour-propre, & augmenta encore la haine qu'ils avoient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le comte de *** attribua leur malheur à son habileté ; il dit que la reine de Hongrie devoit la Bohème à la valeur des troupes Saxonnes, & se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

De ***, non content de ces fanfaronnades, avoit sur-tout à cœur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeller qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. De ***, à force de récompenses, engagea un staroste, nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre Prussien l'avoit corrompu, moyennant la somme de 5,000 ducats ; ce qu'il fit d'un air repentant, & d'un ton de vérité qui auroit pu séduire ; mais il fut sévérement examiné & confondu par ses propres dépositions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de

Digitized by Google

l'Autriche & l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilloit alors de mécontens, comme c'eſt l'ordinaire dans les états républicains, où la liberté ne ſubſiſte que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Pruſſe de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguſte III. Ç'auroit été le moyen de ſuſciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Pruſſe, qui loin de vouloir attiſer le feu de la guerre, déſiroit de l'éteindre, eut aſſez de modération pour conſeiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avoit ſi vivement offenſé, & qui vouloit retourner en Saxe, toutes les ſûretés qu'il pouvoit ſouhaiter pour ſon paſſage par la Siléſie. Les refus d'Auguſte III ne ſe reſſentirent pas de la politeſſe qui régnoit autrefois à ſa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditoit la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'empereur à Olmutz, d'où il pourſuivit ſon chemin par Prague pour ſe rendre à Dresde. De *** & ſon épouſe ſe rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que de *** fut de retour à Dresde, il expédia ſon premier commis, ſon homme de confiance, un certain Saul, à la cour de

Digitized by Google

Vienne, pour régler avec Bartenſtein, miniſtre de la reine, le partage de la Siléſie. Ce fut un article ſecret, qu'on ajouta au traité de Varſovie. On promettoit au roi de Pologne la principauté de Glogau & celle de Sagan; il s'engageoit à faire agir offenſivement ſes troupes en Siléſie, à renoncer à ſes prétentions à la couronne impériale, & à donner ſa voix au grand-duc de Toſcane; il offroit de plus de porter ſon corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère ſur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques perſonnes prétendent que la cour de Vienne ſe chargea ſimplement d'avoir ſoin de ſes intérêts à la pacification générale, & qu'elle promit au comte de * * * la principauté de Teſchen avec la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas naturel que le roi ait été ſéduit par ces dernières conditions: la vraiſemblance donne du poids au partage de la Siléſie ſtipulé par le traité; & ce qui augmente les apparences, c'eſt que le comte de St-Séverin, qui étoit pour lors ambaſſadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit étoit aſſez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne & celle de Dresde, augmentoient les ombrages que la Pruſſe en devoit prendre. Le temps

Digitized by Google

d'ouvrir la campagne approchoit. Cagnoni, chargé des affaires de la Pruſſe à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de *** ſur l'uſage auquel il deſtinoit les troupes Saxonnes qui étoient en Bohème, & en un mot, de tirer de lui une déclaration cathégorique, ſi ces troupes attaqueroient les provinces de la domination Pruſſienne ou non. De *** battit la campagne, & crut diſſimuler ſes intentions, qui étoient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étoient en ces termes, lorſque la France fit propoſer au roi de mettre la couronne impériale ſur la tête d'un ennemi qui l'avoit ſi griévement offenſé. Si ce prince n'avoit conſulté que ſon reſſentiment, il auroit rejeté bien loin une ſemblable propoſition. Il prit un parti plus modéré. La ſaine politique demandoit qu'il employât tous les moyens poſſibles de déſunir deux cours qui s'étoient liguées contre lui : au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ſes prétentions & celles de la reine de Hongrie devoient les rendre irréconciliables ; alors le roi avoit beau jeu, car en s'accommodant avec la maiſon d'Autriche, il pouvoit fruſtrer Auguſte III du trône qu'il briguoit. Mais ce qui rendoit ce projet de la France impoſſible dans l'exécution, c'eſt que la couronne impériale & celle de Pologne, ne pouvant pas ſe réunir ſur la même

Digitized by Google

tête, il auroit fallu préalablement qu'Auguſte abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui étoit pas permis ſelon les loix de ce royaume. Le roi de Pruſſe ne fit donc point le difficile, ſe prêtant à tout ce que la France exigeoit de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Mr. le chevalier de Court avoit été chargé de cette négociation à Berlin : il s'étoit attendu à trouver de la part du roi, plus de réſiſtance à conſentir à l'élévation de ſon ennemi, & il regarda ſon conſentement comme une marque de la condeſcendance de ce prince pour ſa cour.

Mais le roi n'eut pas lieu d'être auſſi ſatisfait des plans que ce miniſtre propoſoit pour la campagne prochaine. Malgré ſes paroles emmiellées, on s'appercevoit que le deſſein de la France n'étoit point de faire des efforts en faveur de ſes alliés. On ne vouloit prendre aucun arrangement pour les ſubſiſtances de l'armée de Bavière ; on vouloit différer le plus que l'on pourroit l'ouverture de la campagne. Les Allemands devoient aſſiéger Paſſau, les François Ingolſtadt, & perſonne ne penſoit aux entrepriſes que les Autrichiens pouvoient tenter dans cet intervalle. L'armée de Mr. de Maillebois s'étoit retirée de la Lahn derrière le Mein ; les François vouloient la renforcer & la laiſſer dans l'inaction.

Digitized by Google

Les principales forces de cette monarchie devoient se porter en Flandre, où Louis XV avoit résolu de faire une seconde campagne ; & la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère. Après que le roi eut épuisé toutes les raisons qui auroient pu faire changer de sentiment le ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étoient adaptées aux vues politiques des deux cours, & leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvoient, d'après les conjonctures présentes, & la possibilité de l'exécution. Il y étoit proposé de porter l'armée de Maillebois au-delà de la Lahn, entre la Franconie, la Westphalie & le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voisinage, & de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohême pour favoriser l'élection du grand-duc. Cette armée servoit de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse, & tous les alliés du défunt empereur. Quand même ce moyen n'auroit pas été suffisant pour exclure entiérement le grand-duc du trône impérial, il rendoit toujours les François maîtres de traîner en longueur cette élection, & qui gagne

Digitized by Google

du temps, a tout gagné. Le roi insistoit également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistances, ainsi que d'un bon général, & qu'elle s'assemblât aussi-tôt que les Autrichiens commenceroient à se remuer dans leurs quartiers, afin que les Prussiens & les Bavarois fissent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertissoit aussi ses alliés, que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de poursuivre avec ardeur sa pointe, il ne s'enfonceroit plus dans le pays de la reine, qu'autant qu'il pourroit être suivi de ses subsistances ; qu'ayant les Autrichiens & les Saxons sur les bras, étant de plus menacé des Russes, il avoit besoin de redoubler de prudence ; & que si les François ne prenoient pas de bonnes mesures pour traverser l'élection impériale, il se trouveroit nécessité à faire sa paix avec la reine de Hongrie. Les François envoyèrent sur cela Mr. de Valori à Dresde, pour persuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial ; mais le traité de Varsovie, l'ascendant des Russes à cette cour, & les guinées angloises lioient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmoit la cour de Berlin dans l'opinion que le grand-duc deviendroit empereur, que l'armée des alliés seroit malheureuse en Bavière, que les François n'auroient

Digitized by Google

roient à cœur que leur campagne de Flandre, & que leurs alliés feroient sagement de penser à eux-mêmes. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effusion de sang inutile ; mais les tisons de la discorde jetoient de nouvelles étincelles sur toute l'Europe, & la bourse des grandes puissances n'étoit pas encore épuisée. Les Prussiens entamèrent à tout hasard une négociation avec les Anglois ; ils se fondoient sur l'espérance de trouver alors les esprits plus enclins à la paix, & sur une révolution qui venoit d'arriver dans le ministère anglois. Depuis que le lord Carteret avoit fait le traité de Worms, la nation Angloise avoit changé de dispositions à son égard. On lui reprochoit d'être emporté & fougueux, & d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le roi à renvoyer un ministre qui étoit entré dans toutes ses vues, & qui couvroit sous l'apparence de l'intérêt national, tous les pas que George faisoit en faveur de son électorat ; ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir disposer des sceaux, & fut obligé de les remettre au duc de Newcastle. Le lord Harrington devint ministre ; le peuple appella ce nouveau conseil, la faction des Pelhams, parce que ceux qui le composoient, étoient de cette famille. Ces

nouveaux ministres sur toutes les créatures de Carteret ; mais ils ne pouvoient rompre les traités qu'il avoit conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avoit donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret étoit faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité ; plus timide que son prédécesseur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelqu'acheminement à la paix générale. Voici quelques idées esquissées qu'on lui communiqua : On pourvoira Dom Philippe d'un établissement en Italie ; la France gardera de ses conquêtes, Ypres & Furnes, moyennant quoi l'Espagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglois ; tous les alliés reconnoîtront empereur le grand-duc de Toscane ; la Prusse demeurera en possession de la Silésie, selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres Anglois déclinèrent la négociation sur ces articles ; c'est que le roi désiroit la continuation de la guerre, & qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelhams pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à La Haye. Le plus beau génie, & en même temps

Digitized by Google

l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, étoit alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podewils, ministre de Prusse auprès des États-Généraux, que le traité de Varsovie mettoit des entraves à la bonne volonté des Pelhams; que par conséquent le roi de Prusse ne pouvoit point se flatter de réussir par des négociations, mais devoit s'opposer vigoureusement aux desseins de ses ennemis, qui tramoient sa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes insinuations du ministre Prussien à Londres, ne concilliassent entièrement au roi de Prusse l'affection du nouveau ministère, qui fit assurer ce prince qu'il n'attendoit que les occasions pour le servir. Le conseil de milord Chesterfield étoit le meilleur qu'on pût suivre.

On continua de négocier; mais l'attention principale du roi le tourna sur tous les objets qui pouvoient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importans sans doute étoit de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le soldat étoit largement entretenu dans les quartiers d'hiver; la cavalerie étoit remontée & complète; plus de 6,000,000 furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais; outre cela les états avancèrent à titre d'emprunt

1,500,000 écus. Toutes ces sommes furent dépensées pour que le roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avoit faites en Bohême en 1744.

15 Mars. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le roi partit de Berlin pour se rendre en Silésie.

Il apprit en chemin que l'électeur de Bavière avoit signé avec la reine de Hongrie le traité de Fussen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'empereur, Seckendorff s'étoit démis du commandement de l'armée; mais il en avoit si mal disposé les quartiers, que ces troupes étoient toutes éparpillées; le terrein qu'elles occupoient étoit trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes & du cours du Danube, voyoient de quelle importance il étoit pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, & jugèrent par la position des Bavarois & de leurs alliés, qu'ils en auroient bon marché. Mr. de Bathyani prévint ses ennemis, qui étoient trois fois plus forts que lui, mais qui ne vouloient se rassembler qu'à la fin de mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faisoient toutes ses forces, il paroît entre Brauman & Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés, & leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen & Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avoient amassés, en même temps qu'un autre déache-

ment d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à passer l'Iun, ensuite à mettre les armes bas, & chasse les Bavarois fugitifs au-delà de Munich. Le jeune électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père & de son grand-père; il se retire à Augsbourg. Mr. de Ségur, avec les François & les Palatins qu'il avoit sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable: il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvoient à Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'électeur de Bavière dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne, & avec l'intention de séduire un jeune prince sans expérience & accablé de malheurs. Les François avoient déjà dès la campagne précédente, soupçonné ce maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avoit pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devoit attendre de lui; on l'avoit trouvé sans énergie lorsqu'il attaquoit l'ennemi, & mou dans la poursuite lorsqu'il

Digitized by Google

pouvoit le détruire. On l'accusoit d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds & poings liés à leurs ennemis. On avançoit même qu'il avoit reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étoient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avoit fait entrevoir des avantages ; on pouvoit lui avoir promis cette somme ; mais alors la cour de Vienne n'étoit guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Fussen. Il produisit de fausses pièces au jeune électeur ; il lui montra des lettres supposées du roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisoit part de la paix qu'il alloit conclure avec la reine de Hongrie ; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princesse avoient remportés en Flandre & en Italie ; enfin il le conjura de terminer ses différends avec elle, pour éviter sa ruine totale. L'électeur, jeune & sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorff l'avoit environné. L'empereur son père lui avoit dit en mourant : » N'oubliez jamais les services que le » roi de France & le roi de Prusse vous ont » rendus, & ne les payez pas d'ingratitude ». Ces paroles, qu'il avoit dans l'esprit, rendirent

un moment sa plume immobile entre ses doigts ; mais l'abyme où il se trouvoit, les impostures de Seckendorff, & l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fussen le 22 avril de l'année 1745. Par ce traité, la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement, & promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses états ; de son côté, l'électeur renonça pour lui & pour sa postérité, à toutes les prétentions que la maison de Bavière avoit aux états de la maison d'Autriche ; il adhéra à l'activité de la voix de Bohême, & engagea la sienne pour l'élection du grand-duc à la dignité impériale ; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seroient point inquiétés dans leur retraite, & que la reine de Hongrie s'engageroit à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois, & les menèrent comme prisonniers en Hongrie, & que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, & que les Autrichiens firent voir, que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria*, & pour les politiques qui se flattent de déterminer les futurs

contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand-duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le roi avoit bien pris ses mesures pour se défendre; c'étoit donc de la campagne qui alloit s'ouvrir, qu'alloient dépendre la réputation & la fortune des Prussiens.

CHAPITRE XI.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

POur ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre & sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes Prussiennes en Silésie. Il faut se rappeller que Mr. de Gages avoit pris son quartier à Terny, & qu'il établit ses Espagnols & ses Napolitains des

Digitized by Google

deux côtés du Tibre. Mr. de Lobkowitz avoit son quartier à Imola ; l'armée de Dom Philippe étoit en partie en Savoie & en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée Françoise & Espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène ; Mr. de Gages marcha à lui, le battit le 31 mars auprès de Rimini, lui prit 700 prisonniers, le poursuivit jusqu'à Lugo ; le prince Lobkowitz se retira delà par Boulogne, passa le Panaro, & se posta à Campo-Santo. Mr. de Gages passa presque en même temps le Panaro auprès de Modène, & s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'infant par l'état de Gènes. Mr. de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées ; mais Mr. de Gages passa l'Apennin & la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harceloient son arrière-garde ; il défila sous les murs de Gènes, & gagna la vallée de Polfevero ; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Dom Philippe & Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, & continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre Anglois qui

Digitized by Google

leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage, & leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne & de la mauvaise fortune. Les Piémontois furent assez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia ; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne, & joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'infant. Les Autrichiens, qui ne connoissoient ni le mérite, ni le prix des bons généraux, avoient renvoyé le maréchal Traun, qui s'étoit surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohême : ils choisirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappellé d'Italie, & le comte de Schulenbourg prit son poste jusqu'à l'arrivée du prince de Lichtenstein, auquel la cour avoit déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre Mr. de Gages, que ne l'avoit été son prédécesseur, tant le génie de cet Espagnol avoit d'ascendant sur celui des généraux Autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire, de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que Dom Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, & se joignit avec l'armée Napolitaine & Espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro & se posta au confluent de cette rivière dans le Pô,

Digitized by Google

auprès d'un bourg nommé Bassignano. L'infant saisit cette occasion ; il fit investir Tortone & marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au-delà du Pô, brûlant & détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux Espagnols. Un secours de 8,000 Espagnols & Napolitains arriva de la Romagne, sous les ordres du duc de la Vieuxville, passa par le grand duché de Florence, prit Plaisance & sa citadelle, & contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages passe aussi-tôt le Pô à Parpassio, tandis que l'infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 29 septembre à Bassignano, & remporte la victoire ; il met le siége devant Alexandrie, qui se soumet à la citadelle près ; Valence, Vigevano, & beaucoup d'autres villes que nous supprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenstein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affoiblie & découragée. Il ne s'agit point d'examiner si la cour de Vienne auroit pu faire un choix de généraux différens ; il est toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires : personne ne s'opposa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Casal, Asti & Lodi au roi de Sardaigne. L'infant entra victorieux dans Milan, & bloqua avec 16,000 hommes la cita-

Digitized by Google

delles de cette ville. Les Espagnols étoient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue, & de quelques citadelles qu'ils tenoient bloquées. Ces succès rapides étoient dûs au génie de Mr. de Gages, & en partie au secours des Génois. La prospérité, comme nous l'avons dit, est confiante; elle assoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il étoit indispensable, pour assurer leurs quartiers, qu'ils possédassent les citadelles de Milan & d'Alexandrie : un peu d'activité auroit suffi pour les en rendre maîtres; mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur restoit que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur course.

Les armes des Bourbons prospérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'étoit mis à la tête de son armée de Flandre, composée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandoit sous lui. A l'ouverture de la campagne, les François firent de fausses démonstrations sur différentes places, & ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, étoit défendue par une garnison de 9,000 Hollandois: la bonté de ses ouvrages, & la force de la citadelle, que Vauban avoit construite, préparoit aux assiégeans bien des obstacles & des difficultés

Digitized by Google

à surmonter. Les alliés, sous le commandement du duc de Cumberland & du maréchal Koenigseck, n'avoient que 50,000 hommes à opposer aux forces des François; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay, & vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voisinage n'empêcha pas les François d'ouvrir la tranchée le 1 de mai. Les alliés sentant de quelle importance il étoit pour eux de sauver Tournay, résolurent de tout hasarder pour obliger Louis XV à lever ce siège. Du côté du sud, en remontant la rive droite de l'Escaut, est situé le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obscur, mais qui est devenu célèbre par l'événement qui porte son nom. Ce fut dans cette contrée, que le maréchal de Saxe choisit un terrein, qu'il crut assez avantageux pour renverser les projets du duc de Cumberland en s'y présentant. Il ne laissa au siège qu'un nombre suffisant de troupes pour le continuer; il appuya sa droite à l'Escaut, garnit d'infanterie & de canons le village d'Antoing, situé au bord de cette rivière, forma ses deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui se trouvoit à l'extrémité de sa gauche; sa cavalerie rangée derrière son infanterie faisoit sa troisième ligne; de plus, le village d'Antoing étoit flanqué d'une batterie qui s'élevoit sur l'autre rive de l'Escaut; trois redoutes bordées

d'infanterie & de canon couvroient leur front de bataille ; vers la gauche de son armée régnoit un bois où les François firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 11 de mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary, & se forma dans la plaine sur deux lignes vis-à-vis de l'armée Françoise. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes Hollandoises devoient attaquer les villages de Fontenoy & d'Antoing ; elles s'y portèrent mollement, & furent deux fois de suite vigoureusement repoussées par les François. Alors les Anglois détachèrent quelques brigades pour s'emparer des redoutes qui couvroient le front de l'armée Françoise. Le général qui fut chargé de cette commission, la trouva peut-être dangereuse, & ne l'exécuta pas. Mr. de Koningseck, jugeant qu'il perdoit du monde en détail & qu'il n'avançoit pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée Françoise, en laissant les villages & les redoutes derrière lui. Si ce projet lui devoit réussi, tout ce qu'il y avoit de François enfermés dans ces postes, auroit été fait prisonnier après la victoire, ce qui auroit rendu cette bataille le pendant de la fameuse bataille de Hochstedt, mais l'événement ne répondit pas à son attente. Mr. de Koningseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la tranchée qui est entre Antoing & le bois de Bary, en

avançant il reçut le feu croisé qui partoit du village & des redoutes ; ses flancs en souffrirent & se rétrécirent ; son centre, qui en souffroit moins, continuoit d'avancer ; & comme ses ailes se replioient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre & par la confusion, se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il étoit, attaqua & renversa des gardes Françoises, perça les deux lignes, & auroit pour être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avoient mieux su profiter de la confusion où étoient leurs ennemis. Ils avoient ouvert le centre de l'armée Françoise ; il étoit aisé de séparer leurs colonnes en deux ; & par un à droit & un à gauche, ils prenoient en flanc toute l'infanterie qui leur restoit opposée ; ils auroient dû, en même temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées ; il est probable que c'en auroit été fait des François, si les alliés avoient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci vouloient remédier à leur propre confusion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du roi & par les Irlandois qu'il avoit mis en réserve, & il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglois se virent ainsi assaillis à leur tour ; on les pressa de tous côtés, on fondit comme

sur leurs flancs : après une vigoureuse résistance ils plièrent, se rompirent, & les François les poursuivirent jusqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune, cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, & une partie de leur bagage. Ils se retirèrent par Leuse, sous le canon d'Ath au camp de Lessines, abandonnant aux François & le champ de bataille & la ville de Tournay. Louis XV & le dauphin se trouvèrent en personne à cette action. On les avoit placés auprès d'un moulin à vent qui étoit en arrière ; depuis, les soldats François n'appelloient leur roi que *Louis du moulin*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de cette bataille, Louis XV dit au dauphin en passant sur le champ de bataille tout ensanglanté & couvert de morts : « Vous » voyez ici les victimes immolées aux haines » politiques & aux passions de nos ennemis ; » conservez-en la mémoire, pour ne point vous » jouer de la vie de vos sujets, & pour ne pas » prodiguer leur sang dans des guerres injustes ». Le maréchal de Saxe, que l'hydropisie dont il étoit attaqué n'avoit pas empêché d'agir en général, reçut du roi les éloges les plus flatteurs ; il sembloit qu'il s'étoit arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venoit de se couvrir, regardant sa victoire

toire comme un engagement qu'il prenoit avec le public, qui attendoit de plus grandes choſes encore du maréchal de Saxe en ſanté, que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe ſe vit inondée de gazettes verſifiées, qui annonçoient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occaſion le temple de la Victoire l'emporta ſur celui des Muſes. La priſe de Tournay atteſta la victoire des François. La garniſon, qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, ſe rendit le 19 de juin. La capitulation fut ſignée à condition que les 4,000 hommes qui l'évacueroient, ne feroient aucun ſervice pendant l'eſpace de 18 mois contre les François.

Louis XV renforça ſon armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de Mr. de Maillebois, qui ſervoit en Italie. Un détachement fait ſi mal à propos, choque également les règles de la guerre & de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque diſcuſſion, le lecteur trouvera bon, pour ſon intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avoit épuiſé tous les reſſorts de ſa politique, pour perſuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de ſuccès de ſes intrigues ne l'avoient point rebutée; au contraire, elle con-

Digitized by Google

tinuoit à négocier à Dresde. Le comte de St-Séverin, qui avoit bien servi la France dans cette cour, s'étoit attiré la haine du comte de * * *, parce que la fineſſe du Saxon ne s'accommodoit pas de l'eſprit clairvoyant du négociateur François. De * * * fit tant que Mr. de St-Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci ſe crut plus fin que de * * *; réellement ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. De * * * lui perſuada que pour faire une paix avantageuſe avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, étoit de ne point s'oppoſer à l'élection du grand-duc de Toſcane, & de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandoit ſur le Rhin; d'autant plus que la France pouvoit tirer plus d'utilité de ces troupes ſur l'Eſcaut que ſur le Mein. Les miniſtres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piège; ils n'examinèrent, ni le peu de ſincérité de ce conſeil, ni, ſi le parti qu'on leur propoſoit, étoit conforme aux engagemens qu'ils avoient pris avec leurs alliés. En affoibliſſant ainſi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'oppoſer aux entrepriſes de la cour de Vienne. Le grand-duc fut élu malgré la France; la paix ne ſe fit point, & l'amour-propre du miniſtère de

Digitized by Google

Verſailles lui interdit juſques aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorſqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée Françoiſe en décampoit. Elle ſe mit en trois corps, dont l'un ſe poſta à Courtray, le ſecond à St-Guislain, & le troiſième à Condé. Mr. du Chaila battit un détachement de 5,000 hommes, ſous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avoit fait partir de ſon armée pour ſe jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Bruges & Oudenarde n'étant plus protégées, ſe rendirent aux François, & cette campagne ſe termina par la priſe de Nieuport, de Dendermonde, d'Oſtende & d'Ath; après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ſes troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendoit aux armes Françoiſes l'honneur que celle de Bohème leur avoit fait perdre. Si Louis XIV ſubjugua plus de terrein en l'année 1672, il le perdit auſſi vîte qu'il l'avoit conquis; au-lieu que Louis XV aſſura ſes poſſeſſions, & ne perdit rien de ce qu'il avoit gagné.

Les Eſpagnols & les François avoient ouvert la campagne en Italie & en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entraſſent en action en Siléſie. L'armée Pruſſienne & celle

Digitized by Google

des Autrichiens n'avoient pris des quartiers paisibles qu'à la fin de février, & elles avoient également besoin de repos pour se remettre de leurs fatigues. Le roi pouvoit prévenir ses ennemis, il ne dépendoit que de lui de fondre sur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il risquoit plus en s'enfonçant dans ce royaume, qu'en voyant venir l'ennemi. Cette considération fit qu'il resserra ses quartiers de cantonnement au centre de la Silésie d'une manière qui l'approchoit également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvoit déboucher. Ç'auroit été un projet insensé que de vouloir disputer quinze ou vingt mille chemins qui conduisent de la Bohème & de la Moravie en Silésie dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus sûr étoit d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il sortiroit de ces gorges, de le poursuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Silésie, & d'amener à la fin de l'arrière saison les troupes dans ce duché, pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet étoit simple, il étoit proportionné à ce qu'il étoit possible d'exécuter, il étoit adapté aux conjonctures; il y avoit donc tout lieu d'espérer qu'il réussiroit. L'armée étoit distribuée de façon que 10 bataillons, 10 escadrons & 500 housards formoient une chaîne

Digitized by Google

depuis la Luſace juſqu'au comté de Glatz. Les patrouilles alloient vers Schatzlar, Braunau & Bœhmiſch-Friedland ; ce corps étoit ſous les ordres du lieutenant-général Truchſes. Le général de Lehwald avec 10 bataillons & 500 houſards gardoit le pays de Glatz, ſans compter 3 bataillons qui étoient en garniſon dans la fortereſſe, dont Mr. de Fouquet étoit gouverneur. Le margrave Charles défendoit les frontières de la haute Siléſie avec 16 bataillons & 20 eſcadrons. Mr. de Hautcharmoy avec 5 bataillons & 16 eſcadrons occupoit & couvroit la partie de la haute Siléſie, ſituée au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée étoit entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz & Neiſse. Le roi établit ſon quartier dans cette dernière ville ; il y régnoit une maladie contagieuſe ; des charbons donnoient la mort en peu de jours. Si on avoit dit que c'étoit la peſte, toute communication auroit été interrompue, ainſi que la livraiſon des magaſins ; & la crainte de cette maladie auroit été plus funeſte pour l'ouverture de la campagne, que tout ce que l'ennemi pouvoit entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable ; on appella cette contagion une fièvre putride, & tout continua d'aller ſon train ordinaire ; tant les mots font plus d'impreſſion ſur les hommes que les choſes mêmes. Peu après l'arrivée du roi, la petite

Digitized by Google

guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis se flattoient qu'en harcelant continuellement les Prussiens, ils les consumeroient à petit feu ; 10 à 12,000 Hongrois, sous les ordres du vieux maréchal Esterhazi, des généraux Caroli, Festetisch, Spleni & Guillani, faisoient des incursions dans la haute Silésie, & pénétroient le plus avant qu'il leur étoit possible. Un major Schafstedt, qui étoit détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Rosenberg, fut attaqué par eux Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg ; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put se sauver, & obtint une capitulation pour rejoindre son régiment à Creutzbourg. Il falloit réparer cet affront, & rabattre la présomption de ces troupes Hongroises nouvellement levées. Le roi fit donc des détachemens contre eux ; il se livra de petites batailles, qui servirent de prélude aux actions décisives : & comme cet ouvrage est destiné à servir de monument à la valeur & à la gloire des officiers qui ont si bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la postérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de Mr. de Winterfeld le fit choisir pour présider à cette expédition. On lui

Digitized by Google

donna 6 bataillons & 1200 houſards, avec leſquels il paſſa l'Oder à Coſel, tandis que Mr. de Goltz avec un bataillon & 500 houſards, paſſoit la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Eſterhazi & ſes Hongrois. Winterfeld tomba ſur le village de Slowentzit, où il fit 120 priſonniers ; il entendit un feu aſſez vif ſur ſa gauche, il s'y porta d'abord : c'étoient 5,000 Hongrois qui entouroient le détachement de Goltz ; ils furent attaqués, & Winterfeld remporta un avantage complet ſur eux. Spleni ſe ſauva avec ſes houſards, après avoir perdu 300 hommes & ſon bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait aſſez ; il continua ſa pourſuite, & rencontra le lendemain 2,000 houſards poſtés le dos contre un marais ; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houſards Pruſſiens un ton de ſupériorité ſur ceux de la reine. Le colonel Warrenberg des houſards, battit encore un gros d'Inſurgens auprès de Creutzbourg, & les diſſipa entiérement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançoit, le mois d'avril tiroit vers ſa fin, il étoit temps de raſſembler l'armée ; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patskau & Frankenſtein. On prépara des chemins pour 4 colonnes, & des cantonnemens à

Digitized by Google

Jægerndorff, à Glatz & à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devoit déboucher des montagnes. Les magasins que les Autrichiens avoient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençoient à s'assembler, dénotoient assez leurs desseins ; on comprenoit que ces Insurgens & ces Hongrois qu'ils avoient dans la haute Silésie, devoient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, & que leur grande armée pénétreroit en Silésie par Landshut. Ce projet n'étoit pas répréhensible en lui-même ; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avoient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auroient été trop foibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du prince de Lorraine ; & s'ils restoient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvoit rien qui l'arrêtât, les auroit affamés à la longue, en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti étoit donc celui de demeurer en force, mais en même temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer la haute Silésie vers la fin de mai, à l'exception de la forteresse de Cosel. Les magasins de Troppau & de Jægerndorff furent transportés à Neisse : Mr. de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux & un bataillon

Digitized by Google

de grenadiers ; 4,000 Hongrois, moitié houſards, moitié pandours, l'attaquèrent ſans pouvoir l'entamer ; la cavalerie y fit la première expérience de ſes nouvelles manœuvres, & en éprouva la ſolidité. Il étoit néceſſaire d'inſpirer de la ſécurité aux ennemis, pour que leur préſomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditoient. A ce deſſein le roi ſe ſervit d'un homme de Schœnberg, qui étoit un double eſpion ; il le fit largement payer, après quoi il lui dit, que le plus grand ſervice qu'il pût lui rendre, ſeroit de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir ſe retirer à Breslau, avant que les Autrichiens euſſent débouché des montagnes : pour induire encore plus cet eſpion en erreur, on fit réparer des chemins qui menoient à Breslau. L'eſpion promit tout ; il eut nouvelle de ces chemins, & s'empreſſa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le monde s'en alloit, & qu'il ne trouveroit plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenoit alors l'objet principal de l'attention, le roi détacha le général Winterfeld, pour obſerver de ce poſte les mouvemens des Autrichiens ; on lui donna quelques bataillons & 2 régimens de houſards de Ruſch & de Bronikowsky ; il ne tarda pas à ſe ſignaler ; il défit auprès de Hirſch,

Digitized by Google

berg 800 Hongrois, commandés par un partisan nommé Putaschitz, & fit 300 prisonniers. Nadasti, pour venger cet affront fait à la nation Hongroise, marcha à la tête de 7,000 hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avoit que 2,400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie Hongroise fut totalement battue; & dans le moment que Nadasti se disposoit à faire sa retraite, arrive le général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Mœllendorff; il fond sur les ennemis, & les Hongrois sont défaits & ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohême. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris. On sut des prisonniers, que Mr. de Nadasti avoit ordre de prendre poste à Landshut, & que s'il avoit réussi, le prince de Lorraine l'auroit suivi infailliblement. Tant de capacité & une conduite si sage valurent à Mr. de Winterfeld le caractère de major-général. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour rappeller le margrave Charles de la haute Silésie. La milice Hongroise avoit profité de la levée des quartiers pour infester de partis toute la haute Silésie: 6,000 housards voltigeoient entre Jægerndorff & Neustadt, dans l'intention d'empêcher la communication du

Digitized by Google

margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de se retirer sur Neisse, le roi lui détacha les houfards de Ziethen, qui se firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois, & lui rendirent sa lettre. Le margrave se mit en marche le 22 de mai ; les troupes qu'il commandoit, faisoient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyoient sa retraite, s'étoient renforcés, jusqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, & de quelques troupes réglées qui leur étoient venues de Moravie : ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étoient sur le chemin du margrave, & y établirent trois batteries qui tiroient en écharpe, dont les troupes Prussiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, sans s'embarrasser des obstacles que l'ennemi lui opposoit, s'empara des hauteurs voisines & des défilés les plus considérables avec quelques bataillons, & au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler & de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuosité possible sur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent sur celui d'Esterhazi, qui faisoit la seconde ligne, le passèrent au fil de l'épée, & après s'être ralliés, attaquèrent les dragons de Gotha, qui devoient soutenir cette infanterie Autrichienne ; les mirent en déroute, & firent un grand massacre des

Digitized by Google

fuyards. Les ennemis laiſsèrent plus de 800 morts ſur la place ; leurs troupes irrégulières, qui étoient ſpectatrices de ce combat, ayant vu le triſte ſort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques de valeur, dignes du ſang de ſon grand-père, l'électeur Fréderic-Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie, qui défit tout de ſuite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle ſervit d'époque à celle de la cavalerie Pruſſienne. C'eſt une choſe étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur ſe communiquent à la multitude. En 1741, la cavalerie des Pruſſiens étoit le corps le plus lourd, & en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées Européennes ; en l'exerçant, en lui donnant de l'adreſſe, de la vivacité & de la confiance dans ſes propres forces, il en fit l'eſſai ; il réuſſit, & devint audacieux. Les peines, les récompenſes, le blâme & la louange, employés à propos, changent l'eſprit des hommes, & leur inſpirent des ſentimens, dont on les auroit crus peu ſuſceptibles dans l'état abruti de leur nature ; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter : alors l'émulation gagne les eſprits, l'un veut l'emporter ſur l'autre,

Digitized by Google

& des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens ſont ſouvent engourdis par une eſpèce de léthargie ; des ſecouſſes fortes les réveillent, & ils s'évertuent & ſe développent. Le mérite eſtimé & récompenſé excite l'amour-propre de ceux qui en ſont les témoins. Dans l'ancienne Rome, les couronnes civiques & murales, & ſur-tout les triomphes, aiguillonnoient ceux qui pouvoient y prétendre. Il étoit donc néceſſaire d'exalter dans l'armée la glorieuſe action de Jægerndorff. Le margrave, le général Schwérin, & ceux qui s'y étoient ſignalés, furent reçus comme en triomphe ; la cavalerie attendoit avec impatience l'occaſion d'égaler, même de ſurpaſſer ces héros ; tous brûloient de l'ardeur de combattre & de vaincre. Sous ces heureux auſpices, toute l'armée fut raſſemblée le 28 de mai dans le camp de Frankenſtein, à l'exception des troupes qui gardoient les places, & d'un corps de 6 bataillons & de 20 eſcadrons, avec leſquels Mr. de Hautcharmoy faiſoit face à Eſterhazi, pouvant ſe retirer dans les fortereſſes de Coſel, de Brieg & de Neiſſe, au cas que la ſupériorité de l'ennemi l'y forçât.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y paſſa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie.

LA ſituation du roi étoit toujours critique. La politique lui préſentoit des abymes, la guerre des haſards, & les finances un épuiſement de reſſources preſque total. C'eſt dans ces occaſions où l'ame doit déployer ſa force, pour enviſager d'un œil ferme les dangers qui l'entourent ; où il ne faut point ſe laiſſer troubler par les fantômes de l'avenir, & ſe ſervir de tous les moyens poſſibles ou imaginables de prévenir ſa ruine, lorſqu'il en eſt encore temps ; ſur-tout ne pas s'écarter des principes fondamentaux, ſur leſquels on a établi ſon ſyſtême militaire & politique. Le projet de campagne du roi étoit réglé ; cependant pour ne rien négliger, il s'adreſſa à ſes alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'eſſayer d'en tirer des ſecours. La France étoit la ſeule puiſſance dont il pût attendre quelque choſe. Le roi lui fit repréſenter l'impoſſibilité où il ſe trouvoit de ſoutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau peſoit ſur lui : il la ſomma de remplir

Digitized by Google

ſes traités à la lettre, & comme l'ennemi ſe préparoit à faire une invaſion dans ſes états, il preſſoit Louis XV de lui donner l'aſſiſtance qu'il lui devoit dans ce cas, ou de faire une diverſion réelle, qui lui procurât quelque ſoulagement. Le miniſtère François parut peu touché de ces repréſentations; il les traita à la légère, & voulut que la bataille de Fontenoy & la priſe de quelques places en Flandre paſſaſſent pour une diverſion conſidérable. Le roi s'adreſſa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de ſatisfaction qu'il avoit de la froideur des miniſtres de Verſailles; qu'il ſe trouvoit dans une ſituation déſagréable & embarraſſante, où il s'étoit mis par amitié pour ſa majeſté très-chrétienne; qu'il croyoit que ce prince lui devoit quelque retour, pour l'avoir ſecondé dans un moment où les Autrichiens commençoient à faire des progrès en Alſace; que la bataille de Fontenoy & la priſe de Tournay étoient à la vérité des événemens glorieux pour la perſonne du roi & avantageux à la France; mais que pour l'intérêt direct de la Pruſſe, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la priſe de Peckin ſeroient des diverſions égales. Le roi ajouta que les François occupoient à peine 6,000 Autrichiens en Flandre, & que le péril où il ſe trouvoit, l'empêchoit de ſe contenter de

Digitized by Google

belles paroles, & l'obligeoient à demander inſtamment des effets plus réels. La comparaiſon du Scamandre & de Peckin déplurent au roi très-chrétien; ſon humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Pruſſe, & celui-ci ſe piqua à ſon tour du ton de hauteur & de froideur qui caractériſoit cette réponſe.

Pendant ces altercations, nuiſibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étoient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, compoſée des troupes de la reine & de celles de Saxe, s'approchoit inſenſiblement des frontières de la Siléſie. Les Autrichiens étoient venus de Kœnigsgrætz & des environs de Jaromirtz, & les Saxons de Buntzlau & de Kœnigshoff; ils ſe joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvoient guère s'arrêter en chemin; on pouvoit calculer leurs mouvemens à peu de choſe près; il étoit donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de ſe retirer à l'approche de l'ennemi, en ſe repliant ſur le corps de Du Moulin, & de pourſuivre enſuite tous deux leur retraite juſqu'à Schweidnitz, en ſemant le plus adroitement qu'ils pourroient le bruit des préparatifs qu'on faiſoit pour abandonner le pied des montagnes, & pour ſe mettre ſous le canon de Breslau. Le double eſpion dont nous avons parlé d'avance,

Digitized by Google

vance, recueillit avidement ce bruit, & se hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Prussiens, qu'il lui avoit annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes; & lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piège qu'on lui prépare. Comme Winterfeld & Du Moulin avoient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replièrent sur Schweidnitz, sans avoir souffert dans cette marche. L'armée du roi quitta Frankenstein, & occupa le 29 mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avoit qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz; elle passa cette fortereſſe le premier de juin; les corps de Du Moulin & de Winterfeld firent son avant-garde, & occupèrent la hauteur de Striegau en decà du Strigauer-Wasser. Mr. de Nassau avec son corps garnit le Nonnen-Busch, & l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick & Schweidnitz; de sorte qu'un terrein de deux milles qui sépare Striegau de Schweidnitz, étoit occupé par une ligne presque continue de troupes Prussiennes; cette position mettoit le roi à portée de se procurer les plus grands

Digitized by Google

vantages. Le général Wallis, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, & Nadasti furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avoit pénétré en Silésie par Landshut; delà il avoit poursuivi sa marche sur Reichenau, d'où il se transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvoit de ce camp descendre dans la plaine par quatre chemins; savoir, Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus & Cauder. Le roi fut reconnoître ces environs, pour examiner les lieux & le terrein où il pourroit placer son armée, & il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes, & qu'elles puffent voler à l'ennemi, lorsqu'il paroîtroit dans la plaine; c'étoit ôter au hasard tout ce que la prudence lui pouvoit dérober. Le 2 de juin, les généraux Autrichiens & Saxons tinrent conseil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils eussent de cette hauteur la vue sur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée Prussienne. La partie la plus considérable étoit couverte par le Nonnen-Busch, & par des ravins, derrière lesquels on s'étoit placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces prussiennes, & pour le confirmer dans l'opinion où il étoit qu'il entroit dans un pays où il ne trouveroit au-

Digitized by Google

cune réſiſtance. Le prince de Lorraine choiſit le village de Langenoels, pour s'y camper le lendemain. Wenzel-Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magaſin de Schweidnitz avec ſon avant-garde, & delà il devoit pourſuivre les Pruſſiens à Breslau. Le duc de Weiſſenfels avec ſes Saxons devoit prendre Striegau, & delà ſe porter ſur Glogau, pour en faire le ſiège. Le prince de Lorraine avoit oublié dans ſon projet qu'il auroit à combattre une armée de 70,000 hommes, bien réſolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrein ſans l'avoir défendu juſqu'à l'extrêmité. Ainſi les deſſeins des Autrichiens & des Pruſſiens ſe croiſoient, comme des vents contraires qui aſſemblent des nuages, dont le choc produit la foudre & le tonnerre. Le roi viſitoit tous les jours ſes poſtes avancés; il étoit le 2 ſur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvroit toute la campagne, les hauteurs de Furſtenſtein, & même un bout du camp Autrichien, près de Reichenau. Le roi s'y étoit arrêté aſſez long-temps, lorſqu'il vit une nuée de pouſſière qui s'élevoit dans les montagnes, qui avançoit & deſcendoit dans la plaine, & qui alloit en ſerpentant de Cauder à Fegebeutel & Ronſtock; la pouſſière tomba enſuite, & l'on apperçut diſtinctement l'armée des Autrichiens qui étoit ſortie des mon-

Digitized by Google

tagnes sur huit grandes colonnes ; leur droite s'appuyoit au ruisseau de Striegau, & tiroit delà vers Ronstock & Hausdorff; les Saxons, qui faisoient la gauche, s'étendoient jusqu'à Pilgrimshain. Mr. Du Moulin reçut aussi-tôt ordre de lever le camp à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Striegau, & de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze, & qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à huit heures, filant sur la droite en deux lignes & observant le plus grand silence; il étoit même défendu au soldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés ensemble. Le 4 juin, à 2 heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la disposition du combat; nous l'omettrions, si tout ce qui a rapport à une bataille décisive, ne devenoit de conséquence. Voici cette disposition. L'armée se mettra incessamment en marche par la droite sur deux lignes ; elle passera le ruisseau de Striegau ; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain ; le corps de Du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des bosquets de Ronstock ; la cavalerie de la gauche

Digitized by Google

s'appuyera au ruiſſeau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom ; 10 eſcadrons de dragons & 20 de houſards qui compoſent la réſerve, ſe poſteront derrière le centre de la ſeconde ligne, pour être employés où il ſera beſoin ; derrière chaque aîle de cavalerie un régiment de houſards ſe formera en troiſième ligne, pour garantir le dos & le flanc de la cavalerie, ſi le terrein va en s'élargiſſant, ou pour ſervir à la pourſuite ; la cavalerie chargera impétueuſement l'ennemi l'épée à la main ; elle ne fera point de priſonniers dans la chaleur de l'action ; elle portera ſes coups au viſage ; après avoir renverſé & diſperſé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera ſur l'infanterie ennemie, & la prendra en flanc ou à dos, ſelon que l'occaſion s'en préſentera ; l'infanterie Pruſſienne marchera à grands pas à l'ennemi : pour peu que les circonſtances le permettent, elle fondra ſur lui avec la bayonnette ; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas ; ſi les généraux trouvent quelque village ſur les aîles ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont & le borderont extérieurement d'infanterie, pour s'en ſervir, ſi les circonſtances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc ; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maiſons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, & ne

Digitized by Google

les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à son poste, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençoit-elle à passer le ruisseau, que Mr. Du Moulin fit avertir, qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui sur une éminence, il avoit corrigé sa position; qu'il avoit pris par sa droite, pour se former sur une hauteur opposée à l'autre, & par laquelle il débordoit même la gauche de l'ennemi. C'étoit des Saxons qu'il voyoit, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Prussiens devant eux. Le roi se hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 sur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confusion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venoient avec tous leurs corps pour soutenir l'avant-garde qui devoit prendre Striegau; ils reçurent cette canonnade, à laquelle ils ne s'attendoient pas; en même temps l'aîle droite de la cavalerie Prussienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, & la gauche de l'aîle aboutissant à ces bouquets du bois de Ronstock. Les Prussiens, après deux charges consécutives, culbutèrent la cavalerie Saxonne, qui s'enfuit à vau de route, & les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étoient pré-

Digitized by Google

sentés au commencement de l'affaire devant Mr. Du Moulin. Alors les grenadiers Prussiens & le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie Saxonne dans ces bouquets de bois, où elle commençoit à se former ; ils les poussèrent, & les délogèrent d'une digue où ils vouloient se reformer ; delà ils traversèrent un étang, pour attaquer la seconde ligne sur un terrein marécageux : ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vîte ; les Saxons furent encore obligés de s'enfuir ; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite ; mais la cavalerie Prussienne de la droite, déja victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même temps que l'infanterie Prussienne déboucha du bois pour les assaillir. Mr. de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordoit de beaucoup les Saxons ; ils virent l'extrémité où ils étoient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entiérement formée. Il se passa bien un gros quart-d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avoit averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avoit son quartier, du feu de canon & des petites armes qu'on entendoit ;

Digitized by Google

il crut bonnement que c'étoient les Saxons qui attaquoient Striegau, & n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étoient en fuite, & que tous les champs en étoient parsemés; ſur quoi il s'habilla à la hâte, & ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchoient donc à pas comptés dans la plaine, entre le ruiſſeau de Striegau & les boſquets de Ronſtock, qui n'eſt coupée que par des foſſés qui ſéparent les poſſeſſions des payſans. Dès que le margrave Charles & le prince de Pruſſe furent à portée des ennemis, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des Autrichiens ſe ſervirent avec intelligence de ces foſſés, dont nous avons fait mention, & ils auroient pu mettre de la règle dans leur retraite, ſi le régiment des gardes ne les eût chaſſés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bévern, & tous ceux qui furent au feu, ſe diſtinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avoit plus d'ennemis devant la droite, le roi fit faire un quart de converſion, pour ſe porter ſur le flanc gauche, & derrière les Autrichiens; cette droite broſſa dans les bois & dans les marais de Ronſtock, & lorſqu'elle en ſortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Pruſſiens avoit déjà gagné un terrein conſidérable. La cavalerie de cette gauche avoit eſſuyé un

Digitized by Google

contre-temps : à peine Kiau avec sa brigade de 10 escadrons avoit-il passé le pont du ruisseau de Striegau, qu'il se rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la sienne, le général de Ziethen le joignit avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, & donna à Mr. de Nassau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire passer à gué. Dès que Mr. de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce qu'il y avoit encore de cavalerie ennemie devant lui, & la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès ; il s'étoit glissé avec son infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfiloit la cavalerie Autrichienne ; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confusion, & prépara sa défaite. Mr. de Gesler, qui commandoit la seconde ligne, voyant qu'il n'y avoit là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie Prussienne, & trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, & se formant sur trois colonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre ; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand, & d'un régiment encore, dont le nom nous manque : il y en eut

Digitized by Google

beaucoup de tués ; & cependant on fit 4,000 prisonniers, & on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux, mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwérin (cousin de celui de Jægerndorff) & une infinité d'officiers, que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portoit sur le flanc du prince de Lorraine ; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet : tout se débanda & s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf ; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder, & leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis & Nadasti étoient venus pour couvrir leur retraite : les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kaudet, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée furent, en fait de prisonniers : 4 généraux, 200 officiers & 7,600 hommes : en fait de drapeaux, timbales, canons, &c. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales & 60 canons. Le champ de bataille étoit jonché de morts ; les ennemis y perdirent 4,000 hommes, parmi lesquels il y avoit quelques officiers de marque. La perte

Digitized by Google

de l'armée Prussienne en morts & blessés, alloit à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets ; de ce nombre furent le général Truchses, les colonels Massow, Schwérin & Düring.

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendroit la Silésie, & ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent des provinces, les hommes sont les jetons qui les paient. La ruse prépara cette action, & la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avoit pas été trompé par ses espions, qui l'étoient eux-mêmes, il n'auroit jamais donné aussi grossiérement dans le piège qui lui étoit préparé ; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre prescrit, & de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sûreté exige pour l'exécution de ses projets. Lors même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi, pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même, un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat, le roi tira dix bataillons de sa seconde ligne, sous les ordres

Digitized by Google

du lieutenant-général de Kalckſtein, pour renforcer le corps de Du Moulin, & il envoya un de ſes aides-de-camp, pour avertir le margrave Charles de prendre le commandement de la ſeconde ligne d'infanterie, pendant l'abſence de Mr. de Kalckſtein. Cet officier peu intelligent dit au margrave de renforcer la ſeconde ligne, de ſa brigade qui étoit à l'extrêmité de la gauche. Le roi s'apperçut à temps de cette bévue, & il la redreſſa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avoit profité de ce faux mouvement, il auroit pu prendre en flanc la gauche des Pruſſiens qui n'étoit pas encore appuyée au ruiſſeau de Striegau. Tant le ſort des états & la réputation des généraux tient à peu de choſe. Un ſeul inſtant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'état ne couroit aucun riſque; il n'y eut aucun corps de repouſſé : de 64 bataillons, 27 ſeulement furent au feu & remportèrent la victoire. Le monde ne repoſe pas plus ſûrement ſur les épaules d'Atlas, que la Pruſſe ſur une telle armée.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que l'on ne pourſuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avoit été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avoit été une ſuite d'efforts continuels; les munitions de guerre étoient épuiſées; les

Digitized by Google

équipages & les munitions de guerre & de bouche étoient à Schweidnitz : il falloit les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine étoit composée des corps de Wallis & de Nadasti, qui n'avoient point combattu ; ils occupoient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il auroit été téméraire de vouloir les déloger : les Prussiens occupoient la hauteur de Kauder ; mais celle de Hohen-Friedberg étoit à leur gauche ; il ne falloit donc pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avoit gagné par la sagesse. Le lendemain Mrs. Du Moulin & Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi ; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas ; il leva son camp à leur approche, & chargea Nadasti de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite, & le poursuivit jusqu'aux frontières de la Bohème, après lui avoir tué 200 hommes & pris 130 prisonniers. Mr. Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venoient d'abandonner. Après cette victoire, le roi rappella Cagnoni, son ministre de Dresde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le roi déclara qu'il regardoit l'invasion des Saxons en Silésie, comme une rupture ouverte.

L'armée suivit le 6 le corps de Du Moulin

Digitized by Google

& se porta sur Landshut. Lorsque le roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2,000 payſans, qui lui demandèrent la permiſſion d'égorger tout ce qui étoit catholique dans cette contrée. Cette animoſité venoit de la dureté des perſécutions que les Proteſtans avoient ſoufſertes de la part des curés, dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avoit ôté les égliſes aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le roi étoit bien éloigné de leur accorder une permiſſion auſſi barbare. Il leur dit qu'ils devoient plutôt ſe conformer aux préceptes de l'Écriture, bénir ceux qui les offenſoient, prier Dieu pour ceux qui les perſécutoient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les payſans lui répondirent qu'il avoit raiſon, & ſe déſiſtèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança juſqu'à Starckſtadt, où elle apprit que les ennemis avoient quitté Trautenau, & qu'ils défiloient à Jaromirtz; ſur cela elle ſe poſta à Sealitz. L'armée prit le chemin de Friedland & de Nachod, qui étoit plus commode pour les ſubſiſtances; après quoi elle débouca des montagnes, & ſe déploya le long de la Métau, petit ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés, qui vient de Neuſtadt, & va ſe jeter dans l'Elbe auprès de Pleſs. Le camp des Autrichiens étoit derrière l'Elbe, entre Schmirgitz & Jaromirtz. Nadaſti, dont le corps étoit en-

Digitized by Google

viron de 6,000 hommes, fit mine de disputer à l'avant-garde Prussienne le passage de la Métau ; mais Mr. de Lehwald chassa les Hongrois sans effusion de sang, passa le ruisseau, & se campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain, l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons, & se porta à Caravalhota, d'où le roi, se mettant à sa tête, poussa jusqu'à Kœnigsgrætz, & occupa le terrein entre Ruseck, qui est vers l'Elbe, & Divetz, qui est sur l'Adler ; ce ruisseau-ci vient des montagnes de Glatz, & se jette dans l'Elbe, auprès de Kœnigsgrætz. L'armée, sous le commandement du prince Léopold, se campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Kœnigsgrætz. Il se posta sur une hauteur au confluent de l'Adler & de l'Elbe, vis-à-vis des Prussiens ; il avoit appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourboit vers Pardubitz ; & à dos, il avoit une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitsch : ce prince avoit établi, moyennant trois ponts sur l'Adler, sa communication avec Kœnigsgrætz, où il tenoit un détachement de 800 hommes ; il fit élever une redoute devant la ville, sur une petite hauteur, qui en défendoit l'approche aux Prussiens. Sa position étoit inattaquable ; le roi se borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz & de Smirgitz, pour tenir l'Elbe par des détache-

Digitized by Google

mens de dragons & de houſards, & pour aſſurer & protéger ſes fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigsgrætz, on auroit dit que c'étoit un même corps qui en formoit le ſiège. Cependant l'avant-garde & le corps de bataille des Pruſſiens étoient ſi avantageuſement placés, qu'il auroit été impoſſible à l'ennemi de les entamer. On auroit pu tenter quelque entrepriſe ſur Kœnigsgrætz, & il auroit été poſſible de prendre la ville; mais qu'auroit-on gagné? La ville n'avoit ni fortifications, ni magaſins, & l'on auroit obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'auroit été verſer du ſang inutilement. Ceux qui ne jugeoient que ſuperficiellement des choſes, croyoient que dans cette heureuſe ſituation, le roi devoit changer le projet de campagne qu'il avoit fait à Neiſse, & que ſes vues devoient s'étendre avec ſa fortune. Il n'en étoit pas ainſi cependant. La bataille de Friedberg avoit ſauvé la Siléſie: l'ennemi étoit battu; mais il n'étoit pas détruit: cette bataille n'avoit pas applani les montagnes de la Bohème, par leſquelles étoient obligés de paſſer les vivres pour l'armée. On avoit perdu en 1744 les caiſſons des vivres; les ſubſiſtances ne pouvoient donc arriver au camp, que ſur des chariots de payſans de la Siléſie. Depuis le départ du margrave de la haute Siléſie, les Hongrois avoient ſurpris la forteresſe de Coſel, & ils

Digitized by Google

ils étendoient leurs courſes juſqu'au voiſinage de Schweidnitz & de Breslau ; ils alloient ſe porter ſur les derrières de l'armée, & en intercepter les ſubſiſtances ; d'ailleurs le roi ne pouvoit s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevoit de vivres que de cinq en cinq jours. S'il avoit voulu tranſporter le théâtre de la guerre en Saxe, il auroit abandonné la Siléſie à la diſcrétion des Autrichiens. Tant de conſidérations importantes firent que ce prince reſta ferme dans ſon premier projet, c'eſt-à-dire, d'affamer les frontières de la Bohème, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les François firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui préſentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avoit renoncé pour long-temps. La ſeule négociation qui convînt alors aux Pruſſiens, c'étoit celle avec l'Angleterre ; parce que cette puiſſance ſeule pouvoit ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre étoit alors à Hanovre, & il avoit mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui étoit miniſtre à La Haye, reçut ordre de ſe rendre à Hanovre pour ſonder le terrein, & voir dans quelles diſpoſitions étoient le lord Harrington & la cour.

Digitized by Google

Pour ce qui regardoit les opérations de la guerre, il fut réſolu de ſe ſoutenir le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible en Bohême, de choiſir avec ſoin les meilleurs camps qu'on pourroit trouver, d'expoſer d'autant moins les troupes que Mr. de Naſſau alloit être détaché pour la haute Siléſie, afin de reprendre Coſel, & d'affecter en toutes les occaſions les démonſtrations d'une guerre offenſive, pour en impoſer à l'ennemi, & lui cacher le véritable deſſein que l'on avoit de ne rien donner au haſard. Mr. de Naſſau partit le 25 de juin avec 12,000 hommes; il paſſa par Glatz & Reichenſtein, & rejeta d'abord les Hongrois ſur Neuſtadt, dont il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança enſuite juſqu'à Coſel, & fit les préparatifs du ſiège. Cette place avoit été priſe par la perfidie d'un officier de la garniſon qui déſerta: ce traître apprit aux ennemis que le foſſé n'étoit pas perfectionné, & qu'il étoit guéable à l'angle d'un baſtion qu'il leur indiqua. Avec 2,000 pandours il paſſa le foſſé, eſcalada le baſtion & la place, dont Foris étoit commandant; il y eut quelque monde de maſſacré; le reſte au nombre de 350 hommes fut fait priſonnier; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Siléſie.

Pendant que Mr. de Naſſau étoit ainſi

Digitized by Google

occupé dans la haute Siléſie, le roi mettoit tous ſes ſoins à faire ſubſiſter les troupes. Pour cet effet il détacha ſa groſſe cavalerie vers Opotſchna, qui étoit à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée Pruſſienne: toutes les nuits cette cavalerie donnoit l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver ſa contenance, ſouvent aſſez mauvaiſe, & pour le confirmer dans l'opinion que le roi méditoit quelque grand deſſein, qu'il exécuteroit à l'improviſte. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre ſemaines. Le roi avoit ſur ſa gauche un détachement à Hohenbruch; & par la jalouſie que ce camp donnoit aux ennemis, ils craignoient d'être attaqués par derrière. Réellement les Pruſſiens pouvoient ſe porter ſur Reichenau & ſur Hohen-Mauth, & le prince de Lorraine ſe ſeroit vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tiroit ſes vivres. Ses magaſins étoient établis en échelons; le plus voiſin étoit celui de Pardubitz, derrière celui-là venoit celui de Chrudim, & plus vers la Moravie celui de Teutſchbrod. Si cette marche ſe fût exécutée, elle dérangeoit toute l'économie des Autrichiens; elle mettoit l'armée du roi en état de tirer ſes farines de Glatz, au-lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui étoit égal. Si le roi préféroit d'agir vers ſa droite, il pouvoit paſſer

Digitized by Google

l'Elbe non loin de Smirgitz, & prendre le camp de Clumetz, qui étoit bon & très-avantageux; il avoit derrière lui de grandes plaines, qui fourniſſoient des fourrages en abondance : delà il donnoit de la jalouſie aux Autrichiens ſur Pardubitz, & coupoit en quelque façon la communication des Saxons avec la Luſace. Ce dernier parti fut préféré au premier, ſur-tout à cauſe des Saxons, le roi ayant eu vent que le comte de *** méditoit quelque deſſein ſur la Marche électorale. Pour mieux cacher ſes vues à l'ennemi, le roi détacha Mr. de Winterfeld avec 3,000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement ſur ſa droite pour paſſer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ſes détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya ſa droite ſur un bois, où l'on pratiqua un abatis; ſa gauche s'appuyoit à l'Elbe, auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs & du glacis d'un bout du camp à l'autre. Mr. Du Moulin repaſſa la Métau avec 6 bataillons & 40 eſcadrons, & ſe poſta à Skalitz, pour aſſurer la communication des vivres entre Jaromirtz & Neuſtadt, où il y avoit un bataillon en garniſon. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé auroit-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a ſu depuis que le duc de Weiſſenfels n'auroit pas ſuivi le duc

Digitized by Google

de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au-lieu qu'il y en avoit dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendoit le transport des vivres plus difficile ; mais les hommes font des fautes, & celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, & à pousser de part & d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers Autrichiens il n'y eut que le seul colonel Derchosi qui se signalât à la petite guerre ; il fit quelques prises, que Mr. de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyoit de Glatz sur les derrières de l'armée Autrichienne, & qui les désoloient par de fréquentes prises qu'ils faisoient sur eux. Il y avoit un poste détaché à Schmirsitz, qui mit un nouveau stratagême en usage pour intimider les Hongrois qui venoient tirer sur une redoute & sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe ; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier, & de le placer à l'endroit où étoit la sentinelle ; ils faisoient mouvoir cette poupée

Digitized by Google

avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenoit pour un homme ; ils s'embusquèrent en même temps dans des brouſſailles voisines. Les pandours arrivent & tirent; le manequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus ; aussi-tôt part un feu très-vif des brouſſailles, les grenadiers fondent sur eux, & font prisonniers tous ceux qu'ils avoient blessés : depuis ce temps là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg, le prince de Lorraine n'avoit cessé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors huit régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, & de la garnison de Fribourg, dont l'échange venoit de se faire avec les François ; mais en même temps que ces secours arrivèrent, le duc de Weiſſenfels le quitta, ne lui laissant que 6,000 Saxons, au-lieu de 24,000 qu'il y avoit. Voici la raison de cette retraite : le roi avoit été informé que le roi de Pologne étoit en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subsides, 6,000 hommes de ses troupes à son service. Ces troupes auroient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étoient fermées en Saxe ; la seule façon de contenir cette cour étoit celle

Digitized by Google

de l'intimider. Pour cet effet, le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle ; il fut renforcé par quatre régimens d'infanterie & trois de cavalerie, que Mr. de Gesler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvoient s'attendre que le prince d'Anhalt agiroit offensivement contre eux ; ce corps étoit assez fort pour les subjuguer. Un manifeste parut en même temps, dans lequel on déclaroit que le roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avoit traité en ennemis les alliés & les troupes auxiliaires du défunt empereur, savoir, les Hessois, les Palatins & les Prussiens ; que le roi, dis-je, se croyoit autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, & à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avoient fait ou médité de faire aux etats du roi. Le prince d'Anhalt avoit déjà le bras levé ; il alloit frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il alloit porter.

Il faut se souvenir que les François n'avoient accompli aucun des articles du traité de Versailles ; qu'ils refusoient tout secours aux Prussiens ; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les François rompoient tous les liens qui les unissoient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raisons une raison plus forte

Digitized by Google

encore, l'épuiſement total des finances. Ces motifs portèrent le roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avoit pour baſe la paix de Breslau, & le roi George s'engageoit de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puiſſances de l'Europe à la paix générale. Le roi promettoit de ſon côté de reconnoître empereur le grand-duc de Toſcane. George, après avoir été long-temps balloté entre ſes miniſtres de Hanovre & le lord Harrington, ſigna ce traité le 22 ſeptembre. Il paroiſſoit alors que la pacification de l'Empire ſuivroit immédiatement la convention de Hanovre: mais il ne ſuffiſoit pas d'avoir calmé les paſſions du roi d'Angleterre; il y avoit des ennemis plus irréconciliables qui vouloient abattre la puiſſance naiſſante des Pruſſiens. De *** à Dresde & Bartenſtein à Vienne jugeoient que le moment en étoit venu, & ils vouloient profiter des circonſtances qu'ils croyoient leur être favorables. La couronne impériale rehauſſoit la fierté de la cour de Vienne, & le déſir de partager les dépouilles d'un ennemi, donnoit de la fermeté à celle de Dresde.

Il ſera peut-être néceſſaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maiſon d'Autriche. Depuis la paix de Fuſſen, le comte de Ségur avoit pris le chemin du

Digitized by Google

Necker, pour se joindre au prince de Conti. Mr. de Bathyani le suivit & traversa l'Empire, afin de se joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avoit son quartier à Weilbourg. La France auroit dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissoit pas. Le prétexte de la guerre étoit d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devoit donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'auroit rendue maîtresse de l'élection; il falloit autoriser le prince de Conti à chasser le duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, & empêcher surtout sa jonction avec Mr. de Bathyani, qui donnoit une supériorité marquée aux Autrichiens sur les François. Louis XV & le prince de Conti avoient souvent assuré le roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille ils s'opposeroient à l'élection du grand-duc; c'étoient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Bærenklau, & lui fit passer le Rhin à Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme; il fit sauter son pont d'Aschaffembourg, rompre celui de Hœchst, & se retira à Gerau sur le Rhin. Le grand-duc se rendit en personne à

Digitized by Google

ſon armée. Trann paſſa le Mein. Bærenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les François n'y tinrent plus. Le prince de Conti repaſſa le Rhin à Germersheim & à Rheinturkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans ſa retraite; il ſe campa à Worms, derrière le ruiſſeau d'Oſthoſen, ſe retira delà à Mauterſtadt, où il finit une campagne peu glorieuſe pour les armes Françoiſes.

La retraite du prince de Conti fut le ſignal qui fit éclater l'eſprit de vertige des princes de l'Empire, & leur attachement pour la maiſon d'Autriche. On s'étonne avec raiſon, en conſidérant la hauteur & le deſpotiſme avec leſquels cette maiſon avoit gouverné l'Allemagne, qu'il ſe trouvât des eſclaves aſſez vils pour ſe ſoumettre au joug qu'elle leur impoſoit; & cependant le grand nombre étoit dans ces ſentimens. Le roi d'Angleterre avoit à ſa diſpoſition tout le collège électoral; il étoit maître de la diète de l'Empire. L'électeur de Mayence devoit ſa fortune à la maiſon d'Autriche, & n'étoit que l'organe de ſes volontés. C'eſt un ancien uſage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Mayence s'acquitta de ce devoir,

Digitized by Google

& fixa l'ouverture de la diète au premier de juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambaſſade, ſe rendit à Prague, & fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui étoit contraire aux déciſions de la dernière diète, qui portoit qu'on laiſſeroit dormir la voix de Bohème. On avoit craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partiſans du grand-duc de Toſcane, de lui donner leurs voix, & l'on avoit jeté les yeux ſur la ville d'Erfort pour y aſſembler la diète; cela auſſi étoit contraire aux loix fondamentales du corps germanique, ſur-tout à la bulle d'or: la foibleſſe des François ſauva cette tranſgreſſion à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'aſſembla donc à Francfort le premier de juin. La France donna l'excluſion au grand-duc; mais l'armée du prince de Conti, qui devoit appuyer cette déclaration, ayant déjà diſparu, c'étoit de la part des François un aveu tacite d'impuiſſance, qui leur aliéna le cœur de tous leurs alliés. Les miniſtres de Brandebourg & de l'électeur Palatin remirent un Mémoire à la diète, lequel demandoit l'examen de trois points: 1°. Si les ambaſſadeurs invités par l'électeur de Mayence étoient admiſſibles à donner leur ſuffrage? 2°. Si leurs cours avoient toute la

Digitized by Google

liberté requiſe ſelon la bulle d'or? 3°. Si quelques uns ne s'en étoient pas privés eux-mêmes, ou par des promeſſes, ou par vénalité? Le premier de ces points regardoit l'ambaſſadeur de Bohème, qui ne devoit point être admis; le ſecond déſignoit l'ambaſſadeur Palatin, dont le ſecrétaire avoit été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; & preſque tout le collège électoral ſe trouvoit dans le troiſième cas. Ils finirent en proteſtant contre l'aſſemblée de la diète, qui ſeroit cenſée illégale juſqu'au redreſſement de ces griefs, & ſe retirèrent. Comme une fauſſe démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne paſſa par-deſſus toutes les bienſéances; & ſans avoir égard à ces proteſtations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de ſeptembre. L'ambaſſadeur Brandebourgeois & le Palatin ſe retirèrent à Hanau, en proteſtant contre cette aſſemblée illicite & ſchiſmatique, dont les réſolutions & les opérations devoient être regardées comme nulles.

Le grand-duc fut élu le 13 de ſeptembre, au grand contentement du roi d'Angleterre & de la reine de Hongrie. Reſtoit à ſavoir, s'il convenoit mieux au roi de reconnoître purement & ſimplement le nouvel empereur, ou de lui rompre entiérement en viſière, en déclarant qu'il ne reconnoiſſoit ni élection ni élu. Ce prince tint un juſte milieu entre ces deux partis.

Digitized by Google

Il garda un profond silence, parce que 1°. il ne pouvoit mettre la France en action pour renverser ce qui s'étoit fait à Francfort, & qu'en second lieu, reconnoître l'empereur sans nul besoin, c'auroit été se priver à la paix du mérite d'une complaisance qu'on pouvoit alors faire valoir. La reine de Hongrie jouissoit déjà paisiblement à Francfort du spectacle de cette couronne impériale, qu'elle avoit placée avec tant de peine sur la tête de son époux; elle laissoit la représentation à l'empereur, & réservoit pour elle l'autorité; elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât que le grand-duc étoit le fantôme de cette dignité, & qu'elle en étoit l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitoit les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçoit ouvertement dans ses discours, qu'elle aimeroit mieux perdre son cotillon, que la Silésie; elle disoit du roi de Prusse, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconstance & par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le roi avoit fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'impératrice dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; elle étoit comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venoit de remettre dans sa maison. Uniquement

occupée de perspectives riantes, elle croyoit déroger à sa grandeur, en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusoit de rebellion. A ce motif de vanité se joignoient des raisons d'état plus solides. Depuis Ferdinand I, les principes de la maison d'Autriche tendoient à établir le despotisme en Allemagne : rien n'étoit donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance ; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avoit des raisons différentes. Son objet principal étoit de conserver la couronne de Pologne dans sa maison ; & pour s'en assurer davantage, il espéroit par cette guerre, gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie ; il ambitionnoit la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvoit l'obtenir ; & de ***, qui croyoit le roi de Prusse aux abois, ne vouloit point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours, empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puissances belligérantes.

Digitized by Google

Cependant le roi d'Angleterre se flattoit, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'impératrice & le roi de Pologne à son sentiment ; les assurances qu'il en donnoit au roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs, il n'auroit pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étoient déjà ; & d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le roi mit dans sa conduite, ne pouvoit tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchoient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on vouloit garder avec la Saxe, n'empêchoient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'impératrice-reine. On se trompe lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le menaçant les armes à la main ; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de Mr. de Nassau. Cosel lui opposa une foible résistance ; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder ; le feu prit par accident à quelques maisons ; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6 de septembre. Mr. de Nassau y fit prisonniers 3 4,000 Croates, & ne perdit au siège que 45 hommes. Ce général, après avoir ravitaillé la ville, & y avoir laissé une garnison de 1200 hommes, se

Digitized by Google

porta sur Troppau avec sa petite armée ; delà ses partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie ; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il sortit toujours avec avantage & avec gloire.

Mais il est temps de retourner en Bohème, où nous avons laissé l'armée Prussienne au camp de Clum, & celle des Autrichiens à celui de Kœnigsgrætz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neustadt, où commandoit le major Tauenzien ; mais ils furent toujours repoussés par la valeur de ce digne officier. Ce poste étoit très-important, parce qu'il assuroit la communication de la Silésie. Le prince de Lorraine, qui se croyoit plus fort par les secours qu'il avoit reçus, qu'affoibli par le départ des Saxons, passa l'Adler, & s'établit dans le camp que les Prussiens avoient eu entre Kœnigsgrætz & Caravalhota. Les Prussiens firent un mouvement en conséquence ; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirsitz, & leur gauche à Jaromirtz. Mr. Du Moulin garda son poste de Skalitz, & le général Lehwald occupa la hauteur de Ples au confluent de la Métau dans l'Elbe ; de sorte que les Prussiens tenoient ces deux rivières. Mr. de Valori avoit pris un logement dans le fauxbourg de Jaromirtz ; on l'avertit qu'il valoit mieux entrer en ville, & il n'en voulut rien croire.

Digitized by Google

croire. Un partisan Autrichien, nommé Franquini, qui entretenoit des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il se glissa par des granges & des jardins; mais par mépriſe il enleva le secrétaire au-lieu du ministre. Ce secrétaire, nommé d'Arget, eut l'esprit de déchirer toutes ses lettres; pour sauver son maître, il dit qu'il étoit Valori, & ne détrompa Franquini, que lorsqu'il n'étoit plus temps de prendre le ministre. Par sa position, l'armée Prussienne étoit inattaquable. Supposé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le passage de la Métau à l'aide de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le roi pouvoit se porter derrière l'ennemi, & le couper de Kœnigsgrætz. Franquini étoit le seul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'étoit posté dans une forêt, nommée vulgairement le royaume de Silva; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckstadt & Trautenau; il tomboit de ce repaire sur les convois qui venoient de la Silésie. Chaque convoi avoit une petite bataille à livrer; souvent il falloit y envoyer des secours; cela fatiguoit les troupes, & l'on ne se nourrissoit que l'épée à la main.

L'impératrice-reine cependant commençoit à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidoit rien. Pressée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune

Digitized by Google

avant de quitter la partie, & donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offenſivement, & s'il le pouvoit avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Pruſſiens. Pour l'aider dans une entreprife auſſi importante, elle lui avoit formé une eſpèce de conſeil, compoſé du duc d'Aremberg & du prince Lobkowitz; elle les envoya tous deux à l'armée, ſe flattant d'avoir pourvu à tout, & que la fortune qui avoit couronné ſon époux à Francfort, lui gagneroit des batailles en Bohème. On ſut bientôt dans le camp Pruſſien que Mrs. d'Aremberg & de Lobkowitz avoient joint le prince de Lorraine, & l'on devina à-peu-près les intentions de cette princeſſe. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent & impétueux, vouloit attaquer & ferrailler ſans ceſſe; il envoyoit tous les jours les houſards à la petite guerre, ſouvent même mal-à-propos, & s'emportoit lorſque Nadaſti ou Franquini avoient eſſuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connoiſſoit les Pruſſiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, auroit préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnoit de faire; il ſe ſeroit contenté de diſputer les ſubſiſtances, de conſumer ſon ennemi à petit feu, & d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis, ſont l'équivalent des plus grands ſuccès. Pour

Digitized by Google

le duc d'Aremberg, appesanti par l'âge, il étoit de l'avis du dernier qui opinoit. Les deux armées n'étoient distantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le roi, de sa tente, qui étoit sur une hauteur, voyoit tous les jours les généraux ennemis venir reconnoître sa position : on les auroit pris pour des astronomes, car ils observoient les Prussiens avec de grands tubes ; ensuite ils délibéroient ensemble ; mais ils ne pouvoient rien entreprendre contre un camp qui étoit trop avantageux & trop fort pour être brusqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald ; 1500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit, & se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens ; un essaim de troupes légères devoit les suivre. Mr. de Lehwald ne leur en laissa pas le temps ; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa, la bayonnette au bout du fusil, de leur redoute, leur prit 40 hommes, & les fit poursuivre par ses housards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée, & plusieurs se noyèrent. Cette belle action de Mr. de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui vouloit empêcher les convois d'arriver au camp Prussien. Le prince de Lobkowitz ne se rebutoit pas pour avoir manqué quelques pro-

Digitized by Google

jets ; il en formoit ſans ceſſe de nouveaux, & tenta pour la troiſième fois de prendre Neuſtadt. La ville fut inveſtie le 7 ſeptembre par 10,000 hommes ; le roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin & Winterfeld à ſon ſecours. Winterfeld, avec 300 fantaſſins du régiment de Schwérin, força le paſſage d'un bois défendu par 2,000 pandours ; les Hongrois perdirent 2 canons, & furent jetés dans une eſpèce de précipice qu'ils avoient derrière leur front. A l'approche des Pruſſiens, le ſiège de Neuſtadt fut levé ; ils repaſsèrent la Métau, & ſe retirèrent dans leur camp. Mr. de Tauenzien, enfermé dans une bicoque ſans défenſe, dont la muraille étoit crevaſſée en beaucoup d'endroits, avoit ſoutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'aſſiégeoient, & qui, les deux derniers jours, lui avoient coupé les canaux qui portoient l'eau aux fontaines de la ville : les murailles avoient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avoient fait écrouler un pan conſidérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban & les Cœhorn, ne tenir pas auſſi long-temps à proportion : ce n'eſt donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur & l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poſte de Neuſtadt ne pouvoit plus ſe défendre,

Digitized by Google

depuis que l'eau y manquoit ; mais en l'abandonnant, on perdoit à l'égard de la ſûreté des convois : cependant les fourrages étant tous conſumés dans le voiſinage, il étoit à propos de changer de poſition, & l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 ſeptembre l'armée paſſa l'Elbe auprès de Jaromirtz, & ſe campa à Kowalkowitz, ſans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y oppoſer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux & 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche & l'Oder contre un corps de 6,000 ulans, que le roi de Pologne avoit levé, & qu'il vouloit attirer en Saxe, pour y joindre ſes autres troupes ; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée, & Mr. Du Moulin en couvrit la gauche.

Il ſe fit ce jour là un feu de joie dans l'armée Autrichienne, pour célébrer l'élection du grand-duc ; le nom d'armée impériale réjouiſſoit les officiers qui la compoſoient ; deux jours ſe paſsèrent en feſtins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être auroit-ce été le moment d'attaquer ; mais le roi ne voulut point s'écarter de ſon plan de campagne. Il réſolut donc de tranſporter ſon camp à Staudentz ; le chemin qui y conduit, paſſe par une vallée bordée de bois & de montagnes, qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embuſqua au-

Digitized by Google

près du village de Liebenthal, sur le chemin où la seconde colonne devoit passer. Le prince Léopold, qui la conduisoit, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que Mr. de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de housards, grimpant sur ces rochers escarpés, aida l'infanterie à chasser ce partisan de son embuscade : cette action, la plus hardie que la cavalerie puisse entreprendre, combla Mr. de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués & 40 de blessés dans cette affaire. L'armée n'entra que sur le tard dans le camp de Staudentz. Mr. de Lehwald avec son corps occupa Starckstadt, & Mr. Du Moulin se rendit à Trautenau avec son détachement, pour couvrir les convois qui venoient de la Siléfie. Les Prussiens embrassoient ainsi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Siléfie depuis Trautenau vers Braunau ; cette partie fut radicalement fourragée, & l'ennemi n'auroit pas été en état d'y subsister pendant l'hiver. Cela formoit une barrière qui mettoit jusqu'au printemps prochain la Siléfie à couvert d'incursions. Les fourrages se faisoient toutefois avec bien plus de difficultés que dans les plaines, par la nature du terrein coupé & difficile qui environnoit le camp : afin de ne point exposer les troupes à quelque affront, il

Digitized by Google

falloit des convois de 3,000 chevaux & de 7 à 8,000 hommes d'infanterie, pour couvrir les fourrageurs ; chaque botte de paille coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadasti, Franquini étoient tous les jours aux champs ; enfin c'étoit une école pour la petite guerre. De tous les officiers Autrichiens, Franquini étoit celui qui avoit la connoissance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Silésie ; il attaqua avec 4,000 pandours, entre Schatzlar & Trautenau, un convoi de farine escorté par 300 fantassins. Le jeune Mœllendorff, aide-de-camp du roi, conduisoit ce convoi ; il soutint tous les efforts des ennemis, & s'empara d'un cimetière qui dominoit le défilé, d'où il protégea les chariots, & se défendit durant trois heures, jusqu'à l'arrivée du secours de Du Moulin, qui le dégagea entiérement. Les ennemis laissèrent 40 morts sur la place : la perte de l'escorte fut légère, à cela près que Franquini dételа une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation, & à ceux qui y ont eu part, pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étoient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi ; ayant la faveur du pays, il étoit instruit que le dépôt

Digitized by Google

des vivres & la boulangerie de l'armée étoient établis à Trautenau, & cette connoiſſance lui ſuffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuſe ville ; en trois heures de temps toutes les maiſons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avoit eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes conſumèrent. Cette action inhumaine retomba ſur ſes auteurs, & l'impératrice-reine, au-lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étoient que le prélude de ce que la cour de Vienne & ſes généraux méditoient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyoit que les Pruſſiens ſe préparoient à quitter la Bohème ; il les ſuivit & vint ſe camper à Kœnigsſaal, pour les obſerver de plus près. Le camp de Staudentz n'avoit pas été pris ſelon toutes les règles de l'art. Le roi avoit affoibli ſon armée par ſes détachemens, & il ne lui reſtoit pas aſſez de troupes pour remplir l'eſpace qu'il avoit à garnir. Mr. de Naſſau étoit dans la haute Siléſie, Mr. de Polentz dans la nouvelle Marche, Mr. Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avoit fait quelques tentatives ſur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par Mr. de Lehwald à Trau-

Digitized by Google

tenau : il ne reſtoit après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le roi commandoit, de ſorte qu'ils n'occupoient pas tout le terrein que le caprice de la nature avoit formé pour une plus nombreuſe armée. Ce corps dominoit en certains endroits les hauteurs voiſines; mais la droite étoit entiérement dominée par un monticule, que la foibleſſe de l'armée ne permettoit pas d'occuper; cependant on avoit placé des gardes de cavalerie & des corps de houſards ſur ces hauteurs, pour en être maître en cas de beſoin. La cavalerie à la vérité ne pouvoit guère aller à la découverte au-delà d'un demi-mille, à cauſe des bois, des défilés & des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyoit tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodoient autour du camp Pruſſien; ils défiloient, alloient & venoient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avoit ſon petit camp. L'armée Autrichienne n'étoit qu'à une marche de celle du roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le deſſein du prince de Lorraine ne fut de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui auroit par-là coupé ſon corps de la Siléſie, le roi réſolut de ſe mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir ſur le champ un détache-

Digitized by Google

ment de 2,000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau & de Kœnigsfaal, avec ordre de faire des prisonniers & de prendre des payfans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passoit dans le camp du prince de Lorraine. Mr. de Katzler s'avança avec sa troupe; & se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens, qui se glissoient dans les forêts pour lui dérober la connoissance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, & un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivoit; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ, & rendit compte au roi de ce qu'il avoit vu; mais il n'avoit pas vu grand'chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à 10 heures, & le 30 de septembre à 4 heures du matin, pendant que le roi avoit auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvroient une longue ligne de cavalerie, & qu'autant qu'on en pouvoit juger par l'étendue de la poussière, ce devoit être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps Autrichiens commençoient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp.

Digitized by Google

Sur ces nouvelles, les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, & le roi se rendit auprès des grandes gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses, & du parti qu'il y avoit à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrein sur lequel elle se donna. Dans la position où étoit l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyoit à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, & le village de Burckersdorf étoit sur le flanc droit, prenant de Prusenitz au chemin de Trautenau ; il n'étoit point occupé, parce qu'il est situé dans un fond, & que les maisons en sont isolées : ce fond bas régnoit depuis le front jusqu'à l'extrêmité de la droite, & séparoit le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendoit du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, & sur laquelle on avoit placé les housards & les gardes du camp. Le front de l'armée étoit couvert par le village de Staudentz, au-delà duquel régnoient des montagnes & des bois qui tenoient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée étoit appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menoient du camp à Trautenau ; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passoit par un petit défilé, & conduisoit ensuite par une plaine unie à Trautenau ; l'autre partoit de la gauche de l'armée, passoit par une vallée pleine de défilés

Digitized by Google

& par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des ſentiers, que par une route battue. Lorſque le roi arriva à ſes grandes gardes, il vit que les Autrichiens commençoient à ſe former, & il jugea qu'il ſeroit plus téméraire de ſe retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avoit ſi près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuſe infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avoit bien compté que le roi prendroit le parti de la retraite, & c'étoit ſur quoi il avoit fait ſa diſpoſition ; il vouloit engager une affaire d'arrière-garde, & il eſt ſûr que celle-là lui auroit réuſſi. Mais le roi prit ſans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il auroit été plus glorieux d'être écraſé, en vendant chérement ſa vie, que de périr dans une retraite qui auroit aſſurément dégénéré en fuite ignominieuſe.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en préſence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Pruſſiens paſsèrent par-deſſus ces règles, & firent un quart de converſion à droite, pour préſenter un front parallèle à celui de l'ennemi : cette manœuvre délicate ſe fit avec un ordre & une célérité inconcevables ; mais les Pruſſiens ne ſe préſentèrent que ſur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étoient ſur trois lignes de profondeur ; il fallut même que ce déploiement s'exécutât ſous le feu de 28 pièces de canon,

Digitized by Google

que les ennemis avoient disposées en deux batteries, & d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetoient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entiérement sortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avoient mal choisi leur terrein; la cavalerie avoit une espèce de précipice derrière elle; elle étoit sur trois lignes, auxquelles le terrein étroit n'avoit pas permis de donner une distance convenable; à peine y avoit-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle: ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avoient derrière eux, & en partie jeté sur leur propre infanterie. Cela devoit arriver; car la première ligne renversée devoit nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, & il n'y avoit point d'espace où ces corps, qui faisoient 50 escadrons, pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens

Digitized by Google

dont nous avons parlé ; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans & les firent plier : 5 bataillons, dans lesquels consistoit la réserve, arrivèrent fort à propos ; ceux qui avoient été repoussés, se reformèrent auprès d'eux, & d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. Mr. de Bonin, lieutenant-général, & Mr. de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une grosse colonne d'ennemis qui venoit de leur droite, & qui descendoit des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf ; le roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formoit derrière ; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi, comme il eût fait dans une place d'exercice, & la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenoit dès-lors inutile à l'endroit où elle étoit. Ce précipice dans lequel elle avoit jeté les Autrichiens, prenoit depuis le chemin de Trautenau, & alloit en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui étoit en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock & quelques housards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes,

Digitized by Google

Prusse, Rottembourg & Kiau, qui faisoient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenoit celle de l'ennemi en flanc, & la menoit battant devant elle, en la faisant replier sur la droite des impériaux. Les gardes, qui étoient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Brunswick, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenoient encore; elle étoit escarpée & chargée de bois; elle fut emportée cependant: & ce qu'il y avoit de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswick la défendoit contre son frère. Le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrein du combat n'étoit alternativement que fonds & hauteurs, ce qui engageoit sans cesse de nouveaux combats; car les Autrichiens tâchoient de se rallier sur ces hauteurs; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale, & à la retraite, succéda la fuite. Toute la campagne étoit couverte de soldats débandés; cavaliers & fantassins, tout étoit mêlé. Tandis que l'armée Prussienne victorieuse poursuivoit à grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstædt, qui combattoient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz & un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux & firent 1700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la

Digitized by Google

cavalerie Autrichienne, qui évita de s'engager, & se retira en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village est la forêt de Silva dont nous avons tant parlé; il ne falloit pas y suivre l'ennemi; ç'auroit été risquer mal-à-propos, & sans nécessité, de perdre tous les avantages qu'on venoit d'obtenir: c'étoit bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au-delà de 40,000; & même il n'y avoit rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Brunswick; le général Blanckensée; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebour; les lieutenant-colonels Lange & Wédel des gardes, & 1000 soldats; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'état. On comptoit que le nombre des blessés montoit à 2,000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers & 2,000 soldats qui furent faits prisonniers. Le prince Léopold se distingua dans cette journée, & sur-tout le maréchal de Buddenbrock & le général Goltz, qui avec douze escadrons, en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrein où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables:

Digitized by Google

rables : celui qui a le deſſous dans un pays montueux, eſt à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'entamer conſidérablement ; & quelque petit que ſoit le nombre de ceux qui ſe rallient ſur la crête des hauteurs, ce nombre eſt ſuffiſant pour rallentir la pourſuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, étoit beau & bien imaginé. Le poſte des Pruſſiens étoit ſans contredit mauvais ; l'on ne peut les excuſer de n'avoir penſé qu'à leur front & d'avoir négligé leur droite, qui étoit dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas ſeulement. Mais ſi les Autrichiens ſavoient imaginer, ils n'avoient pas le talent de l'exécution : voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine auroit dû former ſa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau, & à dos du camp Pruſſien ; en barrant ce chemin, l'armée du roi n'avoit ni terrein pour ſe former, ni moyen d'appuyer ſa droite. Le prince de Lorraine pouvoit auſſi en arrivant ſur le terrein, lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp Pruſſien. Le ſoldat n'auroit en le temps ni de courir aux armes, ni de ſe former, ni de ſe défendre ; c'auroit été ſe procurer une victoire certaine. On dit que Mr. d'Aremberg avoit égaré ſa colonne pendant la nuit.

Digitized by Google

& qu'il s'étoit formé à rebours, le dos tourné vers le camp du roi : cela reſſemble aſſez au duc d'Aremberg, & c'eſt, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce déſordre. Mais lorſque les Pruſſiens commencèrent à ſe préſenter ſur le champ de bataille, qui empêchoit alors le prince de Lorraine de les faire attaquer tout de ſuite avec ſa cavalerie? Cette gauche auroit fondu d'une hauteur ſur des troupes occupées à ſe former, & ſur d'autres qui défiloient encore. On trouvoit que le roi n'avoit pas commis moins de fautes que ſon adverſaire. On lui reprochoit ſur-tout de s'être mis par le choix d'un mauvais poſte dans la néceſſité de combattre, au-lieu qu'un général habile ne doit ſe battre que lorſqu'il le juge à propos. On diſoit qu'au moins le roi auroit dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondoit à cette accuſation, que l'ennemi lui étant de beaucoup ſupérieur en troupes légères, il ne pouvoit aventurer fort loin les 500 houſards qui lui reſtoient après tous les détachemens qu'il venoit de faire. Mais, objectoit-on, il ne falloit pas tant faire de détachemens & s'affoiblir ſi fort vis-à-vis d'une armée ſupérieure. Il répondoit que le corps de Gesler & de Polentz, qui alla joindre le prince d'Anhalt, pouvoit être regardé comme faiſant l'équivalent des

Digitized by Google

Saxons qui s'en retournèrent chez eux ; que le détachement du général de Naſſau avoit été néceſſaire pour pouvoir tirer de la Siléſie ſes ſubſiſtances, qui auroient manqué tout-à-fait, ſi les Hongrois qui infeſtoient tout ce duché, n'en euſſent été chaſſés ; que les détachemens de Du Moulin & de Lehwald avoient été indiſpenſables dans les gorges des montagnes, qu'il falloit garder, ou riſquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avoit qu'autant de chevaux qu'il en falloit pour amener, à chaque tranſport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée auroit été ſans pain & ſans ſubſiſtances. On diſoit que le roi auroit dû ſe retirer en Siléſie, plutôt que de haſarder une bataille en Bohême ; mais le roi étoit dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohême étoit de moindre conſéquence qu'une bataille perdue en Siléſie ; & d'ailleurs une retraite précipitée auroit indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela, que l'on conſommoit en Bohême les ſubſiſtances de l'ennemi, & qu'en Siléſie on auroit conſommé les ſiennes ; mais nous laiſſons au lecteur la liberté de peſer ces raiſons & d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrein étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le roi ; ce terrein ôtoit à l'ennemi l'avantage de la ſupériorité du nombre.

Digitized by Google

Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentoit. La multitude des soldats devenoit inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avoient pas la facilité de combattre, & que la confusion s'y mettant une fois, elle rendoit le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef, & punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées se battoient, les housards impériaux pilloient le camp Prussien, la gauche & le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasti & Trenck s'en prévalurent; le roi & beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages; les secrétaires du roi furent même pris, & ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé des plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se taire, de la gloire & du salut de l'état? Mr. de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite, & mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés & sans discipline, exerçoient sur quelques malades & sur des femmes qui étoient restés dans

Digitized by Google

le camp. De telles actions révoltent l'humanité & couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat Prussien, qu'il est vaillant sans être cruel, & qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame, qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue, & ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohème, les gorges qui la séparent de la Silésie, la difficulté de nourrir les troupes, la supériorité de l'ennemi en troupes légères, & enfin l'affoiblissement de l'armée, fourniſſent la solution de ce problême. Supposé que le roi eût voulu établir ses quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui se présentoient: tout le pays étoit entiérement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore sont-elles petites & ont-elles la plupart de mauvaises murailles; il auroit fallu, pour la sûreté, y entasser les soldats les uns sur les autres, ce qui auroit ruiné l'armée par des maladies contagieuses; à peine avoit-on des chariots pour les farines, comment en auroit-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohème, le roi pouvoit remonter, recruter, équiper les troupes, les

Digitized by Google

mettre dans l'abondance & leur donner du repos, pour s'en ſervir, s'il le falloit, le printemps prochain ; outre qu'il paroiſſoit probable qu'après la bataille de Sorr, l'impératrice-reine ſeroit plus diſpoſée qu'auparavant à l'acceſſion au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours ſur le champ de bataille de Sorr, le roi ramena ſes troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine étoit encore à Ertina, prêt à retourner à Kœnigsgrætz au bruit de l'approche des Pruſſiens. On apprit dans ce camp, que Mr. de Naſſau avoit battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobſchutz, & qu'il avoit fait 170 priſonniers. Mr. de Fouquet avoit auſſi trouvé moyen d'enlever 400 houſards entre Grulich & Habelſchwerdt, qui furent conduits à Glatz. Mr. Warneri, qui étoit avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment Hongrois de Léopold Palfy avoit marché à Bœhmiſch-Friedland, les tourna, les ſurprit, & ramena de ſon expédition 8 officiers & 140 ſoldats priſonniers ; mais comme l'infortune ſe mêle ſouvent au bonheur, Mr. de Chazot, du corps de Du-Moulin, ne fut pas ſi heureux dans ſon entrepriſe ſur Marchendorff ; il fut attaqué & battu par l'ennemi, & perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de conſumer les ſubſiſ-

Digitized by Google

tances des environs de Trautenau, elle se prépara à retourner en Siléſie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges & de tous les défilés de la Bohème, les plus mauvais se trouvent ſur ce chemin : ſoit qu'on avance, ſoit qu'on recule, il faut uſer de toutes les précautions poſſibles pour y mener les troupes avec ſûreté. Le petit ruiſſeau de Trautenbach couloit en ligne parallèle derrière le camp du roi ; des rochers & des forêts formoient l'autre bord. Le 14 d'octobre les bagages prirent les devans ſous bonne eſcorte, pour rendre la marche plus facile. On poſta le 15, cinq bataillons ſur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée, & lui ſervir enſuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16 ; elle marcha ſur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduiſoit celle de la gauche, qui paſſa par Trautenbach, arriva en Siléſie ſans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le roi s'étoit chargé, fut précédée par la cavalerie ; l'infanterie paſſa le ruiſſeau, avant que Franquini, Nadaſti, Moratz, &c. fuſſent avertis de la marche des Pruſſiens ; ils accoururent enſuite avec 7 ou 8,000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fuſſent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeoit ſucceſſivement l'arrière-garde à les quitter ; les pandours profitoient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu

Digitized by Google

ſur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir ; ils tuèrent un capitaine & 30 hommes, & en bleſsèrent environ 80. Tout le corps de Du Moulin avoit été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie, que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, cauſa une perte de 300 hommes ; il ſe mit à l'écart, & Mr. Du Moulin défilant à ſa droite, paſſa par les Rehberge & entra dans le camp par la route que le roi lui avoit ménagée. L'armée ſéjourna à Schatzlar juſqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau ſur le territoire de la Siléſie. Le corps de Du Moulin fut deſtiné à former un cordon le long des frontières. Le reſte de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronſtock & Schweidnitz ; elle pouvoit ſe raſſembler en ſix heures de temps, & ſe trouvoit au large par la quantité de villes & de villages qu'il y a dans cette contrée floriſſante. Ce fut là que le roi attendit la ſéparation de l'armée Autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Mr. de Naſſau, qui vouloit s'en procurer dans la haute Siléſie, ſurprit un corps de Hongrois à Haſtehim, & chaſſa le maréchal Eſterhazi d'Oderberg ; les houſards de Wartenberg, qui étoient de ce corps, ſe diſ-

Digitized by Google

tinguèrent également ; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard, & firent 111 prisonniers. Après cela Mr. de Nassau marcha à Ponuba, & les Hongrois s'enfuirent à Teschen, & delà vers Jablunka. Mr. de Fouquet, qui ne vouloit pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 housards qui s'étoient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie & de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire, que quarante partis qui sortirent de sa garnison durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le roi apprit le 24 d'octobre, que le prince de Lorraine avoit séparé son armée en trois corps ; il supposa que c'étoit dans le dessein de les étendre dans la suite, parce que la saison des opérations militaires étoit passée : il laissa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le roi partit pour Berlin, où sa présence devenoit nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençoient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Révolution d'Écosse, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens & des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le Prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation & conclusion de la paix.

SI durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs armes, ils auroient pu s'épargner aussi bien qu'à leurs ennemis, une effusion de sang inutile, & l'on auroit eu la paix plutôt ; mais plusieurs incidens, auxquels on ne pouvoit s'attendre, rendirent les bonnes intentions du roi impuissantes. A peine le roi d'Angleterre eut-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Écosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'auroit voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'étoit le fils du prétendant,

Digitized by Google

passe furtivement en Écosse, accompagné de quelques personnes fidelles ; il se tient caché dans une isle, vers le nord des côtes, pour donner à ses partisans le temps d'assembler & d'armer leurs payſans, d'ameuter les montagnards, & de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diversion, la France armoit l'Angleterre contre l'Angleterre ; & un enfant, débarqué en Écosse sans troupes & sans secours, force le roi George à rappeller ses Anglois qui défendoient la Flandre, pour soutenir son trône ébranlé. La France se conduisit sagement dans ce projet, & elle dut à cette diversion, toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement, le roi d'Angleterre & ses ministres méprisèrent le jeune Édouard, son foible parti, & cette rebellion naissante. On disoit à Londres que c'étoit la saillie d'un prêtre Jacobite (le cardinal Tencin), & l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit & chassa le général Cop, que le gouvernement avoit envoyé contre lui avec ce qu'on avoit pu en hâte rassembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au roi ; il lui apprit que dans un gouvernement aristocratique, une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Écosse absorbèrent toute l'attention de son conseil : les négociations étrangères tombèrent

Digitized by Google

en langueur ; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même considération. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'eſt que la convention de Hanovre commençoit à tranſpirer ; les Autrichiens & les Saxons l'avoient ébruitée, & cela pouvoit produire un mauvais effet chez les François, qui étoient cependant les ſeuls alliés qu'eût la Pruſſe. Il arriva donc que la diverſion que le jeune Édouard faiſoit en Écoſſe, en devint une pour la reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Pruſſe les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on mépriſoit les conſeils.

Le roi, qui ſe trouvoit à Berlin, épuiſoit tous les expédiens pour trouver des fonds qui le miſſent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Siléſie ne s'étoient pas perçus comme en temps de paix ; les deux tiers en avoient manqué : il falloit chercher des reſſources, & il étoit bien difficile de s'en procurer. Cet embarras étoit grand ; les dangers que les ennemis préparoient à l'état, étoient bien plus terribles. Voici comment le roi en fut informé. Depuis le mariage du prince ſucceſſeur au trône de Suède, avec la princeſſe Ulrique, ſœur du roi, les Suédois étoient en partie portés pour les intérêts de la Pruſſe. Mr. de Rudenſchild & Mr. Wolfenſtirna,

Digitized by Google

miniſtres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étoient particuliérement attachés à la perſonne du roi. Wolfenſtirna étoit bien dans la maiſon du comte de ***; il faiſoit la partie de jeu du miniſtre. De*** n'étoit pas auſſi circonſpect en ſa préſence qu'un premier miniſtre, dépoſitaire des ſecrets de ſon maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenſtirna découvrit ſans peine que le plan de la cour de Vienne & de Dresde étoit d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où, joint aux troupes Saxonnes, il devoit pendant l'hiver marcher droit à Berlin: il fit part de ſa découverte à Rudenſchild, qui en avertit le roi le 8 de novembre, jour où l'on ſuſpendoit dans les égliſes les trophées de Friedberg & de Sorr. Rudenſchild ajoura que ce projet avoit été fait par de ***, corrigé par Bartenſtein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saul à Francfort à la reine de Hongrie; que de*** étoit convaincu qu'on écraſeroit la Pruſſe par ce coup, & que c'étoit cette ferme eſpérance qui avoit empêché la cour de Vienne, & celle de Dresde, d'adhérer aux ſentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avoit de plus partagé les dépouilles de la Pruſſe de façon, que le roi de Pologne auroit les évêchés de Magdebourg, de Halberſtadt, avec Halle & ſon territoire, & que l'impéra-

Digitized by Google

trice reprendroit la Siléſie. Il apprit de plus au roi la cauſe de la haine que de *** lui portoit. Il avoit été outré d'un manifeſte que le roi avoit fait publier, & ſur-tout de ces paſſages : » Pendant que tant d'horreurs ſe commettoient en Siléſie, & que le Ciel, juſte » vengeur des crimes, ſe plaiſoit à les punir » d'une façon ſi palpable, ſi éclatante & ſi » ſévère, on ſoutenoit froidement à Dresde » que la Saxe n'étoit point en guerre avec la » Pruſſe, que le duc de Weiſſenfels & les » troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, n'avoient » point attaqué les états héréditaires du » roi, mais ſeulement de nouvelles acquiſitions. Le miniſtère de Dresde ſe berçoit » de ces ſortes de raiſonnemens captieux, » comme ſi de petites diſtinctions ſcolaſtiques » étoient des motifs aſſez puiſſans pour juſtifier l'illégalité de ſes procédés. Rien de plus » facile que de réfuter, &c ». Et du paſſage ſuivant : » Il paroit que c'étoit enfin ici le » terme de la patience & de la modération » du roi ; mais ſa majeſté ayant compaſſion » d'un peuple voiſin, innocent des offenſes » qu'elle a reçues, & connoiſſant les malheurs » & les déſolations inévitables qu'entraîne la » guerre, ſuſpendit encore les juſtes effets de » ſon reſſentiment, pour tenter de nouvelles » voies d'accommodement avec la cour de

Digitized by Google

» Dresde. Il y a lieu de présumer, après ces » nouveaux & derniers refus qu'elle vient de » recevoir, que la confiance du roi de Pologne » a été surprise par l'indigne perfidie de ses » ministres. Les représentations les plus pathé- » tiques, & les offres les plus avantageuses » ont été prodiguées en pure perte ». Il faut avouer que de * * * étoit vivement attaqué dans ces passages, & que personne ne pouvoit s'y méprendre ; car les ministres qu'on nommoit au pluriel, étoient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le roi connoissoit le caractère du comte de * * * & la fierté de l'impératrice-reine. Si le projet des Saxons étoit dangereux pour la Prusse, il n'étoit pas moins hasardeux pour la Saxe ; mais les passions & sur-tout le désir de la vengeance aveuglent si fort les hommes, qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandoit donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et comme il s'agissoit de prendre un parti décisif, le roi crut que, sans déroger à son autorité, il pouvoit assembler un conseil, écouter la voix de l'expérience, & suivre ce qu'il y auroit de sage dans l'avis de ceux qu'il consultoit. Quiconque est chargé des intérêts d'une nation,

Digitized by Google

ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le salut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le roi fit l'ouverture du projet de ***. Ce prince étoit un de ces hommes qui, prévenus d'amour-propre, abondent en leur sens, & sont pour la négative, lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à cette accusation contre de ***; il dit qu'il n'étoit pas naturel qu'un ministre du roi de Pologne, Saxon de naissance, voulût attirer de gaieté de cœur quatre armées dans les états de son maître, & les exposer à une ruine inévitable. Le roi lui montra une lettre qui portoit que dans deux jours le général Grune arriveroit avec son corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipsick : il lui produisit différentes lettres de la Silésie, qui toutes constatoient que les Saxons amassoient de gros magasins en Lusace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendoit dans peu : il finit par lui dire qu'il lui confioit le commandement de l'armée qui s'assembloit à Halle. Le prince d'Anhalt persista dans son incrédulité ; cependant on lisoit sur son visage qu'il étoit flatté de se voir à la tête d'un corps qui pouvoit lui fournir le moyen de rajeunir son ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le roi le trouva tout aussi incrédule que le prince d'Anhalt ; ce n'étoit point par esprit de contradiction, mais

Digitized by Google

mais par timidité. Ce miniſtre avoit quelques fonds placés à la Steuer à Leipſick ; il craignoit de les perdre ; incorruptible d'ailleurs, ſa foibleſſe ſeule éloignoit de ſon eſprit toute idée de rupture avec la Saxe, comme un objet déſagréable, & croyant les autres auſſi timides que lui, il jugeoit de *** incapable d'un projet ſi hardi. Enfin dans ce beau conſeil on diſcutoit la fauſſeté ou la vérité du fait, & perſonne ne penſoit à prévenir le mal qui étoit ſur le point d'éclater. Le roi fut obligé d'employer ſon autorité, pour que le prince d'Anhalt fît les diſpoſitions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée de Halle, & pour que le comte Podewils dreſsât les dépêches aux cours étrangères, par leſquelles on les avertiſſoit des complots de la Saxe, & de la réſolution où étoit le roi de les prévenir.

Et comme ſi ce n'en étoit pas aſſez de tant d'embarras, il en ſurvint encore de nouveaux. L'envoyé de Ruſſie vint déclarer au roi, au nom de l'impératrice, qu'elle eſpéroit que le roi s'abſtiendroit d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une ſemblable démarche l'obligeroit à envoyer ſon contingent au roi de Pologne, comme elle y étoit tenue par ſon alliance avec ce prince. Le roi lui fit répondre que ſa majeſté étoit dans l'intention de vivre en paix avec tous ſes voiſins, mais que ſi quelqu'un d'eux

Digitized by Google

couvoit des desseins pernicieux contre ses états, aucune puissance de l'Europe ne l'empêcheroit de se défendre & de confondre ses ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe & de la Silésie confirmoient les avis de Mr. de Rudenschild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie & housards, avec lequel Mr. de Winterfeld s'avança vers Friedland sur les frontières de la Bohème & de la Lusace, avec ordre, si le prince de Lorraine entroit en Lusace, de le côtoyer & de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Silésie. Le dessein du roi étoit de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Silésie devoit agir contre celle du prince de Lorraine, la surprendre, s'il se pouvoit, dans ses cantonnemens en Lusace; ou la combattre, pour la rechasser en Bohème. Dans ce danger qui mettoit toute la ville de Berlin en alarme, le roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti étoit pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétoit point, car cette puissance ne pouvoit agir que dans six mois, & c'étoit plus de temps qu'il n'en falloit pour décider du sort des Prussiens & des Saxons; les choses en étoient à cette extrémité, qu'il falloit vaincre ou périr. Le roi appréhendoit l'incrédulité

Digitized by Google

& la lenteur du prince d'Anhalt; il craignoit auſſi que le corps de Grune, qui étoit de 7,000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il ſe pouvoit à la ſûreté de cette capitale, le général Haake y étoit reſté avec une garniſon de 5,000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence, il étoit impoſſible de la défendre, & Mr. de Haake devoit aller au-devant de l'ennemi & le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution étoit à la vérité inſuffiſante; mais les moyens n'en permettoient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour tranſporter, en cas de malheur, la famille royale, les archives, les bureaux, les conſeils ſuprêmes à Stetin comme dans un aſyle, ſi la fortune abandonnoit les armes pruſſiennes. Le roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faiſoit une vive peinture de ſa ſituation, & lui demandoit inſtamment les ſecours qu'il lui devoit ſelon les traités. Il ſeroit bien difficile de deviner par quelle raiſon le prince d'Anhalt tâcha de diſſuader le roi de prendre le commandement de l'armée de Siléſie: il pouſſa ſi loin ſes repréſentations importunes, qu'enfin le roi lui dit qu'il avoit réſolu de ſe mettre à la tête de ſes troupes, & que lorſque le prince d'Anhalt entretiendroit une armée, il pourroit en donner le commandement à qui bon

Digitized by Google

lui ſembleroit; après quoi il fut obligé de ſe rendre à Halle, & le roi partit le 14 de novembre pour la Siléſie, laiſſant Berlin dans la conſternation, les Saxons dans l'eſpérance, & toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le prince Léopold, & le général Goltz (qui avoit l'inſpection des vivres). Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6,000 Saxons qui faiſoient l'avant-garde du prince de Lorraine, étoient entrés en Luſace par Zittau, & que les troupes Autrichiennes alloient les ſuivre. Le prince Léopold fut inſtruit de toutes les opérations que le roi avoit projetées. L'armée de Siléſie étoit effectivement de 30,000 hommes, tous vieux ſoldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre ſemaines de repos, ils étoient diſpoſés à tout entreprendre. Il y avoit cependant des précautions néceſſaires à prendre encore avant de quitter la Siléſie. On ne pouvoit abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avoit des magaſins, & qui alors n'étoit pas fortifiée; il fallut donc que Mr. de Naſſau quittât la haute Siléſie, pour aller vers Landshut s'oppoſer au corps de Mr. de Hohenems, qui avoit ordre de ſa cour de faire une invaſion dans la baſſe Siléſie du côté de Hirſchberg. La ſituation du roi étoit à peu près ſemblable à celle où il ſe vit avant

Digitized by Google

la bataille de Hohenfriedberg ; il eut recours aux mêmes ruſes, pour attirer les ennemis dans les mêmes pièges. On affecta de reſpecter ſcrupuleuſement les frontières de la Saxe, & de borner ſon attention à gagner Croſſen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houſards qui avoient commis des déſordres en Luſace. On prépara des chemins à Croſſen, on amaſſa des vivres ſur la route, en ſorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avoit aucun autre objet. Mr. de Winterfeld venoit d'occuper Naumbourg ſur le Queis, & publioit qu'il n'étoit là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière, & le prévenir à Croſſen.

Le prince de Lorraine, qui étoit dans l'idée flatteuſe que les Pruſſiens ſe repoſoient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étoient découragées, & qu'il n'avoit à redouter qu'un corps de 3,000 hommes qui l'obſervoit, s'endormit dans une dangereuſe ſécurité, & ce même ſtratagême réuſſit pour la ſeconde fois. Tant il eſt vrai que la défiance eſt la mère de la ſûreté, & qu'un général ſage ne doit jamais mépriſer l'ennemi, mais veiller ſur ſes démarches, afin qu'elles lui ſervent de bouſſole dans toutes ſes opérations. Pour empêcher autant qu'il étoit poſſible que les

Digitized by Google

Autrichiens ne fuſſent inſtruits des mouvemens de l'armée, le roi avoit fait border trois rivières qu'il avoit devant lui, le Queis par Mr. de Winterfeld, la Neiſse par des troupes légères, & le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venoit de la Luſace avoit le paſſage libre, mais il étoit interdit à tous ceux qui vouloient paſſer ces rivières pour aller en Saxe; de ſorte qu'on ſe procuroit des nouvelles, & qu'on empêchoit l'ennemi d'en avoir. Bientôt, ſur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant ſur le Queis. Le roi prit ſon quartier à Holſtein; c'étoit le 22 de novembre, & il n'étoit qu'à un mille de Naumbourg. On fit conſtruire quatre ponts ſur la rivière, pour pouvoir la paſſer rapidement ſur quatre colonnes. Le deſſein du roi étoit de ſe laiſſer dépaſſer par les impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, & les forcer ainſi, ou à ſe battre, ou à s'enfuir honteuſement vers les frontières de la Bohème. Mais pour ſuivre le projet qu'on avoit une fois adopté, on s'étoit interdit d'envoyer des partis en Luſace, & l'on ne pouvoit avoir des nouvelles que par des eſpions; ce qui n'eſt jamais auſſi ſûr que ce que rapportent les troupes. De plus, l'expédition étoit ſi importante, qu'il falloit préférer la ſûreté au brillant.

Mr. de Winterfeld, inſtruit des projets du

Digitized by Google

roi, l'avertit que les ennemis avançoient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendoient si fort, que leur gauche étoit à Lauban, & leur droite à Gœrlitz ; il ajouta qu'ils marcheroient le lendemain, selon l'avis de ses espions, & qu'il croyoit que le moment d'agir étoit arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 sur quatre colonnes, dont chacune étoit conduite par un lieutenant-général. Le rendez-vous de ces colonnes étoit à Naumbourg ; ce fut-là que le roi leur donna les dispositions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachoit à l'ennemi jusqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre sur le Queis ; à côté il y avoit deux guets pour la cavalerie : on fit en hâte un pont pour la seconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg, & eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch-Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne qui donneroit sur les quartiers de l'ennemi, auroit besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération ; car on manquoit d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du prince de Lorraine séjournoit, pour faire des dispositions plus

Digitized by Google

détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite & de la gauche étoient de cavalerie, les deux du centre étoient d'infanterie. Un régiment de housards précédoit la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passoit devant eux. Le roi étoit à la tête de la première colonne d'infanterie ; elle avoit pour guide un garçon meûnier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissoient en été, & qui n'étoit guère praticable dans l'arrière saison. On eut de la peine à se tirer delà ; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyoit un bois, & par lequel on pouvoit passer. Pendant que les troupes défiloient, les housards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholisch-Hennersdorf, & avertirent qu'il étoit garni de deux bataillons & de six escadrons de Saxons ; ils ajoutèrent qu'ils amuseroient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer deux régimens de cuirassiers de la quatrième colonne qui étoit la plus proche, & Mr. de Rochow emmena les régimens de Gesler & de Bornstædt ; Mr. de Polentz fut commandé avec trois bataillons de grenadiers pour les soutenir. C'étoit ce soi-disant marais, qu'on croyoit impraticable, qui avoit trompé les Saxons ; ils n'avoient aucune garde de ce

Digitized by Google

côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale, & finit à six vers l'extrêmité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front, & Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz, & la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits prisonniers; le général Dalwitz, le colonel Obirn, & 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards & 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux housards, qui avoient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch-Hennersdorf, & l'on avertit les troupes, que si l'on étoit obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'étoit pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de bonne grace à ce qu'ils voyoient que la nécessité exigeoit d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendroit pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devoit causer dans son armée, & de la talonner tout de suite pour ne lui pas laisser le

Digitized by Google

temps d'en revenir. Le lendemain 24, le temps étoit si obscur & le brouillard si épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On se campa derrière le village de Leopoldshain, & pour plus de sûreté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retiroit par-tout; qu'on ne trouvoit dans les chemins que chariots dételés, bagages renversés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvoit attester leur fuite. Les déserteurs, qui arrivoient en grand nombre, disoient que la confusion s'étoit mise dans leurs troupes, à cause que les deux derniers jours on leur avoit donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin, que le prince de Lorraine avoit rassemblé son armée à Schœnfeld, à une lieue du camp du roi. Le roi ne balança pas: le jour étoit serein, il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchoit de Gœrlitz, ses partis lui rapportèrent que les ennemis avoient décampé à petit bruit, & qu'ils avoient pris le chemin de Zittau. L'armée Prussienne se campa auprès de Gœrlitz, qui se rendit par composition; 60 officiers & 250 hommes y furent faits prisonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avoit de malades, & quelques-uns qui, ayant été blessés à Catholisch-Hen-

Digitized by Google

nersdorf, avoient trouvé le moyen de se sauver. Il y avoit à Gœrlitz un magasin qui fut d'un grand secours pour faciliter cette expédition. Le 26, l'armée se porta en avant sur le couvent de Radomiritz, & l'on mit les troupes en cantonnemens. Mrs. de Bonin & de Winterfeld furent commandés avec 70 escadrons & 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neisse. Ce mouvement, qui menaçoit l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna son camp d'Ostritz, pour gagner Zittau avant les Prussiens. Comme cette retraite se faisoit à la hâte, les housards Prussiens firent des prises considérables sur les bagages des Autrichiens. Le roi s'avança à Ostritz le 27, & envoya Mr. de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défiloit précisément par cette ville. M. de Winterfeld donna dessus, & fit 350 prisonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, & mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivoient. Cette expédition ne dura que cinq jours. Les Autrichiens y perdirent des magasins, leurs bagages, & rentrèrent en Bohème affoiblis de 5,000 hommes. On laissa 10 bataillons & 20 escadrons dans le voisinage de Zittau, pour garder ce poste important, &

Digitized by Google

Mr. de Winterfeld fut obligé de retourner en Siléſie avec 5 bataillons & 5 eſcadrons, pour tomber ſur les flancs de Mr. de Hohenems, tandis que Mr. de Naſſau ſe préparoit à l'attaquer de front. Cette expédition fut ſi heureuſe, qu'en moins de vingt-quatre heures il ne reſta plus d'Autrichiens en Siléſie. Les dragons de Philibert furent défaits par les houſards de Wartenberg, & Mr. de Hohenems ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de ſa retraite, ni par la perte de ſes bagages. Les troupes Pruſſiennes qui étoient en Luſace, ſe mirent en quartiers de rafraîchiſſement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de Mr. de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons & 20 eſcadrons pour Bautzen, avec ordre de pouſſer delà vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, & de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui avec 2 bataillons étoit demeuré à Croſſen, s'empara de Guben, où il prit un gros magaſin aux Saxons.

Durant cette expédition de Luſace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt ; mais les Saxons divulguoient que Mr. de Grune avoit paſſé l'Elbe à Torgau, & marchoit à Berlin. Pendant que ces bruits donnoient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle

Digitized by Google

annoncer que le prince d'Anhalt s'étoit mis en marche le 30 de novembre, qu'il avoit voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipſick, mais les avoit trouvés abandonnés; que Leipſick s'étoit ſoumis, & que les Saxons fuyoient vers Dresde. Le roi renvoya d'abord cet officier, pour preſſer le prince d'Anhalt de gagner Meiſſen le plutôt qu'il le pourroit, & l'avertir que le corps de Lehwald n'attendoit que ſon arrivée pour le joindre. Lorſqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avoit été ſi vîte expédié, la conſternation fut ſi grande, qu'on fit ſur le champ rebrouſſer chemin au corps de Grune, & que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener ſon armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchoit vers Meiſſen, & que l'armée du roi demeuroit en panne, celui-ci employa ce temps à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, & que les conjonctures paroiſſoient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à Mr. de Villiers, miniſtre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que malgré l'animoſité que ſes ennemis venoient encore de manifeſter ſi ouvertement contre lui, & les avantages qu'il venoit de remporter ſur eux, il perſévéroit dans la réſolution qu'il avoit une fois priſe de préférer la modération aux

Digitized by Google

partis extrêmes ; qu'il offroit la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du paſſé, en poſant la convention de Hanovre pour baſe de cette réconciliation. Ce parti n'avoit été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorſque les armes ſont heureuſes ; mais ſi l'on a du deſſous, l'ennemi ne ſe trouve guère dans la diſpoſition de ſe réconcilier. La paix pouvoit épargner le ſang de tant de braves officiers, qui alloient le ſacrifier pour remporter la victoire. Il falloit conſidérer, que quelque heureuſe que fût la guerre en Saxe, c'étoit un incendie dans la maiſon du voiſin qui pouvoit ſe communiquer à la nôtre ; il falloit outre cela, le plus promptement qu'il étoit poſſible, terminer cette guerre, afin d'empêcher la Ruſſie de s'en mêler. Le roi n'avoit rien à eſpérer des ſecours de la France, & ſi l'on ne mettoit fin à ces troubles pendant l'hiver, on devoit s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappelleroit du Rhin ſon armée, qui lui devenoit inutile, pour la joindre à celle de la Bohème ; ce qui lui auroit donné une grande ſupériorité : enfin le prétexte de la guerre ne ſubſiſtoit plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaiſe, elle avoit rendu les bleds auſſi rares que chers, & que les finances étoient entiérement épuiſées. La paix étoit donc l'unique

Digitized by Google

remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposoit pour la paix ; mais qu'on observe qu'il étoit dans une situation qui l'engageoit à calculer toutes ses démarches, & à ne rien hasarder légérement. Premiérement il soutenoit les principes de désintéressement, qu'il avoit annoncés dans des manifestes de l'année 1744 & 1745 ; s'il avoit extorqué quelque cession au roi de Pologne, il auroit confondu les intérêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, & seroit devenu l'artisan d'une union, que la bonne politique exigeoit qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'étoit que trop jalouse de l'acquisition que le roi avoit faite de la Siléfie ; il falloit effacer ces impressions, & non les renouveller. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, étoit de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étoient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étoient ni dures ni onéreuses, elles pouvoient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissoit aucune semence ni d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, & l'on verra dans la suite, que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'auroit cru que des propositions aussi raisonnables seroient bien

Digitized by Google

accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte de *** n'avoit que ſon projet en tête. Il avoit fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky, & au corps du comte de Grun; fier de ces forces, il ſe propoſa de commettre le ſort de ſon roi & le ſalut de ſa patrie à la fortune d'un combat, ſacrifiant ainſi tous les intérêts, qui ſont ſacrés pour la plupart des hommes, afin de ſatisfaire ſa vengeance particulière.

Villiers ſe rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience, & ajouta aux propoſitions dont il étoit chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguſte à éviter les malheurs qui menaçoient ſes peuples & ſa perſonne. Le roi lui répondit ſéchement, qu'il aviſeroit à ce qu'il y auroit à faire. De *** s'expliqua plus clairement avec le miniſtre Anglois; il fit ſonner fort haut le ſecours qu'il attendoit des Ruſſes, parla avec emphaſe des grandes reſſources de la Saxe, & finit par lui dire que par déférence pour le roi d'Angleterre, il feroit délivrer au Sr. Villiers, un mémoire, contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourroit ſe réſoudre à faire la paix. Le lendemain, premier de décembre, le roi de Pologne partit

Digitized by Google

partit pour Prague, & les deux princes aînés pour Nurnberg. Quel contraste de hauteur & de foiblesse! Après le départ de la cour, un des conseillers Saxons remit au Sr. Villiers ce mémoire, qui contenoit en substance: Que le roi de Pologne accéderoit à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Prussiens feroient cesser toute hostilité, n'exigeroient plus de contributions, restitueroient celles qu'ils avoient reçues, évacueroient la Saxe sans plus différer, & paieroient tous les dommages précédens, & ceux que causeroit la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictoit les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au roi, en l'assurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, & il ajouta qu'il ne garantissoit pas la déclaration des ministres de Saxe; c'étoit en dire assez.

Le roi fut informé en même temps que le prince de Lorraine avoit passé l'Elbe à Leutmeritz, & qu'il dirigeoit sa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée & la fuite précipitée du roi de Pologne & de ses enfans, il paroissoit évidemment que le comte de * * * ne vouloit point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le roi transporta son quartier à Bautzen, & Mr. de Lehwald se

porta sur Koenigsbruck, à un mille de Meissen. En attendant, sa majesté répondit au Sr. Villiers, qu'elle avoit fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourroit contribuer à la paix ; qu'elle se flattoit que le roi de Pologne voudroit bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, & que les préliminaires signés mettroient fin aux hostilités ; que pour l'article des fourrages & des contributions dont on devoit indemniser, le roi pourroit évaluer également les dégâts que les troupes Saxonnes avoient faits en Silésie, mais que le plus sûr seroit de rayer entiérement cet article. Le roi ajouta qu'il espéroit que les ministres de Russie & de Hollande voudroient bien se rendre les garans de ce traité de paix, & se plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à sa façon de penser, & de mauvais augure pour la négociation entamée. De *** avoit conduit son maître à Prague, pour l'obséder plus librement & l'empêcher de voir les malheurs de la guerre & d'entendre la voix de sa patrie gémissante ; il vouloit le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il étoit de continuer la guerre. C'est ainsi que de *** sacrifioit tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Digitized by Google

Le roi vit bien qu'il ne falloit désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il étoit temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Lusace étoit conquise ; tout alloit dépendre des entreprises que l'armée du prince d'Anhalt pourroit exécuter. Il y avoit huit jours que le roi n'avoit reçu de lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassoit d'autant plus, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen étoit de la dernière importance ; il falloit s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner ; mais Mr. de Lehwald ne pouvoit s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le roi supputa les jours de marche de ce prince, & calcula qu'il pourroit arriver à Meissen le 8 ou le 9 de décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là ; le prince d'Anhalt n'arriva point : la rivière, qui charioit des glaces, empêcha Mr. de Lehwald d'y construire un pont avec des pontons ; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr. de Villiers, qui étoit à Prague, expédia un courier au roi, dont les dépêches portoient, que le roi de Pologne n'enverroit aucun ministre avec des pleins-pouvoirs ; que bien loin delà il attendoit de nombreux se-

Digitized by Google

cours de ſes alliés, avec leſquels il ſe vengeroit dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendoit que les Pruſſiens avoient faits en Saxe ; qu'il avoit penſé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte, qu'il ne l'avoit été dans les écrits qui l'avoient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus du comte de *** dans ce dernier article, que du roi même. Le roi répondit en ſubſtance au Sr. Villiers : Qu'il admiroit la hauteur & l'inflexibilité du roi de Pologne ; que ſans avoir d'animoſité contre ce prince, il étoit impoſſible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, ſans lui faire éprouver des calamités ; que ſi les ennemis avoient eu la fortune propice, comme elle leur étoit contraire, ils n'auroient pas uſé d'autant de modération dans le Brandebourg, que le roi en montroit en Saxe ; qu'ils auroient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avoit eu des exemples en Siléſie : mais que puiſque le roi de Pologne vouloit la guerre, on la lui feroit plus vivement que jamais.

Le 9, arrivent des dépêches du prince d'Anhalt, datées de Torgau. Il mandoit qu'il avoit fait 200 priſonniers dans cette ville, & rejetoit la lenteur de ſa marche ſur les difficultés d'amaſſer des vivres & des chariots ; c'étoient des prétextes pour excuſer ſes délais ; il employa

Digitized by Google

neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite étoit d'autant moins excusable, qu'il avoit un magasin à sa disposition à Halle, qu'il en avoit pris un aux ennemis à Leipsick, qu'il n'avoit point d'ennemi devant lui, & que par conséquent il étoit maître des fourrages, des vivres, des chevaux, & des livraisons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à son esprit de contradiction & à son âge; il n'auroit pas été fâché de faire passer l'expédition de la Lusace pour l'heureuse étourderie d'un jeune homme; il affectoit un air de circonspection & de sagesse, qui joint à sa longue expérience, devoit former un contraste avec le feu que le roi mettoit dans ses opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de sa lenteur. Le roi lui écrivit qu'elle étoit très-préjudiciable au bien de son service, par la raison qu'il avoit donné aux Autrichiens le temps de se joindre aux Saxons, & de détruire le pont de Meissen; ce qui rendroit la jonction des deux armées presque impossible; il lui enjoignit d'user de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourroit. Le prince promit dans sa réponse, qu'il seroit le 12 de décembre à Meissen. Sur cela, tous les quartiers furent rassemblés. Le roi ne laissa que 4 bataillons & quelques housards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz & 2 à Bautzen. Ces troupes se joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de Mr. de Lehwald,

Digitized by Google

qui étoit déjà vis-à-vis de Meiſſen ; le prince d'Anhalt y arriva le 12 ; mais la garniſon Saxonne s'en étoit ſauvée par une poterne, & avoit regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entroit dans Meiſſen, les cavaliers, qui avoient un chemin creux à traverſer, ne le paſſoient qu'un à un. Les deux derniers régimens, ſavoir, les dragons de Rœhl & de Holſtein, mirent pied à terre pour attendre leur tour ; Sibilsky s'en apperçut ; il ſe gliſſa avec ſes Saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviſte ſur les dragons Pruſſiens, leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards & 180 hommes ; d'autres eſcadrons montèrent à cheval & rechaſsèrent l'ennemi ; mais l'affront étoit reçu & le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Rœhl, qui étoit malade, & qui ſuivoit la colonne en carroſſe. Il faut convenir que le froid étoit exceſſif, que la cavalerie avoit été douze heures à cheval ; mais on pécha en paſſant un bois que l'on n'avoit pas fait reconnoître d'avance. Les moindres fautes à la guerre ſont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12, fut employé à réparer le pont de l'Elbe, & le 13, le général Lehwald ſe joignit au prince d'Anhalt. C'étoit ce pont de Meiſſen, pour lequel on craignoit tant, que les Saxons auroient dû détruire. Mais le miniſtère Saxon,

Digitized by Google

qui dominoit les généraux, ne comprenoit pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont étoit en partie de pierres de taille, il avoit coûté 150.000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil étoit composé d'un mélange de pédans & de parvenus. Henecke, qui étoit à leur tête, élevé par la fortune, de l'état de valet-de-pied au grade de ministre, joignoit au talent d'un financier, l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fourniſſoit aux prodigalités du roi comme aux diſſipations de ſon favori; avec ce crédit, il gouvernoit la Saxe en ſubalterne ſous le comte de ***; de lui émanoient les ordres à l'armée; il en dirigeoit les opérations, & c'eſt à ſon incapacité qu'il faut attribuer les fautes groſſières des généraux Saxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du roi arriva le 14 à Kœnigsbruck, & à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neuſtadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faiſoit alors. Le prince de Lorraine étoit arrivé le 13 de décembre avec ſon armée auprès de Dresde. Henecke, qui régloit tout, étendit ſi fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur auroit fallu vingt-quatre heures pour ſe raſſembler. Le prince de Lorraine fit des repréſentations convenables pour qu'on

Digitized by Google

changeât cette disposition ; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers & aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyoit que le comte Rutowsky alloit être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avoit besoin de lui, parce qu'il lui falloit du temps pour rassembler ses troupes dispersées ; mais le comte répondit qu'il n'avoit pas besoin de secours, qu'il étoit assez fort dans le poste qu'il occupoit, & que jamais les Prussiens n'auroient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avoit gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devoit être une copie, & le poste que le comte Rutowsky avoit à Kesselsdorf, étoit de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ses imitateurs, mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées Prussiennes se mirent en marche ; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, & celle du roi pour passer l'Elbe à Meissen. Le roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville ; le reste de l'infanterie & de la cavalerie étoit cantonné à la rive droite de l'Elbe, de sorte qu'au besoin, en rassemblant ses troupes, le roi pouvoit secourir le prince d'Anhalt, & en cas que les Autrichiens eussent passé l'Elbe

Digitized by Google

à Dreſde, le roi leur faiſoit tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meiſſen une lettre de Mr. de Villiers, qui lui apprenoit que le délabrement extrême des affaires d'Auguſte III, & la néceſſité où il étoit réduit, l'avoient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure du comte de ***, alloit partir pour Dresde avec des inſtructions & des pleins-pouvoirs pour les miniſtres, afin qu'ils puſſent travailler avec les miniſtres Pruſſiens au rétabliſſement de la paix; que la reine de Hongrie vouloit y accéder auſſi, moyennant quelques adouciſſemens à la convention de Hanovre; que lui, Villiers, ſe rendroit au plutôt à Dreſde, pour intervenir entre les parties, au cas qu'il en fût beſoin, & rendre leur réconciliation plus facile. Le roi avoit à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde, toute l'atmoſphère paroiſſoit embraſée, & qu'on entendoit le bruit d'une canonnade terrible. Le roi ſe douta bien que le prince d'Anhalt étoit engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de ſeller, l'infanterie de ſe mettre ſous les armes, & le roi courut avec une centaine de houſards ſur le chemin de Dresde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena ſix fuyards du corps de Sibilsky, qui aſſurèrent que les Saxons étoient battus: ce qui fit ajouter

Digitized by Google

foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paroître aucun Prussien, & cela seroit arrivé si les affaires étoient allées mal. Mais la nuit qui survint, obligea le roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avoit pas secondé le prince d'Anhalt, le roi avoit résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis, & de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le soir même, un officier de cette armée arriva, & rendit compte au roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avoit décampé le 15 de grand matin, & avoit pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, les housards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils apperçurent toute l'armée Saxonne rangée en ordre de bataille ; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond étoit marécageux, couvroit le front des ennemis : sa grande profondeur est du côté de l'Elbe ; il va toujours en s'applaniſſant vers Kesselsdorf, & se perd entiérement au-delà vers

Digitized by Google

la forêt du Tarrant. Les Saxons avoient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrein y étoit, comme je l'ai dit, entiérement uni; ce village étoit défendu par tous les grenadiers de leur armée & par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendoit l'abord meurtrier. Le corps de Grune étoit à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyoit à Benerich, proche de l'Elbe. Ce lieu étoit inattaquable, à cause des rochers & des précipices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille, la cavalerie Saxonne étoit à la gauche de Kesselsdorf, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne sait pourquoi le comte Rutowsky la déplaça & la mit en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dépendoit de la prise du village de Kesselsdorf, & il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie destinée pour donner sur le village, fut mise sur trois lignes, & les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de son régiment, attaquèrent le village de front, Mr. de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille,

Digitized by Google

les grenadiers Saxons & le régiment de Rutowsky firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse ; car le feu étoit trop violent ; mais le régiment de Rutowsky sortit du village & voulut poursuivre les Prussiens ; il se mit donc devant ses batteries, qu'il empêchoit de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, & ordonna au colonel Luderitz, qui commandoit les dragons, de charger ; celui-ci fondit alors avec impétuosité sur les Saxons ; tout ce qui résista, fut passé au fil de l'épée ; le reste fut pris ; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côté, & prit la batterie qui avoit rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avoient défendu le village à mettre les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussi-tôt le flanc gauche de l'ennemi ; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie Saxonne, & la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre & à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Keffelsdorf fût emporté ; mais

Digitized by Google

impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obstacles ; des rochers à gravir, des neiges qui rendoient le terrein glissant, la difficulté d'assaillir & de forcer les ennemis qui combattoient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, & tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons & les Autrichiens furent chassés des rochers escarpés de Benerich. Les Prussiens ne purent conserver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés ; tant ces hauteurs qu'ils escaladoient étoient escarpées ; la cavalerie ennemie les attaqua ainsi dispersés. Il est certain que si les Saxons avoient été valeureux, l'infanterie Prussienne auroit dû être taillée en pièces ; mais cette cavalerie attaqua si mollement & fut si mal soutenue, qu'après quelques décharges que les Prussiens firent sur elle, elle disparut, & céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Prussiens n'avoit pu agir pendant tout le combat, à cause des précipices impraticables qui la séparoient des ennemis ; le prince d'Anhalt l'envoya à la poursuite des fuyards, sur lesquels Mr. de Gesler fit encore un bon nombre de prisonniers. Le prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de son expérience & de sa capacité. Les généraux, les officiers & les soldats, tous s'y distinguèrent :

Digitized by Google

leur succès justifia leur témérité. Du côté des Saxons, il resta 3,000 morts sur la place; on fit prisonniers 215 officiers & 6,500 soldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, une paire de timbales & 48 canons. Les Prussiens eurent 41 officiers & 1621 soldats de tués, & le double de blessés.

Si nous examinons les fautes commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premiérement que le comte de Rutowsky n'avoit pensé dans son poste qu'à la sûreté de sa droite; la gauche étoit en l'air, & l'on pouvoit tourner le village de Kesselsdorf. Si les Prussiens avoient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt auroit pu tourner entiérement le village & l'emporter à moins de frais; mais il ne faisoit que d'arriver, & n'ayant pas eu le temps de reconnoître le terrein, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens, & c'étoit leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut que cette infanterie, postée de Kesselsdorf à Benerich n'étoit pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas; de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice, & le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi auroit

Digitized by Google

vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils sont tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait; & si nous relevons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à bien, pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky & toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avoit de reste. Il allégua pour excuse, que son infanterie étoit presque détruite, qu'il avoit perdu 10,000 hommes, qu'il manquoit d'armes & de munitions, & que ses soldats n'étoient pas encore revenus de leur terreur; il ajouta que le roi de Prusse alloit se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquoit de provisions de bouche & de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorf, il falloit se sauver à Zest, village voisin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde, & n'y laissèrent que des milices; le 16, ils se campèrent auprès de Kœnigstein, & renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus

Digitized by Google

long-temps sur le territoire Saxon. L'armée du roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, & le 17, ses troupes formèrent la première ligne ; & se portèrent sur le ruisseau de Plauen. L'heureux succès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avoit affectée à son début ; la journée de Kesselsdorf avoit jeté un beau voile sur cette faute. Le roi lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il s'étoit acquise, & n'omit rien de ce qui pouvoit cajoler son amour-propre. Ce prince mena le roi sur le champ de bataille. L'on fut moins surpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avoient eues à surmonter, & du nombre considérable des prisonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venoient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le roi traversa la Saxe en 1744, le duc de Weissenfels avoit jeté 10 bataillons dans Dresde ; on y élevoit des batteries, on faisoit des coupures dans les rues, on mettoit des palissades par-tout où un pieu pouvoit entrer en terre ; aucun Prussien n'osoit mettre le pied dans cette capitale ; & en 1745, lorsque le roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes Saxonnes venoient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, & les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes

prêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, & que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville étoit dépourvue de provisions, & que des délibérations confuses, & la consternation qui régnoit parmi les principaux ministres du roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les princes pouvoient se sauver, les ministres également ; il n'y avoit qu'à faire quatre milles pour gagner la Bohème. Une chose non moins étonnante, est que ces Saxons qui vouloient abandonner Dresde, y jetèrent 6,000 hommes de leurs miliciens, dont ils auroient pu se servir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le roi fit occuper le fauxbourg de Dresde. Le commandant fut sommé de se rendre ; il répondit que Dresde n'étoit point une place de guerre ; & les ministres envoyèrent un mémoire qui devoit tenir lieu d'une espèce de capitulation. Le roi en régla les conditions selon son bon plaisir. Le 18, les Prussiens entrèrent dans la ville. La milice fut désarmée & servit à recruter les troupes ; on y prit 415 officiers, & 1500 blessés de la bataille de Kessélsdorf. Le roi établit son quartier à Dresde, avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde

Digitized by Google

les bruits les plus injurieux au sujet des intentions du roi sur cette capitale. On disoit que le prince d'Anhalt avoit demandé le pillage de Dresde pour son armée, à laquelle le sac de cette ville avoit été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvoit seul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince d'Anhalt n'auroit osé faire au roi une proposition aussi barbare ; & d'ailleurs ces sortes de promesses peuvent se faire à des troupes indisciplinées, & non à des Prussiens qui ne combattent que pour l'honneur & pour la gloire. Le principe de leurs succès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéissance des soldats.

A peine le roi fut-il à Dresde, qu'il rendit visite aux enfans du roi, pour calmer leur crainte & les rassurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faisant rendre scrupuleusement tous les honneurs qui leur étoient dûs ; la garde du château fut même soumise à leurs ordres. Le roi répondit ensuite au Sr. Villiers, qu'il avoit été assez étonné de recevoir des propositions de paix un jour de bataille ; que pour abréger les négociations, il s'étoit rendu lui-même à Dresde ; que la fortune qui avoit secondé sa cause, l'avoit mis en situation de ressentir vivement les mauvais procédés, la duplicité & la perfidie dont le

comte de *** avoit fait usage dans toutes ses négociations ; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penser aussi basse, il offroit, mais pour la dernière fois, son amitié au roi de Pologne ; qu'il attendoit que les Srs. de Bulau & de Rex eussent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux sans autre délai ; qu'enfin il ne se départiroit en rien des engagemens qu'il avoit pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre ; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hausseroit ni ne baisseroit ses prétentions, & qu'ainsi la reine de Hongrie ne devoit pas s'attendre à le faire changer de résolution : le roi finit en recommandant à Mr. de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne & du nord. Bientôt le roi fit inviter chez lui tous les ministres Saxons ; il récapitula tout ce qui s'étoit passé, leur exposa avec vérité ses sentimens & les conditions de paix modérées qu'il offroit à ses ennemis : il fut assez heureux pour les convaincre, que ces conditions étoient telles qu'ils auroient pu les souhaiter ou les dicter eux-mêmes, & que leur roi n'avoit d'autre parti à prendre que de les signer. On fit aussi des arrangemens pour que les troupes observassent un très-grand

Digitized by Google

ordre. Le roi mit dans ses procédés toute la douceur possible, afin que ce pays voisin & malheureux ne se ressentît que légèrement des fléaux d'une guerre, dont le peuple étoit innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les églises le *Te Deum*, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, & le soir on fit représenter l'opéra d'*Arminius*. On ne fait mention de ces bagatelles, qu'à cause des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenoit entre les mains du comte de *** un ressort pour gouverner l'esprit de son maître; il avoit fait représenter la clémence de Titus au sujet de la disgrace de Sulkofsky, & des prétendus crimes que le roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devoit faire allusion au secours qu'Auguste III donnoit à la reine de Hongrie contre les François & les Prussiens, qu'on accusoit de vouloir tout subjuguer. Les louanges flatteuses de la poésie italienne, rehaussées du charme de l'harmonie, & rendues par le gosier flexible des châtrés, persuadoient au roi de Pologne qu'il étoit l'exemple des princes, & un modèle d'humanité. Les musiciens supprimèrent un chœur de l'opéra, qu'ils n'osèrent produire en présence des Prussiens, parce que les paroles pouvoient être justement appliquées après ce

Digitized by Google

qui venoit d'arriver en Saxe ; les voici :

Sulle rovine altrui alzar non pensi il foglio
Colui che al fol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les chœurs des opéra d'Auguſte valoient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantoit à Dresde des *Te Deum* & des opéra, Mr. de Villiers, qu'on y attendoit avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs & toutes les autoriſations néceſſaires aux miniſtres Saxons pour conclure la paix : il fut ſuivi par le comte Fréderic Harrach, qui venoit de la part de l'impératrice-reine pour le même ſujet. Lorſque tout ſe préparoit à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le roi reçut la réponſe ſuivante de Louis XV, à la lettre touchante qu'il lui avoit écrite de Berlin pour lui demander ſon aſſiſtance. Cette réponſe avoit été minutée par ſes miniſtres ; le roi n'avoit prêté que ſa main pour la tranſcrire, la voici :

» Monſieur mon frère, votre majeſté me con-
» firme, dans ſa lettre du 15 de novembre,
» ce que je ſavois déjà de la convention de
» Hanovre du 26 d'août. J'ai dû être ſurpris
» d'un traité négocié, conclu, ſigné & ratifié
» avec un prince mon ennemi, ſans m'en avoir
» donné la moindre connoiſſance. Je ne ſuis
» point étonné de vos refus, de vous prêter

Digitized by Google

» à des mesures violentes, & à un engagement
» direct & formel contre moi ; mes ennemis
» doivent connoître votre majesté. C'est une
» nouvelle injure d'avoir osé lui faire des pro-
» positions indignes d'elle. Je comptois sur
» votre diversion ; j'en faisois deux puissantes
» en Flandre & en Italie ; j'occupois sur le
» Rhin la plus grosse armée de la reine de
» Hongrie. Mes dépenses, mes efforts ont été
» couronnés des plus grands succès. Votre
» majesté en a fort exposé les suites par le
» traité qu'elle a conclu à mon insu. Si cette
» princesse y avoit souscrit, toute son armée
» de Bohème se seroit subitement tournée
» contre moi ; ce ne sont pas là des moyens
» de paix. Je n'en ressens pas moins l'horreur
» du péril que vous courez ; rien n'égalera
» l'impatience de vous savoir en sûreté, &
» votre tranquillité sera la mienne. Votre ma-
» jesté est en force & la terreur de nos enne-
» mis, & a emporté sur eux des avantages
» considérables & glorieux ; l'hiver avec cela,
» qui suspend les opérations militaires, suffit
» seul pour la défendre. Qui est plus capable
» que votre majesté de se donner de bons con-
» seils à elle-même ? Elle n'a qu'à suivre ce
» que lui dictera son esprit, son expérience,
» & par-dessus tout, son honneur. Quant aux
» secours, qui de ma part ne peuvent consister

Digitized by Google

» qu'en ſubſides & en diverſions, j'ai fait toutes » celles qui me ſont poſſibles, & je continuerai » par les moyens qui aſſurent le mieux le ſuc- » cès. J'augmente mes troupes, je ne néglige » rien, je preſſe tout ce qui pourra pouſſer la » campagne prochaine avec la plus grande » vigueur. Si votre majeſté a des projets ca- » pables de fortifier mes entrepriſes, je la prie » de me les communiquer, & je me concer- » terai toujours de grand plaiſir avec elle, &c ». D'abord cette lettre paroît douce & polie ; mais quand on conſidère les circonſtances fâcheuſes où ſe trouvoit le roi de Pruſſe, & les différentes négociations avec la France qui l'avoient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'étoit pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Verſailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, & examinons ce qu'elle dit réellement : » Je ſuis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre ſans m'en avertir, car le prince de Lorraine reviendroit en Alſace, ſi la reine de Hongrie l'acceptoit. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie & de Flandre que je ſoutiens, eſt une diverſion que je fais en votre faveur ? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, & l'établiſſement de mon gendre Dom Philippe en Italie, me touche peu.

Digitized by Google

Conti fait si bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repassé le Rhin, laissé faire un empereur à qui l'a voulu ; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe, & pourra le suivre avec le reste de ses troupes, si la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choses cette campagne : on a aussi parlé de vous. Je plains la situation dangereuse où vous vous êtes mis pour l'amour de moi ; on n'acquiert de la gloire qu'en se sacrifiant pour la France ; témoignez de la constance, & souffrez toujours ; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorsqu'on les avoit dépouillés de toutes leurs possessions. Prenez conseil de votre esprit & de la présomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis ; vous aurez sans doute assez d'habileté pour vous tirer d'embarras ; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, & ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivoit malheur, je vous promets que l'Académie Françoise fera l'oraison funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom sera placé dans le Martyrologe, où se trouve le nom des enthousiastes qui se sont perdus pour le service de la France & celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des

Digitized by Google

diverſions ; je vous ai offert juſqu'à un million de livres de ſubſides. Eſpérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à préſent, & comptez que je me concerterai avec vous ſur tous les ſujets où vous voudrez ſuivre aveuglément mes volontés, & vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts ».

Dès que les négociations de la paix furent aſſez avancées pour être ſûr de leur réuſſite, le roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit étoit auſſi importante que délicate. » Monſieur mon frère, après la lettre » que j'avois écrite à votre majeſté en date du » 15 de novembre, je devois m'attendre de ſa » part à des ſecours réels. Je n'entre point dans » les raiſons qu'elle peut avoir d'abandonner » ſes alliés aux caprices de la fortune. Pour » cette fois la valeur ſeule de mes troupes m'a » tiré du pas ſcabreux où je me trouvois. Si le » nombre de mes ennemis m'eût accablé, votre » majeſté ſe ſeroit contentée de me plaindre, » & j'aurois été ſans reſſources. Comment une » alliance peut-elle ſubſiſter, ſi les parties con- » tractantes ne concourent pas avec une même » ardeur à leur conſervation commune ? Votre » majeſté me dit de me conſeiller moi-même ; je » le fais, puiſqu'elle le juge à propos. La rai-

Digitized by Google

» ſon me dit de mettre promptement fin à une
» guerre qui n'a plus d'objet, depuis que les
» troupes Autrichiennes ne ſont plus en Alſace,
» & depuis la mort de l'empereur. Les batailles
» qu'on donneroit déſormais, ne produiroient
» qu'une effuſion de ſang inutile. La raiſon
» m'avertit de penſer à ma propre ſûreté, & de
» conſidérer le grand armement des Ruſſes,
» qui menace le royaume du côté de la Cour-
» lande; l'armée que Mr. de Traun commande
» ſur le Rhin, qui pourroit aiſément refluer
» vers la Saxe; l'inconſtance de la fortune; &
» enfin que dans la circonſtance où je me trouve,
» je ne puis m'attendre à aucun ſecours de la
» part de mes alliés. Les Autrichiens & les
» Saxons viennent d'envoyer ici des miniſtres
» pour négocier la paix; je n'ai donc d'autre
» parti à prendre que de la ſigner. Après m'être
» acquitté ainſi de mon devoir envers l'état que
» je gouverne & envers ma famille, aucun objet
» ne me tiendra plus à cœur que de pouvoir
» me rendre utile aux intérêts de votre majeſté.
» Puiſſé je être aſſez heureux pour ſervir d'inſ-
» trument à la pacification générale! Votre
» majeſté ne pourra confier ſes vues à perſonne
» qui lui ſoit plus attaché que je ne le ſuis, &
» qui travaille avec plus de zèle à rétablir la
» concorde & la bonne intelligence entre les
» puiſſances, que ces longs démêlés ont renducs

Digitized by Google

» ennemies. Je la prie de me conserver son » amitié, qui me sera toujours précieuse, & » d'être persuadée que je suis &c ». C'étoit se congédier honnêtement, & alléguer des raisons si valables, qu'il auroit été impossible au François d'y répondre.

Cependant les Autrichiens & les Saxons étoient encore aux environs de Pirna; il falloit les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue, Mr. de Retzow fut détaché avec 5 bataillons & quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalousie qu'il donnoit de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes Saxonnes faisoient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ses revenus, n'avoit plus d'argent pour payer ses troupes; il ne pouvoit pas attendre jusqu'au printemps que les Russes se missent en mouvement; il sentoit la nullité de ce secours; enfin la nécessité du moment le forçoit à consentir à la paix. Sur ces entrefaites, le comte de Harrach arriva à Dresde. Il supposoit que fier de ses succès, à l'instar des Autrichiens, le roi en rehaussant ses prétentions les rendroit excessives; mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il se prêtoit à cette négociation. Le roi lui répondit que la cause de la guerre ayant cessé par la mort de

Digitized by Google

Charles VII, il avoit été depuis ce moment dans les mêmes dispositions où il le voyoit aujourd'hui. Mr. de Harrach lâcha quelques propositions sur une entrevue entre le roi & la reine de Hongrie ; elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité & des mauvaises suites de semblables entrevues ; mais les louanges de cette princesse adroitement mêlées aux refus, parurent satisfaire le comte. La paix fut signée le 25 de décembre 1745. L'accession de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'étoit qu'un renouvellement pur & simple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du roi, sous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le paiement d'un million de contributions auquel l'électorat s'étoit engagé ; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de la guerre. Le roi promit en revanche de faire cesser les contributions du jour de la signature, & de retirer incessamment ses troupes de la Saxe, à l'exception de Meissen, où étoit l'hôpital prussien ; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guérison des blessés.

Ainsi finit cette seconde guerre, qui dura en tout seize mois ; qui se fit de part & d'autre

Digitized by Google

avec un acharnement extrême ; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avoient contre la Pruſſe, & l'envie que leur inſpiroit l'agrandiſſement de cette puiſſance voiſine ; où les Autrichiens combattoient pour l'Empire & pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans leſquelles ils craignoient que les Ruſſes n'en gagnaſſent une trop grande ; où l'on vit la Pruſſe expoſée à des dangers imminens, dont elle triompha par la diſcipline & la valeur héroïque de ſes troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la deſtinée des empires ; mais elle empêcha que de pareils bouleverſemens n'arrivaſſent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alſace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne ſauroit prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maiſon d'Autriche. Ainſi en appréciant les choſes à leur juſte valeur, on eſt obligé de convenir qu'à certains égards, cette guerre cauſa une effuſion de ſang inutile, & qu'un enchaînement de victoires ne ſervit uniquement qu'à confirmer la Pruſſe dans la poſſeſſion de la Siléſie. Si nous n'enviſageons cette guerre que relativement à l'accroiſſement ou à l'affoibliſſement des puiſſances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Pruſſiens huit millions d'écus, mais qu'à la ſignature de la

Digitized by Google

paix il leur restoit pour toute ressource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Prussiens firent dans ces deux campagnes 45,666 prisonniers sur leurs ennemis : savoir, 12,000 hommes à Prague ; 1739 par de petits partis ; 250 aux affaires de Plomnitz & de Reinertz du général Lehwald ; 7136 à la bataille de Friedberg ; 3,000 à la prise de Cosel, & 5,000 en différentes occasions par le général Nassau ; 250 par les housards de Ziethen, 2,030 à la bataille de Sorr ; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Silésie ; 427 par les partis de la garnison de Glatz ; 1342 par le général de Winterfeld ; 271 par le major Warneri ; 1392 à Catholisch-Hennersdorff ; 6,658 à la bataille de Kesselsdorf, & 3,758 à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens : le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes ; un bataillon de pionniers à Tabor 700, & de plus 400 malades de l'armée ; 300 hommes à la sortie de Prague ; 300 à Cosel, & 1340 dans diverses petites affaires. Somme totale 4440 ; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avoient faites. La haute Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohême, comme les cercles de Hirschberg, de Striegau & de Landshut. Mais c'étoient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohême &

Digitized by Google

la Saxe se ressentirent également du séjour de grandes armées ; cependant rien n'y étoit totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit pour se procurer des ressources qui la missent en état de continuer la guerre : elle tiroit à la vérité des subsides de la nation Angloise ; mais ils n'étoient pas suffisans pour l'indemniser des sommes que lui coûtoient les opérations de ses armées en Flandre, sur le Rhin, en Italie, en Bohême & en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ses dettes en papiers, en créa de nouveaux ; car le comte de *** possédoit l'art de ruiner méthodiquement son maître.

Le roi de Prusse donna ses premiers soins au rétablissement de son armée ; il la recompléta en grande partie par les prisonniers Autrichiens & Saxons dont il avoit le choix. Les troupes furent ainsi recrutées aux dépens des étrangers ; & il n'en coûta que 7,000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles sanglantes avoient occasionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'est perfectionné, depuis que la politique a su établir une certaine balance de pouvoir entre les souverains, le sort commun des plus grandes entreprises ne produit que rarement les effets auxquels on devroit s'attendre : des forces égales des deux

Digitized by Google

côtés, & l'alternative des pertes & des succès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée, les ennemis se trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étoient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devroit être l'ouvrage de l'humanité & non de la nécessité. En un mot, si la considération & la réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse en les gagnant, a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, & cette fumée encore lui suscitoit des envieux.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME II.

CHAPITRE VII.

Événemens des années 1743 *&* 1744, *& tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.* Page 5

CHAPITRE VIII.

Des négociations de l'année 1744, *& de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.* 46

CHAPITRE IX.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, & enfin celle du Roi. 69

CHAPITRE X.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie & dans le comté de Glatz; ils font

Digitized by Google

repoussés par le Prince d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Silésie. Le jeune Électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fussen avec l'Autriche.* 127

CHAPITRE XI.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745. 152

CHAPITRE XII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie. 174

CHAPITRE XIII.

Révolution d'Écosse, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & ralentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens & des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres.

Digitized by Google

Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt raſſemble ſon armée à Halle. Le Roi part pour la Siléſie. Expédition de la Luſace. Le Prince d'Anhalt marche à Meiſſen. Bataille de Keſſelsdorf. Priſe de Dresde. Négociation & concluſion de la paix. 234

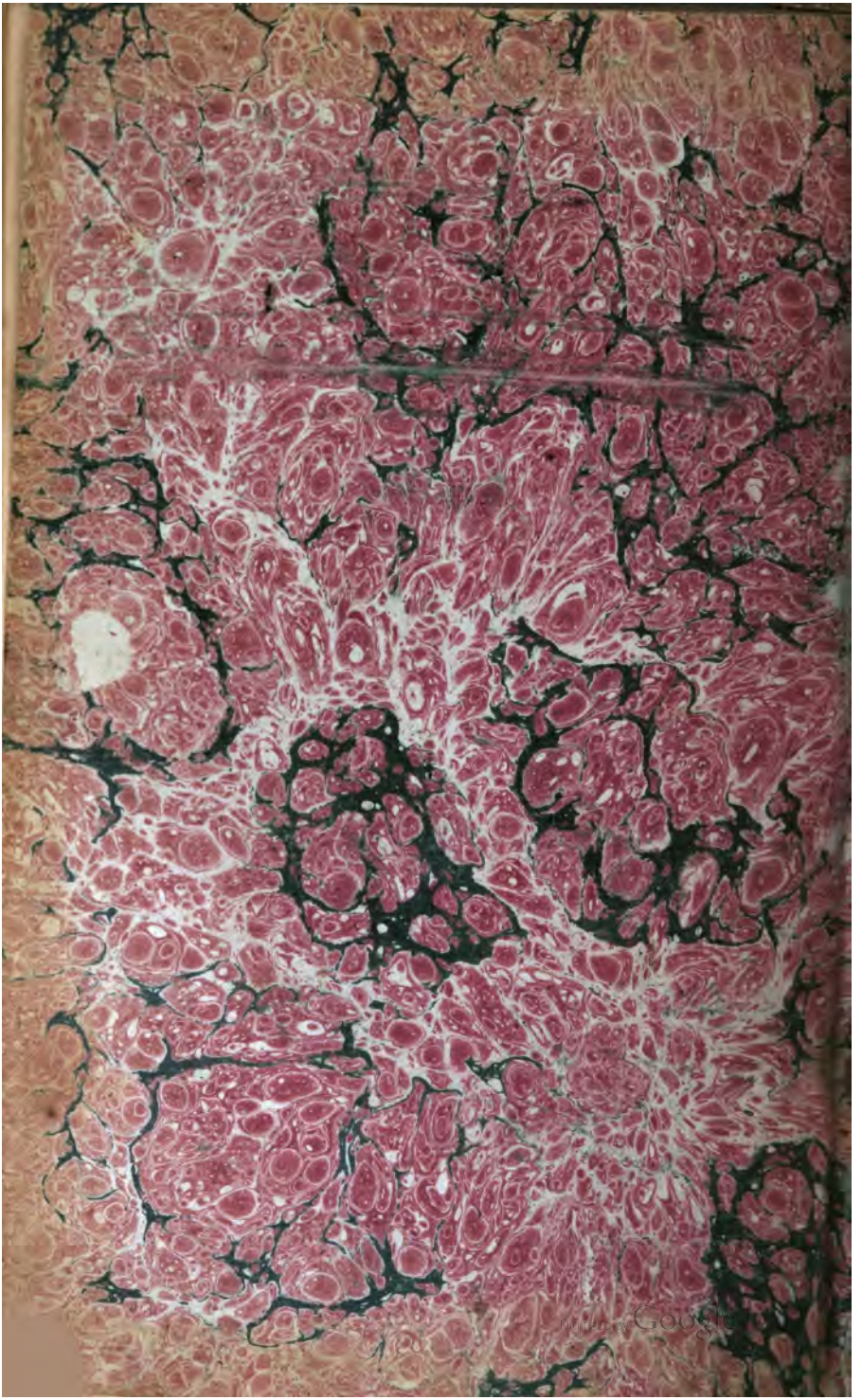
Digitized by Google

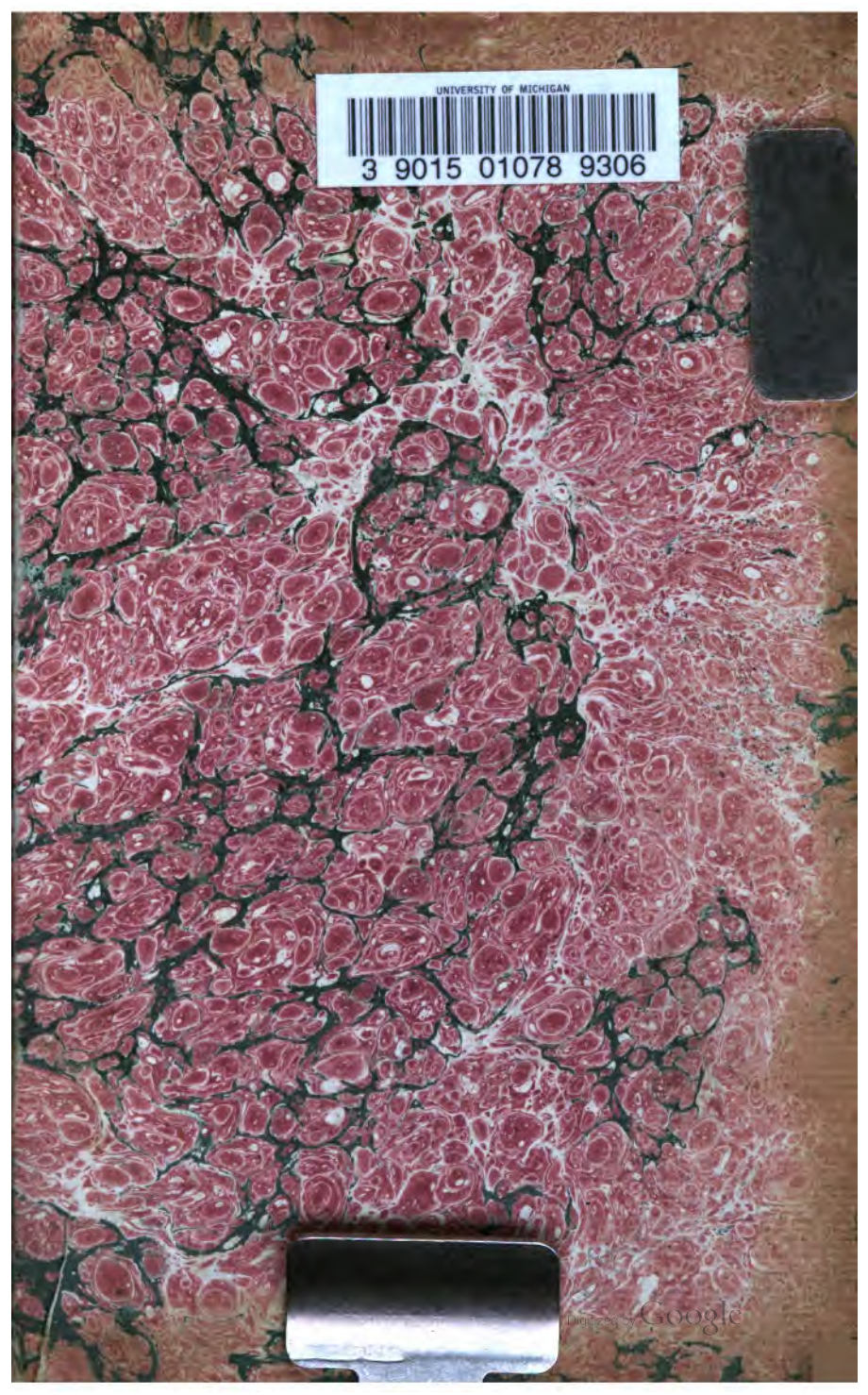
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01078 9306
Digitized by Google

Digitized by Google